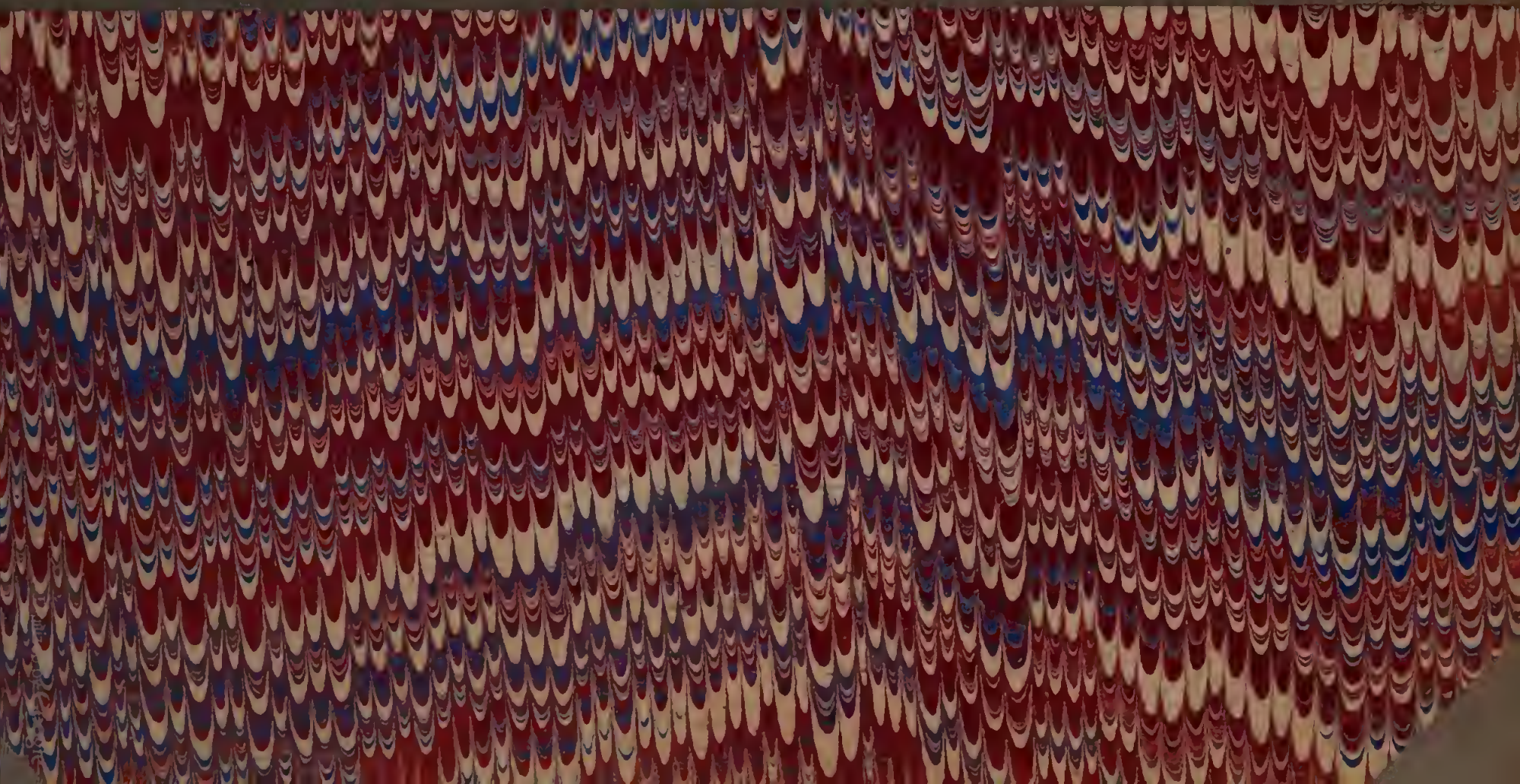


BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID
253
7 C
7

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME SEPTIÈME.

A Paris,

DE L'IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

IMPRIMEUR DE S. A. R. M. LE DUC DE BORDEAUX,

rue de Sèvres, n° 3.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.

ASIE. — TOME II.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE RUSAND ET Cie,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N. 8.
A LYON,
CHEZ RUSAND ET Cie, LIBRAIRES,
rue Mercière, n. 26.
1830.

Digitized by Google

VOYAGES
EN ASIE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

ILES DE LA MER DES INDES.

SUITE DU CHAPITRE XI.

Voyages et Aventures de Mendez-Pinto, Portugais.

« Les cinq Chinois nous offrirent un peu de riz et d'eau chaude, qui ne pouvait suffire pour nous rassasier. Mais en nous laissant la liberté de passer la nuit avec eux ils nous conseillèrent de nous rendre dans un hameau voisin, où nous trouverions un hôpital qui servait à loger les pauvres voyageurs : nous prîmes aussitôt le chemin qu'ils eurent l'humanité de nous montrer. Il était une heure de nuit lorsque nous frappâmes à la porte

de l'hôpital : quatre hommes qui en avaient la direction nous reçurent avec bonté ; mais s'étant réduits à nous donner le couvert ils attendirent le lendemain pour nous demander qui nous étions. Un de nous lui répondit que nous étions des marchands de Siam à qui la fortune avait fait perdre leur vaisseau par un naufrage. Ils voulurent savoir où nous avions dessein d'aller : notre intention, leur dîmes-nous, était de nous rendre à Nankin, où nous espérions de nous embarquer sur les premières lantées qui partiraient pour Canton. Il nous demandèrent pourquoi nous préférions Canton à d'autres ports : nous leur dîmes que c'était dans la confiance d'y trouver des marchands de notre nation, à qui l'empereur permettait d'y exercer le commerce. Soit prudence, soit curiosité, ils continuèrent de nous faire un grand nombre de questions qui lassèrent notre patience : la faim nous pressait si vivement que malgré la commodité du lieu où nous avions passé la nuit il nous avait été impossible de fermer les yeux ; nous leur représentâmes que c'était le plus pressant de nos besoins, et que depuis six jours nous avions manqué de nourriture. « Il est juste, nous dirent-ils avec autant « de douceur que de gravité, de vous accorder « un secours que vous demandez avec tant d'ins- « tance et de larmes ; mais cette maison étant « fort pauvre c'est un obstacle qui ne nous per- « met pas de satisfaire pleinement à ce devoir. »

Alors ils commencèrent à nous raconter par quels accidens leur hôpital s'était appauvri après avoir été fort riche. Les plus affamés d'entre nous ne pouvant résister à leur indignation nous proposèrent en portugais de ne pas souffrir plus longtemps qu'on se fît un jeu de notre misère, et d'employer l'avantage que nous avions par la supériorité du nombre. Christophe Borealho, dont j'ai déjà loué la modération naturelle, nous fit comprendre les suites de cette violence; mais interrompant les Chinois il les conjura d'abandonner un instant tout autre soin pour soulager la faim qui nous dévorait. Une prière si vive ne parut pas les offenser; au contraire ils se jetèrent dans des excuses qui traînèrent encore en longueur, et qui aboutirent à nous prier de sortir avec eux pour solliciter la charité des habitans. Le hameau est composé de quarante ou cinquante pauvres maisons dispersées, que nous fûmes obligés de parcourir pour tirer en aumône un demi-sac de riz, un peu de farine, des féves, des ognons et quelques méchans habits qui servirent à la réparation des nôtres. Les directeurs de l'hôpital nous donnèrent deux taëls en argent. Nous leur demandâmes la liberté de passer quelques jours dans leur maison; ils nous répondirent qu'à l'exception des malades et des femmes enceintes les pauvres n'y demeuraient pas si longtemps, et qu'on ne pouvait violer en notre faveur une loi établie par de savans et religieux

personnages; mais qu'à trois lieues du village de Cathiotan où nous étions nous trouverions dans la grande ville de Siley-Jacau un hôpital fort riche où tous les pauvres étaient reçus. Ils nous offrirent une lettre de recommandation que nous acceptâmes : elle était conçue en des termes si pressans et si tendres qu'en nous plaignant de leurs lois et de leurs usages nous fûmes forcés de rendre justice à leurs intentions.

« Nous arrivâmes le soir à Siley-Jacau, où nous apprîmes à connaître encore mieux le caractère des Chinois : on nous y reçut avec une charité digne du christianisme; mais il fallut essuyer de longues et incommodes formalités, et protester que notre dessein était de quitter la Chine après notre guérison.

« Dix-huit jours que nous passâmes dans le repos et l'abondance rétablirent parfaitement notre santé : nous partîmes dans l'intention réelle de nous rendre à Nankin, dont nous étions éloignés de cent quarante lieues, et de nous y embarquer pour Liampo ou pour Canton. Le soir du même jour nous arrivâmes à la vue d'un bourg nommé Suzoanganée, où la fatigue nous força de nous asseoir sur le bord d'une fontaine. Quelques habitans qui venaient y puiser de l'eau, surpris de remarquer dans nos visages une figure qui ne ressemblait pas à celles du pays, s'en retournaient avec des marques de frayeur et d'admiration qui attirèrent bientôt autour de nous une

partie des habitans : après nous avoir regardés long-temps sans oser s'approcher ils nous firent demander ce qui nous amenait dans leur pays : nous nous donnâmes, comme nous l'avions déjà fait, pour des marchands siamois qui se rendaient à Nankin. Cette réponse leur parut si peu suspecte qu'ils nous laissèrent la liberté de nous reposer; mais ils avaient eu le temps de faire avertir un de leurs prêtres, qui, sortant du bourg vêtu d'une longue robe de damas rouge, vint à nous jusqu'à la fontaine avec une poignée d'épis de blé dans la main : il nous ordonna de mettre les mains sur les épis; nous le satisfîmes volontiers dans le dessein de nous concilier son affection et celle des habitans. « Par ce serment, nous dit-il, que vous faites en ma présence sur ces deux substances d'eau et de pain, que le ciel a formées pour la conservation de tout ce qui existe au monde, il faut que vous me confessiez s'il est vrai que vous soyez des marchands étrangers qui vont à Nankin; à cette condition nous vous accorderons la liberté de passer la nuit dans ce lieu conformément à la charité que nous devons aux pauvres : au contraire si vous n'êtes pas tels que vous l'avez dit je vous commande de la part du ciel de vous éloigner sur-le-champ sous peine d'être mordus et dévorés par les dents du serpent qui fait sa demeure au fond de l'abyme enfumé. » Nous confirmâmes notre récit sans balancer : aussitôt, se tournant vers le peuple qui l'accompagnait, il

déclara qu'on pouvait nous traiter avec indulgence, et qu'il en accordait la permission. Nous fûmes conduits dans le village et logés sous le portail du temple, où nous reçûmes en abondance tout ce qui était nécessaire à nos besoins.

« Ces exemples d'humanité nous rassurèrent beaucoup sur les dangers d'une longue route. Nous quittâmes Suzoanganée pour nous rendre à Chiangulay, qui n'est qu'à deux lieues; mais nous eûmes bientôt l'occasion de nous défier du jugement favorable que nous avions porté des Chinois : en approchant du lieu où nous comptions passer la nuit nous nous reposâmes sous un arbre, où notre malheur nous fit trouver trois hommes qui gardaient un grand nombre de vaches, et qui ne virent pas onze étrangers sans être alarmés pour leur troupeau ; ils se mirent à pousser des cris qui firent sortir tous les habitans armés de bâtons et de pierres; dans leurs premiers transports nous fûmes blessés de plusieurs coups, et cette chaleur n'ayant fait qu'augmenter à notre vue parmi des furieux qui ne reconnaissaient point les traits du pays sur notre visage ils nous lièrent les mains derrière le dos, et nous emmenèrent prisonniers dans le bourg. Nous faillîmes d'y être assommés : on nous plongea dans une citerne d'eau pourrie, qui était remplie de sangsues; nous y étions jusqu'à la ceinture, et pendant deux jours nous y restâmes sans aucune sorte d'alimens. Enfin le ciel amena

de Suzoanganée un habitant qui nous y avait vûs : il apprit notre disgrâce ; il fit honte à nos ennemis de nous avoir pris pour des voleurs, et sur son témoignage on nous délivra de notre prison tout sanglans de la morsure des sangsues. Nous partîmes fort irrités sans vouloir entendre les excuses par lesquelles on s'efforça de nous consoler.

« Le lendemain après avoir passé la nuit sur un peu de fumier nous découvrîmes du haut d'une colline dans une grande plaine remplie d'arbres une fort belle maison qui nous parut environnée de plusieurs tours, surmontées d'un grand nombre de girouettes dorées : nous nous en approchâmes avec une sorte de respect : bientôt nous vîmes arriver à cheval un jeune homme de seize ou dix-sept ans, accompagné de quatre valets de pied, qui portaient des oiseaux de proie sur le poing, et qui conduisaient une meute de chiens. Il s'arrêta pour nous demander qui nous étions. Nous satisfîmes sa curiosité par le récit de notre naufrage : il parut sensible à nos infortunes, et nous recommandant d'attendre ses ordres dans la première cour du château il entra dans la seconde. Bientôt une vieille femme en robe fort longue, avec un chapelet pendu au cou, vint nous avertir que le fils du seigneur nous faisait appeler. Nous passâmes dans la seconde cour, qui était environnée d'un beau péristyle : le frontispice était une grande arcade ornée de riches gravures, au milieu desquelles

s'offrait un écusson d'armes suspendu par une chaîne d'argent. On nous fit monter un escalier fort large, qui nous conduisit dans une grande salle, où nos premiers regards tombèrent sur une femme d'environ cinquante ans, qui était assise sur un riche tapis : elle avait à ses côtés deux jeunes filles, et sous ses yeux un vénérable vieillard couché sur un petit lit, qu'une des deux filles rafraîchissait d'un éventail. Près de lui était le jeune gentilhomme qui nous avait fait appeler, et plus loin sur un autre tapis neuf jeunes filles vêtues de damas blanc et cramoisi, qui s'occupaient d'un travail convenable à leur sexe. Nous nous mîmes à genoux devant le vieillard pour lui exposer notre situation : il ordonna que nous fussions bien traités, et prenant occasion de nos disgrâces pour instruire son fils il lui fit un discours fort touchant sur les misères humaines et sur le bonheur qu'il avait d'en être à couvert par sa naissance et sa fortune. Ensuite nous ayant fait donner trois pièces de toile de lin et quatre taëls en argent il nous proposa de passer la nuit dans sa maison parce que le jour était trop avancé pour nous mettre en chemin. Nous acceptâmes ses offres avec autant d'admiration que de reconnaissance pour une générosité dont les exemples sont rares en Europe. »

Ils continuent à voyager dans l'empire de la Chine de pays en pays; mais n'ayant pu éviter une ville nommée Taïpol ils y furent aperçus par

un de ces intendans de justice que la cour envoie quelquefois dans les provinces, et saisis par son ordre comme des vagabonds qui pouvaient troubler la tranquillité publique. Il était arrivé dans ce canton quelques désordres dont ils furent accusés : on les enferma dans une étroite prison, où pendant vingt-six jours ils éprouvèrent les plus rigoureux traitemens; cependant comme le droit des sentences capitales n'appartient point aux tribunaux inférieurs ils furent conduits par différens degrés jusqu'à la ville impériale, et condamnés enfin, suivant les usages du pays, à servir l'état en qualité d'esclaves pendant l'espace d'un an. Cette sévérité fut toujours accompagnée d'un mélange de douceur : lorsqu'ils avaient été déchirés à coups de fouet dans leur prison on les faisait passer dans des chambres plus commodes, où diverses personnes associées pour les exercices de charité venaient panser leurs blessures, et ne leur refusaient aucune sorte de soulagement ; mais les châtimens n'en étaient pas moins recommencés après leur guérison, et de onze qu'ils étaient encore deux moururent dans cette alternative de caresses et de tourmens.

On les conduisit à Pékin, où ils restèrent deux mois, et le 13 janvier 1544, en vertu d'une sentence du tribunal suprême, Pinto est mené avec ses compagnons dans la ville de Quansy pour y servir pendant le temps auquel ils étaient condamnés. Il paraît qu'après avoir été justifiés des

principales accusations le seul crime qui leur attirait ce châtiment était d'avoir pénétré dans l'intérieur de l'empire sans une permission de la cour. En arrivant à Quansy un prince tartare qui faisait sa résidence en cette ville souhaita qu'ils lui fussent présentés, et leur ayant fait diverses questions il les mit au nombre de quatre-vingts hallebardiers que l'empereur lui accordait pour sa garde. C'était une faveur du ciel parce que cet emploi n'était pas pénible, et qu'outre la douceur de leur condition ils étaient sûrs de la liberté à l'expiration du terme; mais tandis qu'ils attendaient une meilleure fortune, et qu'ils vivaient entre eux avec une intelligence fraternelle, l'enfer, que Pinto accuse toujours de ses disgrâces, comme il fait honneur au ciel de toutes ses prospérités, leur fit trouver en eux-mêmes la source d'une infinité de nouveaux malheurs : deux des neufs Portugais prirent querelle sur l'extraction des Mandureyras et des Fonsécas, deux illustres maisons de Portugal auxquelles ils étaient bien éloignés d'appartenir, et sans autre intérêt que celui de la dispute ils s'échauffèrent tellement sur la prééminence de ces deux noms qu'après s'être emportés à quelques injures l'un donna un soufflet à l'autre, qui lui répondit par un coup de sabre dont il lui abattit la moitié de la joue. Le blessé prit une hallebarde avec laquelle il perça le bras de son adversaire. Les autres, prenant parti suivant leurs affections dans

un si ridicule démêlé, en vinrent aux mains à leur tour, et de neuf sept furent dangereusement blessés. Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de spectateurs, entre lesquels le prince tartare accourut lui-même : il fit saisir les Portugais, et, leur ayant fait donner sur-le-champ trente coups de fouet qui furent plus sanglans que toutes leurs blessures, il ordonna qu'ils fussent enfermés dans un cachot souterrain, où ils demeurèrent chargés de chaînes l'espace de quarante-six jours. Rien ne leur fut plus sensible que les reproches qu'on leur fit essuyer : on leur répétait continuellement « qu'ils étaient sans crainte et sans connaissance du ciel, pires que des bêtes féroces, et sans doute d'un pays et d'une nation barbares puisque avec un même langage et les mêmes usages ils avaient été capables de se blesser et de s'entretuer sans raison; qu'ils méritaient d'être bannis du commerce des hommes comme les plus dangereux serpens, et qu'ils devaient s'attendre d'être confinés dans les mines de Chabaquai, de Sumbor ou de Lamau, lieux faits pour des monstres de leur espèce, et dans lesquels ils auraient le plaisir de hurler avec les animaux, qui n'étaient pas plus farouches et plus vils qu'eux. » Ce discours peut servir à faire connaître les idées des Chinois sur les qualités sociales et sur les lois de la police.

Ils parurent ensuite devant un tribunal fort majestueux, qui leur fit donner encore trente

coups de fouet, mais qui les renvoya dans une prison plus douce, où ils passèrent deux mois entiers. Enfin dans une fête publique, où l'usage est de faire beaucoup d'aumônes pour les morts, le prince se ressouvint d'eux avec quelques sentimens de pitié; il leur fit grâce de la vie en faveur de leur misère et en qualité d'étrangers; mais ce ne fut que pour être conduits dans une forge de fer, et pour y être employés aux ouvrages les plus pénibles : ils y passèrent six mois nus et presque sans nourriture. Une maladie dont ils furent tous attaqués, et dont on craignit la contagion, leur fit obtenir la liberté de sortir pour se faire traiter et celle de mendier les nécessités de la vie jusqu'à leur guérison. Dans cette extrémité ils promirent entre eux par un serment solennel de vivre en bonne intelligence et de reconnaître pour leur chef un des neuf, qui serait choisi chaque mois par les huit autres, avec le pouvoir de régler leur conduite. Cet ordre se soutint constamment et servit beaucoup à soulager leur misère. Ce choix étant tombé sur Christophe Borralho sa prudence leur fit distribuer les emplois qui se rapportaient au bien commun : deux furent chargés de mendier dans la ville, deux autres d'aller à l'eau et d'apprêter les alimens; le reste devait s'employer à couper du bois dans une forêt voisine, non seulement pour l'usage domestique mais pour tirer quelque profit de ce qu'on pourrait vendre.

Ils étaient à Quansy depuis plus de huit mois lorsqu'un mercredi, troisième jour du mois de juillet 1544, un peu après minuit, il se répandit dans la ville un bruit et des mouvemens si terribles qu'on aurait cru le monde au dernier moment de sa ruine : on était informé par des voies certaines que le khan de Tartarie venait fondre sur Pékin avec la plus nombreuse armée qu'on eût jamais vue depuis que les hommes s'entre-déchirent par des guerres [1] et qu'un détachement de soixante-dix mille chevaux était déjà venu se poster dans la forêt de Malicataran, éloignée de Quansy d'environ deux lieues, sous la conduite d'un général tartare ou nauticor, dont le dessein était apparemment d'attaquer la ville, où l'on pouvait arriver dans l'espace de deux ou trois heures. Le tumulte ne fit qu'augmenter le reste de la nuit : au lever du soleil les ennemis se firent voir avec une contenance effroyable; ils étaient divisés en seize escadrons, leurs drapeaux écartelés de vert et de blanc, qui sont les couleurs du khan de Tarta-

[1] Pinto confesse que *depuis Adam on n'avait pas vu d'armée semblable.* « Il y avait, dit-il, vingt-sept rois, qui tous ensemble menaient dix-huit cent mille hommes, dont six cent mille étaient de cheval, avec un prodigieux nombre de rhinocéros qui tiraient les chariots du bagage. Quant aux douze cent mille hommes de pied on les tenait arrivés par mer en dix-sept mille vaisseaux. » On peut soupçonner quelque exagération dans ce récit; mais au fond rien n'est mieux prouvé de temps immémorial que le prodigieux nombre de combattans qui ont toujours composé les armées d'Orient. Observez que le récit de Pinto est antérieur à la conquête de la Chine par les Tartares.

rie. Dans cet ordre ils s'approchèrent des murailles en poussant des cris affreux : ils dressèrent plus de deux mille échelles qu'ils avaient apportées, et, montant de toutes parts avec autant de légèreté que de courage, ils commencèrent un assaut si terrible que toute la résistance des assiégés ne put les arrêter long-temps ; les portes furent enfoncées, et toute la ville fut bientôt remplie de ces barbares, qui firent main basse sur les habitans sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura sept jours, après lesquels s'étant contentés jusque là d'enlever l'or et l'argent des maisons et des temples ils achevèrent de les détruire par le feu.

Pinto n'explique pas par quel bonheur il évita la mort ; mais étant tombé au pouvoir des vainqueurs avec ses huit compagnons il laisse entendre que la qualité d'étrangers fit respecter leur vie. Les Tartares se mirent en marche vers Pékin : deux jours après s'étant souvenus à la vue d'un château nommé *Nixoamcou* qu'un de leurs partis y avait été taillé en pièces dans une embuscade des Chinois ils résolurent de l'emporter par escalade ; on commanda un détachement pour cette expédition, et toutes les mesures furent prises avec beaucoup de sagesse. Cependant les Chinois se défendirent si courageusement qu'après avoir tué trois mille Tartares dans l'espace de deux heures ils forcèrent leur général de faire sonner la retraite. Cet

échec lui causa d'autant plus de chagrin que les flèches chinoises étaient empoisonnées d'un suc fort subtil qui rendait la guérison des blessés presque impossible, sans compter qu'il craignait la disgrâce du khan pour avoir sacrifié ses meilleures troupes dans une si légère occasion. Il pensait à renouveler l'assaut dans la résolution de laver sa honte ou d'y périr lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le camp, et les plus braves refusèrent de marcher sans une délibération générale du conseil : on s'assembla; l'affaire fut discutée avec une grande variété d'opinions. Pendant qu'on s'agitait un officier de considération qui avait la garde des prisonniers, entendant raisonner les Portugais sur l'entreprise qui occupait toute l'armée, leur demanda si l'on faisait la guerre dans leur pays, et s'ils avaient de l'inclination pour les armes. Un d'entre eux, nommé George Mendez, répondit avec assez de vérité que toute leur vie s'était passée dans les combats, et que depuis l'enfance ils n'avaient pas eu d'autre profession. Si dans une si longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le château il n'y a point de faveurs que vous ne puissiez attendre du général. Alors George Mendez, sans considérer à quoi sa présomption pouvait l'exposer, assura fort hardiment que si le nauticor voulait s'engager au nom du khan, par un écrit signé de sa main, à le faire con-

duire avec ses compagnons dans l'île d'Aïnan, pour retourner de là dans leur pays, il se croyait capable de lui faire aisément surmonter toutes les difficultés du siége. Cette offre fut reçue avidement de l'officier, qui se hâta d'en donner avis au général. Reprenons ici le récit de Pinto.

« Pendant qu'on informait le conseil du discours de Mendez nous demeurâmes si surpris de son audace qu'appréhendant déjà la vengeance des Tartares nous lui reprochâmes amèrement de s'être rendu l'instrument de notre perte par des promesses que nous n'étions pas capables de remplir. Il nous répondit avec une confiance qui augmenta notre admiration qu'il serait bien étonnant que neuf Portugais exercés en effet depuis long-temps au métier des armes, et qui devaient trouver dans leur mémoire le souvenir d'une infinité d'exploits de leur nation, ne fussent pas mieux instruits que des barbares; qu'en joignant nos lumières et nos réflexions il se promettait que nous leur ouvririons du moins quelque voie qu'ils ignoraient, et que peut-être nous suffirait-il de paraître un peu moins grossiers qu'eux pour obtenir une considération qui pouvait nous conduire à la liberté. Il ajouta pour exciter notre courage que dans la misère où nous étions notre vie ne méritait d'être conservée qu'autant qu'elle pouvait servir à nous procurer un meilleur sort.

« Nous commençâmes à le regarder d'un autre œil, et sa témérité nous parut une inspiration du ciel, qui voulait peut-être la rendre utile à notre délivrance. Le nauticor n'étant pas satisfait du conseil prêta volontiers l'oreille à l'offre de nos services, surtout lorsqu'il eut appris que nous étions d'une nation dont les conquêtes avaient fait du bruit dans les Indes : il nous fit amener dans sa tente chargés de chaînes comme nous l'étions encore. Les principaux officiers du camp étaient autour de lui quoique la nuit fût fort avancée : après diverses questions, auxquelles Mendez répondit avec assurance, il nous fit ôter une partie de nos liens, et, s'intéressant déjà pour notre conservation, il nous fit apporter quelques alimens, sur lesquels nous nous jetâmes avec une avidité qui parut le réjouir beaucoup. Un de ses officiers, jaloux peut-être de lui voir tant de confiance dans notre secours, lui dit en raillant notre misère « que quand sa « bonté ne servirait qu'à nous délivrer de la « faim ce n'était pas l'employer inutilement ; « qu'elle nous empêcherait de mourir de lan- « gueur, et qu'elle lui vaudrait au moins mille « taëls, qu'il tirerait de notre vente à Lançam. » Cette plaisanterie, qui fit rire assez long-temps les autres, parut peu lui plaire. Il continua de s'entretenir avec Mendez, et ne dissimula point qu'il était satisfait de ses réponses : il lui promit non seulement la liberté mais toutes sortes

d'honneurs et de bienfaits s'il lui faisait emporter le château avec peu de perte. Mendez eut la prudence de lui dire qu'il ne pouvait s'expliquer sans avoir observé la place. Tout le monde loua ce langage, et ceux qui s'étaient défiés de nos offres en prirent une meilleure opinion.

« On nous fit passer le reste de la nuit dans une tente voisine, où nos craintes furent aussi vives que nos espérances. Mendez apprenant que le général avait commandé trente hommes pour l'accompagner dans ses observations demanda que ses compagnons fussent du nombre : cette faveur nous fut accordée, mais sans armes et toujours chargés d'une partie de nos chaînes. Après avoir observé la situation du château, sur laquelle nous tenions conseil en portugais pendant notre marche, nous conçûmes qu'étant environné d'un fossé plein d'eau, qui faisait sa principale défense, et que les Tartares avaient tenté inutilement de passer, nous pouvions le faire combler aisément de fascines, dont ils ne connaissaient pas l'usage, et qu'à l'aide de quelques attaques feintes qu'on formerait de divers côtés pour diviser les forces de la garnison le véritable assaut qui se ferait par le passage que nous aurions ouvert ne pouvait manquer de succès. Cette délibération nous ayant peu coûté on fut surpris de notre diligence, et plus encore de nous entendre assurer au nauticor que le château serait bientôt à lui avec aussi peu de

travail que de hasard. Il nous fit ôter aussitôt le reste de nos fers, et dans le mouvement de sa reconnaissance il jura qu'en arrivant à Pékin il nous présenterait au khan pour nous faire recueillir les plus glorieux fruits de ses promesses.

« Mendez fut regardé à l'instant comme un second général dont toute l'armée devait reconnaître les ordres. Il donna un modèle de fascines, sur lequel on se hâta d'en faire un prodigieux nombre. Le nauticor étant informé seul de notre projet les Tartares raisonnaient sur leur usage : les uns s'imaginaient que nous allions faire autour du fossé un feu immense, dont la flamme envelopperait la place et consumerait les assiégés, d'autres, qui sentaient l'impossibilité de cette entreprise, se figuraient que nous voulions élever sur les bords du fossé un rempart de bois à la hauteur d'un mur pour accabler les ennemis à cette distance par la multitude des flèches et des zagaies. Personne ne comprit que des fascines, dont chacune surnageait sur l'eau, pussent former par le nombre un poids capable de remplir le fossé à l'aide des traverses et de la terre qu'on y mêle. On ne devina pas mieux l'usage des paniers et de hoyaux que Mendez fit apporter des villages et des bourgs voisins, d'où la guerre avait fait fuir les habitans : tout le jour fut employé à ces préparatifs. Mendez parut sans cesse à côté du nauticor, qui le comblait de faveurs. Nous crûmes remarquer dans sa contenance un

air de fierté qui s'étendait jusqu'à nous, et que nous ne pûmes souffrir sans murmure. Qui sait, disions-nous, dans quelles nouvelles disgrâces sa témérité peut nous engager! Si son entreprise réussit mal nous devons nous attendre à mourir par la vengeance des Tartares : s'il a le succès que nous désirons il jouira de toute la faveur du khan, et notre plus grand bonheur sera peut-être de nous voir employés à le servir.

« Cependant toutes ses mesures furent prises avec tant de sagesse que dès le matin du jour suivant l'armée fut mise en ordre de bataille et divisée en plusieurs corps qui s'approchèrent des murs d'autant de côtés différens : chaque division devait feindre de commencer son attaque avec aussi peu de précaution que celle du premier jour, tandis que le principal corps, dont Mendez avait pris le commandement, jetterait les fascines et se hâterait de passer le fossé pour commencer brusquement l'escalade. Cette opération fut achevée avec tant de diligence que l'ennemi reconnut à peine de quel danger il était menacé. Mendez fut le premier qui planta l'échelle au pied du mur; nous y montâmes avec lui dans la résolution de périr ou de signaler notre valeur. La résistance des assiégés fut d'abord assez vive; mais l'effroi dont ils furent bientôt saisis à la vue d'un si grand nombre de Tartares, qui ne cessaient pas de traverer le fossé sur nos traces, leur fit perdre courage avec l'espérance.

Nous plantâmes le premier drapeau sur la muraille. Le nauticor et ses principaux officiers, qui nous regardaient de l'autre bord, se disaient entre eux avec autant de joie que d'étonnement : « D'où nous vient ce merveilleux secours? Une « armée de tels guerriers serait capable de con- « quérir la Chine et la Tartarie. »

« Le découragement des Chinois n'ayant fait qu'échauffer la furie du vainqueur on vit presque aussitôt sur les murs plus de cinq mille Tartares qui forcèrent l'ennemi de se retirer, et le carnage devint si sanglant qu'en moins d'une demi-heure dix mille Chinois périrent dans toutes les parties du château. Le nauticor ne perdit que cent vingt hommes. On lui ouvrit les portes avec les acclamations de la victoire : il se rendit sur la place d'armes accompagné de tous ses capitaines; son premier soin fut d'y brûler les drapeaux chinois; ensuite faisant approcher Mendez il joignit à l'éloge de sa conduite et de sa sagesse un présent de deux bracelets d'or. Nous reçûmes aussi des témoignages de son estime; mais la plus haute marque de considération au jugement des Tartares fut de nous faire manger à sa table dans le château même, théâtre de son triomphe. Après le festin il souilla sa gloire par un excès de barbarie. Non seulement il fit mettre le feu à la place avec quantité de cérémonies odieuses, mais ayant fait couper la tête aux Chinois morts il fit arroser de leur sang tous les lieux que la flamme

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

avait ravagés. Lorsqu'il fut retourné à sa tente il donna mille taëls à Mendez ; chacun des autres Portugais en reçut cent. Cette inégalité devint un nouveau sujet de murmures pour ceux qui se croyaient au-dessus de lui par la naissance quoiqu'ils ne pussent désavouer que nous lui devions l'honneur et la liberté.

« Le nauticor leva son camp, et deux jours de marche, pendant lesquels il répandit la désolation sur ses traces, le firent arriver à deux lieues de Pékin : il trouva sur les bords d'une rivière nommée Palanxitau un prince tartare qui venait le féliciter au nom du khan, et qui lui amenait un cheval richement équipé, du nombre de ceux que le khan montait pour faire son entrée dans la capitale de l'empire chinois. Cette cavalcade fut relevée par toutes les marques de l'honneur qui pouvaient flatter son ambition. Il envoya les Portugais sous la conduite d'un de ses gens au quartier qu'il devait occuper avec promesse de les présenter le lendemain au khan. Ce prince, auquel il parla d'eux le même jour, les jugea dignes de la liberté. Mais une faveur si juste que le nauticor même s'empressa de leur annoncer, trouva des obstacles de la part d'un seigneur fort respecté, qui représenta combien il était important pour le bien public de ne pas laisser sortir du pays des étrangers dont on admirait le courage et les lumières : il exagéra l'utilité qu'on pouvait tirer de leurs services, et ce

qu'on devait craindre de leur habileté si d'autres vues les faisaient passer dans le parti des Chinois. Le nauticor reconnut la force de ces raisons; cependant la fidélité qu'il devait à sa parole, et l'honneur du khan, qu'il ne crut pas moins engagé à tenir la sienne, lui firent refuser d'en faire l'ouverture à la cour. Il nous recommanda de nous tenir prêts le lendemain à recevoir ses ordres.

« Avec quelque distinction qu'on nous eût traités depuis le château de Nixoamcou nous fûmes surpris de voir arriver à l'heure qu'il nous avait marquée neuf chevaux bien équipés, sur lesquels nous fûmes invités à monter pour nous rendre à sa tente : il se mit dans une litière, autour de laquelle marchaient soixante hallebardiers pour sa garde, et six pages de sa livrée sur des chevaux blancs; nous marchâmes après les pages. Ce cortége était fermé par une troupe de domestiques à pied avec quantité de musiciens sur les ailes. En arrivant aux premières tranchées des tentes du khan le nauticor sortit de sa litière pour demander au capitaine des portes la permission d'entrer. Nous descendîmes à son exemple. Ensuite, étant rentré dans sa litière, il s'avança par la première enceinte jusqu'à l'entrée d'une longue galerie, où il nous ordonna de l'attendre : nous y passâmes quelques temps à voir sauter et voltiger des bateleurs, qui nous causèrent peu d'admiration. Enfin le nauticor, reparaissant

avec quatre pages, nous introduisit par divers appartemens intérieurs dans la chambre du khan.

« Après nous être avancés de dix ou douze pas dans la salle nous fîmes notre compliment avec diverses cérémonies qu'on nous avait enseignées. Alors le khan dit au nauticor : « Demande à ces « gens du bout du monde s'ils ont un roi, com- « ment se nomme leur pays, et de combien il est « éloigné de la Chine où je suis à présent. » Un de nous répondit « que notre pays se nommait Por- « tugal ; que nous avions un roi fort puissant, et « que depuis sa capitale jusqu'à Pékin le voyage « était de trois ans. » Cette réponse étonna beaucoup le khan, qui ne croyait pas le monde si vaste. Il se frappa trois fois la cuisse d'une baguette qu'il avait à la main, et, levant les yeux vers le ciel, il témoigna son admiration par quelques mots dans lesquels il nomma les hommes de misérables fourmis. Ensuite, nous ayant fait signe d'approcher jusqu'au premier degré du trône, où quatorze rois étaient assis, il nous demanda du même air d'étonnement : « Combien ? « combien ? » Nous lui répétâmes « trois ans. » Il voulut savoir pourquoi nous n'étions pas venus par terre plutôt que par mer, où les dangers étaient continuels. Nous répondîmes qu'ils étaient encore plus grands par terre dans une immense étendue de pays qui étaient peuplés de différentes nations « Que veniez-vous donc chercher

« ici ? ajouta le khan, et pourquoi vous exposez-« vous à tant de périls ? » Lorsque nous eûmes répondu à cette question il demeura quelque temps en silence. Ensuite, branlant trois ou quatre fois la tête, il dit à ceux qui étaient près de lui « qu'il y avait sans doute beaucoup d'ambition « et peu de justice dans notre pays puisque nous « venions de si loin pour conquérir d'autres terres.» Ce discours et la réponse d'un vieux seigneur auquel il était particulièrement adressé excitèrent beaucoup d'applaudissemens : ils furent interrompus par la musique, qui dura quelques momens, et le khan passa dans une autre chambre avec une jeune fille qui le rafraîchissait par le mouvement d'une sorte d'éventail. Le nauticor reçut ordre de demeurer ; mais il nous fit dire de retourner à notre tente, et de nous reposer sur les bons offices qu'il nous rendrait auprès du khan.

« Cependant il se passa quarante-trois jours sans aucun changement dans notre sort. Le siége était poussé avec beaucoup de vigueur ; mais les Chinois n'en apportaient pas moins à leur défense. Il s'était répandu dans le camp des maladies qui emportaient chaque jour quatre ou cinq mille hommes, et le débordement des deux rivières dont ce pays est arrosé rendait le transport des vivres extrêmement difficile ; d'ailleurs l'hiver approchait ; il faisait envisager d'autres obstacles qui commençaient à décourager les Tar-

tares. On tint un conseil général, dans lequel on fit sentir au khan la nécessité de lever le siége pour sauver l'armée : cette humiliation lui parut inévitable lorsqu'il eut appris que depuis six mois et demi qu'il était devant la place il avait perdu le tiers de ses troupes, et qu'une partie de son camp était inondée; toute l'infanterie fut embarquée avec le reste des munitions, et le khan se mit en marche à la tête de trois cent mille chevaux au lieu de six cent mille avec lesquels il était entré dans la Chine.

« Ses ravages continuèrent jusqu'à la grande muraille, qu'il repassa sans opposition à la porte de Singrachiran. De là s'étant rendu à Panquinor, petite ville de ses états, qui n'était qu'à trois lieues de la muraille, il arriva le lendemain à Psipator, où il congédia ses troupes. Son chagrin éclatait dans toutes ses résolutions : il n'avait gardé que dix ou douze mille hommes, avec lesquels il s'embarqua si mécontent qu'en arrivant six jours après à Lançam il y descendit pendant la nuit après avoir défendu toutes les marques de joie par lesquelles on voulait célébrer son retour. Il n'était occupé que du siége de Pékin, qu'il voulait recommencer à l'entrée de la belle saison : il assembla les états de son empire; il forma de nouvelles ligues avec ses voisins. L'honneur qu'il nous faisait quelquefois de nous consulter semblait éloigner de jour en jour nos espérances de liberté. Nous prîmes le parti de presser

le nauticor qui s'était rendu comme le garant de ses promesses : il nous fit craindre d'autant plus de difficultés que le khan lui avait proposé depuis son retour de nous attacher à son service par toute sorte de bienfaits. George Mendez ne s'était pas fait presser pour accepter un établissement ; on commençait à se persuader que ses compagnons oublieraient aussi facilement leur patrie, et j'avais déjà remarqué que dans cette idée les Tartares nous traitaient avec plus de confiance et d'affection.

« Cependant le nauticor ne se crut pas moins engagé par sa parole à nous servir de tout son crédit : en nous promettant de parler de nous au khan il nous dit que pour le disposer mieux en notre faveur il lui représenterait que nous avions en Europe des enfans orphelins qui ne pouvaient subsister sans notre secours, et qu'il ne doutait pas que ce motif ne fût capable de l'attendrir. Nous étions fort éloignés d'en attendre cet effet après tant d'exemples que nous avions eus de la dureté des Tartares, et nous eûmes occasion d'admirer ce mélange de tendresse et de férocité qui entre dans le caractère humain. Le nauticor ayant donné à notre demande le tour qu'il s'était proposé le khan parut l'entendre avec quelque sentiment de pitié : « Hé bien ! je « suis fort aise qu'ils aient dans leurs pays de si « justes raisons d'abandonner mon service ; elles « me font consentir plus volontiers à leur accorder

« ce que tu leur as promis en mon non. » Nous étions derrière le nauticor, qui nous avait ordonné de le suivre; le mouvement de notre joie nous fit baiser trois fois la terre en disant dans le langage et le style du pays : « Que tes pieds se « reposent sur mille générations afin que tu sois « seigneur de tous ceux qui habitent la terre! » Cette expression parut plaire au khan; il dit aux seigneurs dont il était environné : « Ces « gens parlent comme s'ils avaient été nourris « parmi nous. » Alors jetant les yeux sur Mendez, qui était à côté du nauticor : « Et toi, dit-il, penses-tu aussi à nous quitter? » Mendez qui s'était attendu à cette question, répondit : « Pour moi, seigneur, qui n'ai point de femme ni « d'enfans à qui mon secours soit nécessaire ce que « je désire uniquement c'est de servir votre ma- « jesté, et je ne donnerais pas ce bonheur pour ce- « lui d'être empereur de Pékin pendant mille ans. » Le khan lui marqua sa satisfaction par un souriré.

« Nous nous retirâmes avec une vive joie pour nous préparer au départ. Trois jours après, à la sollicitation du nauticor, sa majesté nous envoya deux mille taëls, et nous remit aux ambassadeurs qu'il envoyait à la cour d'Usanguay, capitale de la Cochinchine; enfin nous partîmes avec eux. George Mendez nous fit présent de mille taëls, libéralité qui ne pouvait l'appauvrir parce qu'il en avait déjà six mille de rente. Il nous accompagna pendant le premier jour de notre voyage sans pou-

voir retenir ses larmes lorsqu'il envisageait l'éternel exil auquel il s'était condamné volontairement.

« Etant partis de Tuymicam le 9 mai 1545 nous arrivâmes le soir dans une ville nommée Guatypamear, célèbre par son université, où nous fûmes traités fort civilement sous la protection des ambassadeurs. Le lendemain nous allâmes passer la nuit à Puchanguin, petite ville, mais défendue par des fossés très larges et par quantité de tours et de boulevarts. Nous nous rendîmes le troisième jour dans une ville plus considérable, qui se nommait Euxellu.

« Cinq jours après n'ayant pas cessé de suivre la rivière nous arrivâmes à la porte d'un temple nommé Singuafatur, près duquel on voyait un enclos de plus d'une lieue de circuit, qui contenait cent soixante-quatre maisons longues et larges, ou plutôt autant de magasins remplis de têtes de morts. Hors de ces édifices on avait formé de si grandes piles d'autres ossemens qu'elles s'élevaient de plusieurs brasses au-dessus des toits. Un petit tertre qui s'élevait du côté du sud offrait une sorte de plate-forme où l'on montait par neuf degrés de fer, qui conduisaient à quatre portes : la plate-forme servait comme de piédestal à la plus haute, la plus difforme et la plus épouvantable statue que l'imagination puisse se représenter, qui était debout, mais adossée contre un donjon de forte pierre de taille; elle était de fer fondu. Sa difformité n'empêchait

point qu'on ne remarquât beaucoup de proportion dans tous ses membres, à l'exception de la tête, qui paraissait trop petite pour un si grand corps. Ce monstre soutenait sur ses deux mains une prodigieuse boule de fer. Nous demandâmes à l'ambassadeur de Tartarie l'explication d'un monument si bizarre : il nous dit que ce personnage, dont nous admirions la grandeur, était le gardien des ossemens de tous les hommes, et qu'au dernier jour du monde où les hommes devaient renaître il nous rendrait à chacun les mêmes os que nous avions eus pendant notre première vie, parce que les connaissant tous il saurait distinguer à quels corps ils auraient appartenu ; mais qu'à ceux qui ne lui rendaient pas d'honneurs et qui ne lui faisaient pas d'aumônes sur la terre il donnerait les os les plus pourris qu'il pourrait trouver, et même quelques os de moins, pour les rendre estropiés ou tortus. Après cette curieuse instruction l'ambassadeur nous conseilla de laisser quelque aumône aux prêtres, et se fit honneur de nous en donner l'exemple. Les fables qu'il nous avait racontées excitèrent notre pitié ; mais nous eûmes plus de foi pour son témoignage lorsqu'on nous assura que les aumônes qu'on faisait à ce temple montaient chaque année à plus de deux cent mille taëls sans y comprendre ce qui revenait des chapelles et d'autres fondations des principaux seigneurs du pays. Il ajouta que l'idole était servie par un

très grand nombre de prêtres, auxquels on faisait des présens continuels en leur demandant leurs prières pour les morts dont ils conservaient les ossemens; que ces prêtres ne sortaient jamais de l'enclos sans permission de leurs supérieurs, qu'ils nommaient chisangues.

« Nous continuâmes de descendre la rivière l'espace de quatre jours, pendant lesquels nous vîmes sur les deux bords quantité de villes et de grands bourgs. Notre premier séjour fut à Lechune, capitale de la religion tartare : on y voyait un temple somptueux accompagné de divers édifices qui contenaient les tombeaux de vingt-sept khans, ou empereurs de Tartarie; l'intérieur des chapelles était revêtu de lames d'argent avec diverses idoles de même métal. A quelque distance du temple, vers le nord, on nous fit remarquer un enclos de vaste étendue, dans lequel il y avait alors deux cent quatre-vingts monastères de l'un et de l'autre sexe, dédiés au même nombre d'idoles, où l'on nous assura qu'on ne comptait pas moins de quarante-deux mille personnes consacrées à la vie religieuse sans y comprendre les domestiques qui étaient employés à leur service. Nous vîmes entre les édifices une infinité de colonnes de bronze, et sur chaque colonne une idole dorée. Un de ces monastères, dédié à Quay-Frigau, c'est à dire au dieu des atômes du soleil, avait été fondé par une sœur du khan, veuve du roi de Pasna, que

la mort de son mari avait portée à s'enfermer avec six mille femmes qui l'avaient suivie. Elle avait pris par humilité un nom tartare qui signific *balai de la maison de Dieu*. Les ambassadeurs se firent un devoir de lui aller baiser les pieds : elle reçut ce témoignage de leur respect avec beaucoup de bonté; mais ayant jeté la vue sur nous, et s'étant informée qui nous étions, elle parut apprendre avec beaucoup d'étonnement par le récit des ambassadeurs que nous étions venus de l'extrémité du monde, et d'un pays dont les Tartares ne connaissent pas le nom. La curiosité devint si vive qu'elle nous arrêta long-temps : ses questions étaient spirituelles; elle raisonnait juste sur nos réponses, et dans la satisfaction qu'elle en reçut elle déclara « que « nous avions été nourris parmi des peuples « plus éclairés que les Tartares. » Enfin nous ayant congédiés avec des remercîmens fort civils elle nous fit donner cent taëls.

« Arrivés à Fanaugrem chez le roi de Cochinchine l'ambassadeur lui parla de nous suivant ses instructions : la prière qu'il lui fit au nom du khan de nous accorder les moyens de retourner dans notre patrie fut reçue avec d'autant plus de bonté qu'elle ne l'engageait qu'à nous faire conduire dans quelque port où nous eussions l'espérance de trouver un vaisseau portugais. Nous fîmes avec lui le voyage d'Uzangai : il arriva le neuvième jour à Lingator, ville située sur une

large et profonde rivière où les vaisseaux se rassemblent en grand nombre. Son amusement dans cette route était la chasse, surtout celle des oiseaux, que ses officiers tenaient prêts dans les lieux de son passage. Il s'arrêtait peu, et souvent il passait la nuit dans une tente qu'il se faisait dresser au milieu des bois. En arrivant à la rivière de Baguetor, une des trois qui sortent du lac Famstir en Tartarie, il continua le voyage par eau jusqu'à Natibasoï, grande ville où il descendit sans aucune pompe pour achever le reste du chemin par terre.

« Pendant un mois entier que nous passâmes dans cette ville nous fûmes témoins de quantité de fêtes; mais ces réjouissances barbares et les offres par lesquelles on s'efforça de nous retenir à la cour ne nous firent pas manquer l'occasion d'un vaisseau qui partait pour les côtes de la Chine, d'où nous comptions pouvoir retourner facilement à Malaca : nous mîmes à la voile le 12 janvier 1546 avec une extrême satisfaction d'être échappés à de si longues infortunes. Le nécoda, ou le capitaine de notre bord, avait ordre de nous traiter humainement et de favoriser toutes nos vues : il employa sept jours à sortir de la rivière, qui a plus d'une lieue de largeur, et qui s'allonge par un grand nombre de détours. Nous observâmes sur ces deux rivières quantité de grands bourgs et plusieurs belles villes : la somptuosité des édifices, surtout celle des tem-

ples, dont les clochers étaient couverts d'or, et la multitude des vaisseaux et des barques qui paraissaient chargés de toutes sortes de provisions et de marchandises, nous donnèrent une haute idée de l'opulence du pays.

« Nous sortîmes enfin de la rivière, et treize jours de navigation nous firent arriver à l'île de Sancian, où les vaisseaux de Malaca relâchaient souvent dans leur passage; mais les derniers étaient partis depuis neuf jours : il nous restait quelque espérance dans le port de Lampacan, qui n'est que sept lieues plus loin; nous y trouvâmes en effet deux jonques malaïennes, l'une de Lugor et l'autre de Patane, disposées toutes deux à nous prendre à bord : mais nous étions Portugais, c'est à dire d'une nation dont le vice est d'abonder dans son sens, et d'être obstinée dans ses opinions; nos avis furent si partagés lorsqu'il était si nécessaire pour nous d'être unis que dans la chaleur de cette contrariété nous faillîmes nous entretuer. Le détail de notre querelle serait honteux; j'ajouterai seulement que le nécoda d'Uzanguay, frappé de cet excès de barbarie, nous quitta fort indigné sans vouloir se charger de nos messages ni de nos lettres, et protestant qu'il aimait beaucoup mieux que le roi lui fît trancher la tête que d'offenser le ciel par le moindre commerce avec nous. Notre mauvaise intelligence dura neuf jours, pendant lesquels les deux jonques, aussi effrayées que

le nécoda, partirent après avoir rétracté leurs offres.

« Notre sort fut de demeurer dans un lieu désert, où le sentiment d'une misère présente et la vue d'une infinité de dangers eurent enfin le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux sur notre folie. Dix-sept jours que nous avions déjà passés sans secours commençaient à nous faire regarder cette île comme notre tombeau lorsque la faveur du ciel y fit aborder un corsaire nommé Samipocheca, qui cherchait une retraite après avoir été vaincu par une flotte chinoise. D'un grand nombre de vaisseaux il ne lui en restait que deux, avec lesquels il s'était échappé. La plupart de ses gens étaient si couverts de blessures qu'il fut obligé de s'arrêter pendant vingt jours à Lampacan pour les rétablir. Une cruelle nécessité nous força de prendre parti à son service ; il mit cinq d'entre nous dans l'une de ses jonques, et trois dans l'autre.

« Son intention était de se rendre dans le port de Lailou, à sept lieues de Chinchen et quatre-vingts de Lampacan. Nous commençâmes cette route avec un fort bon vent, et nous suivîmes pendant neuf jours la côte de Laman ; mais vers la rivière du Sel, qui est à cinq lieues de Chabakaï, nous fûmes attaqués par sept jonques, qui dans un combat fort opiniâtre brûlèrent celle des deux nôtres où le corsaire avait mis cinq Portugais. Nous ne dûmes notre salut nous-

mêmes qu'au secours de la nuit et du vent : ainsi dans le plus triste état nous fîmes voile devant nous pendant trois jours, à la fin desquels un impétueux orage nous poussa vers l'île de Léquios. Le corsaire, qui était connu du roi et des habitans, remercia le ciel de lui avoir procuré cet asile ; cependant il ne lui fut pas possible d'y aborder parce qu'il avait perdu son pilote dans le dernier combat. Après vingt-sept jour sde travail et de dangers nous fûmes jetés dans une anse inconnue, où deux petites barques approchèrent aussitôt de notre jonque : six hommes qui les montaient nous demandèrent ce qui nous avait amenés dans leur île. Samipocheca les reconnut à leur langue pour des Japonais, et, se faisant passer pour un marchand de la Chine qui cherchait l'occasion du commerce, il apprit d'eux que nous étions dans l'île de Tanixuma.

« Ils nous montrèrent dans l'éloignement la grande terre du Japon dont ils dépendaient : ils nous promirent un accueil favorable de leur seigneur, auquel ils donnaient le titre de nautaquin ; et remarquant le désordre de notre jonque ils nous montrèrent un port du côté du sud sous une grande ville qu'ils nommaient Miaï-Apima : nous étions pressés par tant de besoins que nous levâmes aussitôt l'ancre pour suivre leurs informations. Notre arrivée fut remarquée par quantité d'autres barques qui nous apportèrent des rafraîchissemens ; le corsaire ne prit rien sans en

compter le prix. Avant la fin du jour le nautaquin, ou le prince de l'île, vint à bord de notre jonque avec quantité de marchands et d'officiers qui apportaient des caisses pleines de lingots d'argent pour nous proposer des échanges : ils ne s'approchèrent qu'après s'être assurés de la bonne foi du capitaine ; mais devenant bientôt libres et familiers ils distinguèrent le visage des Portugais de celui des Chinois, et le nautaquin demanda curieusement qui nous étions. Samipocheca lui répondit que nous étions d'un pays qui se nommait Malaca, où nous étions venus depuis plusieurs années d'un autre pays nommé Portugal, dont le roi, suivant nos récits, avait son empire à l'extrémité du monde. Ce discours parut causer beaucoup d'étonnement au nautaquin ; il se tourna vers ses gens : « Je suis trompé, « leur dit-il, si ces étrangers ne sont pas les Chin-« chi-Cogis dont il est écrit dans nos livres que « volant par dessus les eaux, ils subjugueront les « terres où Dieu a créé les richesses du monde : « nous sommes heureux s'ils viennent parmi nous « à titre d'amis. » Là-dessus il fit demander au nécoda par une femme de Léquios qui lui servait d'interprète dans quel lieu il nous avait trouvés, et sous quel titre il nous amenait au Japon. Le nécoda répondit que nous étions d'honnêtes marchands qu'il avait trouvés à Lampacan, où nous nous étions brisés, et que la pitié lui avait fait prendre sur son bord. Ce témoignage parut suf-

fire au nautaquin : il se fit donner un siége sur lequel il s'assit près du pont, et, la curiosité devenant sa passion la plus vive, il nous fit quantité de questions avec beaucoup d'empressement pour entendre nos réponses. En nous quittant il nous proposa de lui faire quelque relation de ce grand monde où nous avions voyagé, marchandise, nous dit-il, qu'il achèterait plus volontiers que celles de notre vaisseau. Le lendemain à la pointe du jour il nous envoya une petite barque remplie de toutes sortes de rafraîchissemens, pour lesquels notre capitaine lui fit porter quelques pièces d'étoffes avec promesse de descendre au rivage et de lui mener ses trois Portugais.

« Nous nous aperçûmes effectivement que cette aventure nous attirait plus de considération des Chinois, qui ne pensaient plus qu'à profiter de l'occasion pour réparer leur vaisseau et pour se défaire avantageusement de leurs marchandises : ils nous prièrent d'entretenir le nautaquin dans l'opinion qu'il avait de nous; leurs bienfaits devaient répondre à nos services. Nous descendîmes avec le nécoda et douze de ses gens : l'accueil que nous reçûmes augmenta beaucoup leurs espérances. Tandis que les principaux marchands du pays traitaient avec eux pour leurs marchandises le nautaquin nous prit dans sa maison, et recommença fort curieusement à nous interroger sur tout ce que nous avions observé dans nos

voyages. Nous nous étions préparés à satisfaire son goût suivant le tour de ses demandes plutôt qu'à nous assujettir fidèlement à la vérité : ainsi lorsqu'il voulut savoir s'il était vrai, comme il l'avait appris des Chinois et des Léquiens, que le Portugal était plus riche et plus grand que l'empire de la Chine, nous lui accordâmes cette supposition. Lorsqu'il nous demanda si le roi de Portugal avait conquis la plus grande partie du monde, comme on l'en avait assuré, nous le confirmâmes dans une idée si glorieuse pour notre nation. Il nous dit aussi que le roi notre maître avait la réputation d'être si riche en or qu'on lui attribuait deux mille maisons qui en étaient remplies jusqu'au toit. A cette folle imagination nous répondîmes que nous ne savions pas exactement le nombre des maisons parce que le royaume de Portugal était si grand, si riche et si peuplé que le dénombrement de ses trésors et de ses habitans était impossible. Après deux heures d'un entretien de cette nature le nautaquin se tourna vers ses gens, et leur dit avec admiration : « Assurément aucun des rois « que nous connaissons sur la terre ne doit s'esti- « mer heureux s'il n'est vassal d'un aussi grand mo- « narque que l'empereur du Portugal. » Ensuite ayant laissé au nécoda la liberté de retourner à bord il nous pressa de passer quelque temps dans son île. Nous y consentîmes, avec la participation des Chinois. L'ordre fut donné pour nous

préparer un logement commode, et nous fûmes logés pendant plusieurs jours chez un riche marchand qui n'épargna rien pour seconder les intentions de son prince.

« Le nécoda n'ayant pas fait difficulté de débarquer toutes ses marchandises profita fort heureusement de notre faveur : il nous avoua que dans l'espace de peu de jours un fonds d'environ deux mille cinq cents taëls en divers effets qui lui restaient de sa fortune lui en avait valu trente mille, et que toutes ses pertes étaient réparées. Comme nous étions sans marchandises, et par conséquent sans occupation, notre ressource dans le temps que la curiosité du nautaquin nous laissait libres était la chasse ou la pêche. Diégo-Zeimoto, l'un de mes deux compagnons, était le seul des trois qui fût armé d'une arquebuse; il s'était attaché à la conserver soigneusement dans nos malheurs parce qu'il s'en servait avec beaucoup d'adresse. Pendant les premiers jours on y avait fait d'autantmoins d'attention qu'il en avait fait peu d'usage, ou qu'il s'écartait pour la chasse, et, ne nous figurant pas que cette arme fût encore inconnue au Japon, il ne nous était pas tombé dans l'esprit qu'elle pût nous faire un nouveau mérite aux yeux des insulaires; cependant un jour que Zeimoto s'arrêta dans un marais voisin de la ville, où il avait remarqué un grand nombre d'oiseaux de mer, et où il avait tué plusieurs canards, quelques habitans qui ne connais-

saient pas cette manière de tirer en eurent tant d'étonnement que leur admiration alla bientôt jusqu'au nautaquin. Il s'occupait alors à faire exercer quelques chevaux ; son impatience le fit courir aussitôt vers le marais, d'où il vit revenir Zeimoto, son arquebuse sur l'épaule, accompagné de deux Chinois qui portaient leur charge de gibier. Il avait eu peine à comprendre les merveilles qu'on lui avait annoncées, et la vue d'une sorte de bâton qu'il voyait porter au Portugais ne suffisait pas pour l'en éclaircir : lorsque Zeimoto eut tiré devant lui deux ou trois coups qui firent tomber autant d'oiseaux, il parut d'abord effrayé, et dans sa première surprise il attribua ce prodige à quelque pouvoir surnaturel ; mais après avoir entendu que c'était un art de l'Europe qui dépendait du secret de la poudre il tomba dans un excès de joie et d'admiration qui ne peut être représenté que par ses effets. Il embrassa Zeimoto avec transport ; il le fit monter en croupe derrière lui, et, retournant à la ville dans cet état, il se fit précéder de quatre huissiers qui portaient des bâtons ferrés par le bout, et qui criaient par son ordre au peuple, dont la foule était infinie : « On fait savoir que le nautaquin, prince de cette « île et seigneur de nos têtes, vous commande à « tous d'honorer ce Chinchi-Cogis du bout du « monde, parce que, dès aujourd'hui et pour l'ave- « nir il le fait son parent comme les jacarous qui « sont assis près de sa personne, et quiconque re-

« fusera d'obéir à cet ordre sera condamné à perdre « la tête. »

« Je demeurai assez loin derrière avec Christophe Borralho, qui était le troisième Portugais, tous deux dans la surprise d'un événement si singulier. Le nautaquin étant arrivé au palais prit Zeimoto par la main, le conduisit dans sa chambre, le fit asseoir à sa table, et pour le combler d'honneurs il ordonna que la nuit suivante on le fît coucher dans un appartement voisin du sien. Nous participâmes à cette faveur par les caresses et les bienfaits que nous reçûmes aussi du prince et des habitans.

« Zeimoto crut ne pouvoir mieux s'acquitter d'une partie de ses distinctions qu'en faisant présent de son arquebuse au nautaquin; il choisit pour ce témoignage de reconnaissance un jour qu'il revenait de la chasse après avoir tué quantité de colombes et de tourterelles : il lui offrit cet instrument qui lui donnait cet empire sur leur vie. Le prince lui fit compter sur-le-champ mille taëls; mais il le pria de lui apprendre à faire de la poudre sans quoi l'arquebuse n'était qu'une pièce de fer inutile.

«Nous avions déjà passé vingt-trois jours dans l'île de Tanixuma lorsqu'on avertit le nautaquin de l'arrivée d'un vaisseau du roi de Bungo, qui apportait avec plusieurs marchands un vieillard respectable, auquel il se hâta de donner audience. Nous étions présens à cette cérémonie :

le vieillard s'étant mis à genoux devant lui avec quelques discours que nous ne pûmes entendre lui offrit une lettre et un coutelas garni d'or. La lecture de cette lettre parut causer quelque embarras au nautaquin : après avoir congédié celui qui l'avait apportée il nous fit approcher de lui : « Mes bons amis, nous dit-il par la « bouche de son interprète, je vous prie d'écou- « ter le contenu de cette lettre que je reçois du « roi de Bungo, mon seigneur et mon oncle. Je « vous expliquerai ensuite ce que je désire de « vous. » L'interprète nous fit entendre qu'Orgendono, roi de Bungo et de Facata, marquait à Hiascaran Goxo, nautaquin de Tanixuma, son gendre et son neveu, qu'ayant appris depuis peu de jours qu'il avait dans son île trois Chinchi-Cogis venus du bout du monde, gens de mérite et d'honneur, qui lui avaient parlé d'un autre monde plus grand que celui qu'on connassait au Japon, et peuplé d'une race d'hommes dont ils lui avaient raconté des choses incroyables, il le priait très instamment de lui envoyer un de ces trois étrangers pour le consoler dans les douleurs d'une longue maladie. Il ajoutait que si notre inclination ne nous portait point à ce voyage il s'engageait à nous renvoyer avec sûreté lorsque nous commencerions à nous ennuyer dans sa cour.

« Le nautaquin nous dit après cette explication que le roi de Bungo était non seulement son

oncle maternel, mais son père même, parce qu'il l'était de sa femme, et que dans la passion qu'il avait de l'obliger il conjurait l'un de nous d'entreprendre un voyage court et peu pénible; mais qu'il ne souhaitait pas que ce fût Zeimoto, qu'il avait adopté pour son parent, et dont l'éloignement le chagrinerait beaucoup, avant qu'il eût appris de lui à tirer de l'arquebuse. Une invitation si douce et si polie nous pénétra de reconnaissance Borralho et moi. Nous lui abandonnâmes le choix de celui des deux qu'il jugeait le plus convenable à ses vues : il ne se détermina pas tout d'un coup; mais après quelques momens de réflexion il me nomma comme le plus gai, et par conséquent le plus propre au commerce des Japonais, qui ont naturellement l'humeur vive. « Borralho, nous dit-il avec la « même civilité, plus sérieux et plus tourné « par la nature aux affaires graves entretiendrait « la mélancolie du malade au lieu de la dissi- « per. » J'arrivai à Bungo.

« Nous trouvâmes le roi au lit : il me dit d'un air et d'un ton fort doux : « Ton arrivée ne m'est « pas moins agréable que la pluie qui tombe du « ciel n'est utile à nos campagnes semées de « riz. » On m'expliqua ces termes, et leur nouveauté m'ayant causé de l'embarras je demeurai quelques momens sans réponse. Le roi regardant les seigneurs qui étaient autour de lui leur dit « qu'il me croyait effrayé par la vue de sa

« cour; que je n'étais pas accoutumé à ce spec-
« tacle, et qu'il me fallait laisser le temps de
« m'apprivoiser. » Un excellent interprète que j'avais reçu du nautaquin me fit comprendre aussitôt le jugement qu'on portait de moi : je rappelai toutes les forces de mon esprit pour un tas de figures asiatiques et de comparaisons, où tous les animaux faisaient leur rôle depuis l'éléphant jusqu'à la fourmi. Peut-être mon interprète y joignit-il ses propres idées; mais tous les courtisans marquèrent tant d'admiration pour cette ridicule harangue que battant des mains à la vue du roi ils dirent à ce prince « qu'on n'avait jamais parlé avec une éloquence « plus noble; qu'il n'y avait pas d'apparence « que je fusse un marchand dont les notions se « renfermaient dans les affaires du commerce, « mais plutôt un bonze qui administrait les sa-
« crifices au peuple, ou du moins quelque grand « capitaine qui avait couru long-temps les mers. » Le roi parut si satisfait qu'en imposant silence à tout le monde, et déclarant qu'il voulait être seul à m'interroger, il assura qu'il ne sentait plus aucune douleur. La reine et les princesses ses filles, qui étaient assises près du lit royal se mirent à genoux pour exprimer leur satisfaction : elles remercièrent le ciel en levant les mains et les yeux des grâces qu'il accordait au royaume de Bungo.

« Alors le roi m'ayant fait approcher plu près

de sa tête me pria de ne pas m'ennuyer de cette situation, parce qu'il souhaitait de me voir et de me parler souvent. Il me demanda si dans mon pays ou dans mes voyages je n'avais pas appris quelque remède pour sa maladie, surtout pour un fâcheux dégoût qui ne lui avait pas permis de manger depuis deux mois : je me souvins que dans la jonque d'où j'étais arrivé à Tanixuma j'avais vu guérir diverses maladies par l'infusion d'un bois de la Chine, dont j'avais admiré la vertu; ce secours que je lui proposai, et qu'il envoya demander sur-le-champ au nautaquin, répondit si parfaitement à mes espérances que dans l'espace de trente jours il fut guéri de tous ses maux, dont le principal était une espèce de paralysie qui lui ôtait depuis deux ans le mouvement des bras. Après un service de cette importance je me vis presque au même degré de faveur dans cette cour que Zeimoto à celle du nautaquin : mon seul embarras était de répondre à mille questions bizarres qu'on me proposait continuellement; mais j'étais soulagé par la facilité avec laquelle on se contentait de mes plus frivoles explications. J'employais le reste du temps à m'instruire des usages du pays, à visiter les édifices ou à me donner le spectacle des fêtes et des amusemens. Le nautaquin ayant envoyé au roi quelques arquebuses de la fabrique de son île l'impatience que tout le monde eut bientôt d'apprendre à en tirer augmenta beaucoup mon cré-

dit : sans avoir l'habileté de Zeimoto je m'attirai de l'admiration en tuant quelques petits oiseaux, et je fis valoir particulièrement mes connaissances pour la composition de la poudre. Les premiers seigneurs de la cour prenaient des leçons de moi : j'exagérais la nécessité de mon secours, et je n'accordais de la poudre aux plus empressés qu'avec beaucoup de ménagement. Mais cette conduite, quoique aussi sage en elle-même qu'utile au soutien de ma fortune, pensa devenir l'occasion de ma ruine.

« Un des fils du roi, nommé Arichaudono, âgé de seize à dix-sept ans, m'ayant prié de lui apprendre à tirer je différais de jour en jour à le satisfaire dans la seule vue de lui faire attacher plus de prix à mes services; cependant le roi son père, à qui il fit quelques plaintes de ce délai, me demanda plus de complaisance pour un fils qu'il aimait fort tendrement. Mes premières leçons ne furent remises qu'à l'après-midi du même jour; mais le jeune prince, ayant accompagné la reine sa mère dans un pélerinage qu'elle fit pour la santé du roi, ne put venir chez moi que le lendemain : il avait à sa suite deux jeunes seigneurs du même âge. Je m'étais endormi sur ma natte près des arquebuses et de la poudre; comme il m'avait vu tirer plusieurs fois il se fit un plaisir de me surprendre, et se hâtant de charger une arquebuse sans savoir quelle quantité de poudre il y fallait mettre il

eut l'imprudence de remplir le canon jusqu'à la moitié de sa hauteur : il voulut tirer contre un oranger ; un des deux jeunes seigneurs alluma la mèche : le coup partit, et m'éveilla. Mais l'arquebuse ayant crevé par trois endroits le malheureux prince fut blessé de deux éclats de fer, dont l'un lui emporta une partie du pouce. Je sortis à l'instant ; il était tombé sans connaissance ; les deux seigneurs prirent la fuite vers le palais en criant que l'arquebuse de l'étranger avait tué le prince.

« Cette affreuse nouvelle répandit une si vive alarme dans toute la ville que la plupart des habitans se précipitèrent avec de grands cris vers ma maison ; le roi même s'y fit apporter dans une espèce de fauteuil sur les épaules de quatre hommes, et la reine le suivit à pied, se soutenant sur les bras de deux femmes, et suivie des deux princesses ses filles, qui marchaient tout échevelées avec un grand nombre d'autres dames. Dans mon premier saisissement j'avais pris le prince entre mes bras, et je l'avais porté dans ma chambre, où je m'efforçais d'arrêter son sang, et de rappeler ses esprits : on me trouva occupé de ces deux soins ; mais la plupart des spectateurs qui me voyaient aussi couvert que lui de son propre sang conclurent que je l'avais tué, et mille cimeterres que je vis briller autour de moi me firent connaître le sort auquel je devais m'attendre. Cependant le roi suspendit les effets de

cette violence pour se faire expliquer la cause d'un si funeste accident, de peur, ajouta-t-il, que le crime ne fût venu de plus loin, et que je n'eusse été corrompu par les parens des traîtres qu'il avait condamnés depuis peu au dernier supplice. Malheureusement pour moi la crainte avait fait fuir mon interprète, et cette circonstance était capable d'aggraver les soupçons : on le découvrit néanmoins après de longues recherches; il fut amené au roi chargé de chaînes. Mais on m'avait déjà livré aux officiers de la justice qui m'avaient fait lier les mains, et qui commençaient à me traiter comme un coupable avéré. Le président était assis, les deux bras retroussés jusqu'aux épaules, tenant de la main droite un poignard rougi dans le sang du prince; j'étais à genoux devant lui, environné des autres officiers, et cinq bourreaux qui étaient derrière moi avec leurs cimeterres nus semblaient n'attendre qu'un mot ou un signe pour l'exécution.

« Ces horribles préparatifs s'étaient faits apparemment pour l'interrogation pendant que mon interprète avait été conduit devant le roi : il fut amené au tribunal. Mon épouvante redoubla lorsque je le vis paraître au milieu d'une troupe de gardes, les mains liées, aussi pâle, aussi tremblant que moi. On me fit diverses questions auxquelles je ne laissai pas de répondre avec toute la force de l'innocence. J'ignore quelle impression mes réponses firent sur mes juges;

mais le ciel permit que le jeune prince, étant revenu d'un long évanouissement, souhaitât de me voir, et qu'apprenant la rigueur avec laquelle j'étais traité l'inquiétude de mon sort allât jusqu'à lui faire protester qu'il ne recevrait aucun secours si je n'étais délivré sur-le-champ des mains de la justice. Un ordre du roi vint adoucir aussitôt la sévérité d'un inflexible tribunal : on m'ôta mes chaînes, et je fus conduit au palais, où le prince me fit des satisfactions et des excuses, qui ne laissèrent rien à désirer pour ma justification. Il avait été pansé par quelques bonzes qui font l'office de médecins et de chirurgiens au Japon; mais la blessure était si dangereuse qu'ils paraissaient douter eux-mêmes de leur méthode. Une longue expérience que je n'avais pu manquer d'acquérir dans si grand nombre d'aventures militaires me fit rappeler la connaissance de quelques remèdes que j'avais vu employer avec succès; je les proposai avec d'autant plus de confiance que le jeune prince paraissait attendre de moi sa guérison. Le roi, qui croyait me devoir la vie et la santé, ne balança point à me confier le soin de son fils : je m'armai de courage, et, l'ayant prié de faire éloigner les bonzes, je fis sept points à la main droite, où me parut être la moins dangereuse des deux blessures : un bon chirurgien en eût peut-être fait beaucoup moins. A la tête, qui me causait le plus d'embarras, je n'en fis que cinq; après quoi j'y ap-

pliquai des étoupes, trempées dans des blancs d'œufs, avec de bonnes ligatures, telles que je les avais vu faire en mille occasions. Cinq jours après je coupai les points, et je continuai de panser les deux plaies : vingt jours après le prince se trouva si parfaitement guéri qu'il ne lui resta qu'une petite cicatrice au pouce.

« Après cette dangereuse opération je reçus du roi et de toute la cour des honneurs et des caresses qu'il me serait difficile de représenter : la reine et les princesses ses filles m'envoyèrent quantité d'étoffes de soie ; les seigneurs me firent présent d'un grand nombre de cimeterres ; on me compta de la part du roi six cents taëls ; enfin cette dangereuse audace me valut plus de quinze cents ducats.

« Cependant mes réflexions sur le péril dont le ciel m'avait délivré, et l'avis que je reçus de mes compagnons que le corsaire Samipocheca faisait ses préparatifs pour retourner à la Chine, me déterminèrent à demander au roi la permission de le quitter : il me l'accorda. Son affection se soutint jusqu'au dernier moment : il me donna une barque remplie de toute sorte de provisions, et pour capitaine un homme de qualité avec lequel, étant parti de Foucheo un samedi matin, j'arrivai le vendredi suivant au port de Tanixuma.

« Quinze jours que nous passâmes encore dans cette ville donnèrent le temps au corsaire d'a-

cheyer ses préparatifs : il fit voile enfin pour Liampo ; nous y arrivâmes heureusement. Les principaux habitans nous reconnurent et nous rendirent ce qu'ils croyaient devoir aux amis d'Antonio Faria ; cependant paraissant étonnés de notre confiance pour les Chinois ils nous demandèrent d'où nous étions venus, et dans quel lieu nous nous étions embarqués avec eux. Christophe Borralho leur apprit nos aventures : l'île de Tanixuma, le Japon et toutes les richesses que nous y avions admirées furent pour eux autant de nouvelles connaissances qu'ils reçurent avec étonnement. Dans la joie de cette découverte ils ordonnèrent une procession solennelle depuis l'église de Notre-Dame de la Conception jusqu'à celle de Saint-Jacques, qui était à l'extrémité de la ville. Ensuite la piété fit place à l'ambition ; chacun s'empressa de tirer les premiers fruits de nos lumières. Il se forma divers partis qui mirent l'enchère à toutes les marchandises, et les marchands chinois profitèrent de cette fermentation pour faire monter le pico de soie jusqu'à cent soixante taëls : en moins de quinze jours neuf jonques portugaises qui se trouvaient au port de Liampo furent prêtes à faire voile quoiqu'en si mauvais ordre que la plupart n'avaient pas d'autres pilotes que les maîtres mêmes, qui n'avaient aucune connaissance de la navigation.

« Elles partirent dans cet état malgré les fâ-

cheuses circonstances de la saison et du vent : l'avidité du gain ne connaissait aucun danger; je fus moi-même un des malheureux qui se laissèrent engager dans ce fatal voyage. Le premier jour nous gouvernâmes comme à tâtons entre les îles et la terre ferme; mais vers minuit une affreuse tempête nous ayant livrés à la fureur du vent nous échouâmes sur les bans de Gatom, où des neuf jonques deux seulement eurent le bonheur d'échapper; les sept autres périrent avec plus de six cents hommes, entre lesquels on comptait cent quarante des principaux Portugais de Liampo. Cette perte en marchandises fut estimée à plus de trois cent mille ducats.

« J'avais le bonheur de me trouver dans une des deux autres jonques. Nous suivîmes la route que nous avions commencée jusqu'à la vue de l'île de Léquios, où nous fûmes battus d'un si furieux vent de nord-est que nos deux bâtimens furent séparés pour ne se revoir jamais : dans l'après-midi le vent s'étant changé à l'ouest-nord-ouest les vagues s'élevèrent si furieusement qu'il devint impossible d'y résister. Notre capitaine, qui se nommait Gaspar Mello, voyant la proue entre ouverte et plus de neuf pieds d'eau dans la jonque, résolut, de concert avec les officiers, de couper les deux mâts : mais tous les soins qui furent employés à cette opération n'empêchèrent point que le grand mât dans sa chute n'écrasât cinq Portugais, spectacle pitoyable, et

qui acheva de nous ôter les forces. La tempête ne faisant qu'augmenter nous nous vîmes forcés de nous abandonner aux flots jusqu'à l'arrivée des ténèbres, où toutes les autres parties de notre bâtiment commencèrent à s'ouvrir. Nous passâmes la nuit dans cette horrible situation; vers le jour nous touchâmes sur un banc où du premier choc la jonque fut mise en pièces avec des circonstances si déplorables que soixante-deux hommes y perdirent la vie, les uns noyés, les autres écrasés sous la quille.

« Entre tant de malheureux nous demeurâmes sur le sable au nombre de vingt-quatre sans y comprendre quelques femmes. Aux premiers rayons du jour nous reconnûmes la grande île de Léquios : nous étions blessés presque tous par le froissement des coquilles et des cailloux du banc. Après nous être recommandés à Dieu avec beaucoup de larmes nous marchâmes dans l'eau jusqu'à l'estomac; ensuite, traversant quelques endroits à la nage, nous employâmes cinq jours à nous approcher de la terre sans aucune nourriture que les herbes qui nous étaient apportées par les flots. Nous arrivâmes au rivage; il était couvert de bois, où nous trouvâmes d'autres herbes assez semblables à l'oseille, qui furent notre unique ressource pendant trois jours; le quatrième nous fûmes aperçus par un insulaire qui gardait quelques bestiaux, et qui se mit à courir aussitôt vers une montagne voisine pour

donner l'alarme aux habitans du village, dont nous n'étions éloignés que d'un quart de lieue : bientôt nous vîmes paraître environ deux cents hommes, qui s'étaient rassemblés au bruit des tambours et des cornets; leurs chefs étaient à cheval au nombre de quatorze : ils vinrent droit à nous, et quelques-uns se détachèrent pour nous observer. Lorsqu'ils nous virent sans armes, presque nus, la plupart à genoux pour invoquer le secours du ciel, et deux femmes déjà mortes de misère, ils furent touchés d'une si vive compassion qu'étant retournés vers ceux qui les suivaient ils les firent arrêter avec défense de nous faire aucun mal. Cependant ils revinrent à nous accompagnés de six hommes de pied, qui étaient les officiers de leur justice, et, nous ayant exhortés à ne rien craindre parce que le roi des Léquiens était un prince juste et plein de pitié pour les misérables, ils nous firent lier trois à trois pour nous conduire à leurs habitations. Nous étions moins rassurés par leurs discours qu'effrayés par un traitement si rigoureux. Il nous restait trois femmes, qui tombèrent pâmées de faiblesse et de crainte : quelques insulaires les prirent entre leurs bras, et les portaient tour à tour, ce qui n'empêcha point que dans la marche il n'en mourut deux qui furent laissées en proie aux bêtes féroces dont nous avions vu paraître un grand nombre. Après avoir marché jusqu'au soir nous arrivâmes dans un bourg d'en-

viron cinq cents feux, que nous entendîmes nommer Cypantor : là nous fûmes enfermés dans un grand temple, dont les murailles étaient fort hautes et sans aucun ornement, sous une garde de plus cent hommes, qui avec des cris mêlés au son des tambours nous veillèrent pendant toute la nuit.

« Le lendemain on nous fournit assez abondamment du riz, du poisson et divers fruits de l'île ; la charité des habitans alla même jusqu'à nous donner quelques habits. Mais un courrier du broquen, c'est à dire du premier officier de l'état, apporta vers le soir un ordre de nous conduire à Pungor, ville éloignée de sept lieues : cette nouvelle causa beaucoup de mouvemens dans le bourg, comme si les habitans eussent réclamé quelque droit qu'on prétendît violer. On dressa plusieurs mémoires qui furent envoyés au broquen par son courrier ; cependant quelques officiers et vingt hommes à cheval, qui arrivèrent le jour suivant, nous enlevèrent sans opposition. Nous nous arrêtâmes le soir dans une ville nommée Gondexilau, où l'on nous fit passer la nuit dans un cachot, et nous arrivâmes le lendemain à Pungor.

« Trois jours après nous parûmes devant le broquen, dans une grande salle où nous le trouvâmes assis sous un dais fort riche, environné de six huissiers avec leurs masses, et de plusieurs gardes qui portaient de longues pertuisanes da-

masquinées d'or et d'argent : il nous fit diverses questions, auxquelles nous répondîmes avec autant de bonne foi que d'humilité. Notre infortune le toucha si vivement malgré quelques apparences de sévérité qu'ayant recueilli nos réponses il y mêla des réflexions favorables, par lesquelles il combattait les fausses idées que quelques Chinois avaient fait prendre de nous ; cependant nous continuâmes d'être resserrés pendant deux mois. Le roi, faisant gloire de son zèle pour la justice, envoya secrètement dans notre prison un homme de confiance, qui, prenant avec nous la qualité de marchand étranger, employa beaucoup d'adresse à nous faire confesser notre profession et la vérité de nos desseins. Mais nos explications furent si simples, et les témoignages de notre douleur si naturels que cet espion en parut attendri jusqu'à nous faire un présent de trente taëls et de six sacs de riz. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en avait reçu l'ordre du roi, et nous apprîmes du geôlier que ce prince était résolu de nous rendre la liberté.

« Nous étions dans cette douce espérance lorsque l'arrivée d'un corsaire chinois, à qui le roi donnait une retraite dans son île à condition d'entrer en partage du butin, nous replongea dans un horrible danger : c'était un des plus grands ennemis de notre nation, depuis un combat que les Portugais lui avaient livré au port

de Laman, et dans lequel ils lui avaient brûlé deux jonques. La faveur dont il jouissait, non seulement à la cour de Léquios mais dans l'île entière, où ses brigandages faisaient entrer continuellement de nouvelles richesses, disposa le roi et ses sujets à recevoir les inspirations de sa haine. Aussitôt qu'il eut appris notre malheur et qu'on pensait à nous renvoyer absous il nous chargea des plus noires accusations : les Portugais étaient des espions qui venaient observer les forces d'un pays sous le voile du commerce, et qui profitaient de leurs lumières pour passer tous les habitans au fil de l'épée. Ces discours, répandus sans ménagement et confirmés avec audace, firent tant d'impression sur l'esprit du roi qu'après avoir révoqué les ordres qu'il avait déjà donnés en notre faveur il nous condamna sur de nouvelles instructions au supplice des traîtres, c'est à dire à nous voir démembrés en quatre quartiers, qui devaient être exposés dans les places publiques. Cette sentence qu'il porta sans nous avoir entendus, fut envoyée au broquen avec ordre de l'exécuter dans quatre jours : elle pénétra aussitôt jusqu'à nous, et dans la consternation d'un sort si déplorable, nous ne pensâmes qu'à nous disposer à la mort.

« Si j'ai quelquefois donné le nom de miracle aux secours que j'ai reçus du ciel dans l'extrémité du danger c'est ici que je dois faire admirer le plus éclatant de ses bienfaits : de plusieurs Por-

tugaises qui avaient trouvé la fin de leur misérable vie depuis notre naufrage il en restait une, femme d'un pilote qui était prisonnier avec nous, et mère de deux enfans qu'une malheureuse tendresse lui avait fait prendre à bord; un sentiment de pitié pour elle et pour deux innocens avait porté une dame de la ville à la loger dans sa maison, et cet asile était devenu pour nous une source de bienfaits, que nous avions partagés continuellement avec son mari : on lui apprit notre malheur; elle fut si frappée de cette nouvelle qu'étant tombée sans connaissance elle demeura long-temps comme insensible; mais rappelant ses esprits elle se déchira si cruellement le visage avec les ongles que ses joues se couvrirent de sang. Ce spectacle attira toutes les femmes de la ville, et la compassion devint un sentiment général : après quelques délibérations elles convinrent d'écrire une lettre en commun à la reine, mère du roi, pour lui représenter que nous étions condamnés sans preuves et sur la simple foi d'un ennemi : elles lui rendaient compte de notre véritable histoire et des raisons qui portaient le corsaire à la vengeance : l'aventure de la Portugaise, sa situation et celle de ses enfans ne furent pas oubliées. Cette lettre, signée de cent femmes, les principales de la ville, fut envoyée par la fille du mandarin de Gomanilau, gouverneur de l'île de Banca, qui est au sud de Léquios. On fit tomber le choix sur elle parce qu'elle était nièce de

la première dame d'honneur de la reine. Elle partit pour Bintor, où le roi faisait sa résidence, à six lieues de Pungor, accompagnée de deux de ses frères et de plusieurs gentilshommes de la première distinction.

« Nous fûmes avertis du secours que la Providence nous avait donné, et nous ne cessâmes point de prier le ciel pour le succès d'un voyage auquel notre vie ou notre mort étaient attachées. Le roi se laissa fléchir à l'occasion d'un songe qui l'avait disposé à recevoir les sollicitations de la reine-mère : les lettres de grâce arrivèrent à Pungor le jour marqué pour le supplice; elles nous furent apportées par le broquen même, qui avait toujours gémi de l'injustice de notre sentence, et qui parut presque aussi sensible que nous à cette heureuse révolution. Il nous mena dans son propre palais, où toutes les dames de la ville vinrent se réjouir de leur ouvrage, et s'en crurent bien payées par nos remercîmens. Pendant quarante-six jours que nous passâmes encore dans l'île pour attendre l'occasion de la quitter elles se disputèrent le plaisir de nous traiter dans leurs maisons, et nous y reçûmes tout ce dont nous avions besoin avec tant d'abondance que nous emportâmes chacun la valeur de cent ducats. La Portugaise, qui méritait le premier rang dans notre reconnaissance, en eut plus de mille, accompagnés d'une infinité de présens qui dédommagèrent son mari de toutes ses pertes. Enfin le bro-

quen nous fit obtenir place dans une jonque chinoise qui partait pour Liampo après avoir fait donner au capitaine des cautions pour notre sûreté.

« En arrivant à Liampo nous trouvâmes les Portugais de cette ville dans l'affliction de leur perte : nous étions le malheureux reste de leur flotte ; cette considération nous attira beaucoup de caresses : divers négocians m'offrirent de l'emploi dans leurs comptoirs ou dans leurs jonques ; mais j'étais rappelé par mes désirs à Malaca, où j'espérais que mon expérience me tiendrait lieu de mérite, et ferait employer mes services avec plus de distinction ; je m'embarquai sur le navire d'un Portugais nommé Tristan de Goa : notre navigation fut heureuse Je m'applaudis extrêmement de mon retour en apprenant que don Pedro Faria commandait encore à Malaca : le désir qu'il avait toujours eu de contribuer à ma fortune, échauffé par la mémoire du brave Antonio Faria son parent, et par le récit de nos aventures, lui fit chercher l'occasion de m'occuper utilement avant que le terme de son gouvernement fût expiré.

« Il me proposa d'entreprendre le voyage de Martaban, d'où l'on tirait alors de grands avantages, dans la jonque d'un nécoda mahométan, nommé Mahmoud, qui avait ses femmes et ses enfans à Malaca : outre les profits que je pouvais espérer du commerce je me trouvai chargé de

trois commissions importantes; l'une de conclure un traité d'amitié avec Chambaynha, roi de Martaban, dont nous avions beaucoup d'utilité à tirer pour les provisions de notre forteresse; la seconde de rappeler Lancerot Guerreyra, qui croisait alors avec cent hommes dans quatre fustes sur la côte de Ténasserim, et dont le secours était nécessaire aux Portugais de Malaca, qui se croyaient menacés par le roi d'Achem; la troisième de donner avis de cette crainte aux navires de Bengale pour leur faire hâter leur départ et leur navigation. Je m'engageai volontiers à l'exécution de ces trois ordres, et je partis un mercredi 9 de janvier: le vent nous favorisa jusqu'à Poulo-Pracelar, où le pilote fut quelque temps arrêté par la difficulté de passer les bancs qui traversent tout ce canal jusqu'à l'île de Sumatra; nous n'en sortîmes qu'avec beaucoup de peine pour nous avancer vers les îles de Sambillon, où je me mis dans une barque fort bien équipée, qui me servit pendant douze jours à visiter toute la côte des Malais dans l'espace de cent trente lieues jusqu'à Jonsala. J'entrai dans les rivières de Barruhas, de Salangar, de Panagim, de Quéda, de Parlès, de Pandan sans y apprendre aucune nouvelle des ennemis de notre nation. Mahmoud, que je rejoignis après cette course, nous fit continuer la même route pendant neuf jours, et le vingt-troisième de notre voyage il se trouva forcé de mouiller dans la petite île de Pi-

sanduray pour s'y faire un câble; nous y descendîmes dans la seule vue de hâter cet ouvrage. Son fils m'ayant proposé d'essayer si nous pourrions tuer quelques cerfs, dont le nombre est fort grand dans cette île, je pris une arquebuse, et je m'enfonçai dans un bois avec lui : nous n'eûmes pas fait cent pas que nous découvrîmes plusieurs sangliers qui fouillaient la terre, et, nous en étant approchés à la faveur des branches, nous en abattîmes deux. La joie de cette rencontre nous fit courir vers eux sans précaution; mais notre horreur fut égale à notre surprise lorsque dans le lieu même où ils avaient fouillé nous aperçûmes douze corps humains qui avaient été déterrés, et quelques autres à demi mangés.

L'excès de la puanteur nous força de nous retirer, et le jeune Maure jugea sagement que nous devions avertir son père dans la crainte qu'il n'y eût autour de l'île quelque corsaire qui pourrait fondre sur nous et nous égorger sans résistance, comme il était arrivé mille fois à des marchands par la négligence des capitaines. Le vieux nécoda était homme prudent; il envoya faire aussitôt la ronde dans toutes les parties de l'île : il fit embarquer les femmes et les enfans, avec le linge à demi lavé, pendant qu'avec une escorte de quarante hommes armés d'arquebuses et de lances il alla droit où nous avions trouvé les corps : la puanteur ne lui permit pas d'en approcher; mais un sentiment de compassion lui fit ordonner à

ses gens d'ouvrir une grande fosse pour leur donner la sépulture. En leur rendant ce dernier devoir on aperçut aux uns des poignards garnis d'or, aux autres des bracelets de même métal. Mahmoud, pénétrant aussitôt la vérité, me conseilla de dépêcher sur-le-champ ma barque au gouverneur de Malaca pour lui apprendre que ces morts étaient des Achémois qui avaient été défaits vraisemblablement près de Ténasserim dans la guerre qu'ils avaient faite au roi de Siam. Il m'expliqua les raisons qu'il attachait à cette idée : « Ceux, me dit-il, auxquels vous apercevrez « des bracelets d'or sont infailliblement des offi- « ciers d'Achem, dont l'usage est de se faire ense- « velir avec tous les ornemens qu'ils avaient dans « le combat. » Et pour ne m'en laisser aucun doute il fit déterrer jusqu'à trente-sept cadavres auxquels on trouva seize bracelets d'or, douze poignards fort riches et plusieurs bagues. Nous conclûmes qu'après leur défaite les Achémois étaient venus enterrer leurs capitaines dans l'île de Pizanduray. Ainsi le hasard nous fit trouver un butin de plus de mille ducats, dont Mahmoud se saisit, sans y comprendre ce que ses gens eurent l'adresse de détourner ; à la vérité il le paya fort cher par les maladies que l'infection répandit dans son équipage, et qui lui enlevèrent quelques-uns de ses plus braves soldats. Pour moi je me hâtai de faire partir ma barque pour informer don Pedro Faria de

la route que j'avais suivie et des conjectures du nécoda.

« Avec ce nouveau motif de confiance nous remîmes plus librement à la voile vers Ténasserim, où j'avais ordre de chercher plus particulièrement Lancerot Guerreyra : nous passâmes à la vue d'une petite île nommée Poulo-Hintor, d'où nous vîmes venir une barque qui portait six hommes pauvrement vêtus; ils nous saluèrent avec des témoignages d'amitié, auxquels nous répondîmes par les mêmes signes; ensuite ils demandèrent s'il y avait quelques Portugais parmi nous. Le nécoda leur ayant répondu qu'il en avait plusieurs à bord ils parurent se défier d'un mahométan, et leur chef le pria de leur en faire voir un ou deux sur le tillac. Je ne fis pas difficulté de me montrer : ils n'eurent pas plus tôt reconnu l'habit de ma nation qu'étant passés dans la jonque avec de vives marques de joie ils me présentèrent une lettre que le chef me pria de lire avant toute autre explication; elle était signée de plus de cinquante Portugais, entre lesquels étaient les noms de Guerreyra et des trois capitaines de son escadre : ils assuraient tous les Portugais qui liraient cet écrit « que l'honorable « prince qui l'avait obtenu d'eux était roi de l'île « et nouvellement converti à la foi chrétienne; « qu'il avait rendu de bons offices à tous les Por- « tugais qui avaient relâché sur ces côtes en les « avertissant de la perfidie des Achémois, et

« qu'il avait servi depuis peu à leur faire rem-
« porter sur ces infidèles une victoire considé-
« rable, dans laquelle ils leur avaient pris une
« galère, quatre galiotes et cinq fustes après leur
« avoir tué plus de mille hommes. Ils priaient
« tous les capitaines par les plaies de notre Sei-
« gneur Jésus-Christ et par les mérites de sa
« sainte passion d'empêcher qu'on ne lui fît au-
« cun tort, et de lui donner au contraire toute
« l'assistance qu'il méritait par ses services et par
« sa foi. »

« Je fis au roi[1] d'Hintor quelques offres de ma personne, car mon pouvoir était fort borné pour d'autres secours. Cependant, après m'avoir appris qu'un de ses sujets mahométans l'avait chassé du trône et réduit à la misère dont j'étais témoin il me jura que sa disgrâce n'était venue que de son attachement pour le christianisme et de son affection pour les Portugais. Quelques braves chrétiens, ajouta-t-il, auraient suffi pour le rétablir dans ses petits états, surtout depuis que le tyran se croyait si bien affermi dans son usurpation qu'il n'avait pas plus de trente hommes pour sa garde. Ce récit n'ayant pu lui procurer de moi que des vœux impuissans il réduisit les siens à me prier de le prendre avec moi dans la seule

[1] On sent ici plus que jamais le ridicule abus de ce nom de roi donné au chef de quelques misérables pêcheurs d'une petite île des Malais, qui se trouvait trop heureux de se faire l'esclave d'un malheureux corsaire européen, dépouillé lui-même et manquant de tout.

vue de mettre du moins son salut à couvert ; et pour récompense il m'offrit de me servir le reste de ses jours en qualité d'esclave.

« Mon cœur ne résista point à ce discours : je lui recommandai de ne pas faire connaître sa religion devant le nécoda, qui était mahométan comme son ennemi, et, m'étant informé de toutes les circonstances qui pouvaient faciliter un dessein que le ciel m'inspira, je représentai si vivement à Mahmoud combien il lui serait glorieux de rétablir un prince infortuné, et quel mérite il se ferait aux yeux du gouverneur en servant un ami des Portugais, qu'il ne m'opposa que les difficultés d'une si grande entreprise. J'étais armé contre cette objection; d'ailleurs son fils, qui avait été nourri parmi les Portugais de Malaca, s'offrit à vérifier par ses yeux les forces de l'usurpateur. Nous disposâmes Mahmoud à faire une descente avec toutes les siennes, qui consistaient en quatre-vingts hommes bien armés.

« Nous descendîmes au rivage à deux heures après minuit. Le fils du nécoda, conduit par le prince détrôné, n'eut pas de peine à se saisir de quelques insulaires qui confirmèrent le récit de leur ancien maître, et qui parurent prêts à nous seconder ; nous recueillîmes de leurs discours que l'île n'était habitée que par des pêcheurs, et nous apprîmes que la garde actuelle de leur nouveau maître n'était que de cinquante hommes,

mais faibles, et si mal pourvus d'armes que la plupart n'avaient que des bâtons pour leur défense. Un éclaircissement si favorable nous fit négliger les précautions : à la pointe du jour le fils du nécoda forma l'avant-garde avec quarante hommes, vingt desquels étaient armés d'arquebuses, et les autres de lances et de flèches; le père suivait avec trente soldats, et portait une enseigne que Pedro de Faria lui avait donnée à son départ, sur laquelle était peinte une croix qui devait servir à le faire reconnaître des vaisseaux de notre nation pour vassal de la couronne portugaise. Nous arrivâmes dans cet ordre au pied d'une mauvaise enceinte de bambous qui couvrait quelques cabanes, auxquelles on donnait le nom de *palais* ou de *château*. Mes ennemis se présentèrent avec de grands cris qui semblaient nous annoncer une forte résistance ; mais la vue d'un fauconneau dont nous nous étions pourvus, et le bruit de quelques coups d'arquebuse leur firent prendre aussitôt la fuite : nous les poursuivîmes jusqu'au sommet d'une colline, où nous jugeâmes qu'ils ne s'étaient arrêtés que pour combattre avec plus d'avantage. Leur intention au contraire était de composer pour leur vie; mais apprenant qu'ils étaient les principaux partisans de l'usurpateur nous les tuâmes à coups d'arquebuse et de lance, sans en excepter plus de trois qui se firent connaître pour chrétiens. De là nous descendîmes dans un

village composé de cabanes fort basses et couvertes de chaume, où nous trouvâmes soixante-quatre femmes avec leurs enfans, qui se mirent à crier : « Chrétiens ! chrétiens ! Jésus ! Jésus ! sainte « Marie ! » Ces témoignages de christianisme me firent prier le nécoda de les épargner ; cependant il me fut impossible de sauver leurs cabanes du pillage : il ne s'y trouva pas la valeur de plus de cinq ducats. Ils ne se nourrissaient que de poissons qu'ils prenaient à la ligne ; et pourtant ils étaient si vains que chacun se nommait roi de la pièce de terre qui environnait sa cabane. Nous comprîmes que tout l'avantage de celui que nous rétablissions sur le trône était d'avoir quelques champs un peu plus étendus : nous le remîmes en possession de sa femme et de ses enfans, que son ennemi avait réduits à l'esclavage.

« Cette expédition n'ayant coûté qu'un peu de poudre au nécoda nous rentrâmes dans notre jonque pour faire voile vers Ténasserim, où je me promettais de rencontrer Guerreyra et son escadre. Il y avait déjà cinq jours que nous tenions cette route lorsque nous découvrîmes un petit bâtiment que nous prîmes d'abord pour une barque de pêcheurs : il ne s'éloignait pas, et nous profitâmes de l'avantage du vent pour le joindre. Notre dessein était de prendre langue sur les événemens, et de nous assurer de la distance des ports ; mais nous étant approchés à la

portée de la voix, et ne voyant personne qui se présentât pour nous répondre, nous y envoyâmes une chaloupe avec ordre d'employer la force. Elle n'eut pas de peine à remorquer une très petite barque qui paraissait abandonnée aux flots : nous y trouvâmes cinq Portugais, deux morts et trois vivans, avec un coffre et trois sacs remplis de tangues et de larins, qui sont des monnaies d'argent du pays, un paquet de tasses et d'aiguières d'argent, et deux grands bassins de même métal. Après avoir pris un état de toutes ces richesses, et les avoir déposées entre les mains du nécoda je fis passer les trois Portugais dans la jonque; mais quoiqu'ils eussent la force de monter à bord et de recevoir mes bons traitemens je les gardai deux jours entiers sans en pouvoir tirer un seul mot : enfin la bonté des alimens les ayant fait sortir de cette espèce de stupidité ils se trouvèrent en état de m'expliquer la cause de cet accident. L'un était Christophe Doria, qui fut nommé dans la suite au gouvernement de San-Thomé; un autre se nommait Louis Taborda, et le troisième Simon de Brito, tous gens d'honneur et connus par le succès de leur commerce, qui étaient partis de Goa dans le vaisseau de George Manhez pour se rendre au port de Chatigam. Ils s'étaient perdus au banc de Rakan par la négligence de la garde : de quatre-vingt-trois personnes qui étaient à bord dix-sept s'étaient jetées dans une petite barque. Ils avaient

continué leur route le long de la côte avec l'espérance de s'avancer jusqu'à la rivière de Cosmin au royaume de Pégou, et d'y rencontrer le vaisseau de la gomme laque du roi, ou quelque marchand qui retournerait aux Indes; mais ils avaient été surpris par un vent d'ouest, qui dans l'espace d'une nuit leur avait fait perdre la terre de vue. Ainsi se trouvant en pleine mer sans voiles, sans rames et sans aucune connaissance des vents ils avaient passé seize jours dans cette situation avec le secours de quelques vivres qu'ils avaient sauvés. L'eau leur avait manqué : cette privation, d'autant plus dangereuse qu'il leur restait encore de quoi satisfaire leur faim, en avait fait périr douze, que les autres avaient jetés successivement dans les flots. Enfin les trois qui étaient demeurés vivans n'avaient pas eu la force de rendre le même service aux derniers morts.

« Nous continuâmes heureusement notre navigation jusqu'à Ténasserim, d'où nous prîmes par Touay, Merguim, Juncay, Pullo, Camude et Vagarru sans y rencontrer les cent Portugais que j'avais ordre de chercher; cependant j'appris avec joie dans cette dernière place qu'ils avaient battu quinze fustes d'Achem, et je crus les conjectures de Mahmoud bien confirmées. Le bruit s'était répandu que la ville de Martaban était assiégée par le roi de Brama avec une armée de sept cent mille hommes, et que Guerreyra s'était engagé

au service de Chambayna avec ses quatre fustes et tous les Portugais qu'il avait pu rassembler : quoique cette nouvelle me parût encore incertaine je ne balançai point à faire tourner mes voiles vers Martaban dans l'espérance du moins de recevoir des informations plus sûres aux environs de cette ville. Neuf jours nous firent arriver à la barre; il était deux heures de nuit : après avoir jeté l'ancre dans une profonde tranquillité nous entendîmes plusieurs coups d'artillerie qui commencèrent à nous causer de l'inquiétude. Mahmoud fit assembler le conseil : on conclut qu'il y avait peu de danger à s'avancer prudemment dans la rivière; nous doublâmes à la pointe du jour le cap de Mounay, d'où nous découvrîmes la ville de Martaban.

« Elle nous parut environnée d'un grand nombre de gens de guerre, et les rives étaient bordées d'une multitude infinie de bâtimens à rames; nous ne voguâmes pas moins jusqu'au port, où nous entrâmes avec beaucoup de précaution. Le nécoda donna les signes ordinaires de paix et de commerce; nous vîmes bientôt venir à nous un vaisseau fort bien équipé, qui portait six Portugais, dont la vue nous causa beaucoup de joie : ils nous apprirent que l'armée du roi de Brama était réellement composée de sept cent mille hommes, qu'il avait amenés dans une flotte de mille sept cents navires à rames, entre lesquels on comptait cent galères; que les Portugais ayant

promis leurs services au roi de Martaban avaient abandonné ses intérêts par des raisons qui n'étaient connues que de leur chef, et qu'ils avaient pris parti pour le roi de Brama; qu'ils étaient au nombre de sept cents sous les ordres de Jean Cayero; qu'entre les principaux officiers je trouverais Lancerot Guerreyra et ses trois capitaines, et qu'étant chargé des ordres de don Pedro Faria je ne devais attendre d'eux que des civilités et des caresses; qu'à l'égard des Achémois, dont le gouverneur de Malaca se croyait menacé, sa crainte n'étant fondée que sur le départ de cent trente vaisseaux, qui étaient venus d'Achem sous la conduite de Bijaya Sora, roi de Pedir, ils m'assuraient que cette redoutable flotte avait été défaite par l'armée de Sornau avec perte de soixante-dix bâtimens et de six mille hommes, sans compter la ruine de quinze fustes qui étaient tombées entre les mains de Guerreyra; que dix ans ne suffiraient pas aux Achémois pour réparer leur disgrâce; enfin que Malaca était sans danger, et que les troupes portugaises étaient inutiles au gouverneur.

«Je me rendis à terre pour recevoir les mêmes explications de Cayero : il était retranché à quelque distance de la ville sans aucune communication avec les assiégés, mais sans traité avec leurs ennemis, c'est à dire moins en apparence pour prendre part aux événemens que pour les observer. Je lui présentai l'ordre du gouverneur; il

me tint le même langage : je le priai de m'en donner une déclaration par écrit. Les circonstances n'offrant rien qui dût m'arrêter j'attendis le départ du nécoda, qui profitait habilement de l'occasion pour exercer un commerce avantageux dans les deux camps : son délai, qui dura quarante-six jours, me rendit témoin d'une horrible catastrophe.

« Il y avait déjà plusieurs mois que le siége de Martaban était poussé avec beaucoup de vigueur : les assiégés s'étaient défendus courageusement ; mais n'ayant reçu aucun secours ils se trouvaient si affaiblis par le fer, par la faim et par les maladies que de cent trente mille soldats qu'on avait comptés dans la ville, et qui faisaient les principales forces du royaume, il n'en restait que cinq mille. Le roi, ne prenant plus conseil que de son désespoir, fit faire successivement trois propositions à l'ennemi : il lui offrit d'abord pour l'engager à lever le siége trente mille bisses d'argent, qui valaient un million d'or, et soixante mille ducats de tribut annuel. Cette tentative ayant été rejetée il proposa de sortir de la ville à la seule condition de se retirer librement dans deux vaisseaux avec sa femme et ses enfans. Le roi de Brama, qui en voulait non seulement à ses trésors mais à sa personne, ne parut pas plus sensible à cette offre. Enfin le malheureux Chambaïna proposa pour sa liberté et celle de sa famille de lui abandonner sa couronne et le trésor du roi son pré-

décesseur, qu'on faisait monter à trois millions d'or : cette promesse n'ayant pas été mieux reçue il perdit toute espérance de composition avec un ennemi si cruel. Les Portugais devinrent son unique ressource, du moins pour se garantir du danger qui le menaçait personnellement : il leur dépêcha un homme de leur nation, nommé Paul de Seixas, qui était attaché depuis long-temps à sa cour, avec une lettre pour Cayero, dans laquelle il offrait de soumettre ses états au roi de Portugal, et de lui livrer la moitié de ses trésors; mais l'envie des principaux Portugais du conseil, qui s'imaginèrent que Cayero profiterait seul des richesses de ce prince, sinon en les faisant passer dans ses coffres, du moins en les portant seul au roi de Portugal, qui ferait tomber sur lui toutes ses récompenses, et qui lui prodiguerait les comtés et les marquisats, ou qui croirait ne pouvoir s'acquitter parfaitement s'il ne le nommait vice-roi des Indes, fit manquer une si belle occasion d'enrichir Lisbonne des dépouilles de Martaban. Ces perfides conseillers représentèrent combien il était dangereux d'offenser le roi de Brama, qui pourrait employer tout d'un coup sept cent mille hommes à sa vengeance contre une poignée de Portugais ; ils déclarèrent même à Cayero que s'il n'abandonnait la pensée d'assister le roi de Martaban ils se croiraient obligés pour leur propre sûreté d'en avertir le vainqueur, et de sauver par cette voie les meil-

leures troupes que le roi de Portugal eût aux Indes.

« Cayero, forcé de renvoyer Seixas avec un refus, écrivit une lettre civile à Chambaïna pour se justifier par de faibles excuses : nous apprîmes que ce malheureux prince, dans la douleur de perdre une ressource qu'il avait réservée pour la dernière, était tombé sans connaissance après avoir lu cette réponse, et qu'en revenant à lui il s'était frappé plusieurs fois le visage avec les regrets les plus touchans de sa misérable fortune et des plaintes amères de l'ingratitude des Portugais. Il eut la générosité de congédier Seixas en l'exhortant à chercher un protecteur plus heureux, et ce ne fut pas sans lui avoir fait de riches présens. Seixas revint au camp cinq jours après, et nous attendrit beaucoup par ce récit.

« Chambaïna connut qu'il ne lui restait plus d'espérance : il rassembla tous ses officiers, et dans ce conseil général on prit la résolution de donner la mort à tous les êtres vivans qui n'étaient pas capables de combattre, et de faire un sacrifice de ce sang à Quaï-Nivandel, dieu des batailles. On devait jeter ensuite dans la mer tous les trésors du roi, et mettre le feu à la ville. Après ces trois exécutions ceux qui se trouvaient en état de porter les armes étaient déterminés à fondre sur les ennemis pour chercher la mort, ou pour s'ouvrir un passage; mais un des trois

généraux de l'état préférant l'opprobre à cette glorieuse fin, se jeta la nuit suivante avec quatre mille hommes dans le camp des Bramas : le reste des troupes, qui ne montait pas à deux mille, parut si découragé par cette désertion que dans la crainte de voir ouvrir les portes de la ville ou d'être livré à l'ennemi Chambaïna prit enfin le parti de se rendre volontairement.

« Le lendemain à six heures du matin nous vîmes paraître sur les murs un étendard blanc, qui fut regardé comme le signe de la soumission. Un homme à cheval s'approcha des portes : on lui demanda les sauf-conduits ordinaires; ils furent envoyés sur-le-champ par deux officiers bramas, qui demeurèrent en otages dans la ville. Alors Chambaïna fit porter à son ennemi par un prêtre âgé de quatre-vingts ans une lettre écrite de sa propre main : elle contenait l'offre de s'abandonner à sa clémence avec sa femme, ses enfans, son royaume et tous ses trésors sans autre condition que la liberté de passer le reste de sa vie dans un cloître. Le roi de Brama répondit aussitôt par une autre lettre qu'il oubliait les offenses passées, et que son dessein était d'accorder au roi de Martaban un état et des revenus dont il serait satisfait. Cette promesse n'était qu'une trahison ; cependant elle fut publiée dans le camp avec beaucoup de réjouissances.

« Dès le lendemain on vit briller tous les préparatifs du triomphe : le roi fit dresser dans son quartier quatre-vingt-six tentes, d'une richesse admirable, dont chacune fut environnée de trente éléphans. Toute l'armée fut rangée dans un fort bel ordre ; et les étrangers ayant été avertis de prendre les postes qui leur seraient assignés Cayero ne put se dispenser d'en accepter un avec tous ses Portugais ; il se trouva placé à l'avant-garde, qui n'était pas éloignée de la porte par laquelle Chambaïna devait sortir. On comptait plus de quarante nations qui étaient rangées successivement depuis ce lieu jusqu'au quartier du roi, derrière lequel tous les Bramas s'étaient rassemblés pour sa garde.

« Un coup de canon qu'on tira vers midi fut le signal auquel nous vîmes ouvrir les portes de la ville : trois cents éléphans armés commencèrent la marche ; ils étaient suivis d'une partie des détachemens bramas qui avaient été envoyés la veille pour prendre possession des principaux postes ; ensuite venaient tous les seigneurs qui s'étaient trouvés dans la ville, et qui partageaient l'infortune de leur maître. Huit ou dix pas après eux on voyait le raulin de Mounaï, ce même prêtre qui avait apporté au camp la soumission de Chambaïna : il était chef de tous les autres prêtres, et pontife suprême de la nation. Immédiatement après lui on portait dans une litière Nhaï-Conatou, fille du roi de Pégou,

que les Bramas avaient dépouillé aussi de ses états, et femme de Chambaïna : elle avait près d'elle quatre petits enfans, deux garçons et deux filles, dont le plus âgé n'avait pas plus de sept ans; sa litière était environnée de trente ou quarante femmes, le visage penché vers la terre et les larmes aux yeux. On voyait ensuite certains moines du pays qui vont pieds nus et la tête découverte : ils tenaient en main une sorte de chapelet, et, marchant en fort bon ordre, ils récitaient dévotement leurs prières; quelques-uns aussi s'employaient à consoler les femmes, et leur jetaient de l'eau sur le visage lorsqu'elles manquaient de force. Ce spectacle, qui se renouvelait souvent, aurait attendri des cœurs plus durs que le mien. Une garde de gens de pied venait après les femmes et les moines; cinq cents Bramas suivaient à cheval pour servir de gardes à Chambaïna, qui marchait au milieu d'eux sur un petit éléphant.

« Il avait demandé le plus petit comme un symbole de son mépris pour le monde et de la pauvreté dans laquelle il se proposait de passer le reste de sa vie. Il était vêtu d'une assez longue robe de velours noir pour marquer son deuil; sa barbe, ses cheveux et ses sourcils étaient rasés, et dans le vif sentiment de son infortune il s'était fait mettre une corde au cou pour se présenter au vainqueur avec cette marque d'humiliation; il portait sur son visage l'impression d'une si pro-

fonde tristesse qu'il était impossible de le voir sans verser des larmes. Son âge était d'environ soixante-deux ans; il avait la taille haute, l'air grave et sévère et le regard d'un prince généreux.

« Aussitôt qu'il fut entré dans une grande place qui était devant la porte de la ville il s'éleva un si grand cri des femmes, des enfans et des vieillards qui s'étaient rassemblés dans ce lieu pour le voir passer qu'on les aurait crus tous dans les plus douloureux tourmens, ou près de recevoir le coup de la mort. Ce bruit funeste recommença six ou sept fois : la plupart de ces misérables se déchiraient le visage ou se frappaient à coups de pierre avec si peu de pitié pour eux-mêmes qu'ils en étaient tout sanglans; les Bramas mêmes ne pouvaient retenir leurs pleurs. Ce fut dans cette place que la reine s'évanouit deux fois. Chambaïna descendit de son éléphant pour l'encourager, et la voyant sans aucune marque de vie, quoiqu'elle ne cessât pas de tenir ses enfans embrassés, il se mit à genoux près d'elle : là, tournant ses regards vers le ciel, il passa quelques momens en prières; ensuite, soit que les forces lui manquassent à lui-même, ou qu'il fût emporté par la violence de sa douleur, il se laissa tomber sur le visage près de la reine sa femme. A ce spectacle l'assemblée qui était innombrable, recommença tout d'un coup à pousser un si horrible cri que toutes mes expressions ne sont pas capables de

le représenter. Chambaïna s'étant relevé jeta lui-même de l'eau sur le visage de sa femme, et lui rendit d'autres soins qui lui rappelèrent les sens : l'ayant prise alors entre ses bras il employa pour la consoler des termes si tendres et si religieux qu'on les aurait admirés dans la bouche d'un chrétien.

« On lui accorda près d'une demi-heure pour ce triste office : il remonta sur son éléphant, et la marche continua dans le même ordre. Lorsque étant sorti de la ville il fut arrivé à l'espèce de rue qui était formée par deux files de soldats étrangers ses yeux tombèrent sur les Portugais, qu'il reconnut à leurs colletins de buffle, à leurs toques garnies de plumes, et surtout à leurs arquebuses sur l'épaule : il découvrit au milieu d'eux Cayero, vêtu de satin incarnat, et tenant en main une pique dorée, avec laquelle il faisait ouvrir le passage; cette vue le toucha si sensiblement qu'il refusa d'aller plus loin, et que le capitaine de la garde fut obligé de faire quitter leur poste aux Portugais[1].

[1] Ce détail mérite d'être rapporté dans les propres termes de l'auteur: « Comme il reconnut Cayero incontinent il se laissa cheoir sur le col de l'éléphant, et s'arrêtant sans vouloir passer outre il dit les larmes aux yeux à ceux dont il était environné : « Mes frères et bons amis, je vous « proteste que ce m'est une moindre douleur de faire de moi-même ce « sacrifice, que la justice du ciel permet que je fasse aujourd'hui, que « de voir des hommes si ingrats et si méchans que ceux-ci. Qu'on me « tue donc, ou qu'ils se retirent de là, ou bien je n'irai pas plus avant. » Cela dit il se tourna trois fois pour ne nous point voir par le ressentiment qu'il avait contre nous, aussi, le tout considéré, ce ne fut peut-

« On ne cessa plus de marcher jusqu'à la tente du vainqueur, qui attendait son captif avec une pompe royale. Chambaïna paraissant devant lui se prosterna d'abord à ses pieds : on s'attendait à lui voir prononcer quelque discours convenable à son sort, mais la douleur et la confusion lui lièrent apparemment la langue ; il laissa cet office au raulin de Mounaï, qui, ne se contentant pas d'exhorter le vainqueur à la clémence, lui représenta la vicissitude des fortunes humaines, et le rappela même à l'heure de la mort, où la justice du ciel s'exerce sur tous les hommes. Le roi de Brama parut touché de son discours : il ne balança point à faire espérer des grâces et des bienfaits ; cependant son cœur avait peu de part à cette promesse. Chambaïna fut mis sous une garde sûre, et la reine sa femme ne fut pas gardée moins étroitement.

« Entre les motifs qui avaient attiré tant d'é-

être pas sans raison qu'il nous traita de cette sorte. Durant ce temps-là le capitaine de la garde voyant le retardement qu'il faisait, et la cause pour laquelle il ne voulait passer outre, sans que néanmoins il pût s'imaginer pourquoi il se plaignait ainsi des Portugois, tournant fort à la hâte son éléphant vers Cayero, et le regardant d'un œil de travers : « Passe promptement, lui dit-il, car de si méchans hommes « que vous êtes ne méritent pas de marcher sur la terre qui porte du « fruit ; et je prie Dieu qu'il pardonne à celui qui a mis dans l'esprit du « roi que vous lui pouviez être utiles à quelque chose. C'est pourquoi « rasez vos barbes pour ne pas tromper le monde comme vous faites, et « nous aurons des femmes à votre place qui nous serviront pour notre « argent. » Là-dessus les Bramas de la garde commençant déjà à s'irriter contre nous nous jetèrent hors de là avec assez d'affront et de blâme, aussi pour ne point mentir jamais rien ne me fut si sensible que cela pour l'honneur de mes compatriotes.

trangers dans l'armée des Bramas on faisait beaucoup valoir l'espérance du pillage, que le roi leur avait promis sans exception; cependant sous prétexte de se faire amener tranquillement Chambaïna mais en effet pour se donner le temps d'enlever ses trésors, il avait mis de fortes gardes à toutes les portes de la ville avec défense sous peine de la vie d'en accorder l'entrée sans sa participation. Après le jour du triomphe il trouva des prétextes pour en laisser passer deux autres, pendant lesquels il mit à couvert les principales richesses de Martaban, et quatre mille hommes y furent employés; ensuite, s'étant rendu de grand matin sur une colline qui se nomme Beidao, à deux portées de fauconneau de la ville, il fit lever la défense aux portes. Alors un coup de canon, qui fut le dernier signal, livra la malheureuse ville de Martaban à l'emportement d'un nombre infini de soldats, qui n'épargnèrent pas plus la vie que les richesses des habitans : le pillage dura trois jours et demi, après lesquels on y mit le feu, qui la consuma jusqu'aux fondemens. On m'assura que le nombre des morts montait à soixante mille hommes, et celui des prisonniers à quatre-vingt mille.

« Quelques jours après on vit paraître sur la même colline une multitude de gibets, dont vingt étaient de la même hauteur, et les autres un peu moins élevés : ils étaient dressés sur des piles de de pierre entourées de grilles, au-dessus des-

quelles on avait placé des girouettes dorées; cent Bramas y faisaient la garde à cheval. Plusieurs tranchées qui formaient d'autres enceintes étaient bordées d'enseignes tachées de gouttes de sang. Ce nouveau spectacle paraissant annoncer quelque événement qui n'était pas connu de l'armée j'eus la curiosité d'y courir avec cinq autres Portugais : nous entendîmes d'abord un bruit extraordinaire qui venait du camp des Bramas; tandis que nous en cherchions la cause nous vîmes sortir du quartier du roi cent éléphans armés et quantité de gens de pied qui furent suivis de quinze cents Bramas à cheval; à cette cavalerie succéda un gros de trois mille hommes d'infanterie, armés d'arquebuses et de lances, au milieu desquels nous découvrîmes cent quarante femmes liées quatre à quatre, avec un grand nombre de moines du pays qui les consolaient par leurs exhortations : toutes ces infortunées étaient femmes ou filles des principaux capitaines de Chambaïna, et la plupart n'étaient âgées que de dix-sept à vingt-cinq ans. Elles étaient si faibles que plusieurs tombaient évanouies presque à chaque pas. Derrière elles nous vîmes paraître douze huissiers avec leurs masses d'argent, qui précédaient Nhaï-Canatou, reine de Martaban : quatre hommes portaient ses enfans autour d'elle. Après cette princesse marchaient deux files de soixante moines, priant dans leurs livres, la tête baissée et les yeux baignés de lar-

mes; ils étaient suivis d'une procession de trois ou quatre cents enfans, nus jusqu'à la ceinture, portant des cierges à la main et des cordes au cou, qui faisaient retentir l'air de leurs cris et de leurs gémissemens : on nous dit qu'ils n'étaient pas destinés au supplice, et qu'ils n'accompagnaient la reine et ses dames que pour invoquer le ciel en leur faveur. Cette marche était fermée par une autre garde d'infanterie et par cent éléphans armés comme les premiers.

« Lorsque ces misérables victimes furent entrées dans l'enceinte des échafauds six huissiers à cheval publièrent leur sentence; elle portait « qu'étant filles ou femmes de pères et de maris « qui avaient tué un grand nombre de Bramas, et « qui avaient donné naissance à cette guerre, le « roi les avait jugées dignes de mort. » Alors tous les exécuteurs de la justice s'étant mêlés avec les gardes on n'entendit plus qu'un effroyable bruit. Entre les cent quarante femmes celles qui avaient la force de se soutenir embrassaient leurs compagnes, et jetaient la vue sur Nhaï-Canatou, qui était assise à terre, appuyée sur les genoux d'une veille femme, et déjà presque morte : plusieurs lui firent leurs derniers complimens; mais elles furent bientôt saisies par les bourreaux, et pendues sept à sept par les pieds, c'est à dire la tête en bas. Cet étrange supplice nous fit entendre pendant quelque temps leurs cris et leurs

sanglots, qui furent étouffés à la fin par la chute du sang.

« Alors Nhaï-Canatou fut avertie de s'avancer vers l'instrument de sa mort. Le raulin de Mounaï, qui avait ordre de l'assister particulièrement, lui adressa quelques discours, qu'elle parut écouter avec constance. Elle demanda un peu d'eau, qu'on lui apporta, et s'en étant rempli la bouche elle en arrosa ses enfans, qu'elle tenait entre ses bras. Ensuite jetant les yeux sur le bourreau qui se saisissait d'eux elle lui demanda au nom du ciel de lui épargner le spectacle de leur supplice en la faisant mourir la première. Il parut que cette faveur lui fut accordée, car on lui rendit ses enfans, qu'elle embrassa plusieurs fois pour leur dire le dernier adieu : mais tout d'un coup penchant la tête sur les genoux de la femme qui lui servait d'appui elle y expira sans aucune autre apparence de mouvement. Les bourreaux, qui s'en aperçurent aussitôt, se hâtèrent de l'attacher au gibet qui lui était destiné : ils y pendirent en même temps ses quatre enfans, deux à chaque côté, et leur mère au milieu.

« La nuit suivante Chambaïna fut jeté dans la mer une pierre au cou avec environ soixante des principaux seigneurs du royaume de Martaban, qui étaient pères, ou maris, ou frères des cent quarante femmes dont nous avions vu l'exécution.

«Après cette cruelle vengeance le roi de Brama ne passa pas plus de neuf jours à la vue des murs qu'il avait détruits, et prenant le chemin de Pégou avec son armée il laissa dans le royaume de Martaban un corps de troupes sous la conduite de Bainha-Chaqué, un de ses principaux officiers. Cayero le suivit avec les sept cents Portugais; mais il en resta trois ou quatre, entre lesquels était un gentilhomme nommé Gonzalo-Falcan, qui ayant quitté Chambaïna pour s'attacher au vainqueur, avait obtenu la confiance des Bramas par divers services. Don Pédro de Faria m'avait chargé d'une lettre pour lui, et le trouvant encore à Martaban lorsque j'y étais arrivé je n'avais pas fait difficulté de l'informer de ma commission : il était passé dans le parti du roi de Brama, et les suites du siége avaient suspendu sa perfidie; mais après le départ de l'armée le désir apparemment de s'enrichir tout d'un coup par la dépouille de mon nécoda, ou l'espérance de s'établir mieux que jamais dans la faveur des Bramas, lui fit oublier que j'étais Portugais comme lui et chargé des intérêts communs de notre nation; il apprit au nouveau gouverneur de Martaban que j'étais venu de Malaca pour traiter avec Chambaïna, et pour lui offrir du secours. Bainha-Chaqué, de concert peut-être avec lui, me fit arrêter aussitôt, et s'étant rendu lui-même à la jonque qui m'avait amené il se saisit de toutes les marchandises. Mahmoud et

cent soixante-quatre hommes du bord, entre lesquels on comptait quarante marchands fort riches, mahométans ou gentous, mais tous nés à Malaca, furent jetés dans une profonde prison: dès le lendemain ils furent condamnés à la confiscation de leurs biens, et à demeurer prisonniers du roi pour avoir été complices d'un projet de trahison contre les Bramas. De cent soixante-quatre la faim, la soif et la puanteur d'un horrible cachot en firent périr cent dix-neuf dans l'espace d'un mois; les quarante-cinq qui résistèrent à leurs souffrances furent mis dans une mauvaise chaloupe sans voiles et sans rames, et livrés au courant de la rivière, qui les entraîna jusqu'à la barre, d'où le vent les poussa dans une île déserte nommée *Poulo-Coumoudé*, qui est à vingt lieues de l'embouchure : là ils se fournirent de quelques provisions de fruits qu'ils trouvèrent dans les bois; ensuite s'étant fait une voile de deux habits et deux rames de quelques branches d'arbres, ils suivirent la côte de Ionsalam et celle d'après jusqu'à la rivière de Parlès au royaume de Queda, où ils moururent presque tous de certains apostumes contagieux qui leur vinrent à la gorge; enfin n'étant arrivés que deux à Malaca ils parlèrent de ma mort comme d'un malheur certain.

« En effet je n'attendais que l'heure du supplice. Après le bannissement de mes compagnons je fus transféré dans une prison plus éloignée,

où je passai trente-six jours sous le poids de plusieurs chaînes. Gonzalo renouvelait continuellement ses accusations; et mon chagrin ou ma fierté ne me permettant pas toujours de répondre avec modération on me fit un nouveau crime du mépris qu'on me reprocha pour la justice : je fus condamné pour expier cette offense à recevoir le fouet par la main des exécuteurs publics, et mes ennemis firent dégoutter dans mes plaies une gomme brûlante qui me causa de mortelles douleurs. Cependant quelque ami de la justice ayant représenté au gouverneur que s'il me faisait ôter la vie cette nouvelle irait jusqu'à Pégou, où tous les Portugais ne manqueraient pas d'en faire leurs plaintes au roi, il se réduisit à confisquer tout ce que je possédais et à me déclarer esclave du roi. Aussitôt que je fus guéri de mes blessures je fus conduit à Pégou avec les chaînes que je n'avais pas cessé de porter, et sur les informations du Bainha-Chaqué je fus livré à la garde du trésorier du roi, nommé Diosoraï, qui était déjà chargé de six autres Portugais pris les armes à la main dans un navire de Cananor.

« Pendant mon esclavage, qui dura l'espace de deux ans et demi, le roi de Brama, poussant ses conquêtes, attaqua Prom, où il exerça les mêmes cruautés qu'à Martaban : il ruina cette ville et détruisit la famille royale. Mélitaï, qui fit une plus longue résistance, ne fut pas moins emporté par la violence de cet impétueux torrent. De là

il se proposait de faire tomber le poids de ses armes sur le roi d'Ava, qu'il voulait punir d'avoir pensé à venger le roi de Prom son gendre : mais apprenant que ce monarque avait fait de puissans préparatifs, et s'était fortifié par l'alliance de l'empereur de Pondaleu, prince redoutable, auquel on donnait le titre de siamon, il appréhenda que leurs forces réunies ne fussent capables d'arrêter sa fortune; dans cette idée il prit la résolution d'envoyer un ambassadeur au *Calaminham*, autre puissant prince dont l'empire[1] occupe le centre de cette contrée dans une vaste étendue pour l'engager par ses présens et par l'offre de lui céder quelques terres voisines de ses états à déclarer la guerre au siamon. Diosoraï, entre les mains de qui j'étais encore avec sept autres Portugais, fut nommé pour cette ambassade: il reçut une infinité de faveurs à son départ, et nous nous trouvâmes heureux nous-mêmes que le roi fît présent de nous pour le servir en qualité d'esclaves. Il nous avait traités jusqu'alors avec affection; l'utilité qu'il se promit de nos services parut augmenter ce sentiment. Il partit dans une barque suivie de douze bâtimens qui portaient trois cents hommes de cortége; les richesses dont il était chargé par le calaminham montaient à

[1] On doit prévenir le lecteur qu'il est fort difficile de rapporter à la géographie connue plusieurs pays cités dans cette ancienne relation, et dont les noms ont été sans doute défigurés par le temps ou par la diversité des langues.

plus d'un million d'or. Nous fûmes vêtus avec beaucoup de propreté, et la générosité de notre nouveau maître pourvut généralement à tous nos besoins.

« Notre voyage et nos observations jusqu'à Timplam, capitale de l'empire du calaminham, furent une diversion assez agréable à mes peines. A la pagode de Tinagogo nous fûmes témoins de plusieurs fêtes qui nous firent admirer tout à la fois l'aveuglement et la piété de ces peuples: nous vîmes une infinité de balances suspendues à des verges de bronze, où se faisaient peser les dévots pour la rémission de leurs péchés, et le contre-poids que chacun mettait dans la balance était conforme à la qualité de ses fautes : ainsi ceux qui se reprochaient de la gourmandise, ou d'avoir passé l'année sans aucune abstinence, se pesaient avec du miel, du sucre, des œufs et du beurre; ceux qui s'étaient livrés aux plaisirs sensuels se pesaient avec du coton, de la plume, du drap, des parfums et du vin; ceux qui avaient eu peu de charité pour les pauvres se pesaient avec des pièces de monnaie; les paresseux avec du bois, du riz, du charbon, des bestiaux et des fruits; les orgueilleux avec du poisson sec, des balais et de la fiente de vache, etc. Ces aumônes, qui tournaient au profit des prêtres, étaient en si grand nombre qu'on les voyait rassemblées en pile. Les pauvres qui n'avaient rien à donner offraient leurs propres cheveux, et plus

de cent prêtres étaient assis avec des ciseaux à la main pour les couper : de ces cheveux dont on voyait aussi de grands monceaux, plus de mille prêtres rangés en ordre faisaient des cordons, des tresses, des bagues, des bracelets, que les dévots achetaient pour les emporter comme de précieux gages de la faveur du ciel.

« On nous conduisit ensuite aux grottes des ermites ou des pénitens, qui étaient au fond d'un bois à quelque distance de la colline du temple : elles étaient taillées dans le roc à pointe de marteau, et toutes par ordre, avec tant d'habileté qu'elles semblaient l'ouvrage de la nature plutôt que de la main des hommes : nous en comptâmes cent quarante-deux. Les ermites qui habitaient les premières avaient de longues robes à la manière des bonzes du Japon, et suivaient la loi d'une divinité qui, ayant passé autrefois par la condition humaine sous le nom de Situmpor Michai, avait ordonné pendant sa vie à ses sectateurs de pratiquer de grandes austérités. On nous dit que leur seule nourriture était des herbes cuites et des fruits sauvages. Dans d'autres grottes nous vîmes des sectateurs d'Anghematour, divinité plus austère encore, qui ne vivaient que de mouches, de fourmis, de scorpions et d'araignées, assaisonnés d'un jus de certaines herbes : ils méditent jour et nuit, les yeux levés vers le ciel et les deux poings fermés, pour exprimer le mépris qu'ils portent aux biens

du monde. D'autres passent leur vie à crier nuit et jour dans les montagnes *Godomem*, qui est le nom de leur fondateur, et ne cessent qu'en perdant haleine par la mort. Enfin ceux qui se nomment taxilacous s'enferment dans des grottes fort petites, et lorsqu'ils croient avoir achevé le temps de leur pénitence ils hâtent leur mort en faisant brûler des chardons verts et des épines dont la fumée les étouffe.

« Nous approchions de la capitale du calaminham; nous vîmes arriver un député du premier ministre de l'état, qui apportait à l'ambassadeur toutes sortes de rafraîchissemens, et qui venait le prier de suspendre sa marche pendant neuf jours. C'était un intervalle dont les officiers du calaminham avaient besoin pour leurs préparatifs; on nous le fit employer à divers amusemens, tels que la chasse et la pêche, qui étaient suivis de grands festins, de concerts, de musique et de comédies. Cependant j'obtins de l'ambassadeur, pour mes compagnons et pour moi, la permission de visiter plusieurs curiosités du pays que les habitans nous avaient vantées : on nous fit voir aux environs de la rivière des bâtimens fort antiques, des temples somptueux, de fort beaux jardins, des châteaux bien fortifiés et des maisons d'une structure singulière. Notre principale admiration fut pour un hôpital nommé Manicaforam, qui servait uniquement à loger les pélerins : il contenait plus d'une lieue dans

son enceinte; on y voyait douze rues voûtées, dont chacune était bordée de deux cent quarante maisons, c'est à dire cent vingt de chaque côté, toutes remplies de pélerins étrangers, qui ne cessaient pas de se succéder pendant le cours de l'année; ils y étaient non seulement bien logés, mais nourris fort abondamment pendant le jour, et servis par quatre mille prêtres qui vivaient dans cent vingt monastères. Manicaforam signifie prison des dieux. Le temple de cet hôpital était fort grand; il était composé de trois nefs, dont le centre était une chapelle de forme ronde, environnée de trois balustres de laiton avec deux portes, sur chacune desquelles on remarquait un gros marteau de même métal. Cette chapelle renfermait quatre-vingts idoles des deux sexes sans y comprendre quantité d'autres petites divinités qui étaient prosternées devant les grandes : celles-ci étaient debout, mais toutes attachées à des chaînes de fer avec de gros colliers, et quelques-unes avec des menottes; les petites, qui étaient presque étendues par terre, étaient attachées six à six par la ceinture à d'autres chaînes plus déliées. Autour des balustrades deux cent quarante figures de bronze, rangées en trois files avec des hallebardes et des massues sur l'épaule, semblaient servir de gardes à tous ces dieux captifs. Les nefs étaient traversées aux environs de la chapelle de plusieurs verges de fer sur lesquelles étaient quantité de flambeaux, cha-

cun de dix lumignons, vernissés à la manière des Indes, comme les murs et tous les autres ornemens du temple en témoignage de deuil, pour la captivité des dieux.

« Dans l'étonnement de ce spectacle nous en demandâmes l'explication aux prêtres : ils nous dirent qu'un calaminham, nommé Xixivarom Mélitaï, qui avait régné glorieusement sur cette monarchie plusieurs siècles auparavant, s'étant vu menacé par une ligue de vingt-sept rois les avait vaincus dans une sanglante bataille, et leur avait enlevé tous les dieux : c'était cette multitude d'idoles que nous paraissions admirer. Depuis cette grande guerre, les vingt-sept nations étaient demeurées tributaires des calaminhams, et leurs dieux portaient des chaînes. Il s'était répandu beaucoup de sang dans un si long espace par les révoltes continuelles de tant de peuples qui ne pouvaient supporter cette humiliation : ils ne cessaient pas d'en gémir, et chaque année ils renouvelaient le vœu qu'ils avaient fait de ne célébrer aucune fête et de n'allumer aucune lumière dans leurs temples jusqu'à la délivrance des objets de leur culte. Cette querelle avait fait périr plus de trois millions d'hommes, ce qui n'empêchait pas que les calamihams ne fissent honorer les dieux qu'ils avaient vaincus, et ne permissent à leurs anciens adorateurs de venir en pélerinage dans ce lieu. Nous apprîmes aussi des mêmes prêtres l'origine

du culte que les païens des Indes rendent à Quiaï-Nivandel, dieu des batailles : c'était dans un champ nommé Vitau que le calaminham, vainqueur des vingt-sept rois, avait détruit toutes leurs forces; après le combat ce dieu s'était présenté à lui assis dans une chaise de bois, et lui avait ordonné de le faire re connaître pour le dieu des batailles, plus grand que tous les autres dieux du pays. De là vient que dans les Indes lorsqu'on veut persuader quelque chose qui paraît au dessus de la foi commune on jure par le saint Quaï-Nivandel, dieu des batailles du champ de Vitau.

« Après qu'on eut laissé à l'ambassadeur le temps de se reposer pendant neuf jours il fut conduit au palais avec des cérémonies fort extraordinaires : on nous fit traverser quelques salles, et passer de là par le milieu du jardin où les richesses de l'art et de la nature étaient répandues avec une admirable profusion; les allées étaient bordées de balustres d'argent; tous les parfums de l'Orient paraissaient réunis dans les arbres et les fleurs. Je n'entreprendrai point la description de l'ordre qui régnait dans ce beau lieu, ni celle d'une variété d'objets dont je n'eus la vue qu'un moment, mais tout fut enchantement pour mes yeux. Nous passâmes trop rapidement pour ma curiosité dans une vaste antichambre, où les premiers seigneurs de l'empire étaient assis les jambes croisées sur de superbes tapis : ils re-

çurent l'ambassadeur avec beaucoup de cérémonie quoique sans quitter leur place. Au fond de cette antichambre six huissiers avec leurs masses d'argent nous ouvrirent une porte dorée, par laquelle on nous introduisit dans une espèce de temple.

« C'était enfin la chambre du calaminham : nos premiers regards tombèrent sur lui; il était assis sur un trône majestueux, environné de trois balustres d'or. Douze femmes assises sur les degrés du trône jouaient de diverses sortes d'instrumens, qu'elles accordaient au son de leurs voix. Sur le plus haut degré, c'est à dire autour du monarque, douze jeunes filles étaient à genoux avec des sceptres d'or à la main; une autre qui était debout, le rafraîchissait avec un éventail. En bas la chambre était bordée par cinquante ou soixante vieillards qui portaient des mitres d'or sur la tête, et qui se tenaient debout contre le mur. En divers endroits quantité de femmes étaient assises sur de riches tapis. Après tant de magnifiques spectacles que j'avais vus dans l'Asie, la merveilleuse structure de cette chambre et la majesté de tout ce qui s'y présentait ne laissèrent pas de me causer un véritable étonnement. L'ambassadeur, discourant ensuite avec nous des merveilles de sa réception, nous dit qu'il se garderait bien de parler au roi son maître de la magnificence qui environnait la personne du calaminham dans la crainte de l'af-

fliger en diminuant l'idée qu'il avait de sa propre grandeur.

« Les cérémonies de la salutation et celles du compliment et de la réponse ne m'offrirent rien dont je n'eusse déjà vu les exemples; mais il me parut tout à fait nouveau qu'après une harangue de cinq ou six lignes et une réponse encore plus courte tout le reste de l'audience fût employé en danses, en concerts et en comédies. Après quelques préludes des instrumens cette fête commença par une danse de six femmes âgées avec de jeunes garçons, qui fut suivie d'une autre danse de six vieillards avec six petites filles, bizarrerie que je ne trouvai pas sans agrément. Ensuite on joua plusieurs comédies, qui furent représentées avec un appareil si riche et tant de perfection qu'on ne peut rien s'imaginer de plus agréable. Vers la fin du jour le calaminham se retira dans ses appartemens intérieurs accompagné seulement de ses femmes.

« Notre séjour à Timplam dura trente-deux jours, pendant lesquels nous fûmes traités avec autant de civilité que d'abondance. Le temps que mes compagnons donnaient à leurs amusemens je l'employais avec une satisfaction extrême à visiter de somptueux édifices et des temples qui me ravissaient d'admiration : je n'en vis pas de plus magnifique que celui de Quiaï-Pimpocau, dieu des malades, et j'ai déjà fait remarquer que la piété de ces peuples se porte

en particulier au soulagement des infirmités humaines.

« A l'égard du calaminham et de son empire je donnerai d'autant moins d'étendue à mes observations que je veux les resserrer dans les bornes de mes lumières.

« Le royaume de Pégou, qui n'a pas plus de cent quarante lieues de circuit, est environné par le haut d'une grande chaîne de montagnes nommées Pangacirao, qui sont habitées par la nation des Bramas, dont le pays a quatre-vingts lieues de largeur sur environ deux cents de longueur. C'est au-delà de ces montagnes qu'il s'est formé deux grandes monarchies; celle du siamon et celle du calaminham : on donne à la seconde plus de trois cents lieues, dans les deux dimensions de la longueur et de largeur, et l'on prétend qu'elle est composée de vingt-sept royaumes [1] dont tous les habitans n'ont qu'un même langage. Nous y vîmes plusieurs belles villes, et le pays nous parut extrêmement fertile. La capitale, qui est la résidence ordinaire du calaminham, porte aux Indes le nom de Timplam; elle est située sur une grande rivière nommée Bitouy.

« Le commerce est considérable à Timplam, et s'exerce avec beaucoup de liberté pendant les foires : elles attirent quantité d'étrangers qui ap-

[1] Vingt-sept royaumes dans le style des voyageurs que nous transcrivons ne signifient que vingt-sept provinces sans quoi il faudrait compter presque autant de royaumes en Asie qu'il y a de villes en Europe.

portent leurs richesses en échange de celles du pays, et cette communication y fait trouver toutes sortes de marchandises. On n'y voit point de monnaie d'or ni d'argent; tout se vend ou s'achète au poids des échanges.

« La cour est fastueuse; la noblesse, qui est riche et polie, se fait honneur de contribuer par sa dépense à la grandeur du monarque. On y voit toujours plusieurs capitaines étrangers que le calaminham s'attache par de grosses pensions. Il n'a jamais moins de soixante mille chevaux et de dix mille éléphans autour de sa personne. Les vingt-sept royaumes dont l'état est composé sont gardés par un prodigieux nombre de troupes divisées en sept cents compagnies, dont chacune doit être formée suivant leur institution de deux mille hommes de pied, de cinq cents chevaux et de quatre-vingts éléphans. Le revenu impérial monte à vingt millions d'or, sans y comprendre les présens annuels des princes et des seigneurs. L'abondance est répandue dans toutes les conditions : les gentilshommes sont servis en vaisselle d'argent, et quelquefois d'or; celle du prince est de porcelaine ou de laiton. Tout le monde est vêtu de satin en été, de damas et de taffetas rayés, qui viennent de Perse; en hiver ce sont des robes doublées de belles peaux Les femmes sont fort blanches et d'un excellent naturel. En général le caractère des habitans est si doux qu'ils connaissent peu les querelles et les procès.

« L'ambassadeur après avoir reçu des lettres et des présens pour le roi son maître partit de cette cour le 3 novembre 1556 accompagné de quelques seigneurs qui avaient ordre de l'escorter jusqu'à Pridor : ils prirent congé de lui dans un grand festin. Dès le même jour ayant quitté cette ville nous nous embarquâmes sur la grande rivière de Bitouy, d'où nous passâmes dans le détroit de Maduré, et cinq jours de plus nous firent arriver à Mouchel, première place du royaume de Pégou.

« Mais si près du terme et dans un lieu de la dépendance du roi de Brama nous étions attendus par un malheur dont nous ne pouvions nous croire menacés. Un corsaire, nommé Chalogonim, qui observait peut-être notre retour, nous attaqua pendant la nuit, et nous traita si mal jusqu'au jour qu'après nous avoir tué cent quatre-vingt-dix hommes, entre lesquels étaient deux Portugais, il enleva cinq de nos douze barques. L'ambassadeur même eut le bras gauche coupé dans ce combat, et reçut deux coups de flèche qui firent long-temps désespérer de sa vie. Nous fûmes blessés aussi presque tous, et le présent du calaminham fut enlevé dans les cinq barques avec quantité de précieuses marchandises. Dans ce triste état nous arrivâmes trois jours après à Martaban. L'ambassadeur écrivit au roi pour lui rendre compte de son voyage et de son infortune. Ce prince fit partir aussitôt une flotte de cent vingt seros ou barques, qui rencontra le cor-

saire, et qui le fit prisonnier après avoir ruiné sa flotte. Cent Portugais qui avaient été nommés pour cette expédition revinrent chargés de richesses : on comptait alors au service du roi de Brama mille hommes de notre nation, commandés par Antonio de Ferreira, né à Bragance, qui recevait du roi mille ducats d'appointemens.

« Les lettres que ce prince avait reçues de calaminham lui promettant un ambassadeur qui devait être chargé de la conclusion du traité il cessa de compter pour le printemps prochain sur la diversion qu'il avait espérée, et la conquête d'Ava fut renvoyée à d'autres temps. Mais il fit partir le chamigrem son frère avec une armée de cent cinquante mille hommes pour faire le siége de Savadi, capitale d'un petit royaume à cent trente lieues de Pégou, vers le nord : j'étais de cette expédition à la suite du grand trésorier, avec les six Portugais qui me restaient encore pour compagnons d'esclavage. Elle fut si malheureuse qu'après avoir été repoussé plusieurs fois le chamigrem, irrité par ses mauvais succès, résolut de porter la guerre dans les autres partie de l'état. Diosoraï, dont nous étions les esclaves, reçut ordre d'attaquer avec cinq mille hommes un bourg nommé Valeutay, qui avait fourni des vivres à la ville assiégée : cette entreprise n'eut pas plus de succès; nous rencontrâmes en chemin un corps de Savadis beau-

coup plus nombreux qui taillèrent nos Bramas en pièces.

« Dans cette affreuse déroute j'eus le bonheur d'éviter la mort avec mes compagnons ; nous prîmes la fuite à la faveur des ténèbres, mais avec si peu de connaissance des chemins que pendant trois jours et demi nous traversâmes au hasard des montagnes désertes. De là nous entrâmes dans une plaine marécageuse, où toutes nos recherches ne nous firent pas découvrir d'autres traces que celles des tigres, des serpens et d'autres animaux sauvages : cependant vers la nuit nous aperçûmes un feu du côté de l'est : cette lumière nous servit de guide jusqu'au bord d'un grand lac. Quelques pauvres cabanes, que nous ne pûmes distinguer avant le jour, nous inspirèrent peu de confiance pour les habitans ; ainsi n'osant nous en approcher nous demeurâmes cachés jusqu'au soir dans des herbes fort hautes, où nous fûmes la pâture des sangsues. La nuit nous rendit le courage de marcher jusqu'au lendemain : nous arrivâmes au bord d'une grande rivière que nous suivîmes l'espace de cinq jours. Enfin nous trouvâmes sur la rive une sorte de petit temple ou d'ermitage, dans lequel nous fûmes reçus avec beaucoup d'humanité : on nous y apprit que nous étions encore sur les terres de Savady. Deux jours de repos ayant réparé nos forces nous continuâmes de suivre la route comme le chemin le plus sûr pour nous avancer vers les

côtes maritimes. Le jour d'après nous découvrîmes le village de Pomiséraï, dont les ermites nous avaient appris le nom ; mais la crainte nous retint dans un bois fort épais, où nous ne pouvions être aperçus des passans : à minuit nous en sortîmes pour retourner au bord de l'eau. Ce triste et pénible voyage dura dix-sept jours, pendant lesquels nous fûmes réduits pour nourriture à quelques provisions que nous avions obtenues des ermites. Enfin dans l'obscurité d'une nuit fort pluvieuse nous découvrîmes devant nous un feu qni ne paraissait éloigné que de la portée d'un fauconneau : nous nous crûmes près de quelque ville, et cette idée nous jeta dans de nouvelles alarmes ; mais avec plus d'attention le mouvement de ce feu nous fit juger qu'il devait être sur quelque vaisseau qui cédait à l'agitation des flots ; en effet nous étant avancés avec beaucoup de précaution nous aperçûmes une grande barque et neuf hommes qui en étaient sortis pour se retirer sous quelques arbres, où ils préparaient tranquillement leur souper. Quoiqu'ils ne fussent pas fort éloignés de la rive où la barque était amarrée nous comprîmes que la lumière qu'ils avaient près d'eux, et qui nous les faisait découvrir, ne se répandant pas sur nous dans les ténèbres il ne nous était pas impossible d'entrer dans la barque, et de nous en saisir avant qu'ils pussent entreprendre de s'y opposer. Ce dessein ne fût pas exécuté moins

promptement qu'il avait été conçu : nous nous approchâmes doucement de la barque, qui était attachée au tronc d'un arbre, et fort avancée dans la vase; nous la mîmes à flot avec nos épaules, et nous étant embarqués sans perdre un moment nous commencâmes à ramer de toutes nos forces. Le courant de l'eau et la faveur du vent nous portèrent avant le jour à plus de dix lieues. Quelques provisions que nous avions trouvées dans la barque ne pouvaient nous suffire pour une longue route, et nous n'en étions pas moins résolus d'éviter tous les lieux habités; mais une pagode qui s'offrit le matin sur la rive nous inspira plus de confiance : elle se nommait Hinarel; nous n'y trouvâmes qu'un homme et trente-sept religieuses, la plupart fort âgées, qui nous reçurent avec de grandes apparences de charité : cependant nous la prîmes pour l'effet de leur crainte, surtout lorsque leur ayant fait diverses questions elles s'obstinèrent à nous répondre qu'elles étaient de pauvres femmes qui avaient renoncé aux affaires du monde par un vœu solennel; et qui n'avaient pas d'autre occupation que de demander à Quiaï-Ponvedaï de l'eau pour la fertilité des terres. Nous ne laissâmes pas de tirer d'elles du riz, du sucre, des féves, des ognons et de la chair fumée, dont elles étaient fort bien pourvues. Les ayant quittées le soir nous nous abandonnâmes au cours de la rivière, et pendant sept jours entiers nous pas-

sâmes heureusement entre un grand nombre d'habitations qui se présentaient sur les deux bords.

« Mais il plut au ciel après nous avoir conduits parmi tant de dangers de retirer tout d'un coup la main qui nous avait soutenus; le huitième jour en traversant l'embouchure d'un canal nous nous vîmes attaqués par trois barques, d'où l'on fit pleuvoir sur nous une si grande quantité de dards que deux de nos compagnons furent tués des premiers coups : nous ne restions que cinq. Il n'était pas douteux que nos ennemis ne fussent des corsaires avec qui la soumission était inutile pour nous sauver de la mort ou de l'esclavage; nous prîmes le parti de nous précipiter dans l'eau ensanglantés comme nous l'étions de nos blessures. Le désir naturel de la vie soutint nos forces jusqu'à terre, où nous eûmes encore le courage de faire quelque chemin pour nous cacher dans les bois; mais considérant bientôt combien il y avait peu d'apparence de pouvoir résister à notre situation nous regrettâmes de n'avoir pas fini nos malheurs dans les flots. Deux de nos compagnons étaient mortellement blessés; loin de pouvoir les secourir le plus vigoureux d'entre nous était à peine capable de marcher. Après avoir pleuré long-temps notre sort nous nous traînâmes sur le bord de la rivière, et ne connaissant plus le danger ni la crainte nous résolûmes d'y attendre du hasard les secours

que nous ne pouvions plus espérer de nous-mêmes.

« Nos ennemis avaient disparu; mais le lieu qu'ils avaient choisi pour nous attaquer était tout à fait désert. Vers la fin du jour nous vîmes d'assez loin un bâtiment qui descendait avec le cours de l'eau : comme notre ressource n'était plus que dans l'humanité de ceux qui le conduisaient nous ne formâmes pas d'autre dessein que d'exciter leur compassion par nos cris. Ils s'approchèrent: dans la confusion des mouvemens par lesquels nous nous efforçâmes de les attendrir un de nous fit quelques signes de croix, qui venaient peut-être moins de sa piété que de sa douleur. Aussitôt une femme qui nous regardait attentivement s'écria d'un ton qui parvint jusqu'à nous, « Jésus! « voilà des chrétiens qui se rencontrent devant mes « yeux! » et pressant les matelots d'aborder près de nous elle fut la première qui descendit avec son mari. C'était une Pégouane qui avait embrassé le christianisme quoique femme d'un païen dont elle était aimée tendrement: ils avaient chargé ce vaisseau de coton pour l'aller vendre à Cosmin. Nous reçûmes d'eux tous les bons offices de la charité chrétienne. Cinq jours après étant arrivés à Cosmin, port maritime de Pégou, ils nous accordèrent un logement dans leur maison, nos blessures y furent pansées soigneusement, et dans l'espace de quelques semaines nous nous trouvâmes assez rétablis pour nous embarquer

sur un vaisseau portugais qui partait pour le Bengale.

« En arrivant au port de Chatigam, où le commerce de notre nation était bien établi, je profitai du départ d'une fuste marchande qui faisait voile à Goa : notre navigation fut heureuse : je trouvai dans cette ville don Pedro de Faria, mon ancien protecteur, qui avait fini le temps de son administration à Malaca : son affection fut réveillée par le récit de mes infortunes; il se fit un devoir de conscience et d'honneur de me rendre une partie des biens que j'avais perdus à son service.

« La générosité de don Pedro n'ayant point assez rétabli mes affaires pour m'inspirer le goût du repos je cherchai l'occasion de faire un nouveau voyage à la Chine, et de tenter encore une fois la fortune dans un pays où je n'avais éprouvé que son inconstance : je m'embarquai à Goa dans une jonque de mon bienfaiteur, qui allait charger du poivre dans les ports de la Sonde : nous arrivâmes à Malaca.

« Quatre vaisseaux indiens, qui entreprirent avec nous le voyage de la Chine, nous formèrent comme une escorte, avec laquelle nous arrivâmes heureusement au port de Chincheu : mais quoique les Portugais y exerçassent librement leur commerce nous y passâmes trois mois et demi dans de continuels dangers : on n'y parlait que de révolte et de guerre. Les corsaires profitaient

de ce désordre pour attaquer les vaisseaux marchands jusqu'au milieu des ports. La crainte nous fit quitter Chincheu pour nous rendre à Chabaquaï; c'était nous précipiter dans les malheurs dont nous espérions de nous garantir : cent vingt jonques que nous y trouvâmes à l'ancre nous enlevèrent trois de nos cinq vaisseaux. Le nôtre se garantit par un bonheur qui me causa de l'admiration; mais les vents d'est qui commençaient à s'élever nous ôtant l'espérance d'aborder dans d'autres ports nous nous vîmes forcés de reprendre la haute mer, où nous tînmes une route incertaine pendant vingt-deux jours. La barre de Camboge, que nous reconnûmes le vingt-troisième au matin, ranima notre courage, et nous en approchions dans le dessein de jeter l'ancre lorsqu'une furieuse tempête, qui nous surprit à l'ouest sud-ouest ouvrit notre quille de poupe : les plus habiles matelots ne virent pas d'autre ressource que de couper les deux mâts et de jeter toutes nos marchandises à la mer; ce soulagement et quelque apparence de tranquillité qui commençait à renaître sur les flots nous donnaient l'espérance d'avancer jusqu'à la barre; mais la nuit qui survint nous ayant obligés de nous abandonner sans mâts et sans voiles aux vents qui soufflaient encore avec un reste de fureur nous allâmes échouer sur un écueil, où le premier choc nous fit perdre dans l'obscurité soixante-deux personnes.

« Ce malheur nous jeta dans une si étrange consternation que de tous les Portugais il n'y en eut pas un seul à qui la force du danger fît faire le moindre mouvement pour se sauver. Nos matelots chinois, plus industrieux ou moins timides, employèrent le reste de la nuit à ramasser des planches et des poutres dont ils composèrent un radeau qui se trouva fini à la pointe du jour : ils l'avaient fait si grand et si solide qu'il pouvait contenir facilement quarante hommes, et tel était à peu près leur nombre. Martin Estevez, capitaine du vaisseau, à qui la lumière du jour apprenait qu'il ne restait plus d'autre espérance, pria instamment ses propres valets qui s'étaient déjà retirés dans cet asile de le recevoir parmi eux : ils eurent l'audace de répondre qu'ils ne le pouvaient sans danger pour leur sûreté. Un Portugais, nommé Ruy de Moura, qui entendit ce discours, sentit renaître son courage avec sa colère, et, se levant quoique assez blessé, il nous représenta si vivement combien il était important pour notre vie de nous saisir du radeau qu'au nombre de vingt-huit comme nous étions nous entreprîmes de l'ôter aux Chinois : ils nous opposèrent les haches de fer qu'ils avaient à la main; mais nous fîmes une exécution si terrible avec nos épées que dans l'espace de trois ou quatre minutes tous nos ennemis furent abattus à nos pieds. Cependant nous perdîmes seize Portugais dans ce combat sans compter douze blessés, dont

quatre moururent le jour d'après. Un si triste spectacle me fit faire des réflexions sur les misères de la vie humaine : il n'y avait pas douze heures que nous nous étions tous embrassés dans le navire, et que, nous regardant comme des frères, nous étions disposés à mourir l'un pour l'autre.

« Aussitôt que nous fûmes en possession du radeau qui nous avait coûté tant de sang chacun s'empressa de s'y placer dans l'ordre qu'Estevez jugea nécessaire pour nous soutenir contre l'agitation des vagues : nous étions encore trente-huit en y comprenant nos valets et quelques enfans. Le radeau ne fut pas plus tôt à flot que s'enfonçant sous le poids nous nous trouvâmes dans l'eau jusqu'au cou, sans cesse obligés de nous attacher à quelque solive que nous tenions embrassée. Une vieille courte-pointe nous servit de voile ; mais étant sans boussole nous flottâmes quatre jours entiers dans cette misérable situation. La faim, le froid, la crainte et toutes les horreurs de notre sort faisaient périr à chaque moment quelqu'un de nos compagnons : plusieurs se nourrirent pendant deux jours du corps d'un nègre qui était mort près d'eux. Nous fûmes jetés enfin vers la terre, et cette vue nous causa tant de joie que de quinze à qui le ciel conservait encore la vie quatre la perdirent subitement : ainsi nous ne nous trouvâmes qu'au nombre de onze, sept Portugais et quatre Indiens, en abordant la terre dans une plage

où notre radeau glissa heureusement sur le sable.

« Les premiers mouvemens de notre reconnaissance se tournèrent vers le ciel, qui nous avait délivrés des périls de la mer; mais ce ne fut pas sans frémir de ceux auxquels nous demeurions exposés : le pays était désert, et nous vîmes quelques tigres que nous mîmes en fuite par nos cris. Les éléphans qui se présentaient en grand nombre nous parurent moins dangereux; ils ne nous empêchèrent pas de rassasier notre faim avec des huîtres et d'autres coquillages; nous en prîmes notre charge pour traverser les bois qui bordaient la côte, et dans notre marche nous eûmes recours aux cris pour éloigner les bêtes féroces. Après avoir fait quelques lieues dans un bois fort couvert nous arrivâmes au bord d'une rivière d'eau douce, qui nous servit à satisfaire un de nos plus pressans besoins. Mais nous nous crûmes à la fin de nos maux en voyant paraître une barque plate chargée de bois de charpente; elle était conduite par huit ou neuf nègres, dont la figure nous effraya peu lorsque nous eûmes considéré qu'un pays où l'on bâtissait des édifices réguliers ne pouvait être habité par des barbares : ils s'approchèrent effectivement de la terre pour nous faire diverses questions; mais après avoir paru satisfaits de nos réponses ils nous déclarèrent que pour être reçus à bord il fallait commencer

par leur abandonner nos épées. La nécessité nous força de les jeter dans leur barque; alors ils nous exhortèrent à nous y rendre à la nage, parce qu'ils ne pouvaient s'avancer jusqu'à terre. Nous nous disposâmes encore à leur obéir : un Portugais et deux jeunes Indiens se jetèrent dans l'eau pour saisir une corde qu'on nous avait jetée dans la barque; mais à peine eurent-ils commencé à nager qu'ils furent dévorés par trois crocodiles sans qu'il parût d'autre reste de leurs corps que des traces de sang dont l'eau fut teinte en divers endroits.

« J'étais déjà jusqu'aux genoux dans la vase avec mes sept autres compagnons : nous demeurâmes si troublés de ce funeste accident qu'ayant à peine la force de nous soutenir les nègres qui nous virent dans cet état sautèrent à terre nous lièrent par le milieu du corps, et nous mirent dans leur barque; ce fut pour nous accabler d'injures et de mauvais traitemens. Ensuite ils nous menèrent à douze lieues de là dans une ville nommée *Cherbom*, où nous apprîmes que nous étions dans le pays des Papouas : nous y fûmes vendus à un marchand de l'île Célèbes, sous le pouvoir duquel nous demeurâmes près d'un mois. Il ne nous laissa manquer ni de vêtemens ni de nourriture; mais sans nous faire connaître ses motifs il nous revendit au roi de Calapa, prince amis des Portugais, qui nous renvoya généreusement au détroit de la Sonde. »

Pinto, plus pauvre que jamais, entreprend encore un voyage à la Chine; il est témoin de la ruine du comptoir portugais à Liampo.

« Un négociant de quelque distinction, nommé Lancerot-Pereyra, natif de Ponte-de-Lima, ville de Portugal, avait prêté une somme considérable à quelques Chinois, qui négligèrent leurs affaires jusqu'à se trouver dans l'impuissance de la restituer : le chagrin de cette perte excita Lancerot à rassembler quinze ou vingt Portugais aussi déréglés dans leurs mœurs que dans leur fortune, avec lesquels il prit le temps de la nuit pour se jeter dans le village de Chipaton, à deux lieues de la ville. Ils pillèrent les maisons de dix ou douze laboureurs, et s'étant saisis de leurs femmes et de leurs enfans ils tuèrent dans ce tumulte treize Chinois qui ne les avaient jamais offensés. L'alarme fut aussitôt répandue dans la province, et tous les habitans firent retentir leurs plaintes. Le mandarin prit des informations dans toutes les règles de la justice; elles furent envoyées à la cour. Un ordre plus prompt que toutes les mesures par lesquelles on s'était flatté de l'arrêter amena au port trois cents jonques, montées d'environ soixante mille hommes, qui fondirent sur notre malheureuse colonie : je fus témoin que dans l'espace de cinq mois ces cruels ennemis n'y laissèrent pas la moindre chose à laquelle on pût donner un nom; tout fut brûlé ou démoli. Les habitans ayant

pris le parti de se réfugier dans les navires et les jonques qu'ils avaient à l'ancre y furent poursuivis et la plupart consumés par les flammes, au nombre de deux mille chrétiens, parmi lesquels on comptait huit cents Portugais. Notre perte fut estimée à deux millions d'or ; mais ce désastre en produisit un beaucoup plus grand, qui fut la perte entière de notre réputation et de notre crédit à la Chine.

« Peu de temps après d'affreuses nouvelles nous vinrent de Canton : le 19 du mois d'avril 1556 nous apprîmes que la province de Chan-Si avait été abymée presque entièrement avec des circonstances dont le seul récit nous fit pâlir d'effroi. Le premier jour du même mois la terre y avait commencé à tremhler vers onze heures du soir avec beaucoup de violence, et ce mouvement avait duré deux heures entières ; il s'était renouvelé la nuit suivante depuis minuit jusqu'à deux heures, et la troisième nuit depuis une heure jusqu'à trois. Pendant que la terre tremblait l'agitation du ciel n'était pas moins terrible par le déchaînement de tous les vents, par le tonnerre, la pluie et tous les fléaux de la nature. Enfin le troisième tremblement avait ouvert une infinité de passages à des torrens d'eau qui sortaient à gros bouillons du sein de la terre avec tant d'impétuosité dans leur ravage qu'en peu de momens un espace de soixante lieues de tour avait été englouti sans que d'une multitude in-

finie d'habitans il se fût sauvé d'autres créatures vivantes qu'un enfant de sept ans, qui fut présenté à l'empereur comme une merveille du sort. Nous nous défiâmes d'abord de la vérité de ce désastre, et plusieurs d'entre nous le crurent impossible; cependant comme il était confirmé par toutes les lettres de Canton quatorze Portugais résolurent de passer au continent pour s'en assurer par leurs propres yeux : ils se rendirent avec la permission des mandarins dans la province même de Chan-Si, où la vue d'une révolution si récente ne put les tromper. Leur témoignage ne laissant plus aucun doute on tira d'eux à leur retour une attestation qui fut envoyée depuis par François Toscane, capitaine de notre vaisseau, au roi don Jean de Portugal, et pour dernière confirmation elle fut portée à la cour de Lisbonne par un prêtre nommé Diego Reinel, qui avait été du nombre des quatorze témoins. On nous raconta dans la suite, mais avec moins de certitude quoique ce fût l'opinion commune, que pendant les trois jours du tremblement de terre il avait plu du sang dans la ville de Pékin; au moins ne pûmes-nous douter que l'empereur et la plupart des habitans n'en fussent sortis pour se réfugier à Nankin, et que ce monaque, après avoir fait six cent mille ducats d'aumônes pour apaiser la colère du ciel, n'eût élevé un temple somptueux sous le nom d'Hypatican, qui signifie amour de Dieu : cinq

Portugais, qui furent délivrés à cette occasion de la prison de Pocasser, où ils languissaient depuis vingt ans, nous donnèrent ces informations avant notre départ. »

Les Portugais chassés de Liampo s'étaient procuré un autre établissement dans l'île de Lampacao. C'est là que Pinto s'embarque encore une fois pour le Japon : il trouve moyen de s'y rendre agréable à l'empereur; il en obtient des présens considérables avec lesquels il revient à Goa : il apportait une lettre du monarque japonais, qui donnait les plus belles espérances de commerce et d'établissement aux Portugais. Pinto croyait obtenir de grandes récompenses de ce service; mais voici comme il termine son récit.

« François Baratto, qui avait succédé dans cet intervalle au gouvernement général des Indes, parût sensible au plaisir de recevoir une lettre et des présens par lesquels il se flatta de faire avantageusement sa cour au roi de Portugal : « J'estime ce que vous m'apportez, me dit-il en « les recevant, plus que l'emploi dont je suis « revêtu, et j'espère que ce présent et cette lettre « serviront à me garantir de l'écueil de Lisbonne, « où la plupart de ceux qui ont gouverné les « Indes ne vont mettre pied à terre que pour se « perdre. »

« Dans la reconnaissance qu'il eût pour ce service il me fit des offres que d'autres vues ne me permirent pas d'accepter : ma fortune, quoique

fort éloignée de l'opulence, commençait à borner mes désirs, et l'ennui du travail s'étant fortifié dans mon cœur à mesure que j'avais acquis la force d'y renoncer, je n'avais plus d'impatience que pour aller jouir dans ma patrie d'un repos que j'avais acheté si cher. Cependant je profitai de la disposition du vice-roi pour vérifier devant lui par des attestations et des actes combien de fois j'étais tombé dans l'esclavage pour le service du roi ou de la nation, ou combien de fois j'avais été dépouillé de mes marchandises : je m'imaginais qu'avec ces précautions les récompenses ne pouvaient me manquer à Lisbonne. Don François Baratto joignit à toutes ces pièces une lettre au roi, dans laquelle il rendait un témoignage fort honorable de ma conduite et de mes services. Enfin je m'embarquai pour l'Europe si content de mes papiers que je les regardais comme la meilleure partie de mon bien.

« Une heureuse navigation me fit arriver à Lisbonne le 22 septembre 1558 dans un temps où le royaume jouissait d'une profonde paix sous le gouvernement de la reine Catherine. Après avoir remis à sa majesté la lettre du vice-roi j'eus l'honneur de lui expliquer tout ce qu'une longue expérience m'avait fait recueillir d'important pour l'utilité des affaires, et je n'oubliai pas de lui représenter les miennes. Elle me renvoya au ministre, qui me donna les plus hautes espérances; mais oubliant aussitôt ses

promesses il garda mes papiers l'espace de quatre ou cinq ans, à la fin desquels je n'en trouvai pas d'autre fruit que l'ennui d'un nouveau genre de servitude dans mon assiduité continuelle à la cour et dans une infinité de vaines sollicitations qui me devinrent plus insupportables que toutes mes anciennes fatigues. Enfin je pris le parti d'abandonner ce procès à la justice divine, et de me réduire à la petite fortune que j'avais apportée des Indes, et dont je n'avais obligation qu'à moi-même. »

CHAPITRE XII.

Naufrage de Guillaume Bontekoé, capitaine hollandais.

A la suite des aventures de Pinto nous placerons comme nous l'avons promis celles de Bontekoé, beaucoup moins merveilleuses et moins variées, mais pourtant très remarquables en ce qu'elles paraissent rassembler toutes les horreurs qui peuvent être la suite d'un naufrage. Le lecteur frémira plus d'une fois en écoutant le récit du capitaine hollandais, qui porte tous les caractères de la vérité.

Guillaume Isbrantz Bontekoé commandait le navire *la Nouvelle-Haorn*, envoyé aux Indes orientales en 1618 pour des intérêts de commerce. Vers le détroit de la Sonde, à la hauteur de cinq degrés et demi de latitude sud, étant sur le pont de son bâtiment, il entendit crier *au feu! au feu!* Il se hâta de descendre au fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main sans y rien sentir de brûlant.

Sa terreur ne l'empêcha pas de se faire expliquer la cause d'une si vive alarme. On lui raconta que le maître-valet, étant descendu l'après-midi suivant l'usage pour tirer l'eau-de-vie qui devait

être distribuée le lendemain à l'équipage, avait attaché son chandelier de fer aux cercles d'un baril qui était d'un rang plus haut que celui qu'il devait percer : une étincelle ou plutôt une petite partie de la mèche ardente était tombée justement dans le bondon ; le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, et les deux fonds ayant aussitôt sauté l'eau-de-vie enflammée avait coulé jusqu'au charbon de forge. Cependant on avait jeté quelques cruches d'eau sur le feu, ce qui le faisait paraître éteint. Bontekoé, un peu rassuré par ce récit, fit verser de l'eau à pleins seaux sur le charbon, et n'apercevant aucune trace de feu il remonta tranquillement sur les ponts. Mais les suites de cet événement devinrent bientôt si terribles que pour satisfaire pleinement la curiosité du lecteur par une description intéressante, dont les moindres circonstances méritent d'être conservées, il faut que cette peinture paraisse sous les couleurs simples de la nature, c'est à dire dans les propres termes de l'auteur.

« Une demi-heure après quelques-uns de nos gens recommencèrent à crier au feu. J'en fus épouvanté, et descendant aussitôt je vis la flamme qui montait de l'endroit le plus creux du fond de cale. L'embrasement était dans le charbon, où l'eau-de-vie avait pénétré, et le danger paraissait d'autant plus pressant qu'il y avait trois ou quatre rangs de tonneaux les uns sur les autres. Nous recommençâmes à jeter de l'eau à pleins

seaux, et nous en jetâmes une prodigieuse quantité. Mais il survint un nouvel incident qui augmenta le trouble : l'eau tombée sur le charbon causa une fumée si épaise, si sulfureuse et si puante qu'on étouffait dans le fond de cale, et qu'il était presque impossible d'y demeurer. J'y étais néanmoins pour y donner les ordres, et je faisais sortir les gens tour à tour pour leur laisser le temps de se rafraîchir : je soupçonnais déjà que plusieurs avaient été étouffés sans avoir pu arriver jusqu'aux écoutilles; moi-même j'étais si étourdi et si suffoqué que ne sachant plus ce que je faisais j'allais par intervalles reposer ma tête sur un tonneau, tournant le visage vers l'écoutille pour respirer un moment.

« Enfin me trouvant forcé de sortir je dis à Rol, subrécargue du bâtiment, qu'il me paraissait nécessaire de jeter la poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre : « Si nous jetons la poudre, me dit-il, « il y a apparence que nous ne devons plus « craindre de périr par le feu; mais que devien- « drons-nous lorsque nous trouverons des enne- « mis à combattre, et quel moyen de nous dis- « culper? »

« Cependant le feu ne diminuait pas, et la puanteur de la fumée autant que son épaisseur ne permettait plus à personne de demeurer au fond de cale. On prit la hache, et dans l'entrepont, vers l'arrière on fit de grands trous par lesquels on jeta une grande quantité d'eau

sans cesser d'en jeter en même temps par les écoutilles. Il y avait trois semaines qu'on avait mis le grand canot à la mer; on y mit aussi la chaloupe, qui était sur le pont, parce qu'elle causait de l'embarras à ceux qui puisaient de l'eau. La frayeur était telle qu'on peut se la représenter : on ne voyait que le feu et l'eau, dont on était également menacé, et par l'un desquels il fallait périr sans aucune espérance de secours, car on n'avait la vue d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre vaisseau. Les gens de l'équipage commençaient à s'écouler, et se glissant de tous côtés hors du bord ils descendaient sous les porte-haubans : de là ils se laissaient tomber dans l'eau, et nageant vers la chaloupe ou vers le canot ils y montaient et se cachaient sous les bancs ou sous les couvertes en attendant qu'ils se trouvassent en assez grand nombre pour s'en aller ensemble.

« Rol étant allé par hasard sur le pont fut étonné de voir tant de gens dans le canot et dans la chaloupe : ils lui crièrent qu'ils allaient prendre le large, et l'exhortèrent à descendre avec eux. Leurs instances et la vue du péril lui firent prendre ce parti : en arrivant à la chaloupe il leur dit : « Mes amis, il faut attendre le capi-« taine. » Mais ses ordres et ses représentations n'étaient plus écoutés; aussitôt qu'il fut embarqué ils coupèrent l'amarre et s'éloignèrent du vaisseau. Comme j'étais toujours occupé à don-

ner mes ordres et à presser le travail quelques-uns de ceux qui restaient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante : « Ah, capitaine! qu'al-« lons-nous devenir? la chaloupe et le canot sont « à la mer! Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est « avec le dessein de ne plus revenir. » Et courant aussitôt sur le pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau étaient sur le mât, et la grande voile était sur les cargues; je criai aux matelots : « Efforçons-nous « de les joindre, et s'ils refusent de nous rece-« voir dans leurs chaloupes, nous ferons passer « le navire par dessus eux pour leur apprendre « leur devoir. »

« En effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la distance de trois longueurs de vaisseau; mais ils gagnèrent au vent et s'éloignèrent. Je dis alors à ceux qui étaient avec moi : « Amis, vous voyez « qu'il ne nous reste plus d'espérance que dans « la miséricorde de Dieu et dans nos propres ef-« forts; il faut les redoubler, et tâcher d'éteindre « le feu. Courez à la soute aux poudres, et jetez-« les à la mer avant que le feu puisse y gagner. » De mon côté je pris les charpentiers, et je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges et les tarières pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse et demie; mais ces outils ne purent pénétrer les bordages parce qu'ils étaient garnis de fer.

« Cet obstacle répandit une consternation qui ne peut jamais être exprimée ; l'air retentissait de gémissemens et de cris. On se remit à jeter de l'eau, et l'embrasement parut diminuer. Mais peu de temps après le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable : plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter, l'huile et la flamme qui en sortaient se répandaient de toutes parts. Dans cet affreux état on poussait des cris et des hurlemens si terribles que mes cheveux se hérissaient, et je me sentais tout couvert d'une sueur froide.

« Cependant le travail continuait avec la même ardeur : on jetait de l'eau dans le navire, et les poudres à la mer : on avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre ; mais il en restait encore trois cents ; le feu y prit et fit sauter le vaisseau, qui dans un instant fut brisé en mille et mille pièces ; nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf ; je me trouvais alors sur le pont, près de l'amure de la grande voile, et j'avais devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau ; ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair, et ils disparurent tellement qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient devenus : tous les autres eurent le même sort.

« Pour moi, qui m'attendais à périr comme tous mes compagnons, j'étendis les bras et les mains vers le ciel, et je m'écriai : « O Seigneur ! « faites-moi miséricorde ! » Quoiqu'en me sentant

sauter je crusse que c'était fait de moi, je conservai néanmoins toute la liberté de mon jugement, et je sentis dans mon cœur une étincelle d'espérance. Du milieu des airs je tombai dans l'eau entre les débris du navire qui était en pièces : dans cette situation mon courage se ranima si vivement que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi je vis le grand mât à l'un de mes côtés, et le mât de misaine à l'autre : je me mis sur le grand mât, d'où je considérai tous les tristes objets dont j'étais environné; alors je dis en poussant un profond soupir : « O Dieu! ce beau navire a donc péri comme « Sodome et Gomorrhe! »

« Je fus quelque temps sans apercevoir aucun homme; cependant tandis que je m'abymais dans mes réflexions je vis paraître sur l'eau un jeune homme qui sortait du fond, et qui nageait des pieds et des mains : il saisit la cagouille de l'éperon qui flottait sur l'eau, et dit en s'y mettant : « Me voici encore au monde. » J'entendis sa voix, et je m'écriai : « O Dieu! y a-t-il ici quelque « autre homme que moi qui soit en vie? » Ce jeune homme se nommait Harman van Kniphuisen, natif d'Eyder. Je vis flotter près de lui un petit mât; comme le grand sur lequel j'étais ne cessait pas de rouler et de tourner, ce qui me causait beaucoup de peine, je dis à Harman : « Pousse-moi cette espare; je me mettrai dessus, « et la ferai flotter vers toi pour nous y mettre

« ensemble. » Il fit ce que je lui ordonnais; sans quoi, brisé comme j'étais de mon saut et de ma chute, le dos fracassé et blessé à deux endroits de la tête, il m'aurait été impossible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étais pas encore aperçu, commencèrent à se faire sentir avec tant de force qu'il me sembla tout d'un coup que je cessais de vivre et d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une pièce de revers de l'éperon; nous jetions la vue de tous côtés dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot; à la fin nous les aperçûmes, mais fort loin de nous : le soleil était au bas de l'horizon. Je dis au compagnon de mon infortune : « Ami, toute espérance est perdue « pour nous : il est tard; le canot et la chaloupe « étant si loin il n'est pas possible que nous nous « soutenions toute la nuit dans cette situation; « élevons nos cœurs à Dieu, et demandons-lui « notre salut avec une résignation entière à sa vo- « lonté. » Nous nous mîmes en prières, et nous obtînmes grâce, car à peine achevions-nous de pousser nos vœux au ciel que levant les yeux nous vîmes la chaloupe et le canot près de nous : quelle joie pour des malheureux qui se croyaient près de périr! Je criai aussitôt : « Sauve, sauve « le capitaine! » Quelques matelots qui m'entendirent se mirent aussi à crier : « Le capitaine vit « encore! » Ils s'approchèrent des débris; mais ils n'osaient avancer davantage dans la crainte

d'être heurtés par les grosses pièces. Harman, qui avait été peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur pour se mettre à la nage, et se rendit dans la chaloupe. Pour moi je criai : « Si vous « voulez me sauver la vie il faut que vous veniez « jusqu'à moi, car j'ai été si maltraité que je n'ai « pas la force de nager. » Le trompette s'étant jeté dans la mer avec une ligne de sonde qui se trouva dans la chaloupe en apporta un bout jusqu'entre mes mains : je la fis tourner autour de ma ceinture, et ce secours me fit arriver heureusement à bord : j'y trouvai Rol, Guillaume van Galen et le second pilote, nommé Meyendert Kryns, qui était de Hoorn : ils me regardèrent long-temps avec admiration.

« J'avais fait faire à l'arrière de la chaloupe une espèce de petite cabane qui pouvait contenir deux hommes; j'y entrai pour y prendre un peu de repos, car je me sentais si mal que je ne croyais pas avoir beaucoup de temps à vivre. J'avais le dos brisé, et je souffrais mortellement des deux trous que j'avais reçus à la tête. Cependant je dis à Rol : « Je crois que nous ferions bien de demeurer « cette nuit près du débris; demain lorsqu'il fera « jour nous pourrons sauver quelques vivres, et « peut-être trouverons-nous une boussole pour « nous aider à découvrir les terres. » On s'était sauvé avec tant de précipitation qu'on était presque sans vivres. A l'égard des boussoles le premier pilote, qui soupçonnait la plupart des gens

de l'équipage de vouloir abandonner le navire, les avait ôtées de l'habitacle, ce qui n'avait pu arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

« Rol, négligeant mon conseil, fit prendre les avirons comme s'il eût été jour; mais après avoir vogué toute la nuit dans l'espérance de découvrir les terres au lever du soleil il se vit bien loin de son attente en reconnaissant qu'il était également éloigné des terres et du débris. On vint me demander dans ma retraite si j'étais mort ou vivant : « Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous « devenir? Il ne se présente point de terre, et « nous sommes sans vivres, sans carte et sans « boussole. Amis, leur répondis-je, il fallait m'en « croire hier au soir lorsque je vous conseillai « fortement de ne pas vous éloigner des débris. « Je me souviens que pendant que je flottais sur « le mât j'étais environné de lard, de fromages « et d'autres provisions. Cher capitaine, me di- « rent-ils affectueusement, sortez de là et venez « nous conduire. Je ne puis, leur répliquai-je, « je suis si perclus qu'il m'est impossible de « me remuer.» Cependant avec leur secours j'allai m'asseoir sur le pont, où je vis l'équipage qui cessait de ramer. Je demandai quels étaient les vivres; on me montra sept ou huit livres de biscuit. Je dis : « Cessez de ramer; vous vous fatiguez « vainement, et vous n'aurez point à manger pour « réparer vos forces. » Ils me demandèrent ce qu'il

fallait donc qu'ils fissent : je les exhortai à se dépouiller de leurs chemises pour en faire des voiles. La difficulté était de trouver du fil : je leur fis prendre les paquets de cordes qui étaient de rechange dans la chaloupe; ils en firent une espèce de fil de caret, et du reste on fit des écoutes et des couets. Cet exemple fut suivi dans le canot. On parvint ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, et l'on en composa de petites voiles.

« Nous pensâmes ensuite à faire la revue de tous nos gens : on se trouvait au nombre de quarante-six dans la chaloupe, et de vingt-six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe une capote bleue de matelot et un coussin qui me furent cédés en faveur de ma situation. Le chirurgien était avec nous, mais sans aucun médicament : il eut recours à du biscuit mâché qu'il mettait sur mes plaies, et par la protection du ciel ce remède me guérit. J'avais aussi voulu donner ma chemise pour contribuer à faire les voiles; mais tout le monde s'y était opposé, et je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

« Le premier jour nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travaillait aux voiles. Elles furent prêtes le soir; on envergua et l'on mit au vent. On était au 20 de novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connaissions fort bien le lever et le coucher. Pendant la nuit on était transi de froid, et la chaleur du

jour était insupportable parce que nous avions le soleil perpendiculairement sur nos têtes. Le 21 et les deux jours suivans nous nous occupâmes à construire une arbalète pour prendre hauteur : on traça un cadran sur le couvert, et l'on prépara un bâton avec les croix. Tennis Thybrandz, menuisier du vaisseau, avait un compas et quelque connaissance de la manière dont il fallait marquer la flèche : en nous en aidant mutuellement nous parvînmes à faire une arbalète dont on pouvait se servir. Je gravai une carte marine dans la planche, et j'y traçai l'île de Sumatra, celle de Java et le détroit de la Sonde, qui est entre ces deux îles. Le jour de notre infortune ayant pris hauteur sur le midi j'avais trouvé que nous étions par les 5° 30′ de latitude du sud, et que le pointage de la carte était à vingt lieues de terre ; j'y traçai encore une rose des vents, et tous les jours je fis l'estime. Nous gouvernions à sept lieues au sud ou au-dessus de l'entrée du détroit dans la vue de choisir plus facilement notre route lorsque nous viendrions à découvrir les terres.

« Des sept ou huit livres de biscuit qui faisaient notre unique provision je réglai des rations pour chaque jour, et pendant qu'il dura je distribuai à chacun la sienne ; mais on en vit bientôt la fin quoique la mesure pour chaque jour ne fût qu'un petit morceau de la grosseur du doigt. On n'avait aucun breuvage : lorsqu'il tombait de la pluie on amenait les voiles qu'on étendait dans l'espace

de la chaloupe pour rassembler l'eau et la faire couler dans deux petits tonneaux, les seuls qu'on eût emportés; on la tenait en réserve pour les jours qui se passaient sans pluie ; je coupai un bout de soulier qui servait de tasse pour puiser. Cette extrémité n'empêchait point qu'on ne me pressât de prendre abondamment ce qui convenait à mes besoins parce que tout le monde, me disait-on, avait besoin de mon secours, et que sur un si grand nombre de gens la diminution serait peu sensible. J'étais bien aise de leur voir pour moi ces sentimens, mais je ne voulais rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous suivre; cependant comme nous faisions meilleure route, et qu'il n'avait personne qui entendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de nous, ou que quelqu'un trouvait le moyen de passer à notre bord, tous les autres nous priaient instamment de les recevoir parce qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être séparés de la chaloupe par quelque fortune de mer : nos gens s'y opposaient fortement, et me représentaient que ce serait nous exposer à périr tous.

« Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre misère; le biscuit nous manqua tout à fait, et nous ne découvrîmes point les terres. J'employai tous mes efforts pour persuader aux plus impatiens que nous n'en pouvions être bien loin; mais je ne pus les soutenir long-temps dans cette espérance : ils commencèrent à murmurer contre

moi-même, qui me trompais, disaient-ils, et qui portais le cap à la mer au lieu de courir sur les terres. La faim devenait fort pressante lorsque le ciel permit qu'une troupe de mouettes vînt voltiger sur la chaloupe avec tant de lenteur qu'elles paraissaient chercher à se faire prendre : elles se baissaient à la portée de nos mains, et chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma aussitôt pour les manger crues : cette chair nous parut délicieuse, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même; mais c'était un seul repas qui suffisait à peine pour nous conserver la vie. Nous passâmes encore le reste du jour sans avoir la vue d'aucune terre : nos gens étaient si consternés que le canot s'étant approché de nous, et ceux qui s'y trouvaient nous conjurant encore de les prendre on conclut que puisque la mort était inévitable il fallait mourir tous ensemble; on les reçut donc, et l'on tira du canot toutes les rames et les voiles.

« Il y eut alors dans la chaloupe trente rames, que nous rangeâmes sur les bancs en forme de couverte ou de pont; on avait aussi une grande voile, une misaine, un artimon et une civadière. La chaloupe avait tant de creux qu'un homme pouvait se tenir assis sous le couvert des rames : je partageai notre troupe en deux parties, dont l'une se tenait sous le couvert tandis que l'autre était dessus, et l'on se relevait tour à tour. Nous étions soixante-douze, qui jetions les uns sur les

autres des regards tristes et désolés, tels qu'on peut se les figurer entre des gens qui mouraient de faim et de soif, et qui ne voyaient plus venir de mouettes ni de pluie.

« Lorsque le désespoir commençait à prendre la place de la tristesse on vit comme sourdre de la mer un assez grand nombre de poissons volans, de la grosseur des plus gros merlans, qui volèrent même dans la chaloupe : chacun s'étant jeté dessus ils furent distribués et mangés crus. Ce secours était léger; cependant il n'y avait personne de malade, ce qui paraissait d'autant plus étonnant que malgré mes conseils quelques-uns avaient commencé à boire de l'eau de la mer. « Amis, leur « disais-je, gardez-vous de boire de l'eau salée; « elle n'apaisera point votre soif, et elle vous cau- « sera un flux de ventre auquel vous ne résisterez « pas. » Les uns mordaient des boulets de pierriers et des balles de mousquets; d'autres buvaient leur propre urine. Je bus aussi la mienne; mais la rendant bientôt corrompue il fallut renoncer à cette misérable ressource.

« Ainsi le mal croissant d'heure en heure je vis arriver le temps du désespoir : on commençait à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entredévorer et à se repaître chacun de la chair de son voisin; quelques-uns parlèrent même d'en venir à cette funeste extrémité, et de commencer par les jeunes gens. Une proposition si terrible me remplit d'horreur, et

mon courage en fut abattu : je me tournai du côté du ciel pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, et que nous fussions tentés au-dessus de nos forces, dont il connaissait les bornes. Enfin j'entreprendrais vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai lorsque je vis quelques matelots disposés à commencer l'exécution, et résolus de se saisir des jeunes gens : j'intercédai pour eux dans les termes les plus touchans : « Amis, qu'allez-vous faire ? quoi ! « vous ne sentez pas l'horreur d'une action si bar- « bare ! Ayez recours au ciel ; il regardera votre « misère avec compassion. Je vous assure que nous « ne pouvons pas être loin des terres. » Ensuite je leur fis le pointage de chaque jour, et quelle avait été la hauteur.

« Ils me répondirent que je leur tenais depuis long-temps le même langage ; qu'ils ne voyaient point l'effet des espérances dont je les avais flattés, et qu'ils n'étaient que trop certains que je les trompais ou que je me trompais moi-même : ils m'accordèrent pourtant le délai de trois jours, au bout desquels ils me protestèrent que s'ils ne voyaient pas les terres rien ne serait capable d'arrêter leur dessein. Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au fond du cœur : je redoublai mes prières pour obtenir que nos mains ne fussent pas souillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le temps coulait, et l'extrémité me paraissait si pressante

que j'avais peine à me défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : *Hélas ! si nous étions à terre, nous paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes*. Je ne laissais pas de renouveler continuellement mes exhortations ; mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage ; la plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni de se tenir debout : Rol était si abattu qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avait dû causer mes blessures j'étais encore un des plus robustes, et je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un couvert de chaloupe à l'autre.

« Nous étions au second jour de décembre, qui était le treizième depuis notre naufrage : l'air se chargea ; il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement ; elle fut même accompagnée d'un calme qui permit de détacher les voiles des vergues et de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous. Chacun but de l'eau de la pluie à son aise, et les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étais alors au timon, et suivant l'estime je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérais que l'air pourrait s'éclaircir tandis que je demeurais dans ce poste, et je m'obstinais à ne le pas quitter ; cependant l'épaisseur de la brume et la pluie qui ne diminuait pas me

firent éprouver un air si vif que n'ayant plus le pouvoir d'y résister j'appelai un des quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, et jallai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur. A peine le quartier-maître eut-il passé une heure à la barre du gouvernail que le temps ayant changé il découvrit une côte : le premier mouvement de sa joie lui fit crier *terre! terre!* Tout le monde retrouva des forces pour se lever, et chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'était effectivement la terre. On fit servir aussitôt toutes les voiles, et l'on courut droit sur la côte; mais en approchant du rivage on trouva les brisans si forts qu'on n'osa se hasarder à traverser les lames. L'île, car c'en était une, s'enfonçait par un petit golfe où nous eûmes le bonheur d'entrer : là nous jetâmes le grapin à la mer; il nous en restait un petit qui servit à nous amarrer à terre, et chacun se hâta de sauter sur le rivage.

« L'ardeur fut extrême pour se répandre dans les bois et dans les lieux où l'on espérait trouver quelque chose qui pût servir d'aliment. Pour moi je n'eus pas plus tôt touché la terre que m'étant jeté à genoux je la baisai de joie et je rendis grâces au ciel de la faveur qu'il nous accordait. Ce jour était le dernier des trois à la fin desquels on devait manger les mousses du vaisseau.

« L'île offrait des cocos ; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaler la liqueur que ces fruits rendent dans leur fraîcheur : on mangeait les plus vieux, dont le noyau était plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, et n'aurait produit que des effets salutaires si nous en ussions usé avec modération ; mais tout le monde en ayant pris à l'excès nous sentîmes dès le même jour des douleurs et des tranchées insupportables, qui nous forcèrent de nous ensevelir dans le sable les uns près des autres : elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain notre santé. On fit le tour de l'île sans trouver la moindre apparence d'habitation quoique diverses traces fissent assez connaître qu'il y était venu des hommes. Elle ne produit que des cocos. Quelques matelots virent un serpent qui leur parut épais d'une brasse. Après avoir rempli notre chaloupe de cocos vieux et frais nous levâmes l'ancre vers le soir, et nous gouvernâmes sur l'île de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le lendemain : celle que nous quittions en est à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra vers l'est aussi long-temps qu'il nous resta des provisions ; la nécessité nous forçant alors de descendre nous rasâmes la côte sans pouvoir traverser les brisans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber il fut résolu que quatre ou cinq des

meilleurs nageurs tâcheraient de se rendre à terre pour chercher le long du rivage quelque endroit ou nous pussions aborder : ils passèrent heureusement à la nage, et se mirent à suivre la côte tandis que nous les conduisions des yeux. Enfin trouvant une rivière ils se servirent de leurs caleçons pour nous faire des signaux qui nous attirèrent à leur suite. En nous approchant nous aperçûmes devant l'embouchure un banc contre lequel la mer brisait encore avec plus de violence : je n'étais pas d'avis qu'on hasardât le passage, ou du moins je ne voulus m'y déterminer qu'avec le consentement général. Tout le monde se mit en rang par mon ordre, et je demandai à chacun son opinion : ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arrière on tînt un aviron percé avec deux rameurs à chacun, et je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame : le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe; il fallut promptement puiser avec les chapeaux, les souliers et tout ce qui pouvait servir à cet office. Mais un second coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner que je crus notre perte certaine. « Amis, « m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre, et « redoublez vos efforts à puiser, ou nous péris- « sons sans ressource. » On puisait avec toute l'ardeur possible lorsqu'on troisième coup de mer survint; mais la lame fut si courte qu'elle ne put

nous jeter beaucoup d'eau sans quoi nous périssions infailliblement; et la marée commençant aussitôt à refouler nous traversâmes enfin ces furieux brisans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce : ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la rivière, où le rivage était couvert de belles herbes, entre lesquelles nous découvrîmes de petites féves telles qu'on en voit dans quelques endroits de la Hollande : notre première occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-devant d'une pointe de terre qui se présentait devant nous y trouvèrent du tabac et du feu; nouveau sujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux signes ils nous marquaient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avaient laissés. Nous avions dans la chaloupe deux haches qui nous servirent pour abattre quelques arbres, dont nous fîmes de grands feux en plusieurs endroits, et nos gens, divisés en petites troupes, s'assirent autour, et se mirent à fumer le tabac qu'ils avaient trouvé.

« Vers le soir nous redoublâmes nos feux, et dans la crainte de quelque surprise je posai trois sentinelles aux avenues de notre petit camp. La lune était au déclin. Nous passâmes la première partie de la nuit sans autre mal que de violentes tranchées qui nous venaient d'avoir mangé trop de féves; mais au milieu de nos douleurs les

sentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchaient en grand nombre : leur dessein dans les ténèbres ne pouvait être que de nous attaquer. Toutes nos armes consistaient dans les deux haches avec une épée fort rouillée, et nous étions tous si mal qu'à peine avions-nous la force de nous remuer ; cependant cet avis nous ranima, et les plus abattus ne purent se résoudre à périr sans quelque défense. Nous prîmes dans nos mains des tisons ardens, avec lesquels nous courûmes au-devant de nos ennemis : les étincelles volaient de toutes parts et rendaient le spectacle terrible ; d'ailleurs les insulaires ne pouvaient être informés que nous étions sans armes, aussi prirent-ils la fuite pour se retirer derrière un bois. Nos gens retournèrent auprès de leurs feux, où ils passèrent le reste de la nuit dans des alarmes continuelles. Rol et moi nous nous crûmes obligés par prudence de rentrer dans la chaloupe pour nous assurer du moins cette ressource contre toutes sortes d'événemens.

« Le lendemain au lever du soleil trois insulaires sortirent du bois et s'avancèrent vers le rivage : nous leur envoyâmes trois de nos gens qui ayant déjà fait le voyage des Indes connaissaient un peu les usages et la langue du pays. La première question à laquelle ils eurent à répondre fut de quelle nation ils étaient. Après avoir satisfait à cette demande, et nous avoir représen-

tés comme d'infortunés marchands dont le vaisseau avait péri par le feu, ils demandèrent à leur tour si nous pouvions obtenir quelques rafraîchissemens par des échanges. Pendant cet entretien les insulaires continuèrent de s'avancer vers la chaloupe, et s'en étant approchés avec beaucoup d'audace ils voulurent savoir si nous avions des armes : j'avais fait étendre les voiles sur la chaloupe parce que je me défiais de leur curiosité; on leur répondit que nous étions bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles. Ils nous quittèrent alors avec promesse de nous apporter du riz et des poules. Nous fîmes environ quatre-vingts ducats de l'argent que chacun avait dans ses poches; et nous les offrîmes aux trois insulaires pour quelques poules et du riz tout cuit qu'ils nous apportèrent : ils parurent fort satisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme : nous nous assîmes librement sur l'herbe, et nous nous remîmes à tenir conseil après nous être rassasiés par un bon repas. Les trois insulaires assistèrent à ce festin, et dûrent admirer notre appétit. Nous leur demandâmes le nom du pays sans pouvoir distinguer dans leur réponse si c'était Sumatra; cependant nous en demeurâmes persuadés lorsqu'ils nous eurent montré de la main que Java était au-dessous, et nous comprîmes facilement qu'ils voulaient nommer Jean Coen, général des Hollandais, qui commandait alors dans cette île. Il nous

parut certain que nous étions au vent de Java, et cet éclaircissement nous causa d'autant plus de satisfaction que n'ayant point de boussole nous avions hésité jusqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquait plus que des vivres pour achever de nous rendre tranquilles; je pris la résolution de m'embarquer avec quatre de nos gens dans une petite pirogue qui était sur la rive, et de remonter la rivière jusqu'à un village que nous aperçûmes dans l'éloignement pour aller faire autant de provisions qu'il me serait possible avec le reste de l'argent que j'avais rassemblé; m'étant hâté de partir j'eus bientôt acheté du riz et des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence en lui recommandant l'égalité dans la distribution pour ne donner à personne aucun sujet de plainte. De mon côté je fis dans le village un fort bon repas avec mes compagnons, et je ne trouvai pas la liqueur du pays sans agrément : c'est une sorte de vin qui se tire des arbres, et qui est capable d'enivrer. Pendant que nous mangions, les habitans étaient assis autour de nous, et conduisaient nos morceaux de leurs regards en les dévorant des yeux. Après le repas j'achetai d'eux un buffle, qui me coûta cinq réales et demi; mais il était si sauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'amener; nous y employâmes beaucoup de temps pour y parvenir. Le jour commençait à baisser : je voulais que nous retournassions à la chaloupe dans l'intention de reve-

nir le lendemain; mes gens me prièrent de les laisser cette nuit dans le village sous prétexte qu'il leur serait plus aisé de prendre le buffle pendant les ténèbres. Je n'étais pas de leur avis, et je m'efforçai de les détourner de ce dessein; cependant leurs instances m'y firent consentir, et je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite.

« Je retournai sur le bord de la rivière, où je trouvai près de la pirogue quantité d'insulaires qui paraissaient en contestation : ayant cru démêler que les uns voulaient qu'on me laissât partir, et que d'autres s'y opposaient j'en pris deux par le bras, et je les poussai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étaient farouches; cependant ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque, et ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi : l'un s'assit à l'arrière, et l'autre à l'avant; enfin ils se mirent à ramer. J'observai qu'ils avaient au côté chacun leur cric ou leur poignard, et par conséquent qu'ils étaient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué celui qui était à l'arrière vint à moi au milieu de la pirogue où je me tenais debout, et me déclara par des signes qu'il voulait de l'argent. Je tirai de ma poche une petite pièce de monnaie que je lui offris : il la reçut, et l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avait autour de sa ceinture. Celui qui était à la proue vint à son

tour, et me fit les mêmes signes. Je lui donnai une autre pièce, qu'il considéra aussi des deux côtés, mais il parut encore plus incertain s'il la devait prendre ou m'attaquer, ce qui lui aurait été facile puisque j'étais sans armes. Je sentis la grandeur du péril, et le cœur me battait violemment. Cependant nous descendions toujours et d'autant plus vite que nous étions portés par le reflux : vers la moitié du chemin mes deux guides commencèrent à parler entre eux avec beaucoup de chaleur; tous leurs mouvemens semblaient marquer qu'ils avaient dessein de fondre sur moi : j'en fus alarmé jusqu'à trembler; ma consternation me fit tourner les yeux vers le ciel, à qui je demandai le secours qui m'était nécessaire dans un danger si pressant. Une inspiration secrète me fit prendre le parti de chanter, ressource étrange contre la peur; je chantai de toute ma force jusqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étaient couvertes. Les deux insulaires se mirent à rire, ouvrant la bouche si large que je vis jusqu'au milieu de leur gosier : leurs regards me firent connaître qu'ils ne me croyaient ni crainte ni défiance. Ainsi je vérifiai ce que j'avais entendu dire sans le comprendre, qu'une frayeur extrême est capable de faire chanter. Pendant que je continuais cet exercice la barque allait si rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe : je fis des signes à nos gens; ils les aperçurent, et je les vis accourir vers le bord

de la rivière. Alors me tournant vers mes deux rameurs je leur fis entendre que pour aborder il fallait qu'ils se missent tous deux à la proue dans l'idée que l'un d'eux ne pourrait du moins m'attaquer par derrière : ils m'obéirent sans résistance, et je descendis tranquillement sur la rive.

« Lorsqu'il me virent en sûreté au milieu de mes compagnons ils demandèrent où tant de gens passaient la nuit : on leur dit que c'était sous les tentes qu'ils voyaient. Nous avions dressé effectivement de petites tentes avec des branches et des feuilles d'arbres. Ils demandèrent encore où couchaient Rol et moi, qui leur avions paru les plus respectés : on leur répondit que nous couchions dans la chaloupe sous les voiles; après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue pour retourner au village.

« Je fis à Rol et aux autres le récit de ce qui m'était arrivé dans mon voyage, et je leur donnai l'espérance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le buffle. La nuit se passa dans une profonde tranquillité; mais après le lever du soleil nous fûmes surpris de ne pas voir paraître nos gens; et nous commençâmes à soupçonner qu'il leur était arrivé quelque accident : quelques momens après nous vîmes venir deux insulaires qui chassaient une bête devant eux; c'était un buffle; mais je n'eus pas besoin de le considérer long-temps pour reconnaître que ce n'était pas la

celui que j'avais acheté. Un de nos gens qui entendait à demi la langue du pays, et qui se faisait entendre de même, demanda aux deux noirs pourquoi ils n'avaient pas amené le buffle qu'ils nous avaient vendu, et où étaient nos quatre hommes : ils répondirent qu'il avait été impossible d'amener l'autre, et que nos gens qui venaient après eux en conduisaient un second. Cette réponse ayant un peu dissipé notre inquiétude je remarquai que le buffle sautait beaucoup et qu'il n'était pas moins sauvage que le premier; je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux noirs le voyant tomber poussèrent des cris et des hurlemens épouvantables.

« A ce bruit deux ou trois cents insulaires qui étaient cachés dans le bois en sortirent brusquement, et coururent d'abord vers la chaloupe dans le dessein apparemment de nous couper le passage, pour s'assurer la liberté de nous massacrer tous. Trois de nos gens, qui avaient fait un petit feu à quelque distance des tentes, pénétrèrent leur projet, et se hâtèrent de nous en donner avis : je sortis du bois, et m'étant un peu avancé je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui se précipitaient vers nous d'un autre côté du même bois. « Tenez ferme, dis-je à nos gens; « le nombre de ces misérables n'est pas assez « grand pour nous causer de l'épouvante. » Mais nous en vîmes paraître une si grande troupe, la

plupart armés de boucliers et d'une sorte d'épée, que regardant notre situation d'un autre œil je m'écriai : « Amis, courons à la chaloupe, car si le « passage nous est coupé il faut renoncer à toute « espérance. » Nous prîmes notre course vers la chaloupe, et ceux qui ne purent y arriver assez tôt se jetèrent dans l'eau pour s'y rendre à la nage.

« Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à bord : malheureusement pour nous rien n'était disposé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger ; les voiles étaient étendues en forme de tente d'un côté de la chaloupe à l'autre, et tandis que nous nous empressions d'y entrer les insulaires, nous suivant de près, percèrent de leurs zagaies plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les intestins qui leur tombaient du corps. Nous nous défendîmes néanmoins avec nos deux haches et notre vieille épée : le boulanger de l'équipage, qui était un homme grand, plein de vigueur, s'aidait de l'épée avec succès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arrière et l'autre à l'avant; je m'approchai du mât, et criai au boulanger « Coupe le câbleau. » Mais il fut impossible de le couper. Je courus à l'arrière, et mettant le câbleau sur l'étambord je criai « Hache. » Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent, et tirèrent la chaloupe vers la mer. En vain les insulaires tentèrent de nous poursuivre dans l'eau; ils per-

dirent fond et furent contraints d'abandonner leur proie.

« Nous pensâmes à recueillir le reste de nos gens qui nageaient dans la rivière : ceux qui n'avaient pas reçu de coups mortels rentrèrent à bord, et le ciel fit souffler aussitôt un vent forcé de terre quoique jusqu'alors il eût été de mer : il nous fut impossible de ne pas reconnaître que c'était un témoignage sensible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, et nous allâmes jusqu'au large d'un seule bordée avec une facilité surprenante à repasser le banc et les brisans qui nous avaient causé tant d'embarras à l'entrée de la rivière. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étaient avancés jusqu'à la dernière pointe du cap pour nous y attendre et nous massacrer; mais le vent continua de nous être favorable, et l'avant de la chaloupe, qui était fort haut, coupa les lames avec ce secours.

« A peine étions-nous hors de danger qu'on s'aperçut que le brave boulanger qui nous avait si bien défendus avait été blessé d'une arme empoisonnée : sa blessure était au-dessus du nombril; les parties d'alentour étaient déjà d'un noir livide : je lui coupai les chairs jusqu'au vif pour arrêter le progrès du venin : mais la douleur que je lui causai fut inutile; il tomba mort à nos yeux, et nous le jetâmes dans les flots. En faisant la revue de nos gens nous trou-

vâmes qu'il en manquait seize, dont onze avaient été tués au rivage. Le sort des quatre malheureux qui étaient restés dans le village fut amèrement déploré; rien n'était si cruel que la nécessité où nous étions de les abandonner; cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être sensibles, et que c'était déjà fait de leur vie.

« Nous gouvernâmes vent arrière en rangeant la côte. Le reste de nos provisions consistait en huit poules et un peu de riz; elles furent distribuées entre cinquante hommes que nous étions encore: mais la faim commençant bientôt à se faire sentir nous fûmes obligés de retourner à terre par une baie que nous découvrîmes. Quantité de gens qui étaient sur le rivage prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeste expérience de la barbarie de ces insulaires pour en espérer des vivres; mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce; les rochers voisins nous offrirent des huîtres et des petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût qu'ayant sauvé un plein chapeau de poivre que j'avais acheté dans le village où j'avais laissé nos quatre hommes il nous servit à les assaisonner. Après nous en être rassasiés chacun en remplit ses poches, et nous rentrâmes dans la chaloupe avec nos deux petits barils d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baie de prendre un peu plus au large pour faire plus de

chemin. Ce conseil fut suivi; mais le vent qui commençait à forçer nous fit essuyer pendant la nuit une grosse tempête : cependant les peines qu'il nous causa devinrent une faveur du ciel; si nous eussions continué de ranger la côte nous n'aurions pu nous défendre de relâcher près d'une autre aiguade qui se présente dans la même île, où nous aurions trouvé des ennemis cruels qui s'étaient déclarés depuis peu contre les Hollandais, et qui en avaient déjà massacré plusieurs. A la pointe du jour nous eûmes la vue de trois îles qui étaient devant nous; nous prîmes la résolution d'y relâcher quoique nous ne les crussions point habitées; on se flattait d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes était remplie de ces espèces de roseaux qu'on nomme bambous, et qui sont de la grosseur de la jambe : nous en prîmes plusieurs dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton à l'exception de celui de dessus, et les remplissant d'eau douce comme autant de barils que nous fermâmes avec des bouchons nous portâmes une bonne provision d'eau douce dans la chaloupe. Il y avait aussi des palmiers, dont la cime était assez molle pour nous servir d'aliment. On parcourut l'île sans y faire d'autres découvertes. Un jour me trouvant au pied d'une assez haute montagne je ne pus résister à l'envie de monter au sommet, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût être utile à nous conduire : nous cher-

chions les lieux où les Hollandais étaient établis; il me semblait que ce soin me regardait particulièrement, et que tous nos gens avaient les yeux tournés sur moi; cependant outre les maux qui m'étaient communs avec eux je n'étais jamais venu aux Indes orientales, et n'ayant ni boussole ni d'autres instrumens de mer je ne me trouvais capable de rien pour notre conservation.

« Lorsque je fus au sommet de la montagne mes regards se perdirent dans l'immense étendue du ciel et de la mer : je me jetai à genoux le cœur plein d'amertume, et j'adressai ma prière au ciel avec des soupirs et des gémissemens que je ne puis exprimer. Aussitôt je découvris deux hautes montagnes dont la couleur me parut bleue : il me vint dans l'esprit qu'étant à Hoorn j'avais entendu dire à Guillaume Schouten, qui avait fait deux fois le voyage des Indes orientales, qu'au cap de Java il y avait deux hautes montagnes qui paraissaient bleues. Nous étions venus dans l'île en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, et ces montagnes étaient à la droite; je voyais entre elles une ouverture, ou un vide au travers duquel je ne découvrais pas de terres, et je n'ignorais pas que le détroit de la Sonde était entre Sumatra et Java; ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avait point d'erreur dans notre route. Je descendis plein de joie, et je me hâtai d'annon-

cer à Rol que j'avais vu les deux montagnes : elles ne paraissaient plus lorsque je lui fis ce récit parce que les nuées les couvraient; mais j'ajoutai ce que j'avais appris à Hoorn de la bouche de Schouten, et j'établis mes conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y trouva de la vraisemblance. « Assemblons nos gens, me dit-il, « et gouvernons de ce côté-là. » Cette déclaration que je fis à l'équipage excita beaucoup d'empressement pour apporter à bord de l'eau, des roseaux et des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur : le vent était favorable à nos nouvelles vues; nous portâmes le cap droit à l'ouverture des deux montagnes, et pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles : vers minuit nous aperçûmes du feu; on s'imagina d'abord que c'était le feu de quelque vaisseau, et que ce devait être une caraque; mais en approchant nous reconnûmes que c'était une petite île du détroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe nous vîmes un autre feu de l'autre côté, et diverses marques nous firent distinguer que c'étaient des pêcheurs. Le lendemain à la pointe du jour nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions sans le savoir sur la côte interne de Java. Un matelot étant monté au haut du mât cria aussitôt qu'il découvrait un gros de vaisseaux; il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie nous fit faire des cris et des sauts : on se hâta de border

les avirons à cause du calme, et l'on nagea droit vers cette flotte. C'était un nouvel effet de la protection du ciel, car autrement nous serions allés nous jeter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre parce que le roi de cette contrée était en guerre avec notre nation, au lieu que, par une faveur admirable de la Providence nous allâmes tomber entre les bras de nos compatriotes et de nos amis.

« Ces vingt-trois vaisseaux étaient hollandais sous le commandement de Frédéric Houtman d'Alkmaar : il se trouvait alors dans sa galerie, d'où il nous observait avec sa lunette d'approche, surpris de la singularité de nos voiles, et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau. Il envoya sa chaloupe au-devant de nous pour s'informer qui nous étions : ceux qui la conduisaient nous reconnurent; nous avions fait voile ensemble du Texel, et nous ne nous étions séparés que dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer Rol et moi dans leur chaloupe, et nous conduisirent à bord de l'amiral, dont le vaisseau se nommait *la Vierge de Dordrecht*. Nous lui fûmes aussitôt présentés : après nous avoir marqué la joie qu'il avait de nous recevoir, jugeant sans explication quel était le plus pressant de nos besoins il fit couvrir sa table et s'y mit avec nous. Lorsque je vis paraître du pain et les autres viandes je me sentis le cœur si

serré que mes larmes inondèrent mon visage, et que je ne me trouvais point la force de manger. Nos gens qui arrivèrent aussitôt furent distribués sur tous les autres vaisseaux de la flotte.»

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

CONTINENT DE L'INDE.

CHAPITRE PREMIER.

Côte de Malabar.

Les premiers regards que nous jetterons sur le continent de l'Inde doivent se fixer d'abord sur la côte de Malabar, la première où aient abordé les vaisseaux de Gama.

Toute l'étendue de terre qui est entre Surate et le cap de Comorin porte ordinairement le nom de côte de Malabar; cependant pour suivre des idées plus exactes cette côte ne commence qu'au mont Dély, qui est situé sous le douzième degré au nord de la ligne : c'est seulement dans cet espace que les habitans du pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier sens la longueur de la côte est d'environ deux cents lieues; elle est divisée en plusieurs royaumes indépendans, dont le plus puissant est celui du samorin ou du roi de Calicut. Il y a peu de villes dans un pays de cette étendue, et l'on n'y rencontre guère que des vil-

lages d'inégale grandeur, qui malgré la différence de leurs souverains et l'opposition de leurs intérêts se conduisent par les mêmes lois et les mêmes usages.

Les habitans originaires sont noirs ou fort bruns, mais la plupart ont la taille belle : ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver ils vivent dans une égale indifférence pour les sciences et les arts. L'habillement des hommes et des femmes est à peu près le même : les deux sexes se ceignent d'une pièce de toile qui les couvre de la ceinture aux genoux; ils ont le reste du corps nu sans en excepter la tête et les pieds; mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soie pour attacher leurs cheveux après les avoir divisés par des tresses et des nœuds.

Dans les autres pays de l'Inde les personnes riches, surtout les femmes, portent pour habits des étoffes de soie et de brocart d'or ou d'argent. Au Malabar ce sont les femmes des plus basses tribus qui emploient les étoffes précieuses à se vêtir, et celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses ne se couvrent jamais que de belle toile de coton : elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent et de corne de buffle; mais il n'est permis de porter des bracelets d'or qu'à ceux que le souverain honore de

cette distinction. Les deux sexes ont des bagues et des pendans d'oreilles d'or qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces : rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes : c'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure aux enfans, et de leur mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier sèche et roulée : cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, et rend l'oreille si longue qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, et par l'ouverture desquelles on passerait aisément le poing.

Les Malabares Gentous se font raser la barbe; quelques-uns ont des moustaches quoique la plupart n'en conservent point. Leurs maisons sont bâties de terre et couvertes de feuilles de cocotier ; la pierre n'est employée qu'à la construction des pagodes et des maisons royales. Dans leurs campagnes, qui paraissent ne former qu'un grand village parce qu'on y rencontre de toutes parts des maisons dispersées, chacun a son enclos et son puits, surtout s'il est à quelque distance des rivières : il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un voisin qui n'est pas de la même tribu.

On distingue les Malabares mahométans et les Gentous : les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croient originaires de l'Arabie, d'où

voient fort petits : ils sont plus subtils que braves; la moindre résistance les met en fuite; mais ils sont insolens et cruels dans la victoire, et lorsqu'ils sont en mer ils ne font aucune distinction entre les étrangers et leurs meilleurs amis. Cette férocité les abandonne au retour; il n'y a rien à craindre dans leurs bazars. Les princes sous l'autorité desquels ils sont établis ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, et les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs sujets lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les distingue des Gentous à leur barbe, qu'ils laissent croître, à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux, et plus sûrement encore à leurs habits, qui sont des vestes et des turbans, au lieu que les Gentous sont presque nus.

Si les prisonniers qu'ils font sur mer sont Malabares, soit Gentous ou mahométans, ils les volent, les dépouillent et les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage s'ils sont Gentous d'une autre contrée; s'ils sont chrétiens ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs habitations, de les charger de chaînes et de les forcer à des travaux pénibles qui abrégent bientôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort et qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un corsaire met pour la première fois une galère à l'eau il y égorge quelques-uns de ses esclaves chrétiens, et l'arrosant de leur sang il en

espère plus de bonheur dans ses courses : s'il n'a pas de victimes qu'il puisse encore immoler il attend pour cet exécrable sacrifice qu'il lui tombe quelques chrétiens entre les mains. Comme les Portugais sont la première nation de l'Europe qui ait formé des établissemens aux Indes c'est aussi celle qui a le plus souvent éprouvé la cruauté des mahométans du Malabar. Les gouverneurs de Goa en ont pris occasion d'armer tous les ans un certain nombre de galiotes qui font une guerre continuelle à ces ennemis du repos public : ceux dont on peut se saisir sont conduits à Goa et condamnés à ramer sur les galères ou à d'autres travaux. Mais les pirates malabares ne sont pas plus sensibles au malheur de leurs amis qui sont esclaves des Portugais qu'à la misère des chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Ces mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les lois du pays qui ne sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur secte : l'exercice de leur culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs bazars ; ils y ont peu de mosquées, et la plupart sont mal entretenues. En un mot les devoirs de la religion et de l'humanité les touchent moins que la passion de s'enrichir par des voies indignes de l'une et de l'autre.

Les Gentous formant le corps de la nation non seulement parce qu'ils sont les habitans originaires, mais parce que leur nombre excède beau-

coup celui des mahométans, on les divise en plusieurs tribus, dont la première et la plus éminente est celle des princes; les nambours ou grands-prêtres forment la seconde, les bramines la troisième, et les nahers ou naïres, qui sont les nobles du pays, composent la quatrième; la tribu des tives, qui est la cinquième, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le tary et à distiller l'eau-de-vie : ils portent quelquefois les armes, mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du prince. Les maïnats, sixième tribu, n'ont pas d'autre occupation que de blanchir du linge et des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les chètes, qui sont les tisserands, composent aussi une tribu particulière; et Dellon, voyageur français, assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. Les moucouas sont la plus nombreuse : leur unique exercice est la pêche; ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la mer, où tous leurs villages sont bâtis; on les estime indignes de porter les armes, et dans le plus grand besoin de soldats ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La dernière et la plus vile de toutes les tribus du Malabar est celle des pouliats : cette malheureuse espèce d'hommes est regardée de toutes les autres comme la plus méprisable partie de l'humanité et comme indigne du jour. Les pouliats n'ont pas de maison stable; ils vont er-

rans dans les campagnes; ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes ou sous des huttes de feuilles de palmier; leur unique fonction dans la société est de garder les bestiaux et les terres. On devient infâme en les fréquentant, et souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas : les purifications sont indispensables pour ceux qui leur parlent de plus près.

Les princes, les nambouris, les bramines et les naïres peuvent se fréquenter, vivre ensemble et se toucher; mais personne de ces quatre tribus ne peut prendre la même liberté avec des tribus inférieures sans contracter une tache qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure et déshonorée sans retour lorsqu'elle épouse un homme d'une tribu inférieure à la sienne : elle peut s'allier dans une tribu supérieure. Mais ces lois regardent particulièrement les pouliats : si quelqu'un des quatre premières tribus rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique il jette un cri d'aussi loin qu'il peut le voir, et c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart : au moindre retardement on a le droit de les tuer d'un coup de flèche ou de mousquet pourvu que le terroir ne soit pas privilégié, c'est à dire consacré à quelque pagode. La vie de ces malheureux paraît si méprisable qu'un naïre qui veut éprouver ses armes tire indifféremment sur le premier pouliat qu'il rencontre sans distinction d'âge ou de sexe : jamais ce meurtre n'est recherché ni

puni. Cette liberté de les outrager et de les tuer impunément en a fort diminué le nombre, et peut-être seraient-ils tous exterminés depuis longtemps si le besoin qu'on a d'eux pour la garde des biens de la campagne n'obligeait d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile; l'écorce des arbres ou des feuilles entrelacées leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort sales ; on leur voit manger toutes sortes d'immondices et de charognes; ils n'en exceptent pas celles des bœufs et des vaches, ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux dans un pays où ces animaux sont en vénération; aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des temples que des grands et de leurs palais. Les prêtres ne reçoivent de leur part aucune autre offrande que de l'or ou de l'argent, encore faut-il qu'ils le posent fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils aient disparu : on le lave pour le présenter aux dieux, et celui qui va le prendre est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux grands, il faut aussi que leur requête soit présentée d'assez loin et la réponse se fait à la même distance. Souvent sans avoir commis la moindre faute ils sont condamnés sous peine de la vie à payer de grosses amendes, et pour éviter la mort ils apportent fidèlement la taxe qu'on leur impose. Les voyageurs expliquent comment des malheureux qui sont bannis du

commerce des hommes, qui ne possèdent rien et qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares d'enterrer tout l'or et l'argent qu'ils ont amassé, et d'ajouter chaque jour quelque chose à leur trésor sans jamais en rien ôter : ils meurent ordinairement sans en avoir donné connaissance à leurs héritiers dans l'espoir de retrouver ces richesses et de pouvoir s'en servir lorsque suivant leurs principes ils reviendront animer un autre corps. Les pouliats, qui vivent dans l'oisiveté, emploient la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces trésors cachés, et le bonheur qu'ils ont souvent d'y réussir les fait accuser de sortilége. L'usage qu'ils font de cet argent est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs princes, qui menacent continuellement leur vie. Cet incompréhensible avilissement de l'espèce humaine que nous offrent si souvent les états despotiques est la condamnation de cette détestable forme de gouvernement.

Les naïres ou les nobles du Malabar ne sont pas moins distingués par leur adresse et leur civilité que par leur naissance; ils ont seuls le droit de porter les armes, et leur tribu est la plus nombreuse de chaque état. Comme ils dédaignent la profession du commerce la plupart ont fort peu de bien; mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager en

qualité de gardes au service des rois, des princes, des gouverneurs de provinces et de villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur solde; ils s'attachent même à d'autres naïres plus riches et plus puissans, auxquels ils servent d'escorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect pour marquer l'égalité de la naissance.

Les étrangers qui résident ou qui passent dans le pays sont obligés de prendre des naïres pour les garder; mais le nombre n'étant fixé par aucune loi ils ne consultent là-dessus que leurs facultés sur le désir qu'ils ont de paraître avec éclat; c'est d'ailleurs une nécessité indispensable de se faire accompagner de quelques naïres lorsqu'on entreprend de voyager dans les terres du Malabar; sans cette précaution le vol et l'insulte sont les moindres dangers auxquels on s'expose de la part d'une tribu qui doit sa subsistance à cet usage; l'assassinat même est une violence assez ordinaire, et comme on prend soin d'en avertir les étrangers ces vols et ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur sur leur négligence ou leur avarice, d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des naïres lorsqu'on emploie volontairement leurs services : ils se louent jusqu'à la frontière de l'état dont ils sont sujets; là ils cherchent eux-mêmes d'autres naïres de l'état voisin, à la conduite desquels ils abandonnent le voyageur qui s'est mis sous leur

protection : leur zèle va si loin que s'ils sont attaqués dans la route ils périssent tous jusqu'au dernier plutôt que de survivre à ceux dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux, ou si l'on rapporte quelque exemple de trahison ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils sont suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des coupables; leurs plus proches parens leur servent de bourreaux pour réparer la honte de leur famille, et les mettent en pièces de leurs propres mains, avec des circonstances dont le récit fait frémir.

Dellon observe qu'un étranger qui voyage dans le Malabar est plus en sûreté sous l'escorte d'un enfant naïre que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu, parce que les voleurs du pays ont pour maxime de n'attaquer jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés, et qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la faiblesse et l'enfance. Les jeunes naïres, que leur âge ne rend pas assez forts pour soutenir et pour manier les armes, portent une petite massue de bois d'un demi-pied de longueur. Il est surprenant, ajoute Dellon, que malgré l'opinion bien établie qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans que sous celle de vingt naïres bien armés tout le monde préfère le plaisir de paraître avec une suite nombreuse à la certitude d'être à couvert de toutes

sortes d'insultes sous une escorte qui flatte moins la vanité.

Un naïre qui sert de garde reçoit ordinairement quatre tares par jour; en campagne sa paie est de huit tares : c'est une petite monnaie d'argent qui vaut à peu près deux liards, et dont seize valent un fanon, petite monnaie d'or de la valeur de huit sous. Les rois malabares ne fabriquent point d'autres espèces; mais ils laissent un cours libre dans leurs états à toutes les monnaies étrangères d'or et d'argent.

Rien n'approche de la délicatesse et des scrupules de cette nation dans ce qui concerne les alliances et les mariages : un homme il est vrai peut indifféremment se marier dans sa tribu ou dans celle qui suit immédiatement la sienne; mais s'il est convaincu d'avoir eu quelque relation avec une femme d'une tribu supérieure les deux coupables sont vendus pour l'esclavage ou punis de mort.

Dellon observe comme une circonstance extrêmement singulière que les hommes de la tribu d'une femme coupable ont droit de tuer pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'est commis, et sans distinction d'âge ni de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la tribu du séducteur. Les naïres exercent ce droit barbare sur les tives et les chètes; ceux-ci sur les maucouas; et les maucouas sur la misérable tribu des pouliats : mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de

sang répandu on garde ordinairement les coupables pendant huit jours, et ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice; dans cet intervalle chacun a le temps et la liberté d'abandonner son village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime entre les Malabares; outre les pouliats qu'on peut tuer impunément il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une tribu plus élevée à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances, et dans ces occasions mêmes c'est moins la justice que le ressentiment des familles qui règle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin; ces peuples en abhorrent jusqu'au nom : un voleur devient infâme; il est puni avec tant de sévérité que souvent le vol de quelques grappes de poivre conduit au supplice. On ne connaît point au Malabar l'usage des prisons pour les criminels; on leur met les fers aux pieds, et dans cet état on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du prince, juge souverain de toutes les affaires civiles et criminelles. Si l'accusation est douteuse et le nombre des témoins insuffisant on reçoit le serment de l'accusé dans cette forme : il est conduit devant le prince, par l'ordre duquel on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'accusé d'une feuille

de bananier, sur laquelle on met le fer brûlant pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait perdu sa rougeur, c'est à dire l'espace d'environ trois minutes. Alors l'accusé se jette à terre, et présente sa main aux blanchisseurs du roi, qui se tiennent prêts avec une serviette mouillée dans une espèce d'eau de riz que les Indiens nomment *cangue*, et dont ils l'enveloppent, ils lient ensuite la serviette avec des cordons, dont le prince scelle lui-même les nœuds de son cachet. Elle demeure dans cet état pendant huit jours, après lesquels on découvre en public la main du prisonnier : lorsqu'elle se trouve saine et sans apparence de brûlure il est renvoyé absous; mais s'il reste la moindre impression du feu on le conduit sur-le-champ au supplice. C'est par la bouche du prince que l'arrêt est prononcé ; l'exécution ne se diffère jamais. Si le crime est digne de mort on fait sortir le coupable de l'enceinte du palais, et les naïres de la garde, se faisant honneur d'exécuter l'ordre du prince, ambitionnent la fonction de bourreau. Lorsque le crime est assez noir pour dégrader le coupable de sa tribu ses parens s'empressent eux-mêmes de lui donner la mort pour laver dans son sang la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les criminels à coups de lance, et de les mettre en pièces à coups de sabre pour attacher leurs membres à plusieurs troncs d'arbres.

Chaque royaume du Malabar a plusieurs fa-

milles de princes qui composent ensemble la tribu royale, distinguée de toutes les autres tribus : à la mort d'un roi le plus ancien des princes est déclaré son successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la royauté; jamais aussi par conséquent on ne voit de jeunes souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême pense après son couronnement à se procurer un lieutenant-général sur lequel il puisse se reposer des soins du gouvernement : à la vérité, cette charge qui donne le premier rang après lui est ordinairement mise à l'enchère; mais il a le droit de choisir entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce gouverneur de l'état qui expédie les lettres, les passeports et tous les ordres de la cour : aussitôt que le roi se croit sûr de sa fidélité il lui abandonne entièrement l'administration publique pour se retirer dans un de ses palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse et tranquille. Le nouveau gouverneur fait son premier soin de fournir au monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur, et jouissant en effet du pouvoir suprême il reçoit les impôts, il distribue les grâces et les récompenses; il fait à son gré la paix ou la guerre, et quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son maître il se dispense souvent de cette servitude, surtout lorsque la vieillesse du souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

Cependant à quelque décrépitude que le roi soit parvenu jamais un lieutenant-général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui, ni prendre la liberté de faire entrer dans son palais un de ses propres gardes, ni lui parler sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche, ce qui passe au Malabar pour la marque du plus profond respect : celui qui manquerait à quelqu'un de ces devoirs s'exposerait à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité, parce que le roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses lieutenans-généraux sans être obligé de les rembourser de leur finance. Mais ces violentes extrémités sont presque sans exemple; il est rare dans les pays orientaux qu'un sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son maître.

On donne au roi de Cananor le nom de colitri, titre héréditaire comme celui de samorin pour les rois de Calicut; lorsque ces monarques sortent de leurs palais ils sont portés sur un éléphant ou dans un palanquin; ils ne paraissent jamais en public sans porter une couronne d'or sur la tête du poids de cinq cents ducats et de la forme d'un bonnet de nuit qui s'élève en pointe. C'est de la main de son lieutenant-général que chaque monarque reçoit cette couronne; elle ne sert qu'à lui. Après sa mort elle est déposée dans le trésor de la pagode royale, et le roi qui succède en re-

çoit une du même poids de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Les souverains du Malabar se font toujours accompagner d'une nombreuse garde de naïres avec quantité de trompettes, de tambours et d'autres instrumens : quantité d'officiers qui marchent loin avant les gardes crient de toutes leurs forces que le roi vient pour avertir ceux qui n'ont pas droit de paraître devant lui qu'ils doivent se retirer. Tous les princes qui se font voir hors de leurs palais sans être à la suite du roi sont escortés aussi d'un grand nombre de gardes, d'instrumens et d'officiers qui les précèdent pour éloigner les personnes des tribus inférieures. Les princesses jouissent du même privilége. Si le lieutenant-général de l'état n'est pas prince il peut avoir des naïres pour sa garde; mais il n'a pas de trompettes ni d'officiers qui obligent le peuple de se retirer.

Les princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres tribus dans l'ordre politique, sont inférieurs dans l'ordre de la religion aux nambouris et aux bramines, dont les tribus ne sont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentous de l'Inde. Observons pour éclaircir toutes ces différences qu'une des coutumes les plus sacrées est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs pères, parce qu'ils n'en tirent pas leur noblesse, et qu'ils la tirent seulement de leur mère, à la tribu desquelles ils appartien-

nent toujours. On marie ordinairement les princesses avec des nambouris ou des bramines, et les enfans qui sortent de ces mariages sont princes et capables de succéder à la couronne; mais comme il n'y a pas toujours assez de princesses pour tous les nambouris et les bramines ils peuvent épouser aussi des femmes de leur propre tribu; alors les enfans sont de la tribu de leur mère. Les princes n'épousent point de princesses; ils prennent leurs femmes dans la tribu des naïres, d'où il arrive que leurs enfans sont naïres et ne sont pas princes. Les naïres se marient ordinairement dans leur propre tribu, qui est la plus nombreuse, et leurs enfans sont naïres; cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans des tribus qui suivent immédiatement la leur, comme celles des maïnats et des chètes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mère, et n'ont aucun droit à la noblesse. En un mot les hommes de toutes les tribus peuvent s'allier ou dans leur propre tribu ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier, et l'infraction de cette loi leur coûte la vie ou la liberté.

Les princes, les nambouris, les bramines et les naïres ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager à se contenter d'un seul mari; mais ils ne peuvent l'y contraindre; elle a droit de s'en procurer plusieurs pourvu

qu'ils soient tous ou de sa tribu ou d'une tribu supérieure.

On marie les filles dans un âge fort tendre; il s'en trouve peu qui attendent jusqu'à douze ans. La loi qui leur permet d'avoir plusieurs maris les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes idolâtres à se faire brûler vives avec le mari qu'elles ont perdu.

Les habitans riches du Malabar, entre lesquels on comprend les rois mêmes et les princes, n'affectent pas comme dans les autres pays des Indes de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or et d'argent; ils n'emploient que des paniers de jonc et des plats de terre ou de cuivre; le reste de leurs meubles consiste dans des tapis ou des nattes. Au lieu de bougie et de chandelle ils brûlent de l'huile de coco dans des lampes : s'ils mangent la nuit ils tournent le dos à la lumière. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger à se chauffer. Les cheminées ou les fourneaux qui servent à préparer leurs alimens sont en dehors. Le riz qu'ils recueillent au lieu de blé fait leur principale nourriture; ils y joignent du lait et des légumes; mais leurs mets ont peu de délicatesse, et leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les riches couvrent de tapis, et les pauvres de nattes fort simples : les

uns et les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Mais leurs pagodes ou leurs temples sont d'une magnificence surprenante; la plupart sont couverts de lames de cuivre, et quelques-uns de plaques d'argent : on trouve toujours à l'entrée des bassins d'une grandeur proportionnée à la richesse du temple, où ceux qui viennent présenter leurs vœux et leurs offrandes commencent par se purifier. Les plus célèbres de ces édifices ont de grandes terres qui leur viennent de la libéralité des princes, et qui passent pour des lieux si sacrés que c'est un crime irrémissible que d'y avoir répandu du sang. Le coupable, de quelque tribu et de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort, ou s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite on lui substitue son plus proche parent. Outre les biens inaliénables on offre sans cesse aux idoles du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent et des pierreries. Les bramines tirent non seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les temples bien fondés ils distribuent chaque jour aux pauvres du voisinage et aux passans étrangers quantité de riz et d'autres secours sans égard pour leur religion, avec cette seule différence que les pauvres gentous des tribus supérieures ont la liberté d'entrer dans la pagode et d'y séjourner, au lieu que les pauvres des tribus inférieures, ou qui ne sont pas gentous, reçoivent l'aumône hors

du temple, et n'y peuvent jamais entrer; on leur accorde néanmoins le logement dans les lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Les gentous ont dans leurs temples une infinité d'idoles qui ne représentent rien de connu dans le monde, et qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'ouvrier; ils y gardent avec la même vénération les images de plusieurs animaux auxquels ils rendent un culte religieux; mais ils adorent particulièrement le soleil et la lune. Leurs réjouissances au renouvellement de la lune et leurs alarmes au temps des éclipses leur sont communes avec tous les Orientaux, et presque avec tous les idolâtres de l'univers; mais dans l'opinion que la lumière et la chaleur du soleil sont encore plus nécessaires leur frayeur est beaucoup plus vive pendant les éclipses de cet astre; ils ne cessent point de hurler et de prier qu'il n'ait repris sa splendeur ordinaire.

Ils saluent leurs dieux et leurs rois avec les mêmes cérémonies, et leur respect va si loin pour leur prince qu'à quelque distance qu'ils soient de sa personne ils n'osent jamais s'asseoir dans un lieu où ses regards peuvent tomber. Les jeunes naïres observent le même devoir à l'égard des anciens de leurs tribus sans se relâcher pour les plus pauvres, ni même pour leurs ennemis.

Comme il y a peu de régularité dans leur calendrier, et qu'ils comptent le temps par les

lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs fêtes; tout dépend du caprice des bramines, qui se préparent à ces solennités par des jeûnes très austères. Le jour qu'ils ont indiqué tous les peuples voisins d'une pagode s'y rendent tumultueusement pour accompagner les idoles qu'on promène dans les villages de la dépendance du temple sur des éléphans magnifiquement ornés : une troupe de naïres les environne avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur servent à chasser les mouches autour des idoles et des prêtres. L'air retentit du bruit confus des instrumens mêlés aux acclamations du peuple pendant qu'un des principaux bramines, armé d'un sabre à deux tranchans, dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le cortége avec toutes les agitations d'un furieux, en se donnant par intervalle des coups de sabre sur la tête et sur le corps : on voit couler abondamment le sang de ses blessures. On brûle après leur mort les princes, les nambouris, les bramines et les naïres, et l'on enterre les morts de toutes les tribus inférieures.

Les Malabares à qui la loi permet de porter les armes s'en servent avec beaucoup d'adresse : à peine les enfans ont la force de marcher qu'on leur met entre les mains de petits arcs et des flèches proportionnées, avec lesquelles ils font la guerre aux oiseaux à l'âge de dix ou douze ans

ils sont envoyés dans les académies entretenues aux dépens du prince, où la subsistance et l'instruction sont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il se sert; leurs mousquets sont néanmoins fort légers : ils ont tous un moule pour les balles. En tirant ils appuient la crosse du fusil contre leur joue sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode : on leur voit rarement manquer leur coup. Ils se servent aussi de sabres et de lances; mais rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle ils tirent de l'arc : Dellon leur a vu souvent tirer deux flèches, l'une immédiatement après l'autre, et percer de la seconde le bois de la première. La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds, et leurs flèches sont longues de trois; le fer a trois doigts de large sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites, mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance et le mousquet ils ont au côté gauche un petit coutelas sans fourreau large d'un demi-pied et long d'un pied et demi, qui est soutenu par un crochet de fer : cette arme ne s'emploie que dans les combats où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nu dans une main avec une rondache de l'autre. Toutes les armes son entretenues avec une propreté dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Dans les académies la jeune noblesse est sou-

vent exercée aux fonctions militaires devant le prince et les grands. On nomme des juges : les directeurs choisissent les plus habiles écoliers, et les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en champ clos pendant un temps limité; mais ces divertissemens dégénèrent presque toujours en véritables combats, et finissent par une effusion de sang qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes champions.

Quoique les naïres soient naturellement braves et qu'ils portent toujours leurs armes nues ils en font rarement usage pour satisfaire leurs ressentimens particuliers; la plupart de leurs différends se terminent par des injures : s'ils en viennent quelquefois aux mains ils commencent par mettre bas leurs armes, et leur combat se fait à coups de poing. Lorsqu'il s'élève une querelle d'importance entre deux naïres riches et puissans, et que l'honneur de leurs familles y est intéressé, chacun des deux adversaires choisit un ou plusieurs de ses vassaux dans une tribu inférieure : ils sont abondamment nourris pendant quelques semaines; on leur apprend à manier les armes : aussitôt qu'on les croit bien instruits on convient du jour et du lieu où le différend doit se terminer. Le prince s'y rend avec toute sa cour. Les adversaires s'y trouvent à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux vassaux qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à

deux tranchans, et le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les braves d'un des deux partis. La victoire décide de la meilleure cause : alors les deux naïres se réconcilient tranquillement avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, et dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble et trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du prince ou de l'état. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs maîtres il est assez ordinaire que les vainqueurs mêmes qui ont survécu à leurs ennemis jouissent peu de la victoire, parce qu'ils ne sortent d'un combat si désespéré qu'avec des blessures mortelles.

En général les Malabares sont fort patiens; ils s'abandonnent rarement à la colère; s'ils se vengent c'est toujours par les voies de l'honneur : ils ont tant d'horreur pour le poison qu'à peine savent-ils de quoi il peut être composé quoique ce détestable usage soit si fort commun dans tous les autres pays de l'Inde.

Dans leurs guerres ils ne connaissent aucun ordre; on ne les voit observer ni rang, ni marche régulière, ni la moindre apparence de discipline. Les rois de cette contrée ne cherchent point à s'agrandir par l'usurpation des états voisins; s'ils pénètrent chez leurs ennemis c'est pour se venger par quelques ravages, et lorsqu'ils font la paix ils se restituent mutuelle-

ment toutes leurs conquêtes à l'exception du butin.

L'air est sain sur toute la côte; on y trouve abondamment du gibier de toutes les espèces. La mer voisine est fort poissonneuse, et le poisson en est excellent. L'Asie a peu de pays où l'on trouve avec plus de facilité et d'abondance tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes; les fruits et les plantes y sont d'une excellence et d'une variété singulières; cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques états voisins quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du cardamome que dans le royaume de Cánanor sur une montagne éloignée de la mer d'environ six à sept lieues : le profit en est grand pour les propriétaires non seulement parce qu'il n'en croît point ailleurs mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, et même de labourer la terre; il suffit de mettre le feu aux herbes qui se sont multipliées pendant les pluies, et que le soleil dessèche après l'hiver; leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le cardamome. Il se transporte dans tous les royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, et jusqu'en Europe, où il ne s'emploie guère néanmoins que pour les usages de la médecine; mais la plupart des peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien apprêté s'il n'y a du cardamome. Sa rareté en augmente la valeur jusqu'à le rendre or-

dinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Il se trouve de la cannelle dans le pays de Malabar; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan qu'elle n'est guère employée que pour la teinture. On ne dit rien des arbres, qui sont communs à toutes les parties de l'Inde; mais comme il n'y a point de pays où les cocotiers soient en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la nature.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de tenga au cocotier et à son fruit : la hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante pieds; il est d'une grosseur médiocre, fort droit et sans autres branches qui dix ou douze feuilles qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un pied et demi, et longues de huit ou dix; elles sont divisées comme celles du palmier qui porte les dattes : on les emploie sèches et tressées pour couvrir les maisons; elles résistent pendant plusieurs années à l'air et à la pluie. De leurs filamens les plus déliés on fait de très belles nattes qui se transportent dans toutes les Indes; des plus gros filets on fait des balais; le milieu, qui est comme la tige de la feuille, et qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit aux cocotiers un nombre de feuilles presque toujours égal parce qu'il en

succède continuellement de nouvelles aux anciennes.

Le bois de l'arbre est spongieux et se divise en une infinité de filamens, ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maisons et des vaisseaux que dans sa vieillesse lorsqu'il devient plus solide : ses racines sont en fort grand nombre et très déliées ; elles n'entrent pas fort loin dans la terre ; mais le cocotier n'en résiste pas moins à la violence des orages, sans doute parce que n'ayant point de branches il donne moins de prise à l'effort du vent. Au sommet on trouve entre les feuilles une sorte de cœur ou de gros germe qui approche du chou-fleur par la figure et le goût, mais qui a quelque chose de plus agréable; un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes; cependant on en fait peu d'usage parce que l'arbre meurt aussitôt qu'il est cueilli, et ceux qui veulent s'accorder le plaisir d'en manger font toujours couper le tronc. Entre ce chou et les fleurs il sort plusieurs bourgeons fort tendres à peu près de la grosseur du bras ; en coupant leur extrémité on a déjà vu qu'on en fait distiller une liqueur qui a été décrite. Les tives, dont la tribu s'attache particulièrement à l'agriculture, montent chaque jour soir et matin au sommet des cocotiers : ils portent à leur ceinture un vase dans lequel ils renversent ce qui a été distillé depuis le soir ou le matin du jour précédent. Cette liqueur porte au Malabar comme

dans l'Indoustan le nom de tary ou soury; c'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la côte. En la distillant on fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient très violente en la passant trois fois à l'alambic. Si le tary frais est jeté dans une poêle pour y bouillir avec un peu de chaux vive il s'épaissit en consistance de miel; s'il bout un peu plus long-temps il acquiert la solidité du sucre, et même à peu près sa blancheur, mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le peuple fait toutes ses confitures : les Portugais l'appellent jagre-jagara, qui est le nom malabare.

Les cocotiers dont on fait distiller le tary par l'incision des bourgeons ne portent aucun fruit parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme et se nourrit; mais ceux qu'on épargne pour en tirer des cocos poussent de chacun de leurs bourgeons une sorte de grappe composée de dix, douze ou quinze cocos au plus : la superficie de leur première écorce est d'abord verte et fort tendre; elle contient une liqueur claire, agréable, saine et rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce qui la renferme immédiatement se mange avec plaisir lorqu'elle est tendre, et a le goût des fonds d'artichauts; mais à mesure que les cocos mûrissent une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle et douce, qui a le goût de la

crême. Les Malabares donnent au cocos à demi mûrs le nom d'*élixir*, et les Portugais celui de *lagné*. Dans leur parfaite maturité il ne reste que très peu d'eau, et le goût en devient moins agréable à mesure que la quantité diminue : c'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide et aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur et le goût. Les cuisiniers indiens en expriment le suc dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes : récente elle égale en bonté l'huile d'amandes douces; en vieillissant elle acquiert le goût d'huile de noix ; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons, et porte de nouveaux fruits trois fois l'année; la grosseur des cocos est à peu près celle de la tête humaine : comme le moindre vent les fait tomber il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent; mais on en est peu tenté parce qu'étant sans branches ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du soleil. La première écorce des cocos est fort polie et toujours verte quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce ce qui reste est épais de trois doigts ; on le divise en filamens qui servent à faire toutes sortes de

cordages, et même des câbles pour les plus gros vaisseaux. La seconde enveloppe est une coque fort dure, et de l'épaisseur d'un pouce; c'est cette coque qui renferme la chair dont on tire l'huile : on en fait des tasses, des cuillers, des poires à poudre et d'autres petits ouvrages : le reste se brûle pour en faire du charbon qui sert aux forges des artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair il reste un marc dont le peuple nourrit les pourceaux et la volaille, et dont quantité de pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Dellon conclut que l'éloge du cocotier n'est point exageré lorsqu'on le représente comme la plus utile et la plus merveilleuse de toutes les productions de la nature : on fait de son tronc des maisons commodes, dont le toit est couvert de ses feuilles, et dont les meubles ou les ustensiles sont composés de son bois ou de ses coques; on en fait des barques avec leurs mâts et leurs vergues, les cordages et les voiles se font de ses filamens les plus déliés, dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un bâtiment qui se trouve ainsi composé d'une partie de l'arbre peut être chargé de fruit, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes et de charbon qui sont tirés des autres parties.

Schouten et Dellon vantent beaucoup un espèce d'arbre plus particulière à cette contrée qu'aux autres pays de l'Inde, qui est de la hauteur de

nos plus grands noyers, et dont la feuille ressemble beaucoup à celle du laurier : il porte des fleurs d'une odeur très agréable, et de son tronc il distille une gomme qui sert à calfater les vaisseaux ; mais ce qu'il y a de plus singulier dans une si grande espèce c'est que ses branches, comme celles du palétuvier, après s'être étendues en hauteur s'abaissent enfin vers la terre, et qu'à peine y ont-elles touché qu'elles y prennent racine : avec le temps elles deviennent si grosses qu'il n'est plus possible de les distinguer d'avec le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même voyageur ajoute que si l'on n'avait soin d'en couper une partie pour les empêcher de s'étendre un seul arbre couvrirait par degré les plus vastes campagnes, et formerait une épaisse forêt.

La côte du Malabar produit toutes sortes de légumes ; on y trouve particulièrement une sorte de féves qui ont quatre grands doigts de largeur, et dont les cosses sont longues d'environ un pied et demi : elles sont moins délicates que les nôtres, mais elles croissent en fort peu de temps. La plante pousse de grandes feuilles dont on forme des berceaux qui donnent un très bel ombrage. On cultive avec soin dans le même pays une autre plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la pimprenelle : ses fleurs approchent beaucoup pour la figure de celles du jasmin double ; mais au lieu d'être blanches elles sont d'un rouge très vif et très beau. Comme elles n'ont point

d'odeur on ne les cultive que pour le plaisir de la vue. La plante croît si vite et s'étend si fort qu'en peu de temps on en forme des haies de la hauteur d'un homme : rien n'a plus d'agrément dans un jardin lorsqu'elles sont bien touffues; on prendrait de loin leurs fleurs pour autant de rubis ou pour des étincelles de feu dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin au lever du soleil, et, conservant leur beauté pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet astre pour faire place à d'autres qui doivent paraître le lendemain. Cette plante continue de fleurir ainsi sans interruption pendant le cours de l'année. Une autre de ses propriétés c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois parce qu'elle produit des graines qui, tombant dans leur maturité, prennent racine et se renouvellent d'elles-mêmes, aussi les jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre soin que de les arroser dans les temps secs.

Avec tous ces avantages naturels les habitans du Malabar entendent moins le jardinage, et n'ont pas la même curiosité pour les fleurs que les peuples sujets du Mogol; d'ailleurs les femmes de cette côte au lieu de se frotter d'essences et de parfums comme les autres Indiennes n'emploient que de l'huile de coco.

Entre plusieurs animaux remarquables les perroquets du Malabar excitent l'admiration des voyageurs par leur quantité prodigieuse autant

que par la variété de leurs espèces. Dellon assure qu'il a souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cents d'un coup de filet. Les paons y sont aussi en très grand nombre; mais la chasse en est plus difficile, et cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on retire de leurs plumes : elles servent dans toute l'Asie à faire des parasols, des éventails et des chasse-mouches, dont le manche est orné pour les personnes riches d'or, d'argent et de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de chauves-souris dont toute la côte est infestée : ces oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe; ils se perchent pendant le jour sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'éléphans, mais on y en amène du dehors, et les princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des sujets rebelles ils envoient des éléphans dans leurs terres : ces animaux, qu'on prend soin d'irriter, abattent les maisons et les arbres, ravagent les jardins, ruinent les campagnes et forcent les plus obstinés à rentrer dans la soumission.

Le Malabar nourrit plusieurs animaux qui ressemblent au tigre; ceux de la moindre espèce ne sont pas plus grands que nos plus gros chats. Dellon eut la curiosité d'en nourrir un pendant quelques mois au comptoir français de Tilscéry;

il refusait tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne assez forte il s'échappa deux fois : on le reprit la première, et son maître en reçut une blessure considérable à la main. La seconde fois il disparut entièrement; mais il ne laissa point de se cacher long-temps aux environs du comptoir, où il faisait une guerre cruelle à la volaille. Pendant qu'il était à la chaîne il avait l'adresse de répandre une partie du riz qu'on lui présentait aussi loin qu'il pouvait dans sa situation : cette amorce attirait les poules et les canes; il feignait de dormir pour leur donner la facilité de s'approcher, et s'élançant dessus tout d'un coup, il ne manquait pas d'en étrangler quelques-unes.

Les léopards sont les plus communs de ces animaux : ils causent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, et la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes et les bestiaux. On leur fait une guerre ouverte; les rois excitent leurs sujets à cette dangereuse chasse par différens degrés de récompenses : celui qui a délivré le pays d'un léopard dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la flèche, reçoit un bracelet d'or qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée que nos ordres de chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet, ou qui ont employé le secours d'autrui ne sont récompensés que par une somme d'argent.

Le tigre véritable est de la grandeur d'un cheval, et par conséquent plus dangereux que les précédens avec la même férocité; l'espèce en est moins nombreuse. Dellon, qui ne vit pas sans frayeur la peau d'un de ces redoutables monstres, rend témoignage qu'on en aurait pu couvrir un lit carré de six pieds. Ils sont plus communs au nord de Goa. L'expérience a fait connaître que lorsqu'on rencontre un tigre si l'on est armé d'un fusil ou d'un pistolet le parti le plus sage est de tirer en l'air à moins qu'on ne se croie sûr de le tuer ou de l'abattre : le bruit l'étonne et le met en fuite; au lieu que s'il est seulement blessé la douleur de sa plaie le rend plus terrible: On assure aussi que la vue du feu écarte les tigres.

Les buffles sauvages sont en beaucoup plus grand nombre au Malabar que dans tout autre pays du monde. Les habitans en font peu d'usage, et n'en mangent pas la chair; mais ils permettent aux étrangers de les prendre ou de les tuer : on fait de leur peau des souliers, des bottes, des rondaches, des outres et une sorte de grandes cruches garnies intérieurement d'osier, dans lesquelles on conserve et l'on transporte les denrées molles ou liquides.

La civette se trouve au Malabar; il se fait un commerce fort considérable dans le royaume de Calicut de la substance odorante qu'on en retire. Les singes dont le nombre et la variété sont in-

croyables au Malabar y passent pour des animaux divins, auxquels on élève des statues et des temples : quelque ravage qu'ils y causent ce serait un crime capital d'en tuer un sur les terres d'un prince gentou. Dellon parle de plusieurs fêtes instituées à leur honneur, qui se célèbrent avec beaucoup de pompe et de cérémonies.

Ce voyageur avait douté, dit-il, de ce qu'il avait entendu raconter et de ce qu'il avait lu sur les couleuvres du Malabar, mais il s'en convainquit par ses yeux : on en distingue plusieurs espèces qui diffèrent en grosseur, en couleur, en figure et surtout en malignité; les unes sont vertes et de la grosseur du doigt, mais de cinq à sie pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses que se cachant dans les buissons entre les feuilles leur couleur ne permet pas de les apercevoir : elles ne fuient point si l'on ne fait beaucoup de bruit; au contraire elles s'élancent sur les passans, dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente l'usage dans les chemins étroits est de se faire précéder d'un esclave, qui frappe de part et d'autre pour les écarter. Un Indien malabare, qui servait quelquefois Dellon en qualité d'interprète, allant un jour au bourg de Balliepatan à

la pagode du même nom, accompagné d'un seul naïre qui le précédait, vit un de ces dangereux reptiles qui s'élança sur son guide, et qui se glissant par une narine sortit aussitôt par l'autre, et demeura pendant des deux côtés : le naïre tomba sans connaissance, et ne fut pas long-temps sans expirer. Une autre espèce que les Indiens nomment *nalle pambou*, c'est à dire bonne couleuvre, a reçu des Portugais le nom de *cobra capella* parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large qui forme une espèce de chapeau : son corps est émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vue aussi agréable que ses blessures sont dangereuses; elles ne sont mortelles pourtant que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels animaux font le plus bel ornement des pagodes; on leur adresse des prières et des offrandes. Un Malabare qui trouve une couleuvre dans sa maison la supplie d'abord de sortir; si les prières sont sans effet il s'efforce de l'attirer dehors en lui présentant du lait ou quelque autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer, on appelle les bramines, qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare et les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor un secrétaire du prince gouverneur fut mordu par un de ces serpens à chapeau, qui était de la grosseur du bras et d'en-

viron huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remèdes ordinaires, et ceux qui l'accompagnaient se contentèrent de le ramener à la ville, où le serpent fut amené aussi dans un vase bien couvert. Le prince, touché de cet accident, fit appeler aussitôt les bramines, qui représentèrent à l'animal combien la vie d'un officier si fidèle était importante à l'état. Aux prières on joignit les menaces : on lui déclara que si le malade périssait elle serait brûlée vive dans le même bûcher; mais elle fut inexorable, et le secrétaire mourut de la force du poison. Le prince fut extrêmement sensible à cette perte; cependant, ayant fait réflexion que le mort pouvait être coupable de quelque faute secrète qui lui avait peut-être attiré le courroux des dieux, il fit porter hors du palais le vase où la couleuvre était renfermée avec ordre de lui rendre la liberté après lui avoir fait beaucoup d'excuses et quantité de révérences.

La loi que les idolâtres s'imposent de ne tuer aucune couleuvre est peu respectée des chrétiens et des mahométans; tous les étrangers qui s'arrêtent au Malabar font main basse sur ces odieux reptiles, et c'est rendre sans doute un important service aux habitans naturels : il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement blessé jusque dans les lits si l'on négligeait de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espèce de serpens fort

extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, et si gros qu'ils peuvent avaler un homme : ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, et donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guère que dans les lieux inhabités. Dellon en vit plusieurs de morts après de grandes inondations, qui les avaient fait périr et qui les avaient entraînés dans les campagnes ou sur le rivage de la mer; à quelque distance on les aurait pris pour des troncs abattus et desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage, et qui confirme ce qu'on a lu dans d'autres relations sur la voracité de quelques serpens des Indes.

« Pendant la récolte du riz quelques chrétiens qui avaient été idolâtres étant allés travailler à la terre, un jeune enfant qu'ils avaient laissé seul à la maison en sortit pour s'aller coucher à quelques pas de la porte sur des feuilles de palmier, où il s'endormit jusqu'au soir. Ses parens qui revinrent fatigués du travail le virent dans cet état; mais ne pensant qu'à préparer leur nourriture ils attendirent qu'elle fût prête pour aller l'éveiller : bientôt ils lui entendirent pousser des cris à demi étouffés, qu'ils attribuèrent à son indisposition; cependant comme il continuait de se plaindre quelqu'un sortit, et vit en s'approchant qu'une de ces grosses couleuvres avait

commencé à l'avaler. L'embarras du père et de la mère fut aussi grand que leur douleur; on n'osait irriter la couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir : enfin de plusieurs expédiens on préféra celui de la couper par le milieu du corps, ce que le plus adroit et le plus hardi exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre; mais comme elle ne mourut pas d'abord quoique séparée en deux elle serra de ses dents le corps de l'enfant, et l'infecta tellement de son venin qu'il expira peu de momens après.

« Un soir, ajoute Dellon, après avoir soupé nous entendîmes un chacal qui criait seul proche de notre maison, et d'une manière si extraordinaire que tout le bruit de nos chiens ne le fit point écarter. Nous fîmes sortir nos gens avec leurs armes par précaution contre les tigres. Ils trouvèrent qu'une couleuvre avalait le chacal, qu'elle avait apparemment trouvé endormi. Ils la tuèrent et le chacal aussi : elle n'avait pas plus de dix pieds de long. »

Schouten donne à ces monstres affamés le nom de *polpogs*. « Ils ont, dit-il, la tête affreuse et presque semblable à celle du sanglier; leur gueule et leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac lorsqu'ils voient une grosse pièce à dévorer : leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement lorsqu'ils dévorent un homme ou quelque autre animal. On prétend d'ailleurs que

l'espèce n'en est pas venimeuse ; il est vrai que nos soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trouvé qui venaient de crever pour avoir avalé une trop grosse pièce, telle qu'un veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avaient dévorée, l'ont fait cuire et l'ont mangée sans qu'il leur en soit arrivé le moindre mal. »

Le même écrivain en décrit une espèce que les Hollandais ont nommée *preneurs de rats* parce qu'ils vivent effectivement de rats et de souris comme les chats, et qu'ils se nichent dans les toits des maisons. Loin de nuire aux hommes ils passent sur le corps et le visage de ceux qui dorment sans leur causer aucune incommodité ; ils descendent dans les chambres d'une maison comme pour les visiter, et souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage sans y jeter quelques-uns de ces animaux pour faire la guerre aux insectes qui s'y retirent.

Ajoutons à cette description du Malabar le jugement d'un voyageur qui en avait parcouru toutes les parties : il ne balance point à le regarder comme le plus beau pays des Indes orientales en-deçà du Gange. Ce n'est pas, dit-il, que l'Asie n'ait quantité de côtes maritimes dont l'aspect est charmant ; mais à ses yeux elles n'approchent point de celles du Malabar : on y voit de la mer plusieurs villes considérables, telles que Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin,

Porca, Calicoulang, Coyland, etc.; on y découvre des allées, ou plutôt des bois de cocotiers, de palmiers et d'autres arbres; les cocotiers, qui sont toujours verts et chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, où, pendant la marée les brisans vont arroser leurs racines sans que les cocotiers reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les bois seuls qui font l'ornement de cette côte; on y voit de belles campagnes de riz, des prairies, des pâturages, de grandes rivières, de gros ruisseaux et des torrens d'eau pure. De Calicut et de la côte septentrionale on peut aller vers le sud jusqu'à Coyland par des eaux internes: il est vrai qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros bâtimens; mais elles forment de grands étangs, des viviers et des bassins pour toutes sortes d'usages; elles nourrissent une extrême quantité de poissons. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure, et la terre n'est pas moins ornée parce que la gelée, la neige et la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe ni les fleurs.

Les royaumes de Cananor et de Calicut, continue le même écrivain, sont les deux pays des Indes qui ont été connus les premiers des Portugais: celui de Cananor, où la plupart des géographes font commencer la côte du Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor; Calicut, siége de l'empire des samorins, com-

mence proche de la rivière de Berghera au nord du royaume de Cananor, et se termine à celui de Cranganor; sa longueur est de trente ou quarante lieues sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calicut et Cochin; il n'est pas d'une grande étendue; mais depuis que les Hollandais sont en possession de sa capitale ils l'ont assez fortifiée pour le rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le royaume de Cochin commence à la rivière de Cranganor, et finit à cinq ou six lieues de la ville de Cochin, qui est sa capitale; il renferme dans sa dépendance l'île de Vaïpi. Au sud de Cochin on trouve le royaume de Percatti ou Porca, et plus loin dans les terres deux autres petits royaumes de nulle considération. Porca finit au sud du royaume de Calicoulang, qui finit de même au sud de celui de Coyland, et Coyland s'étend au sud jusqu'au cap de Comorin, partie la plus méridionale du continent des Indes en-deçà du Gange. L'état de Coyland n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandais en ont fortifié la capitale avec autant de soin que celles de Cochin et de Cranganor après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; sur quoi le même voyageur admire le bonheur de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé plus d'un siècle en faisant bâtir quantité de belles villes qui sont passées entre ses mains, et qui font aujourd'hui

le fondement de sa puissance. Les hautes montagnes de Balagate, qu'on découvre de plusieurs endroits du rivage de ces divers états, forment comme un mur de séparation entre la côte de Malabar et celle de Coromandel, qui laisse l'une à l'est et l'autre à l'ouest.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Surate.

Après cette vue générale du Malabar nous devons nous arrêter un moment sur les deux villes les plus célèbres de cette côte; Surate dépendance de l'empire mogol, et Goa, autrefois la capitale florissante des établissemens portugais dans l'Inde, aujourd'hui le faible reste d'une puissance renversée.

Surate est située sur le golfe de Cambaye à l'extrémité septentrionale de la mer Indienne, et fait partie du royaume de Guzarate : sa position est par le vingt-unième degré et demi de latitude nord; elle est arrosée par le Taphy, belle et grande rivière qui forme un port, où les plus gros bâtimens de l'Europe peuvent entrer facilement. Le climat est fort chaud; mais son ardeur excessive est tempérée par des pluies douces qui tombent dans les saisons où le soleil a le plus de force, et par des vents qui soufflent régulièrement dans certains mois. Ce mélange d'humidité et de chaleur fait le plus fertile et le plus beau pays du monde d'un terrain qui serait naturellement sec et inhabitable : le riz et le blé nécessaires pour la nourriture d'une si grande ville y croissent en abondance avec tout ce qui peut servir à la bonne chère.

Les habitans n'épargnent rien pour embellir leurs maisons ; on est surpris de voir les dehors aussi ornés d'ouvrages de menuiserie que les appartemens les plus propres : l'intérieur est d'une magnificence achevée; on y marche sur la porcelaine, et de toutes parts les murs brillent de cette précieuse matière, outre une quantité infinie de vases qui donnent aux chambres un air incomparable de fraîcheur et de propreté. Les fenêtres ne reçoivent pas le jour comme en Europe par des carreaux de verre, mais par des écailles de crocodiles ou de tortues, ou par des nacres de perles, dont les différentes couleurs adoucissent la lumière du soleil, et la rendent plus agréable sans la rendre plus obscure. Les toits sont en plate-forme, et servent le soir à la promenade ; souvent même on y fait tendre des lits pour y passer la nuit plus fraîchement : c'est presque le seul moyen d'éviter les grandes chaleurs qui se font sentir la nuit dans l'intérieur des maisons tandis que l'air est frais au dehors.

Outre les maisons publiques, qui sont l'ouvrage des magistrats, Carré, voyageur français, vante celles que d'autres nations avaient fait bâtir comme à l'envi, et qui occupent de grands quartiers de la ville : on distinguait par différens étendards les comptoirs des Français, des Anglais et des Hollandais; ces trois grands édifices joignaient à leur beauté l'avantage d'être si bien

fortifiés qu'ils étaient à couvert de toutes sortes d'insultes.

L'or de Surate est si fin que le transportant en Europe on peut y gagner douze ou quatorze pour cent. L'argent, qui est le même que dans tous les états du Mogol, surpasse celui du Mexique et les piastres de Séville; il a moins d'alliage que tout autre argent. L'Anglais Ovington dit qu'il n'y a jamais vu de pièces rognées, ni d'or ou d'argent qui eût été falsifié. La roupie d'or en vaut quatorze d'argent, et celle d'argent vingt-sept sous d'Angleterre, ou cinquante-quatre sous de France.

On apporte à Surate des marchandises de toutes les parties de l'Asie; elles y sont achetées par les Européens, les Turcs, les Arabes, les Persans et les Américains. Il n'y a point de marchands qui se répandent plus dans le monde, et qui voyagent avec autant d'ardeur que les Arméniens; leur langue est une des plus usitées dans l'Asie: de tout temps ils ont été célèbres par leur commerce; c'était dans leur voisinage, c'est à dire sur le Phase, qu'était autrefois la toison d'or, toison fameuse parmi les anciens, mais qui n'était qu'un grand commerce de laine, de peaux et de fourrures que les peuples du Nord y portaient.

Les marchands italiens qui viennent par terre à Surate se servent rarement de chevaux pour le transport de leurs marchandises parce qu'ils

sont tous employés au service du prince; ils les amènent dans des chariots, sur des dromadaires, des chameaux et des ânes.

Ce sont les Hollandais qui apportent à Surate toutes sortes d'épiceries; les Anglais y apportent particulièrement du poivre.

Outre le gouverneur militaire de Surate, qui demeure constamment au château comme s'il y était prisonnier, les habitans ont leur gouverneur civil, qui est chargé particulièrement de l'administration des affaires publiques et de la justice : il ne s'éloigne guère plus souvent de son palais pour être à portée de recevoir sans cesse les requêtes des principaux marchands, et de régler les affaires qui demandent une prompte exécution. S'il sort pour prendre l'air il est assis sur un éléphant dans un fauteuil magnifique : outre le conducteur de l'animal il a près de lui un domestique qui l'évente et qui chasse les mouches avec une queue de cheval attachée au bout d'un petit bâton de la longueur d'un pied. Cet éventail, tout simple qu'il doit paraître, est le seul en usage parmi les grands et pour la personne même de l'empereur. Entre différentes marques de grandeur le gouverneur de Surate nourrit plusieurs éléphans; il entretient une garde de cavalerie et d'infanterie pour la sûreté de sa personne et pour l'exécution de ses ordres.

Quoique Surate soit habitée par toutes sortes de nations les querelles et les disputes même y

sont rares : les Indiens idolâtres, plus propres à recevoir une injure qu'à la faire, évitent soigneusement tous les crimes odieux et nuisibles à la société, tels que le meurtre et le vol. Ovington apprit avec étonnement que dans une grande ville il y avait plus de vingt ans que personne n'avait été puni de mort. L'empereur se réserve le droit des sentences capitales ; on ne les communique qu'aux tribunaux les plus éloignés de sa cour : ainsi dans les cas extraordinaires on informe ce monarque du crime, et sans faire venir le coupable il impose le châtiment.

S'il se fait quelque vol à la campagne dans la dépendance de Surate un officier qui se nomme le *poursdar* est obligé d'en répondre; il a sous ses ordres plusieurs compagnies de gens armés qui observent continuellement les grands chemins et les villages pour donner la chasse aux voleurs. En un mot comme il y a peu de villes où le commerce soit aussi florissant qu'à Surate il n'y en a guère où l'on apporte autant de soin au maintien du repos et de la sûreté publique.

Ovington parle avec complaisance d'un grand hôpital dans le voisinage de cette ville, entretenu par les banians pour les vaches, les chèvres, les chiens, et d'autres animaux qui sont malades ou estropiés, ou trop vieux pour le travail. Un homme qui ne peut plus tirer de service d'un bœuf, et qui est porté à lui ôter la vie pour s'épargner la dépense de le nourrir, ou pour se

nourrir lui-même de sa chair, trouve un banian charitable qui ne manque pas, lorsqu'il est informé du danger de cet animal de le demander au maître, et qui l'achetant quelquefois assez cher le place dans cet hôpital, où il est bien traité jusqu'au terme naturel de sa vie.

Près du même édifice on en voit un autre qui est fondé pour les punaises, les puces, et toutes les espèces de vermine qui sucent le sang des hommes : de temps en temps pour donner à ces animaux la nourriture qui leur convient on loue un pauvre homme pour passer une nuit sur un lit dans cet hôpital ; mais on a la précaution de l'y attacher de peur que la douleur des piqûres l'obligeant de se retirer avant le jour il ne puisse les nourrir à l'aise de son sang. C'est pousser un peu loin l'amour pour les animaux : les sages de l'Inde n'ont-ils pas compris que tout ce qui ne vit que du mal d'autrui ne mérite pas de vivre ? Ce n'est pas pour les insectes nourris à Surate que nous faisons cette réflexion.

Thévenot, voyageur français, regarde Surate et son canton comme la plus belle partie de la province de Guzarate, indépendamment des avantages extraordinaires que cette ville tire de son commerce, et la province même comme la plus agréable de l'Indoustan : c'était autrefois un royaume, qui tomba sous la domination du grand mogol Akbar vers l'année 1595.

C'est ici le lieu de placer une aventure fort tou-

chante arrivée au voyageur Carré, dont nous venons de tirer les détails qui regardent Surate. Il traversait les déserts de l'Arabie; il s'était pourvu en Perse d'un guide arabe, nommé Hadgi-Hassem, dont on lui avait garanti le courage et la fidélité : un jour que la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avaient répandue dans tous les puits qui se trouvent sur la route, les avait réduits pour unique ressource à une petite provision d'eau fraîche qu'ils portaient dans des outres ils aperçurent à quatre cents pas d'une colline un cavalier bien monté qui venait à eux à toute bride : ils s'arrêtèrent avec quelque défiance dans un lieu rempli de brigands; ils le couchèrent en joue, Carré armé de son fusil et l'Arabe de son arc. Le cavalier retint son cheval, et leur cria en langue turque qu'il ne pensait point à les insulter : en leur tenant ce discours il reculait sur ses traces pour se mettre hors de la portée du fusil, qui lui était suspect. Lorsqu'il se crut en sûreté il fit un signe de la main, et, baissant la pointe de sa lance, il fit entendre aux étrangers qu'il désirait leur parler.

Hadgi-Hassem ne balança point à s'approcher de lui : Carré les laissa un moment ensemble. Après quelques mots d'explication le cavalier s'étant assuré qu'il n'avait rien à craindre, descendit de cheval, et la conversation devint commune : mais les complimens ne furent pas longs; il était si plein de son malheur qu'il ne pouvait parler

d'autre chose. « J'ai, leur dit-il, derrière cette « colline une grosse compagnie de gens que j'a- « mène d'Alep : avancez; vous allez être témoin « de notre funeste situation, et peut-être aide- « rez-vous à notre salut. »

Carré et son guide montèrent la colline : ils découvrirent bientôt la caravane composée d'une vingtaine de valets et d'environ cent chameaux qui servaient à porter deux cents filles âgées de douze à quinze ans : elles étaient dans un état dont la seule vue inspirait la pitié, couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes et le désespoir peint sur leurs visages; les unes jetaient des cris pitoyables, d'autres s'arrachaient les cheveux.

« Jamais de ma vie, dit l'auteur, je ne serai aussi touché que je le fus de ce spectacle, et quoique j'entrevisse une partie de la vérité je demandai au cavalier turc qui étaient ces misérables filles, et d'où venaient leurs lamentations : il me répondit en italien que je voyais sa ruine entière; qu'il était un homme perdu, et plus désespéré cent fois que toutes ces filles ensemble. « Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les élève dans « Alep avec des soins et des peines infinies après « les avoir achetées bien cher; c'est ce que j'ai pu « rassembler de plus beau en Grèce, en Géorgie, « en Arménie; et dans le temps que je les con- « duis pour les vendre à Bagdad, où la Perse, « l'Arabie et le pays du Mogol s'en fournissent,

« j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau « pour avoir pris le chemin du désert comme le « plus sûr. »

« Ce récit m'inspira une égale horreur pour sa personne et pour sa profession; cependant je feignis d'autres sentimens pour l'engager à nous apprendre le reste de son aventure : il continua librement, et nous montrant des fossés qui venaient d'être comblés, « J'ai déjà fait enterrer, « nous dit-il, plus de vingt de ces filles et dix « eunuques, qui sont morts pour avoir bu de « l'eau des puits : c'est un poison mortel pour « les hommes et les bêtes; à peine même y trouve- « t-on de l'eau : ce ne sont que des sauterelles « mortes, dont l'odeur seule est capable de « tout infecter. Nous sommes réduits à vivre du « lait des chameaux femelles, et si l'eau conti- « nue de nous manquer il faut m'attendre à lais- « ser dans ces déserts la moitié de mes espé- « rances. »

« Pendant que je détestais au fond du cœur la barbarie de cet infâme marchand la compassion dont j'étais rempli pour tant de malheureuses filles me tirait les larmes des yeux; mais je me crus près de mourir de saisissement et de douleur lorsque j'en vis neuf ou dix qui touchaient à leur fin, et que j'aperçus sur les plus beaux visages du monde les dernières convulsions de la mort.

« Je m'approchai d'une d'entre elles qui allait

expirer, et coupant la corde qui attachait nos outres je me hâtai de lui offrir à boire. Mon guide arabe devint furieux. Je compris par l'excès auquel il s'emporta combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs : il prit son arc, et d'un coup de flèche il tua la jeune fille que je voulais secourir; ensuite il jura qu'il traiterait de même toutes les autres si je continuais de leur donner de l'eau. « Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton « brutal, que si tu prodigues le peu d'eau qui « nous reste nous serons bientôt réduits à la même « extrémité ! Sais-tu que d'ici à vingt lieues il « n'y en a pas une goutte qui ne soit empoi- « sonnée par les sauterelles pourries. » En me tenant ce discours il fermait les outres et les attachait au cheval avec une action si violente et tant de fureur dans les yeux que la moindre résistance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

« Cependant il conseilla au marchand turc d'envoyer quelques-uns de ses gens avec des chameaux dans les marais de Taiba, qui ne devaient pas être fort éloignés, et dans lesquels il se trouve des eaux vives qui pouvaient avoir été garanties de la corruption; mais la crainte que les Arabes de cette ville ne vinssent enlever ce qui lui restait de sa marchandise l'empêchait de prendre ce parti, et nous le laissâmes dans une irrésolution dont nous ne vîmes pas la fin.

« Je ne dirai rien des cris que j'entendis jeter à

tant de victimes innocentes lorsque nous voyant partir elles perdirent l'espérance qu'elles avaient eue pendant quelques instans de trouver du soulagement à la soif qui les consumait; ce souvenir m'afflige encore. »

Google

CHAPITRE III.

Goa.

L'île de Goa était une dépendance du royaume de Décan; elle a donné son nom à la ville qui en est la capitale. Cette île, dont le circuit est d'environ huit lieues, est formée par une belle et grande rivière qui l'environne, et qui fait plusieurs autres îles peuplées d'Indiens et de Portugais : cette rivière est assez profonde quoique les grands vaisseaux, tels que les caraques et les galions, soient obligés de s'arrêter à l'embouchure qui porte le nom de Barre. Les bords de l'île sont défendus par sept forteresses, dont les deux principales sont à l'embouchure de la rivière, l'une au nord du côté de la terre ferme, qui est le pays de Bardes, dépendant aussi des Portugais, et pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la rivière; l'autre à l'opposite sur un cap de l'île. Ces deux forteresses défendent fort bien l'entrée de la rivière; mais elles ne peuvent empêcher les navires étrangers de mouiller à la barre, et par conséquent de fermer le passage aux vaisseaux portugais.

Toute l'île est montagneuse; la plus grande

partie est d'une terre rouge dont les habitans font d'assez belle poterie; mais on y trouve une autre terre d'un gris noirâtre, beaucoup plus fine et plus délicate, qui sert aussi à faire des vases de la finesse du verre. Le pays n'est pas des plus fertiles, ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaises qualités du terroir qu'à ses montagnes, car on sème dans les vallées du riz et du millet qui se moissonnent deux fois l'année. L'herbe et les arbres y conservent toujours leur verdure comme dans la plupart des îles et des pays qui sont entre les deux tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés et fermés de murailles, qui servent de promenades et de maisons de campagne aux Portugais : ils y conduisent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers dont ils tirent leur vin et leurs ustensiles. Assez près de la ville est un fort bel étang de plus d'une lieue de tour, sur les bords duquel les seigneurs ont de fort belles maisons et des jardins remplis de toutes sortes de fruits.

Les villages de l'île sont peuplés de différentes sortes d'habitans naturels ou étrangers : la plupart des naturels sont encore idolâtres; on distingue, 1° les bramines, qui sont répandus dans toutes les Indes, et que les autres regardent comme leurs supérieurs et leurs maîtres; 2° les canarins, qui se divisent en deux espèces; l'une de ceux qui exercent le commerce et d'autres mé-

tiers honnêtes; l'autre composée de pêcheurs, de rameurs et de toutes sortes d'artisans; 3° les colombins, qui s'emploient aux choses les plus viles, et qui vivent dans la pauvreté et la misère. Le privilége de ces anciens habitans de l'île est de jouir tranquillement de leur liberté en vertu d'une ordonnance des rois de Portugal, et de ne pouvoir être forcés dans leur culte de religion, ni réduits à l'esclavage. Entre les étrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom; les véritables maîtres sont ceux qui viennent de l'Europe, et qui se nomment avec affectation Portugais du Portugal. On considère après eux ceux qui sont nés dans l'Inde de père et mère portugais; ils portent le nom de Castices. Les derniers sont ceux qui ont pour père un Portugais, ou une Portugaise pour mère, mais qui doivent la moitié de leur naissance à une Indienne ou à un Indien; on les appelle métis, comme on appelle mulâtres ceux qui viennent d'un Portugais ou d'une négresse d'Afrique. Les mulâtres sont au même rang que les métis; mais entre les métis ceux qui sont de race bramine du côté de leur père ou de leur mère jouissent d'une considération particulière. Les autres habitans sont ou des étrangers indiens qui achètent la liberté de demeurer dans l'île en payant un tribut personnel, ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Espagnols, quantité

d'Italiens, quelques Allemands et Flamands, un fort grand nombre d'Arméniens et quelques Anglais. On n'y voit pas un seul Français à l'exception de quelques jésuites employés dans les missions. Le nombre des esclaves y est infini; les Portugais en achètent de toutes les nations indiennes, et le commerce qu'ils en font est très étendu : ils s'arrêtent peu aux défenses qui doivent leur faire excepter plusieurs peuples avec lesquels ils vivent en paix : amis, ennemis, ils enlèvent ou achètent tous ceux qui tombent entre leurs mains, et les vendent pour le Portugal ou pour les autres colonies.

La ville de Goa, située à 15° et demi de latitude septentrionale, règne l'espace d'une demi-lieue sur le bord de la rivière du côté du nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étaient rendus maîtres de l'île Pyrard ne se lassait point d'admirer qu'ils y eussent élévé tant de superbes bâtimens, qui comprennent des églises, des monastères, des palais, des places publiques, des forteresses et d'autres édifices à la manière de l'Europe. Il lui donne une lieue et demie de tour sans y comprendre les faubourgs : elle n'est forte que du côté de la rivière; une simple muraille qui l'environne de l'autre côté ne la défendrait pas long-temps contre ceux qui seraient maîtres de l'île. Elle avait dans son origine de bonnes portes et des murs plus hauts et plus épais; mais s'étant fort accrue pendant les années florissantes

du règne de ses habitans dans les Indes ses anciennes défenses sont devenues presque inutiles; aussi toute la confiance des Portugais est-elle dans la difficulté des passages.

La grande porte de la ville est ornée avec beaucoup de magnificence; ce sont des peintures qui représentent les guerres de Portugal dans les Indes, des trophées d'armes, surtout une belle statue dorée, qui est celle de Sainte-Catherine, patrone de Goa, parce que ce fut le jour de sa fête que les Portugais se rendirent maîtres de l'île.

La rue Drécha est un marché perpétuel où l'on trouve toutes sortes de marchandises de l'Europe et de l'Inde : c'est là que tous les ordres de la ville se rassemblent et se mêlent indifféremment pour vendre ou acheter; on y fait les changes et les encans; on y vend des esclaves, et dans une ville où le commerce est si florissant il n'y a personne qui n'ait journellement quelque intérêt à ce qui s'y passe. La foule est si serrée que tout le monde y portant de grands chapeaux nommés *sombreros,* dont le diamètre est au moins de six ou sept pieds, et qui servent également à défendre de la chaleur et de la pluie, il semble à la manière dont ils s'entre-touchent qu'ils ne fassent qu'une seule couverture. Les esclaves les plus chers du temps de Pyrard ne coûtaient que vingt ou trente pardos quoiqu'il s'y trouvât des hommes très bien faits, et de fort belles femmes

de tous les pays des Indes, dont la plupart savaient jouer des instrumens, broder, coudre, faire toutes sortes d'ouvrages, de confitures et de conserves. Pyrard observa que malgré la chaleur du pays tous ces esclaves indiens des deux sexes ne rendent pas de mauvaise odeur, au lieu que les nègres d'Afrique sentent, dit-il, le porreau vert, odeur qui devient insupportable lorsqu'ils sont échauffés.

C'est une richesse à Goa qu'un grand nombre d'esclaves : outre ceux dont on tire des services domestiques d'autres qui s'occupent au dehors sont obligés d'apporter chaque jour ou chaque semaine à leur maître ce qu'ils ont gagné par leur travail; on voit dans le même marché un grand nombre de ces esclaves qui ne sont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens.

Il se trouve dans le marché de la rue Drécha quantité de beaux chevaux arabes et persans qui se vendent nus jusqu'à cinq cents pardos; mais la plupart y sont amenés avec de superbes harnais, dont la valeur surpasse quelquefois celle du cheval.

La marée montant jusqu'à la ville les habitans sont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques sources qui descendent des montagnes, dont il se forme des ruisseaux qui arrosent plusieurs parties de l'île. Il y a peu de maisons dans Goa

qui n'aient des puits; mais cette eau ne peut servir qu'aux besoins domestiques; celle qui se boit est apportée d'une belle fontaine nommée Banguenin, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la ville : ils ont pratiqué au-dessous quantité de réservoirs où l'on blanchit le linge, et d'autres qui servent comme de bains publics. Quoique le chemin en soit fort pénible et qu'on ait à monter et descendre trois ou quatre grandes montagnes on y rencontre nuit et jour quantité de gens qui vont et qui viennent. L'eau se vend par la ville; un grand nombre d'esclaves, employés continuellement à cette besogne, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux seaux, et vendent la cruche cinq bosourouques, qui reviennent à six deniers. Il aurait été facile aux Portugais de faire venir la source entière dans Goa par des tuyaux ou des aquéducs; mais ils prétendent que le principal avantage serait pour les étrangers, auxquels il n'en coûterait rien pour avoir de l'eau quoiqu'ils soient en plus grand nombre qu'eux dans la ville, sans compter que le soin d'en apporter occupe les esclaves, et fait un revenu continuel pour les maîtres qui tirent le fruit de leur travail.

Les Portugais, prétendant tous à la qualité de gentilshommes, affectent de fuir le travail, qu'ils croient capable de les avilir, et se bornent au commerce qui peut s'accorder avec la noblesse

et les armes : la plupart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin ; leurs chevaux sont de Perse ou d'Arabie ; les harnais de Bengale, de la Chine et de Perse, brodés de soie, enrichis d'or, d'argent et de perles fines ; les étriers d'argent doré ; la bride couverte de pierres fines avec des sonnettes d'argent. Ils se font suivre d'un grand nombre de pages, d'estafiers et de laquais à pied, qui portent leurs armes et leurs livrées. Les femmes ne sortent que dans un palanquin, qui est une sorte de litière portée par quatre esclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de soie, suivie d'une multitude d'esclaves à pied.

Dans la situation de Goa les seuls ennemis qui puissent causer de l'inquiétude aux Portugais sont les Indiens du Décan lorsque la paix cesse de subsister entre les deux nations ; mais elle est établie depuis long-temps d'une manière qui paraît inaltérable parce qu'elle paraît fondée sur un intérêt réciproque : celui des Portugais consiste à compter les rois de Décan pour leurs amis, et celui de ces rois est de tirer le plus grand parti possible du commerce que les Portugais attirent dans le pays. D'ailleurs depuis fort long-temps les Portugais ne sont plus assez puissans dans l'Inde pour y faire craindre l'esprit de conquête qui les animait autrefois.

Le pouvoir du vice-roi portugais s'étend sur tous les établissemens de sa nation dans les Indes ; il y exerce tous les droits de l'autorité royale,

excepté à l'égard des gentilshommes, que les Portugais nomment *hidalgos*. Dans les causes civiles comme dans les criminelles ils peuvent appeler de sa sentence en Portugal; mais il les y envoie prisonniers les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables en comparaison des profits qui lui reviennent pendant ses trois ans d'administration : le roi lui donne environ soixante mille pardos, ce qui suffit à peine pour son entretien, au lieu qu'il gagne quelquefois un million. Il se fait servir avec tout le faste de la royauté : jamais on ne le voit manger hors de son palais excepté le jour de la conversion de S. Paul et celui du nom de Jésus, qu'il va dîner dans les maisons de jésuites qui portent ces noms. L'archevêque est le seul qui mange quelquefois à sa table : ce prélat est lui-même un grand seigneur par son rang et par l'immensité de son revenu; on lui rend à peu près les mêmes honneurs qu'au vice-roi.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Golconde.

La division générale de l'Inde présente d'abord à nos recherches les régions situées en-deçà du Gange, que l'on peut distinguer en deux parties; l'occidentale, nommée autrement côte de Malabar, dont nous venons de parler et l'orientale, qui s'étend vers la côte de Coromandel. On sent bien que notre plan n'est point de donner une description exactement géographique de toutes les contrées situées entre ces deux côtes; nous nous bornons à suivre les voyageurs dans les pays d'où l'on peut tirer des détails intéressans, et qui ont paru fixer principalement leur attention. Nous ne nous sommes arrêtés sur la côte de Malabar qu'à Surate et à Goa; avant de passer sur la côte opposée nous trouvons sur notre route Golconde, qui mérite d'occuper nos lecteurs; Gingi, Tanjaour, Maduré et tous les pays qui s'étendent vers la pointe du cap Comorin ne nous offrent rien dans les récits des voyageurs qui puisse ajouter aux notions que nous cherchons à prendre du grand pays de l'Inde. Nos observations sur ce pays étant principalement tirées de Tavernier nous croyons devoir dire un mot de ce célèbre voyageur qui a reçu tant d'éloges et

essuyé tant de censures. Lorsqu'il raconte sur la foi d'autrui on peut croire et on a prouvé que ses récits sont souvent fabuleux; mais comme il ne manque ni de probité ni de lumières on peut d'autant moins le démentir sur ce qu'il a vu de ses propres yeux qu'en le comparant avec les voyageurs les plus estimés on ne s'aperçoit point qu'il soit jamais en contradiction avec eux. Son critique le plus violent a été le ministre Jurieu; mais par le mal que Tavernier avait dit des Hollandais dans ses voyages on peut présumer qu'il entrait dans les censures de Jurieu beaucoup de partialité nationale, et le caractère connu de ce critique protestant, l'amertume et la violence de ses déclamations contre Tavernier doivent faire penser qu'il écoutait beaucoup plus son animosité personnelle que le zèle de la vérité. Bayle en convenant lui-même des reproches qu'on peut faire à Tavernier le justifie sur le degré de croyance qu'il mérite quand il parle comme témoin oculaire, et infirme le témoignage de Jurieu par une réflexion très juste : « Que n'a-t-on « pris, dit-il, le parti d'opposer relation à rela- « tion, faits à faits au lieu d'entasser des injures « personnelles. »

Jean-Baptiste Tavernier était né en 1605 à Paris, où son père, natif d'Anvers était venu s'établir pour y faire le commerce des cartes géographiques : les curieux qui venaient en acheter chez lui s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les

pays étrangers l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vue de tant de cartes, aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa plus tendre jeunesse. On apprendra par son exemple que l'ardeur et l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours : il gagna dans ses voyages d'Orient des biens si considérables par le commerce de pierreries qu'à son retour en 1668, après avoir été anobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la baronnie d'Aubonne, au canton de Berne, sur les bords du lac de Genève; cependant la malversation d'un de ses neveux, auquel il avait confié la direction d'une cargaison de deux cent vingt-deux mille livres, dont il espérait tirer au Levant plus d'un million de profit, jeta ses affaires dans un si grand désordre que pour payer ses dettes ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises il vendit cette terre à M. Duquesne, fils aîné d'un de nos grands hommes de mer. Ensuite s'étant mis en chemin dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages il mourut à Moscou dans le cours du mois de juillet 1689, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait recueilli quantité d'observations dans six voyages qu'il avait faits pendant l'espace de quarante ans en Turquie, en Perse et aux Indes; mais un si long commerce avec les étrangers lui avait fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le

mettre hors d'état de dresser lui-même ses relations; elles ont été rédigées par différens écrivains, Chappuzeaux, La Chapelle, etc.

Le royaume de Golconde prend son nom de la ville de Golconde, qui en est la capitale, et que les Persans et les Mogols ont nommée *Haïderabad*, située à 17 degrés et demi de latitude nord. On ne trouve dans aucun voyageur l'exacte mesure de son étendue, et les itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changemens; mais en général c'est un pays dont on vante la fertilité; il produit abondamment du riz et du blé, toutes sortes de bestiaux et de volailles, et les autres nécessités de la vie. On y voit quantité d'étangs qui sont remplis de bon poisson, surtout d'une espèce d'éperlans fort délicats.

Le climat est très sain. Les habitans divisent l'année en trois saisons; mars, avril, mai et juin font l'été; car dans cet espace non seulement l'approche du soleil cause beaucoup de chaleur, mais le vent, qui semblerait devoir la tempérer, l'augmente à l'excès; il y souffle ordinairement vers le milieu de mai un vent d'ouest qui échauffe plus l'air que le soleil même : dans les chambres les mieux fermées le bois des chaises et des tables est si ardent qu'on n'y saurait toucher, et qu'on est obligé de jeter continuelle-

ment de l'eau sur le plancher et sur les meubles; mais cette ardeur excessive ne dure que six ou sept jours, et seulement depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi; il s'élève ensuite un vent frais qui la tempère agréablement. Ceux qui ont la témérité de voyager pendant ces extrêmes chaleurs sont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Elles dureraient pendant tout le mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre si les pluies continuelles qui tombent alors en abondance ne rafraîchissaient l'air, et n'apportaient aux habitans le même avantage que les Egyptiens reçoivent du Nil : leurs terres étant préparées par cette inondation ils y sèment leur riz et leurs autres grains sans espérer d'autres pluies avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur hiver aux mois de décembre, de janvier et de février; mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud qu'il est au mois de mai dans les provinces septentrionales de France; aussi les arbres de Golconde sont-ils toujours verts et toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz; il se trouve même des terres qu'on sème trois fois.

Les habitans de Golconde sont presque tous de belle taille, bien proportionnés et plus blancs du visage qu'on ne saurait se l'imaginer d'un climat si chaud; il n'y a que les paysans qui soient un peu basanés. Leur religion est un mé-

lange d'idolâtrie et de mahométisme : ceux qui sont attachés à la secte de Mahomet ont adopté la doctrine des Persans; les idolâtres suivent celle des bramines.

Quoique l'usage fasse donner à présent le nom de Golconde à la capitale du royaume elle se nomme proprement Bagnagar. Golconde est une forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le roi fait sa résidence ordinaire, et qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La ville de Bagnagar fut commencée par le bisaïeul du monarque qui occupait le trône pendant le voyage de Tavernier à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimait passionnément, et qui se nommait Nagar; ce n'était auparavant qu'une maison de plaisance où l'on entretenait de fort beaux jardins pour le roi : en y jetant les fondemens d'une grande ville il lui fit prendre le nom de sa femme, car Bagnagar signifie le jardin de Nagar. On y rencontre à peu de distance quantité de grandes roches qui ressemblent à celles de la forêt de Fontainebleau. Une grande rivière baigne les murs du côté du sud-ouest, et va se jeter proche de Masulipatan dans le golfe de Bengale; on la passe à Bagnagar sur un grand pont de pierre, dont la beauté ne le cède guère à celle du Pont-Neuf de Paris. La ville est bien bâtie et de la grandeur de celle d'Orléans; on y voit plusieurs belles et grandes rues, mais qui, n'étant pas mieux pavées que toutes les

villes de Perse et des Indes, sont fort incommodes en été par le sable et la poussière dont elles sont remplies.

Dans un endroit de la ville, dit Tavernier, on voit une pagode commencée depuis cinquante ans, et demeurée imparfaite, qui sera la plus grande de toutes les Indes s'il arrive jamais qu'elle soit achevée : on admire surtout la grandeur des pierres; celle de la niche, qui est l'endroit où doit se faire la prière, est une roche entière, d'une si prodigieuse grosseur que cinq ou six cents hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carrière, et qu'il a fallu quatorze cents bœufs pour la traîner jusqu'à l'édifice. Une guerre du roi de Golconde et du Mogol a fait suspendre ce bel ouvrage, qui aurait passé, suivant Tavernier, pour le plus merveilleux monument de toute l'Asie.

Le peuple de Golconde est divisé en quarante-quatre tribus, et cette division sert à régler les rangs et les prérogatives. La première tribu est celles des bramines, qui sont les prêtres du pays et les docteurs de la religion dominante : Ils entendent si bien l'arithmétique que les mahométans mêmes les emploient pour leurs comptes; leur méthode est d'écrire avec une pointe de fer sur des feuilles de palmier. Ils tiennent par tradition de leurs ancêtres les secrets de la médecine et de l'astrologie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres tribus. L'Anglais Méthold vé-

rifia par diverses expériences qu'ils n'entendent pas mal le calcul des temps et la prédiction des éclipses : c'est par l'exercice continuel de ces connaissances qu'ils ont si bien établi leur réputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux rois de leur race, l'un à Calicut et l'autre à la Cochinchine. Après eux la tribu des Famgams tient le second rang : c'est un autre ordre de prêtres qui observent les cérémonies des bramines, mais qui ne prennent point d'autre nourriture que du beurre, du lait et toutes sortes d'herbages à l'exception des ognons, auxquels ils ne touchent jamais parce qu'il s'y trouve certaines veines qui paraissent avoir quelque ressemblance avec du sang.

Les Comitis, qui composent la troisième tribu, sont des marchands dont le principal commerce est de rassembler les toiles de coton qu'ils revendent en gros, et de changer les monnaies : leur habileté va si loin dans les changes qu'à la seule vue d'une pièce d'or ils parient d'en connaître la valeur à un grain près. La tribu de Campovero, qui suit immédiatement, est composée de laboureurs et de soldats ; c'est la plus nombreuse : elle ne rejette l'usage d'aucune sorte de viande à l'exception des bœufs et des vaches ; mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité de tuer des animaux dont l'homme reçoit tant

de services que le plus indigent de cet ordre n'en vendrait pas un pour la plus grosse somme aux étrangers qui les mangent quoique entre eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous.

Les orfévres, les charpentiers, les maçons, les marchands en détail, les peintres, les selliers, les barbiers, les porteurs de palanquins, en un mot toutes les professions qui servent aux usages de la société, font autant de tribus qui ne s'allient jamais entre elles, et qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celles de l'intérêt et des besoins mutuels. La dernière est celle des piriaves : cette malheureuse espèce de citoyens n'est reçue dans aucune autre tribu; elle n'a pas même la permission de demeurer dans les villes. Le plus vil artisan d'une tribu supérieure qui aurait touché par hasard un piriave serait obligé de se laver aussitôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales et d'emballer les marchandises. Malgré cette odieuse différence toutes les tribus ont la même religion et les mêmes temples, car le mahométisme n'a guère trouvé de faveur qu'à la cour. Ces temples sont ordinairement fort obscurs, et n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toujours ouvertes : chacun y choisit son idole; ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Méthold fut obligé de se loger un jour dans le temple de la Petite-Vérole, dont l'idole principale représentait une grande

femme maigre avec deux têtes et quatre bras. Le fondateur de cet édifice lui raconta que cette maladie s'étant répandue dans sa famille il avait fait vœu de lui bâtir un temple, et qu'elle avait cessé aussitôt. Les plus dévots s'ils sont moins riches lui font un autre vœu ; Méthold fut témoin du zèle avec lequel il s'exécute : on fait à l'adorateur deux ouvertures avec un couteau dans les chairs des épaules, et l'on y passe les pointes de deux crocs de fer ; ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu, qui est porté par deux roues de fer, de sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main l'adorateur tient un poignard, de l'autre une épée : on l'élève en l'air, et dans cet état on lui fait faire un quart de lieue de chemin par le mouvement des roues. Pendant cette procession il fait mille différens gestes avec ses armes. Méthold, qui en vit successivement accrocher quatorze à la solive, s'étonna que la pesanteur du corps ne fît pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent ; on met un appareil sur leurs plaies; ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect et l'admiration des spectateurs.

Le droit de marier les enfans appartient aux pères et aux mères, qui leur choisissent toujours un parti dans la même tribu, et le plus souvent dans la même famille, car ils n'ont

aucun égard pour les degrés de parenté : ils ne donnent rien aux filles en les mariant ; le mari est même obligé de faire quelque présent au père. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux dans un palaquin par les rues et les places publiques. Si le mari meurt avant sa femme la veuve n'a jamais la liberté de se remarier. Sa condition devient fort malheureuse ; elle demeure renfermée dans la maison de son père, dont elle n'obtient jamais la permission de sortir, assujettie aux ouvrages les plus fatigans, privée de toutes sortes d'ornemens et de plaisirs. Enfin cette contrainte est si pénible que la plupart prennent la fuite pour mener une vie plus libre ; mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parens, qui se font un honneur de cette vengeance.

L'usage leur laisse indifféremment la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer : on jette les cendres des uns dans la rivière la plus voisine ; les autres sont ensevelis les jambes croisées, c'est à dire dans la posture où ils s'asseient ordinairement. Si l'on en croit la tradition du pays les femmes étaient autrefois si perverses qu'elles empoisonnaient leurs maris pour se livrer au crime avec plus de liberté : ce désordre, répandu dans toutes les conditions, ne put être arrêté que par de rigoureuses lois qui obligeaient une veuve de se brûler avec son mari sur le seul

fondement qu'elle pouvait avoir procuré sa mort par l'avantage qu'elle trouvait à lui survivre. Cet usage subsiste encore dans quelques autres pays des Indes; mais du temps de Méthold on en avait adouci la rigueur à Golconde; la loi n'ôtait aux veuves que la liberté de se remarier en leur laissant néanmoins celle de se brûler par un simple mouvement de tendresse, et dans l'espérance de rejoindre l'objet de leur affection. On peut même conclure du récit de Méthold non seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage, mais que toute la nation n'est pas fâchée qu'il se perpétue.

Il nous reste à parler des mines de Golconde. Tavernier se vante d'être le premier Européen qui les ait visitées : il se trompe; ce même Anglais Méthold, dont nous avons mêlé les observations avec celles de Tavernier, avait fait un voyage aux mines en 1622, et nous transcrirons son récit avant celui du voyageur français.

Méthold ayant entendu parler avec admiration d'une mine de diamans dont le roi de Golconde s'était mis en possession, et qui attirait tous les joailliers des pays voisins, ne put résister à la curiosité de la visiter. On attribuait cette découverte au hasard : un berger gardant son troupeau dans un champ écarté avait donné du pied contre une pierre qui lui avait paru jeter quelque éclat; il l'avait ramassée, et l'ayant vendue pour un peu de riz à quelqu'un qui n'en con-

naissait pas mieux la valeur elle était passée de main en main, sans rapporter beaucoup de profit à ses maîtres, jusqu'à celle d'un marchand plus éclairé, qui par de longues recherches était parvenu enfin à découvrir la mine. Méthold, également curieux de voir le lieu d'où l'on tirait une si riche production de la nature, et de connaître l'ordre qui s'observait dans le travail, entreprit ce voyage avec Socore et Thomasson, tous deux employés comme lui au service de la compagnie anglaise dans le comptoir de Masulipatan.

Ils employèrent quatre jours à traverser un pays désert, stérile et rempli de montagnes : cet espace leur parut d'environ cent huit milles d'Angleterre. Le premier étonnement fut de trouver les environs de la mine fort peuplés non seulement par la multitude des ouvriers que le roi ne cessait pas d'y envoyer, mais encore par un grand nombre d'étrangers que l'avidité du gain attirait de toutes les contrées voisines. Les trois Anglais se logèrent dans une hôtellerie assez commode, et pour suivre l'usage établi ils rendirent une visite de civilité au gouverneur Radja Ravio (qui était bramine) : le roi l'avait chargé de recevoir les droits de la couronne, et de conserver l'ordre entre quantité de nations différentes. Cet officier leur fit voir de fort beaux diamans, dont le plus précieux était de trente carats, et pouvait se tailler en pointe.

Le jour suivant ils se rendirent à la mine ; elle

n'est qu'à deux lieues de la ville de Golconde. Le nombre des ouvriers ne montait pas à moins de trente mille : les uns fouillaient la terre, les autres en remplissaient des tonneaux; d'autres puisaient l'eau qui s'amassait dans les ouvertures ; d'autres portaient la terre de la mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendaient à la hauteur de quatre ou cinq pouces, et la laissant sécher au soleil ils la broyaient le jour suivant avec des pierres : ils ramassaient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvaient; ils les cassaient sans aucune précaution : quelquefois ils y trouvaient des diamans; plus souvent ils n'en trouvaient pas. Mais on assura Méthold qu'ils connaissaient à la vue les terres qui donnaient le plus d'espérance, et qu'ils les distinguaient même à l'odeur : il ne peut douter du moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction sans rompre les mottes de terre et de cailloux, car dans quelques endroits ils ne faisaient qu'égratigner un peu la terre, et dans d'autres ils fouillaient jusqu'à la profondeur de cinquante à soixante pieds.

La terre de cette mine est rouge avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à de la chaux, quelquefois blanches et quelquefois jaunes; elle est mêlée de cailloux qui se lèvent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées et des chambres comme dans les mines de l'Europe on creuse droit en bas, et l'on fait comme

des puits carrés. Méthold ne peut assurer si les mineurs s'attachent à cette méthode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance, mais ils ont une manière de tirer l'eau des mines, qui lui parut préférable à toutes nos machines; elle consiste à placer, les uns au-dessus des autres, un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de main en main. Rien n'est plus prompt que ce travail, et la diligence y est d'autant plus nécessaire que l'endroit où l'on a travaillé à sec pendant toute la nuit se trouverait le matin presque rempli d'eau.

La mine était affermée à Marcandar, riche marchand de la tribu des orfévres, qui en payait annuellement la somme de trois cent mille pagodes, sans compter que le roi se réservait tous les diamans au-dessus de dix karats. Ce fermier général avait divisé le terrain en plusieurs portions carrées qu'il louait à d'autres marchands : les punitions étaient très rigoureuses pour ceux qui entreprenaient de frauder les droits; mais cette crainte n'empêchait pas qu'on ne détournât sans cesse quantité de beaux diamans; Méthold en vit deux de cette espèce qui approchaient chacun de vingt karats, et plusieurs de dix et de douze : mais malgré le péril auquel on s'expose en les montrant ils se vendent fort cher.

Cette mine est située au pied d'une grande montagne assez proche du Chrischna, grand fleuve qui coule à l'est. Le pays est naturellement si sté-

rile qu'il ne pouvait passer que pour un désert avant cette découverte : on admirait avec quelle promptitude il s'était peuplé, et l'on y comptait alors plus de cent mille hommes, ouvriers ou marchands. Les vivres y étaient d'autant plus chers qu'on était obligé de les y apporter de fort loin, et les maisons assez mal bâties parce qu'on se formait des logemens proportionnés au peu de séjour qu'on y devait faire. Peu de temps après un ordre du roi fit fermer la mine et disparaître tous les habitans : on s'imagina que le dessein de ce prince était d'augmenter le prix et la vente des diamans; mais quelques Indiens mieux instruits apprirent à Méthold que cet ordre était venu à l'occasion d'une ambassade du Mogol, qui demandait au roi de Golconde trois livres pesant de ses plus beaux diamans. Aussitôt que les deux cours se furent accordées on recommença le travail, et la mine était presque épuisée lorsque Méthold quitta Masulipatan.

Ce pays produit aussi beaucoup de cristal et quantité d'autres pierres transparentes, telles que des grenats, des améthystes, des topazes et des agates. Il s'y trouve beaucoup de fer et d'acier, qui se transportent en divers endroits des Indes.

On ne connaît dans le pays aucune mine d'or ni de cuivre; il se trouve dans un seul endroit des montagnes une grande quantité de bézoards, qu'on tire du ventre des chèvres. Méthold parle avec admiration de la multitude de ces animaux,

qu'on ne cesse pas de tuer pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles : quelques-unes en donnent trois ou quatre, les unes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. On a fait une expérience singulière sur ces chèvres : de quatre qui furent transportées à cent cinquante mille de leurs montagnes on en ouvrit deux aussitôt après, et l'on y trouva des bézoards. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisième, et l'on vit à quelques marques qu'elle en avait eu. Dans la quatrième, qui ne fut ouverte qu'un mois après, on ne trouva ni bézoards, ni la moindre marque de pierre. Méthold en conclut que la nature produit dans ces montagnes quelque arbre ou quelque plante qui, servant de nourriture aux chèvres, concourt à la production du bézoard. Il ajoute à cette courte relation que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce pays (car les plus fines se peignent au pinceau) est la meilleure et la plus belle de toutes celles de l'Orient : la couleur dure autant que l'étoffe; on la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, et que les habitans nomment *chay*.

Le récit de Tavernier est plus étendu. Il s'était rendu dans le golfe Persique, où l'espérance du gain et sa profession de joaillier l'avaient engagé à acheter un grand nombre de perles; il résolut d'entreprendre le voyage de Golconde pour se fournir de ce qu'il trouverait de plus riche dans les mines de diamans, et pour vendre au roi ses

perles, dont la moindre était de trente-quatre carats. L'espèce de curiosité que peut inspirer ce voyage nous empêche de rien retrancher de son itinéraire, que plusieurs de nos lecteurs seront bien aises de suivre.

Il s'embarqua le onzième jour de mai 1652 sur un grand vaisseau du roi de Golconde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines et de chites, ou de toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau, ce qui les rend plus belles et plus chères que celles qui se font au moule. La compagnie hollandaise s'étant accoutumée à donner aux vaisseaux des rois de l'Inde un pilote, un sous-pilote et deux ou trois canonniers il y avait six matelots hollandais dans l'équipage du vaisseau. Les marchands arméniens et persans qui passaient aux Indes pour leur commerce y étaient au nombre de cent; on avait aussi à bord cinquante-six chevaux que le roi de Perse envoyait au roi de Golconde.

Après quelques jours de navigation il s'éleva un vent des plus impétueux : le bâtiment, qu'on avait eu l'imprudence de laisser sécher pendant cinq mois au port de Bender-Abassi, commença bientôt à faire eau de toutes parts, et par un autre malheur les pompes ne valaient rien; on fut obligé de recourir à deux balles de cuirs de Russie qu'un marchand portait aux Indes, où ces belles peaux, qui sont très fraîches, servent à couvrir les lits de repos : quatre ou cinq cordon-

niers qui se trouvaient heureusement à bord entreprirent d'en faire des seaux qui ne tenaient pas moins d'une pipe, et rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros câble auquel on attacha autant de poulies qu'il y avait de seaux on vint à bout dans l'espace d'une heure ou deux de tirer toute l'eau du vaisseau par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac.

Le temps étant devenu plus doux on arriva le 2 juillet au port de Masulipatan. Les facteurs anglais et hollandais y reçurent fort civilement Tavernier, et lui donnèrent plusieurs fêtes dans un beau jardin que les Hollandais ont à une demi-lieue de la ville; mais apprenant le dessein qu'il avait de se rendre à Golconde ils l'avertirent que le roi n'achetait rien de rare ni de haut prix sans avoir consulté Mirghimola, son premier ministre et général de ses armées, qui faisait alors le siége de Gandicot, ville de la province de Carnatic dans le royaume de Visapour. Tavernier ne balança point à prendre cette route : il acheta une sorte de voiture qui se nomme pallekis, avec trois chevaux et six bœufs pour porter lui, ses valets et son bagage, et son départ ne fut différé que jusqu'au 21 juillet.

Il fit trois lieues le premier jour pour aller passer la nuit dans le village de Nilmol; le 22 il fit six lieues jusqu'à Vonhir, autre village avant lequel on passe une rivière sur un radeau; le 23,

après une marche de six heures il arriva dans Patemet, mauvais village où la violence des pluies l'obligea de s'arrêter trois jours.

Le 27 n'ayant pu faire qu'une lieue et demie jusqu'à Bézoara par des chemins que les grandes eaux avaient rompus il s'y arrêta quatre autres jours : une rivière qu'il avait à passer s'était changée en torrent si rapide que la barque ne pouvait résister au courant, sans compter qu'il fallut du temps pour laisser passer les chevaux du roi de Perse; on les menait à Mirghimola par la même raison qui forçait Tavernier de voir ce ministre avant de se rendre à Golconde. Pendant le séjour qu'il fit à Bézoara il visita plusieurs pagodes : le nombre en est plus grand dans cette contrée qu'en tout autre endroit des Indes parce qu'à l'exception des gouverneurs et de quelques-uns de leurs domestiques qui sont mahométans, tous les peuples y sont idolâtres.

Il partit de Bézoara le 31, et, passant la rivière qui était large alors d'une demi-lieue, il arriva trois lieues plus loin devant une grande pagode bâtie sur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches : on y voit la figure d'une vache d'un marbre fort noir, et quantité d'autres idoles; les plus hideuses sont celles qui reçoivent le plus d'adoration et d'offrandes. Un quart de lieue au-delà on traverse un gros village. Le même jour, Tavernier fit encore trois lieues pour arriver à Kakkoli, village proche duquel

on voit dans une petite pagode cinq ou six idoles de marbre assez bien faites; le lendemain après une marche de sept heures il alla descendre à Condevir, grande ville avec un double fossé revêtu de pierres de taille : on y arrive par un chemin qui est fermé des deux côtés d'une forte muraille, où d'espace en espace on voit quelques tours rondes peu capables de défense. Cette ville touche au levant d'une montagne d'une lieue de tour, environnée par le haut d'un bon mur, avec une demi-lune de cinquante en cinquante pas; elle a dans son enceinte trois forteresses dont on néglige l'entretien.

Le 2 d'août Tavernier et les compagnons de son voyage ne firent que six lieues pour aller passer la nuit dans le village de Copenour; le 3 après avoir fait huit lieues ils entrèrent dans Adanqui, village assez considérable, qui est accompagné d'une fort grande pagode, où l'on voit les ruines de quantité de chambres qui avaient été faites pour des prêtres. Il reste encore dans la pagode quelques idoles mutilées que ces peuples ne laissent pas d'adorer. Le 4 on fit huit lieues jusqu'au village de Nosdrepar, avant lequel on trouve à la distance d'une demi-lieue une grande rivière qui avait alors peu d'eau parce que le temps des pluies n'était pas encore arrivé dans ce canton; le 5 après huit lieues de chemin on passa la nuit au village de Condecour; le 6 on marcha sept heures pour arriver à Dakié;

le 7 après avoir fait trois lieues on traversa Nélour, ville où les pagodes sont en grand nombre; un quart de lieue plus loin on traversa une grande rivière, après laquelle on fit encore six lieues jusqu'au village de Gandaron; le 8 on arriva par une marche de huit heures à Sereplé, qui n'est qu'un petit village; le 9 on fit neuf lieues pour s'arrêter dans un fort bon village qui se nomme Ponter; le 10 on marcha deux heures, et l'on passa la nuit à Sénepgond, autre village considérable.

Le jour suivant on arriva le soir à Paliacate, qui n'est qu'à quatre lieues de Sénepgond; mais on en fit plus d'une dans la mer, où les chevaux avaient en plusieurs endroits de l'eau jusqu'à la selle. Le véritable chemin est plus long de deux ou trois lieues. Paliacate est un fort qui appartient aux Hollandais, et dans lequel ils tiennent leur comptoir pour la côte de Coromandel; ils y entretiennent une garnison d'environ deux cents hommes, qui, joints à plusieurs marchands et à quelques naturels du pays; en font une demeure assez peuplée. L'ancienne ville du même nom n'en est séparée que par une grande place. Les bastions sont montés d'une fort bonne artillerie, et la mer va battre au pied; mais c'est moins un port qu'une simple plage. Tavernier séjourna dans la ville jusqu'au lendemain au soir, et le gouverneur, qui se nommait Pitre, ne souffrit point qu'il y eût d'autre table que la

sienne : il lui fit faire trois fois avec une confiance affectée le tour du fort sur les murailles, où l'on pouvait se promener facilement. La manière dont les habitans de Paliacate vont prendre l'eau qu'ils boivent est assez remarquable; ils attendent que la mer soit retirée pour aller faire sur leur rivage des ouvertures d'où ils tirent de l'eau douce qui est excellente.

Le 12 il partit de Paliaçate, et le lendemain vers dix heures du matin il entra dans Madraspatan, ou Madras, fort anglais qui porte aussi le nom de Saint-Georges, et qui commençait alors à se peupler : il s'y logea dans le couvent des capucins, où le P. Ephraïm de Nevers et le P. Zénon de Beaugé jouissaient paisiblement de la protection du gouverneur. San-Thomé n'étant qu'à une demi-lieue de Madras Tavernier visita cette ville, dont les Portugais étaient encore en possession; mais leurs civilités ne purent l'empêcher de retourner le soir parmi les Anglais, avec lesquels il trouvait plus d'amusement. Ils l'arrêtèrent jusqu'au 22, qu'étant parti le matin il fit six lieues pour aller passer la nuit dans un gros village qui se nomme Servavaron.

Le 23 il passa dans le bourg d'Oudecot après avoir traversé pendant sept lieues un pays plat et sablonneux, où l'on ne voit de toutes parts que des forêts de bambous d'une hauteur égale à nos plus hautes futaies : il s'en trouve de si épaisses qu'elles sont inaccessibles aux hommes; mais

elles sont peuplées d'une prodigieuse quantité de singes. On avait raconté à Tavernier que les singes qui habitent un côté du chemin étaient si mortels ennemis de ceux qui occupent les forêts du côté opposé que si le hasard en fait passer un d'un côté à l'autre il est étranglé sur-le-champ. Le gouverneur de Paliacate lui avait parlé du plaisir qu'il avait eu à les voir combattre, et lui avait appris comment on se procure ce spectacle. Dans tout ce canton le chemin est fermé de lieue en lieue par des portes et des barricades où l'on fait une garde continuelle avec la précaution de demander aux passans où ils vont et d'où ils viennent, de sorte qu'un voyageur y peut marcher sans crainte et porter son or à la main. L'abondance n'y règne pas moins que la sûreté, et l'on y trouve à chaque pas l'occasion d'acheter du riz. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes font mettre dans le chemin cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre, et près de chaque corbeille cinq ou six bâtons de deux pieds de long et de la grosseur d'un pouce : on se retire ensuite un peu plus loin; bientôt on voit les singes descendre des deux côtés du sommet des bambous, et sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'abord près d'une demi-heure à se montrer les dents : tantôt ils avancent, tantôt ils reculent comme s'ils appréhendaient d'en venir au choc; enfin les femelles, qui sont

plus hardies que les mâles, surtout celles qui ont des petits qu'elles portent entre leurs bras comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proie qui les tente, et mettent la tête dans les corbeilles : alors les mâles du parti opposé fondent sur elles et les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi pour soutenir leurs femelles, et, la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus faibles sont obligés de céder : ils se retirent dans les bois, estropiés de quelque membre, ou la tête fendue, tandis que les vainqueurs demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux.

Tavernier, se disposant à partir pour Golconde, se rendit le 15 au matin à la tente du nabab Mirghimola. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice : ce général était assis, les jambes croisées et les pieds nus, avec deux secrétaires près de lui; cette posture n'eut rien de surprenant pour Tavernier parce qu'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes et des pieds parce que c'est l'usage des plus grands seigneurs de Golconde, surtout dans leurs appartemens, où l'on ne marche que sur de riches tapis; mais il observa que le nabab avait tous les

entre-deux des doigts des pieds pleins de lettres, et qu'il en avait aussi quantité entre les doigts de la main gauche; il en tirait tantôt de ses mains, tantôt de ses pieds pour en dicter les réponses à ses secrétaires; lui-même il en faisait quelques-unes. Lorsque les secrétaires avaient achevé d'écrire il leur faisait lire leurs lettres; ensuite il y appliquait son cachet de sa propre main, et c'était lui-même aussi qui les donnait aux messagers qui devaient les porter. Aux Indes, suivant la remarque de Tavernier, toutes les lettres que les rois, les géneraux d'armée et les gouverneurs de province envoient par des gens de pied arrivent beaucoup plus vite que par d'autres voies : on rencontre de deux en deux lieues de petites cabanes où demeurent constamment deux ou trois hommes gagés pour courir; le messager qui arrive hors d'haleine jette sa lettre à l'entrée; un des autres la ramasse, et se met à courir aussitôt. Ajoutez qu'aux Indes la plupart des chemins sont comme des allées d'arbres, et que ceux qui sont sans arbres ont de cinq en cinq cents pas de petits monceaux de pierres que les habitans des villages voisins sont obligés de blanchir afin que dans les nuits obscures et pluvieuses ces courriers puissent distinguer leur route.

Pendant que Tavernier était dans la tente on vint avertir le nabab qu'on avait amené quatre criminels à sa porte : l'usage du pays ne permet

pas de les garder long-temps en prison ; la sentence suit de près la conviction du crime. Mirghimola sans rien répondre continua d'écrire et de faire écrire ses secrétaires; ensuite il ordonna tout d'un coup qu'on lui amenât les criminels : après les avoir interrogés sévèrement, et leur avoir fait confesser de bouche le crime dont ils étaient accusés il reprit ses occupations. Plusieurs officiers de son armée qui entraient dans la tente s'approchaient respectueusement pour lui faire leur cour ; il ne répondit à leur salutation que par un signe de tête : enfin ce silence ayant duré près d'une heure il leva brusquement la tête pour prononcer la sentence des quatre criminels.

Tavernier alla descendre chez Pitre Delan, jeune Hollandais, chirurgien du roi, que ce prince avait demandé instamment à Cheteur, envoyé de Batavia. Le roi de Golconde se plaignait depuis long-temps d'un mal de tête, et les médecins l'exhortaient à se faire tirer du sang en quatre endroits de la langue : les chirurgiens du pays n'osaient entreprendre cette opération ; Delan, dont on espérait un si grand service, fut attaché à la cour avec huit cents pagodes de gages. Quelques jours après le départ de l'envoyé cet adroit jeune homme, qui avait déjà fait prendre une bonne opinion de son habileté en publiant que la saignée était le moins difficile de tous les exercices du chirurgien, fut averti que le roi était

résolu de le mettre à l'épreuve; mais on lui déclara que ce prince voulait absolument que suivant l'ordonnance des médecins il ne lui tirât que huit onces de sang, et qu'avec un maître si redoutable il ne devait rien donner au hasard. Delan, plein de confiance en ses propres lumières, ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du palais par deux ou trois eunuques: quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain, où l'ayant déshabillé et bien lavé, elles lui parfumèrent tout le corps, particulièrement les mains; elles lui firent prendre une robe à la mode du pays; ensuite, l'ayant mené devant le roi, elles apportèrent quatre petits plats d'or que les médecins firent peser. Il fut averti encore qu'il devait se garder sur sa tête de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le roi avec tant de bonheur ou d'adresse qu'en pesant le sang avec les plats on trouva qu'il n'en avait tiré que huit onces. Cette justesse et la légèreté de sa main passèrent pour des prodiges de l'art: le monarque en fut si satisfait qu'il lui fit donner sur-le-champ trois cents pagodes, c'est à dire environ sept cents écus. La jeune reine et la mère-reine voulurent aussi qu'on leur tirât du sang. Tavernier, qui ne s'arrête à ce récit que pour faire connaître à nos chirurgiens ce qu'ils peuvent espérer aux Indes, s'imagine que la curiosité de le voir avait plus de part à cet empressement que le besoin de se faire saigner:

c'était, dit-il, un jeune homme des mieux faits, et jamais ces deux princesses n'avaient vu un étranger de si près. Delan fut conduit dans une chambre magnifique, où les femmes qui l'avaient préparé à saigner le roi lui lavèrent encore les bras et les mains, et le parfumèrent soigneusement; ensuite elles tirèrent un rideau, et la jeune reine allongea le bras par un trou : il la saigna fort habilement. La reine-mère n'ayant pas été moins satisfaite il reçut une grosse somme avec quelques pièces de brocart d'or, et ces trois opérations le mirent dans une haute faveur à la cour.

Il paraît que ce fut sous la protection de cet heureux chirurgien que Tavernier entreprit de visiter les mines de diamans; on lui conseilla de commencer par celle de Raolkonde, qui est la plus célèbre : elle est située à cinq journées de Golconde, et à huit ou neuf de Visapour. Il n'y avait pas plus de deux cents ans qu'elle avait été découverte. Comme les souverains de ces deux royaumes étaient autrefois sujets de l'Indoustan et gouverneurs des mêmes provinces qu'ils érigèrent en royaumes après leur révolte on a cru long-temps en Europe que les diamans venaient des terres du grand mogol.

En arrivant à Raolkonde Tavernier alla saluer le gouverneur de la mine, qui commande aussi dans la province : c'était un mahométan, qui lui fit un accueil fort civil et qui lui promit toutes

sortes de sûretés pour son commerce, mais qui lui recommanda beaucoup de ne pas frauder les droits du souverain, qui sont de deux pour cent.

Aux environs du lieu d'où l'on tire les diamans la terre est sablonneuse et pleine de rochers et de taillis; ces rochers ont plusieurs veines larges, tantôt d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt entier, et les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils enfoncent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre : c'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamans; mais comme les veines ne vont pas toujours droit, et que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces rochers pour ne pas perdre leur trace : après les avoir ouvertes ils ramassent la terre ou le sable, qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamans. C'est dans cette mine que se trouvent les pierres les plus nettes et de la plus belle eau; mais il arrive souvent que pour tirer le sable des roches ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer qu'ils étonnent le diamant et qu'ils y mettent des glaces. Lorsque la glace est un peu grande ils clivent la pierre, c'est à dire qu'ils la fendent, et plus habilement que nous : ce sont les pièces qu'on nomme faibles en Europe, et qui ne laissent pas d'être de grande montre. Si la pierre est nette ils ne font que la passer sur la roue sans s'amuser à lui donner une forme dans la crainte de lui ôter quelque chose de son poids. S'il y a quelque pe-

tite glace, ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge ils couvrent toute la pierre de facettes pour cacher ses défauts. Une glace fort petite se couvre de l'arête d'une des facettes; mais les marchands aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge on brûle la pierre qui est tachée d'un point rouge, et ce point devient noir.

On trouve auprès de cette mine quantité de lapidaires qui n'ont que des roues d'acier à peu près de la grandeur de nos assiettes de table; ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils arrosent incessamment avec de l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le chemin de la pierre : alors ils prennent de l'huile, et n'épargnent pas la poudre de diamant, qui est toujours à grand marché. Ils chargent aussi la pierre beaucoup plus que nous. Tavernier vit mettre sur une pierre cent cinquante livres de plomb; c'était à la vérité une grande pierre qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; et la grande roue du moulin, qui était à notre manière, était tournée par quatre nègres. Les Indiens ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres.

Le négoce se fait à la mine avec autant de liberté que de bonne foi : outre ses deux pour cent le roi tire un droit des marchands pour la permission de faire travailler à la mine; ces marchands après avoir cherché un endroit favorable

avec les mineurs prennent une portion de terrain, à laquelle ils emploient un nombre convenable d'ouvriers : depuis le premier moment du travail jusqu'au dernier ils paient chaque jour au roi deux pagodes pour cinquante hommes, et quatre pagodes s'ils en emploient cent.

Les plus malheureux sont les mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois pagodes, aussi ne se font-ils pas scrupule en cherchant dans le sable de détourner une pierre qu'ils peuvent dérober aux yeux; et comme ils sont nus à la réserve d'un petit linge qui leur couvre le milieu du corps ils tâchent adroitement de l'avaler : Tavernier en vit un qui avait caché dans le coin de son œil une pierre du poids d'un manghelin, c'est à dire d'environ deux de nos carats, et dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve une pierre dont le poids est au-dessus de sept ou huit manghelins reçoit une récompense, mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

Les marchands qui se rendent à la mine pour ce riche négoce ne doivent pas sortir de leur logement; mais chaque jour à dix ou onze heures du matin les maîtres mineurs leur apportent des montres de diamans : si les parties sont considérables ils les confient aux marchands pour leur donner le temps de les considérer à loisir; il faut ensuite que le marché soit promptement conclu, sans quoi les maîtres reprennent leurs pierres,

les lient dans un coin de leur ceinture ou de leur chemise, et disparaissent pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres, ou du moins s'ils les rapportent elles sont mêlées avec d'autres qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix l'acheteur leur donne un billet de la somme pour l'aller recevoir du chéraf, c'est à dire d'un officier nommé pour donner et recevoir les lettres de change : le moindre retardement au-delà du terme oblige de payer un intérêt sur le pied d'un et demi pour cent par mois. Mais lorsque l'acheteur est connu ils aiment mieux les lettres de change pour Agra, pour Golconde ou pour Visapour, et surtout pour Surate, d'où ils font venir diverses marchandises par les vaisseaux étrangers.

C'est un spectacle agréable de voir paraître tous les jours au matin les enfans des maîtres mineurs et d'autres gens du pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, qui viennent s'asseoir sous un gros arbre dans la place du bourg : chacun d'eux a son poids de diamans dans son sac pendu d'un côté de sa ceinture, et de l'autre une bourse attachée, qui contient quelquefois jusqu'à cinq ou six cents pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques diamans soit du lieu même ou de quelque autre mine : quand on leur en présente un on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans, qui est comme le chef des

autres ; il le considère soigneusement et le fait passer à son voisin, qui l'examine à son tour : ainsi la pierre circule de main en main dans un grand silence jusqu'à ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix pour en faire le marché, et s'il l'achète trop cher c'est pour son compte. Le soir tous ces enfans font la somme de ce qu'ils ont acheté : ils regardent leurs pierres et les mettent à part suivant leur eau, leur poids et leur netteté ; ils mettent le prix sur chacune à peu près comme elles pourraient se vendre aux étrangers ; ensuite ils les portent aux maîtres, qui ont toujours quantité de parties à assortir, et tout le profit se partage entre ces jeunes marchands avec cette seule différence que le chef ou le plus âgé prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connaissent si parfaitement le prix de toutes sortes de pierres que si l'un d'eux après en avoir acheté une veut perdre demi pour cent un autre est prêt à lui rendre aussitôt son argent.

Un jour sur le soir Tavernier reçut la visite d'un homme presque nu ; il n'avait qu'une ceinture autour du corps et un méchant mouchoir sur la tête : après quelques civilités il fit demander à Tavernier par son interprète s'il voulait acheter quelques rubis, et tirant de sa ceinture quantité de petits linges il en fit sortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques-unes, et ne fit pas difficulté de

les payer un peu au-delà de leur prix parce qu'il jugea qu'on n'était pas venu le trouver sans avoir quelque chose de plus précieux à lui offrir : en effet l'Indien, l'ayant prié d'écarter ses gens, ne se vit pas plus tôt seul avec l'interprète et lui qu'il ôta le mouchoir sous lequel ses cheveux étaient liés ; il en tira un petit linge qui contenait un diamant de quarante-huit carats et demi et de la plus belle eau du monde, et les trois quarts fort nets. « Gardez-le jusqu'à demain, dit-il à Tavernier, pour l'examiner à loisir : s'il est de votre « goût vous me trouverez hors du bourg à telle « heure, et vous m'apporterez telle somme. » Tavernier ne manqua pas de lui porter la somme qu'il avait demandée : à son retour à Surate il trouva un profit considérable sur cette pierre.

Quelques jours après, ayant reçu avis qu'un Français nommé Boète, qu'il avait laissé à Golconde pour recevoir et garder son argent, était attaqué d'une maladie dangereuse, il ne pensa qu'à retourner dans le pays. Le gouverneur de la mine, surpris de le voir partir si tôt, lui demanda s'il avait employé tout son argent : il lui restait vingt mille pagodes, dont il regrettait effectivement de n'avoir pas fait l'emploi ; mais se croyant pressé par l'avis qu'il avait reçu il fit voir au gouverneur tout ce qu'il avait acheté, qui se trouva conforme au rôle du receveur des droits; il paya les deux pour cent, et ne déguisant pas même qu'il avait acheté en secret un

diamant de quarante-huit carats et demi il satisfit avec la même fidélité pour cette pierre quoique personne ne fût informé de son marché dans le bourg. Le gouverneur admirant sa bonne foi lui confessa naturellement qu'aucun marchand du pays n'aurait eu cette délicatesse, et dans le mouvement de son estime il fit venir les plus riches marchands de la mine avec ordre d'apporter leurs plus belles pierres. Dans l'espace d'une heure ou deux Tavernier employa fort avantageusement ses vingt mille pagodes. Après le marché ce généreux gouverneur dit aux marchands qu'ils devaient distinguer un si galant homme par quelque témoignage de reconnaissance et d'amitié : ils consentirent de fort bonne grâce à lui faire présent d'un diamant de quelque prix.

La manière de traiter entre ces marchands mérite particulièrement une observation : tout se passe dans le plus profond silence ; le vendeur et l'acheteur sont assis l'un devant l'autre comme deux tailleurs ; l'un des deux ouvrant sa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur, et la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secrètement quoiqu'en présence de plusieurs autres marchands qui peuvent se trouver dans la même salle ; c'est à dire que les deux intéressés ne se parlent ni de la bouche ni des yeux, mais seulement de la main. Si le vendeur prend toute la

main de l'acheteur ce signe exprime mille ; autant de fois qu'il la lui presse ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies suivant les espèces dont il est question ; s'il ne prend que les cinq doigts il n'exprime que cinq cents ; un doigt signifie cent ; la moitié du doigt jusqu'à la jointure du milieu signifie cinquante, et le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure signifie dix. Il arrive souvent que dans un même lieu et devant quantité de témoins une même partie se vend sept à huit fois sans qu'aucun autre que les intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins : lorsqu'elles s'achètent publiquement c'est toujours aux yeux d'un officier du roi, qui sans tirer aucun bénéfice des particuliers est chargé de peser les diamans, et tous les marchands doivent s'en rapporter à son témoignage.

Tavernier obtint du gouverneur une escorte de six cavaliers pour sortir des terres de son gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des royaumes de Visapour et de Golconde : elle sont marquées par une rivière large et profonde, dont le passage est d'autant plus difficile qu'il ne s'y trouve ni pont ni bateau ; on se sert pour la traverser d'une invention assez commune aux Indes ; c'est un vaisseau rond de dix à douze pieds de diamètre, composé de branches d'osier comme nos mannequins, et couvert de cuir de

bœuf. On pourrait entretenir de bonnes barques ou faire un pont sur cette rivière; mais les deux rois s'y opposent parce qu'elle fait la séparation de leurs états. Chaque jour au soir tous les bateliers des deux rives sont obligés de rapporter à deux officiers qui demeurent de part et d'autre à un quart de lieue du passage, un état exact des personnes et des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

En arrivant à Golconde Tavernier apprit avec chagrin que son agent était mort, et que la chambre où il l'avait laissé avait été scellée de deux sceaux, l'un du cadi, qui est comme le chef de la justice, et l'autre du cha-bander ou saban-dar, qu'il compare à notre prevôt des marchands : un officier de justice gardait la porte nuit et jour avec deux valets qui avaient servi l'agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé à Tavernier si l'argent qui se trouvait dans la chambre était à lui on en exigea des preuves, qui furent le témoignage des chérifs même qui l'avaient compté par son ordre; on lui fit signer un papier par lequel il déclarait qu'on n'en avait rien détourné, et les frais de ces procédures lui parurent si légers qu'il admira également la fidélité et le désintéressement de la justice indienne.

Il entreprit bientôt de visiter une autre mine de diamans qui est dans le royaume de Golconde, à sept journées de la capitale : elle est proche d'un gros bourg où passe la même rivière qu'il

avait traversée en revenant de Raolkonde. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue et demie du bourg, et c'est dans l'espace qui est entre le bourg et les montagnes qu'on trouve le diamant : plus on cherche en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut on ne rencontre plus rien. Ce voyage, suivant le calcul de Tavernier, est de cinquante-cinq lieues.

Il fut surpris de trouver aux environs de cette mine jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employait continuellement au travail : on lui raconta qu'elle avait été découverte depuis environ cent ans par un pauvre homme, qui, bêchant un petit terrain pour y semer du millet, avait trouvé une pointe naïve du poids d'environ vingt-cinq carats : la forme et l'éclat de cette pierre la lui avaient fait porter à Golconde, où les négocians avaient reçu avec admiration un diamant de ce poids parce que les plus gros qui fussent connus auparavant n'étaient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre plusieurs personnes riches avaient commencé aussitôt à faire ouvrir la terre, et l'on n'avait cessé d'y trouver quantité de grandes pierres; il s'en trouvait en abondance depuis dix jusqu'à quarante carats, et quelquefois de beaucoup plus grandes, puisque suivant le témoignage de Tavernier Mirghimola, ce même capitaine indien dont a parlé, fit présent au grand mogol Aureng-

zeb d'un diamant de cette mine, qui pesait neuf cents carats avant d'être taillé. Mais la plupart de ces grandes pierres ne sont pas nettes, et leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir : s'il est humide et marécageux la pierre tire sur le noir ; s'il est rougeâtre elle tire sur le rouge, et, suivant les autres endroits, tantôt sur le vert et tantôt sur le jaune. Il paraît toujours sur leur surface une sorte de graisse qui oblige de porter sans cesse la main au mouchoir pour l'essuyer.

A l'égard de leur eau Tavernier observe qu'au lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, les Indiens se servent de la nuit : ils mettent dans un trou qu'ils font à quelque mur, de la grandeur d'un pied carré, une lampe avec une grosse mèche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau et de la netteté de la pierre qu'ils tiennent entre leurs doigts : l'eau que l'on nomme *céleste* est la pire de toutes ; il est impossible de la reconnaître tandis que la pierre est brute ; mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infaillible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu ; l'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

On cherche les pierres dans cette mine par des méthodes qui ressemblent peu à celle de Raolkonde : après avoir reconnu la place où l'on veut travailler les mineurs aplanissent une autre

place à peu près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut; au pied de ce petit mur ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, et les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler : alors tous les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes et enfans, avec le maître qui les emploie, accompagné de ses parens et de ses amis. Il apporte avec lui quelque idole, qu'on met debout sur la terre, et devant laquelle chacun se prosterne trois fois : un prêtre, qui fait la prière pendant la cérémonie, leur fait à tous une marque sur le front avec une composition de safran et de gomme, espèce de colle qui retient sept ou huit grains de riz qu'il applique dessus. Ensuite, s'étant lavé le corps avec de l'eau que chacun apporte dans un vase, ils se rangent en fort bon ordre pour manger ce qui leur est présenté dans un festin que le maître leur fait au commencement du travail.

Après ce repas chacun commence à travailler: les hommes fouillent la terre, les femmes et les enfans la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze et quatorze pieds de profondeur; mais aussitôt qu'on rencontre l'eau il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte on prend avec des cruches l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant; on la jette sur cette terre pour la détremper après quoi les trous sont

ouverts pour donner passage à l'eau, et l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus afin qu'elle entraîne le limon, et qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil, ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers à peu près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable pour le secouer, comme nous secouons le blé : la poussière achève de se dissiper, et le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable ils l'étendent avec une manière de râteau qui le rend fort uni; c'est alors que, se mettant tous ensemble sur ce fond de sable avec un gros pilon de bois, large d'un demi-pied par le bas, ils le battent d'un bout à l'autre de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans les paniers, ils le vannent encore, ils recommencent à l'étendre, et, ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les diamans en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir. Anciennement au lieu d'un pilon de bois pour battre la terre ils la battaient avec des cailloux, et de là venaient tant de glaces dans les pierres.

Depuis trente ou quarante ans on avait découvert une autre mine entre Colour et Raolkonde; on y trouvait des pierres qui avaient l'écorce verte, belle, transparente et qui paraissaient même plus belles que les autres; mais elle se met-

taient en morceaux lorsqu'on commençait à les égriser, ou du moins elles ne pouvaient résister sur la roue. Le roi de Golconde fit fermer la mine.

Il restait à visiter la mine de Bengale, qui est la plus ancienne de toutes les mines de diamans. On donne indifféremment à cette mine le nom de Soumelpour, qui est un gros bourg, proche duquel on trouve les diamans, ou celui de Gouel, rivière sablonneuse dans laquelle on les découvre : la rivière de Gouel vient des hautes montagnes, qui sont éloignées d'environ cinquante cosses au midi, et va se perdre dans le Gange.

C'est en remontant que les recherches commencent : lorsque le temps des grandes pluies est passé, ce qui arrive ordinairement au mois de décembre, on attend encore pendant tout le mois de janvier que la rivière soit éclaircie, parce qu'alors elle n'a pas plus de deux pieds d'eau en divers endroits, et qu'elle laisse toujours quantité de sable à découvert. Vers le commencement de février on voit sortir de Soumelpour et d'un autre bourg qui est vingt cosses plus haut, sur la même rivière, et de plusieurs petits villages de la plaine, huit ou dix mille personnes de tous les âges, qui ne respirent que le travail. Les plus experts connaissent à la qualité du sable s'il s'y trouve des diamans : on entoure ces lieux de pieux, de fascines et de terre pour en tirer l'eau et les mettre tout à fait à sec : le sable qu'on y

trouve, sans le chercher jamais plus loin qu'à deux pieds de profondeur, est porté dans une grande place qu'on a préparée au bord de la rivière, et qui est entourée comme à Raolkonde d'un petit mur d'environ deux pieds; on y jette de l'eau pour le purifier, et tout le reste de l'opération ressemble à celle des mineurs de Golconde.

C'est de cette rivière que viennent toutes les belles pierres qu'on appelle *pointes naïves :* elles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme *pierres de tonnerre,* mais il est rare qu'on en trouve de grandes.

CHAPITRE V.

Etablissemens français de la côte de Coromandel.

Nous trouvons dans notre recueil peu de détails sur les possessions européennes de cette côte, qui dépend en grande partie du royaume de Carnate, et qui est tributaire du grand mogol. Ce royaume de Carnate était autrefois soumis au roi de Golconde ; les mahométans mogols s'en sont emparés, et le pays est partagé, comme dans tout le reste de l'Indc, entre le mahométisme et l'idolâtrie. Nous n'avons trouvé sur l'intérieur de ce royaume que quelques récits de missionnaires peu intéressans pour la curiosité du lecteur : les villes de la côte sont célèbres par leur commerce, et fréquentées par toutes les nations de l'Europe ; les Portugais y possèdent Méliapour ou San-Thomé ; les Hollandais ont bâti le fort de Gueldre dans la ville de Paliacate, et les Anglais le fort de Saint-Georges dans celle de Madras : on sait combien est riche et florissante cette colonie, rivale de Pondichéry. L'intérêt national nous engage à parler avec un peu plus d'étendue de cette colonie française, qui a essuyé tant d'alternatives de prospérités et de disgrâces.

Luillier, voyageur français, est le seul qui

nous ait donné quelques détails sur Pondichéry : il s'était embarqué à Lorient le 4 mars 1722 sur un vaisseau de la Compagnie des Indes ; dix jours qu'il passa d'abord dans la rade de Pondichéry avant de continuer sa route vers le Bengale ne lui donnèrent pas le temps d'acquérir beaucoup de connaissances sur la colonie, qu'il n'eut le temps de visiter qu'à son retour. Pondichéry était déjà devenu le premier comptoir de la Compagnie des Indes ; on commençait à ne rien épargner pour lui donner de l'écat. Luillier croit son circuit d'environ quatre lieues, et le représente déjà très peuplé, surtout de Gentous, qui aiment mieux, dit-il, la domination française que celle des Maures. Chaque état est resserré dans son quartier : on y construisit alors une nouvelle forteresse, près de laquelle quelques officiers français avaient fait bâtir des maisons ; mais comme le pays a peu de bois pour les édifices, et que d'ailleurs il s'élève de temps en temps des vents fort impétueux, elles ne sont que d'un étage. Outre ce nouveau fort on en comptait neuf petits qui faisaient auparavant l'unique défense des murs : la garde était composée de trois compagnies d'infanterie française, et d'environ trois cents Cipaies, nom qu'on donne à des habitans naturels du pays qu'on fait élever et vêtir à la manière de France. Il y avait à Pondichéry trois maisons religieuses ; l'une de jésuites, la seconde de carmes, et la troisième de capucins, qui se

disaient curés de toute la ville et de l'église malabare : le roi pour donner du lustre à ce bel établissement y avait établi depuis quelques années un conseil souverain ; la compagnie y entretenait un gouverneur, un commandant militaire et un major.

On ne s'est arrêté à cette courte description que pour faire comparer dans la suite de cet article l'état de Pondichéry tel qu'il était alors avec ce qu'il est devenu dans l'espace de peu d'années.

Le vaisseau ayant remis à la voile le 22 juillet pour le Bengale on n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la rade de Ballasor, où l'on arriva le 29. Ballasor est un lieu célèbre par le commerce des sénas, sorte de belle toile blanche, et de ces étoffes qui passent en France pour des écorces d'arbre quoiqu'elles soient composées d'une soie sauvage qui se trouve dans les bois. On passa le lendemain devant Calcutta, comptoir des Anglais de l'ancienne Compagnie, où l'on faisait bâtir alors de très beaux magasins : il est situé sur le bord du Gange à huit lieues du comptoir de France. Comme divers particuliers ont fait bâtir des maisons à Calcutta on le prendrait de loin pour une ville.

On passa de même devant le comptoir des Danois, qui saluèrent le bâtiment français de treize coups de canon : c'est un honneur qu'il reçut de tous les vaisseaux européens qu'il ren-

contra jusqu'à la loge française : elle porte le nom de Chandernagor ; c'est une très belle maison qui est située sur le bord d'un des deux bras du Gange. Elle a deux autres loges dans sa dépendance ; celle de Cassambazar, d'où viennent toutes les soies dont il se fait un si grand commerce au Levant, et celle de Ballasor. Tous ces établissemens sont situés dans le pays d'Ougly, province du royaume de Bengale.

Chandernagor n'est éloigné que d'une lieue de Chinchoura, grande ville où les Hollandais et les Anglais de la nouvelle Compagnie ont des comptoirs ; celui des Hollandais l'emporte beaucoup sur l'autre par la beauté des édifices. Les Portugais y ont deux églises, l'une qui appartenait aux jésuites et l'autre aux augustins. La ville de Chinchoura est défendue par une citadelle qui sert de logement au gouverneur ; le port est si spacieux qu'il peut contenir trois cents vaisseaux à l'ancre.

Les Banians, qui sont les principaux marchands du pays, y ont leur demeure et leurs magasins.

La province d'Ougly est par le vingt-troisième degré sous le tropique du cancer ; l'air y est fort grossier et moins sain qu'à Pondichéry ; cependant la terre y est beaucoup meilleure ; elle produit toutes sortes de légumes et d'herbes potagères, du froment, du riz en abondance, du miel, de la cire et toutes les espèces de fruits qui

croissent aux Indes; aussi le Bengale en est-il comme le magasin. On y recueille quantité de coton d'une plante dont la feuille ressemble à celle de l'érable et qui s'élève d'environ trois pieds; le bouton qui le renferme fleurit à peu près comme celui de nos gros chardons.

La Compagnie tire de son comptoir d'Ougly diverses sortes de malles-molles; des casses, que nous nommons mousselines doubles; des doréas, qui sont les mousselines rayées; des tangebs, ou des mousselines serrées; des amans, qui sont de très belles toiles de coton quoique moins fines que les senas de Ballasor; des pièces de mouchoirs de soie et d'autres toiles de coton. La grande ville de Daca, qui est éloignée de la loge d'environ cent lieues, fournit les meilleures et les plus belles broderies des Indes en or et en argent comme en soie : de là viennent les stinkerques et les belles mousselines brodées qu'on apporte en France. C'est de Patna que la Compagnie tire du salpêtre, et tout l'Orient de l'opium. Les jamavares, les armoisins et le cottonis, qui sont des étoffes mêlées de soie et de coton, viennent de Cassambazar. En général, suivant la remarque de Luillier, les plus belles mousselines des Indes viennent du Bengale; les meilleures toiles de coton viennent de Pondichéry, et les plus belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent viennent de Surate.

Le retour à Pondichéry n'offrit rien de plus

remarquable que les événemens ordinaires de la navigation. Jetons un coup d'œil rapide sur les progrès de la colonnie depuis le voyage de Luillier et sur l'état de Pondichéry. Il fut entouré de murs en 1723. L'attention que les gouverneurs ont toujours eue d'assigner le terrain aux particuliers qui demandaient la permission de bâtir a formé comme insensiblement une ville aussi régulière que si le plan avait été tracé tout d'un coup : les rues en paraissent tirées au cordeau; la principale, qui va du sud au nord, a mille toises de long, c'est à dire une demi-lieue parisienne, et celle qui croise le milieu de la ville est de six cents toises. Toutes les maisons sont contiguës; la plus considérable est celle du gouverneur. De l'autre côté, c'est à dire au couchant, on voit le jardin de la Compagnie planté de fort belles allées d'arbres, qui servent de promenades publiques, avec un édifice richechement meublé, où le gouverneur loge les princes étrangers et les ambassadeurs. Les jésuites ont dans la ville un beau collége, dans lequel douze ou quinze de leurs prêtres montrent à lire et à écrire et donnent des leçons de mathématiques; mais ils n'y enseignent pas la langue latine. La maison des missions étrangères n'a que deux ou trois prêtres, et le couvent des capucins en a sept ou huit. Quoique les maisons de Pondichéry n'aient qu'un étage celles des riches habitans sont belles et commodes. Les

gentous y ont deux pagodes, que les rois du pays leur ont fait conserver avec la liberté du culte pour les bramines, gens pauvres, mais occupés sans cesse au travail, qui font toute la richesse de la ville et du pays. Leurs maisons n'ont ordinairement que huit toises de long sur six de large pour quinze ou vingt personnes, et quelquefois plus : elles sont si obscures qu'on a peine à comprendre qu'ils aient assez de jour pour le travail. La plupart sont tisserands, peintres en toiles ou orfévres : ils passent la nuit dans leurs cours ou sur le toit presque nus et couchés sur une simple natte, ce qui leur est commun à la vérité avec le reste des habitans, car Pondichéry étant au douzième degré de latitude septentrionale, et par conséquent dans la zone torride, non seulement il y fait très chaud, mais pendant toute l'année il n'y pleut que sept ou huit jours vers la fin d'octobre : cette pluie, qui arrive régulièrement, est peut-être un des phénomènes les plus singuliers de la nature.

Les meilleurs ouvriers gentous ne gagnent pas plus de deux sous dans leur journée; mais ce gain leur suffit pour subsister avec leurs femmes et leurs enfans : ils ne vivent que de riz cuit à l'eau, et le riz est à très bon marché; des gâteaux sans levain cuits sous la cendre sont le seul pain qu'il mangent quoiqu'il y ait à Pondichéry d'aussi bon pain qu'en Europe. Malgré la sécheresse du pays le riz, qui ne croît pour ainsi dire que

dans l'eau, s'y recueille avec une prodigieuse abondance, et c'est à l'industrie, au travail continuel des gentous qu'on a cette obligation. Ils creusent dans les champs de distance en distance des puits de dix ou douze pieds de profondeur, sur le bord desquels ils mettent une espèce de bascule avec un poids en dehors et un grand seau en dedans : un gentou monte sur le milieu de la bascule, qu'il fait aller en appuyant alternativement un pied de chaque côté, et chantant sur le même ton, suivant ce mouvement, en malabare, qui est la langue ordinaire du pays, et un, et deux, et trois, etc., pour compter combien il a tiré de seaux. Aussitôt que ce puits est tari il passe à un autre. En général cette nation est d'une adresse étonnante pour la distribution et le ménagement de l'eau : elle en conserve quelquefois dans des étangs, des lacs et des canaux après le débordement des grandes rivières, tel que le Coltam, qui n'est pas éloigné de Pondichéry. Les mahométans, auxquels on donne ordinairement le nom de Maures, sont aussi fainéans que les gentous sont laborieux.

La ville de Pondichéry est à quarante ou cinquante toises de la mer, dont le reflux sur cette côte ne s'élève jamais plus de deux pieds : c'est une simple rade où les vaisseaux ne peuvent aborder; on emploie des bateaux pour aller recevoir ou porter des marchandises à la distance d'une lieue de mer, extrême incommodité pour

une ville où rien ne manque d'ailleurs à la douceur de la vie. Les alimens y sont à très vil prix; on y fait bonne chère en grosse viande, en gibier, en poisson. Si l'on n'y trouve point les fruits d'été qui croissent en Europe le pays en produit d'autres qui nous manquent, et qui sont meilleurs que les nôtres.

Suivant le dernier dénombrement on comptait dans Pondichéry cent vingt mille habitans, chrétiens, mahométans ou gentous: la ville a plusieurs grands magasins, six portes, une citadelle, onze forts ou bastions et quatre cent cinq pièces de canon, avec des mortiers et d'autres pièces d'artillerie. La réputation des Français, soutenue par la sage conduite de leurs gouverneurs, leur a fait obtenir de plusieurs princes indiens des priviléges, des honneurs et des préférences qui doivent flatter la nation: la première faveur de cette espèce est de battre monnaie au coin de l'empereur mogol, que les Hollandais n'ont encore pu se procurer par toutes leurs offres. Les Anglais en ont joui pendant quelques années; mais diverses révolutions les ont déterminés à l'abandonner. M. Dumas obtint cette grâce en 1736 par lettres-patentes de Mahomet-Scha, empereur mogol, adressées à Aly-Daoust-Khan, nabab ou vice-roi de la province d'Acate: elles étaient accompagnées d'un éléphant avec son harnais, présent qui ne se fait chez les Orientaux qu'aux rois et aux puissans princes. M. Du-

mas, comprenant les avantages qu'il en pouvait tirer pour la Compagnie, fit frapper tous les ans, depuis l'année 1735 jusqu'en 1741, qui fut celle de son retour en France, pour cinq à six millions de roupies. Cette monnaie est une pièce d'argent qui porte l'empreinte du mogol, un peu plus large que nos pièces de douze sous, et trois fois plus épaisse : une roupie vaut quarante-huit sous.

Pour comprendre de quelle utilité ce nouveau privilége fut à la Compagnie il faut savoir que le gouverneur, se conformant au titre des roupies du mogol, mit dans celle de Pondichéry la même quantité d'alliage, et qu'il établit le même droit de sept pour cent. Par un évaluation facile on a trouvé que dans la marque de cinq à six millions, valant en espèces plus de douze millions de livres, la Compagnie tirait un avantage de quatre cent mille livres par an. Ce produit augmente de jour en jour par le cours étonnant des roupies de Pondichéry, qui sont mieux reçues que toutes les autres monnaies de l'Inde : non seulement elles se font des lingots que la Compagnie envoie, mais toutes les nations y portent leurs matières, sur lesquelles l'hôtel de la monnaie profite suivant la quantité de l'alliage. Il n'y a que les pagodes et les sequins qui puissent le disputer dans le commerce à la monnaie de Pondichéry; la pagode est l'ancienne monnaie des Indes; c'est une pièce d'or qui a précisément la

forme d'un petit bouton de veste, et qui vaut huit livres dix sous. Le dessous, qui est plat, représente une idole du pays, et le dessus, qui est rond, est marqué de petits grains, comme certains boutons de manche. Le sequin est une véritable pièce d'or très raffiné qui vaut dix livres de notre monnaie; il est un peu plus large qu'une pièce de douze sous, mais moins épais, ce qui fait que tous les sequins sont un peu courbés; il s'en trouve même de percés, ce qui vient de l'usage que les femmes indiennes ont de les porter au cou comme des médailles. Ces pièces sont extrêmement communes dans le pays, et ne se frappent qu'à Venise : elles viennent par les Vénitiens, qui font un commerce très considérable à Bassora, dans le fond du golfe Persique, à Moka, au détroit de Babel-Mandel, et à Djedda, qui est le port de la Mecque. Les Indiens y portent tous les ans une bien plus grande quantité de marchandises que les Français, les Hollandais, les Anglais et les Portugais n'en tirent; ils les vendent aux Persans, aux Egyptiens, aux Turcs, aux Russes, aux Polonais, aux Suédois, aux Allemands et aux Génois, qui vont les acheter dans quelqu'un de ces trois ports pour les faire passer dans leur pays par la Méditerranée et par terre.

Il convient dans cet article de faire connaître les monnaies qui sont en usage à Pondichéry : après les pagodes il faut placer les roupies d'argent, monnaie assez grossière, qui n'ont pas tout

à fait la largeur de nos pièces de vingt-quatre sous, mais qui sont plus épaisses du double. L'empreinte est ordinairement la même sur toute la côte de Coromandel; une face porte ces mots : *L'an... du règne glorieux de Mahomet;* et l'autre : *cette roupie a été frappée à...* Celles de Pondichéry et de Madras portent également le nom de d'*Arcate* parce que la permission de les frapper est venue du nabab de cette province; mais on distingue celles de Pondichéry par un croissant qui est au bas de la seconde face, et celles de Madras par une étoile.

Les fanons sont de petites pièces d'argent, dont sept et demi valent une roupie, et vingt-quatre une pagode; par conséquent le fanon vaut un peu moins de six sous.

On appelle cache une petite monnaie de cuivre dont soixante-quatre valent un fanon; ainsi la cache vaut un peu plus d'un denier.

Ces monnaies quoiqu'en usage dans l'Inde entière n'y ont pas la même valeur partout, et la cause de cette différence est qu'il y en a de plus ou moins fortes et de plus ou moins parfaites pour le titre.

Dans le Bengale on compte encore par ponis, qui ne sont pas des pièces, mais une somme arbitraire, comme nous disons en France une pistole : il faut trente-six à trente-sept ponis pour une roupie d'argent d'Arcate; ainsi le ponis vaut environ cinq liards de notre monnaie. Au-dessous

sont les petits coquillages dont on a parlé dans les relations d'Afrique et dans celles des Maldives, qui portent le nom de *cauris* et dont quatre-vingts font le ponis.

L'établissement français de Pondichéry s'est accru par les donations de quelques nababs qui ont eu besoin de ses secours après la guerre que Thamas-Kouli-Khan ou Nadir-Scha, roi de Perse, porta dans l'Indoustan.

Après l'infortune du Mogol, qui avait été fait prisonnier dans sa capitale, et dont les immenses trésors étaient passés entre les mains du vainqueur, quelques nababs, ou vice-rois de la presqu'île de l'Inde, jugèrent l'occasion d'autant plus favorable pour s'ériger eux-mêmes en souverains qu'il n'y avait aucune apparence que le roi de Perse, déjà trop éloigné de ses propres états, et si bien recompensé de son entreprise, pensât à les venir attaquer dans une région qu'il connaissait aussi peu que les environs du cap de Comorin. Daoust-Ali-Khan, nabab d'Arcate, le même qui avait accordé aux Français la permission de battre monnaie, se flatta de pouvoir former deux royaumes; l'un pour Saber-Ali-Khan, son fils aîné; l'autre pour Sander-Saleb, son gendre, jeunes gens qui n'avaient que de l'ambition sans aucun talent pour soutenir un si grand projet. Arcate est une grande ville à trente lieues de Pondichéry, au sud-ouest, la plus malpropre qu'il y ait au monde.

Les Mogols, qui avaient étendu leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde sous le règne du fameux Aureng-Zeb, avaient laissé subsister les royaumes de Trichenapaly, de Tanjaour, de Maduré, de Maïssour et de Marava. Ces états étaient gouvernés par des princes gentous, tributaires à la vérité de l'empereur mogol, mais fiers et lents dans leur dépendance, qui se dispensaient quelquefois de payer le tribut, ou qui attendaient que l'empereur fît marcher ses armées pour les y contraindre. La plupart devaient à la cour de Delhy de très grosses sommes qu'on avait laissé accumuler par la mollesse de Mahomet-Scha, plus occupé des plaisirs que de l'administration dont il se reposait sur des ministres aussi voluptueux que lui. Daoust-Ali-Khan saisit cette occasion pour attaquer les princes voisins de son gouvernement : il assembla une armée de vingt-cinq à trente-mille chevaux avec un nombre proportionné d'infanterie, dont il donna le commandement à Sabder et à Sander-Saheb; leur premier exploit fut la prise de Trichenapaly, grande ville fort peuplée, à trente-cinq lieues au sud-ouest de Pondichéry. Cette capitale, investie par l'armée des Maures le 6 mars 1736, fut emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder en abandonna le gouvernement à Sander-Saheb, son beau-frère, qui prit aussitôt la qualité de nabab.

Après avoir soumis le reste de cette contrée ils

tournèrent leurs armes vers le royaume de Tanjaour, dont ils assiégèrent la capitale. Le roi Sahadgy s'y était renfermé avec toutes les troupes qu'il avait pu rassembler : cette place est si bien fortifiée qu'après avoir inutilement poussé leurs attaques pendant près de six mois ils furent obligés de changer le siége en blocus. Tandis que Sander-Saheb demeura pour y commander Bara-Saheb, un de ses frères, s'avança au Sud avec un détachement quinze mille chevaux, se rendit maître de tout le pays de Marava, du Maduré et des environs du cap Comorin. Ensuite, remontant le long de la côte de Malabar, il poussa ses conquêtes jusqu'à la province de Travancor. Ce fut dans ces circonstances que Sander-Saheb mit les Français en possession de la terre de Karical.

Tous les princes gentous, alarmés d'une invasion si rapide, implorèrent le secours du roi des Marattes : ils lui représentèrent que leur religion n'était pas moins menacée que leurs états ; et les principaux ministres de ce prince, dont la plupart sont bramines, lui firent un devoir indispensable de s'armer pour une cause si pressante. Il se nommait Maha-Radja ; ses états sont d'une grande étendue : on l'a vu souvent mettre en campagne cent cinquante mille chevaux ; et le même nombre de gens de pied, à la tête desquels il ravageait les états du mogol, dont il tirait d'immenses contributions. Les Marattes, ses sujets, sont peu

connus de nos géographes : la guerre fait leur principale occupation; il habitent au sud-est des montagnes qui sont derrière Goa, vers la côte de Malabar; la capitale de leur pays est Satera, ville très considérable.

Les sollicitations du roi de Tanjaour et des princes du même culte, jointes à l'espérance de piller un pays où depuis long-temps toutes les nations du monde venaient échanger leur or et leur argent pour des marchandises, déterminèrent enfin le roi des Marattes à faire partir une armée de soixante mille chevaux et de cent cinquante mille hommes d'infanterie, dont il donna le commandement à son fils aîné, Ragodgi-Bonsola-Sena-Saheb-Soula : elle se mit en marche au mois d'octobre 1739. Daoust-Aly-Khan, informé de son approche, rappela son fils et son gendre, qui tenaient encore le roi de Tanjaour bloqué dans sa capitale : il était question de mettre leurs propres états à couvert; cependant ces deux généraux ne se déterminèrent pas tout d'un coup à s'éloigner de leurs conquêtes, et laissèrent avancer l'ennemi, qui répandait le ravage et la terreur sur son passage. Daoust se hâta de rassembler tout ce qui lui restait de troupes, avec lesquelles il alla se saisir des gorges de la montagne de Canamay, vingt-cinq lieues à l'ouest d'Arcate, défilés très difficiles, et qu'un petit nombre de troupes peut défendre contre une nombreuse armée.

Les Marattes y arrivèrent au mois de mai 1740 : après avoir reconnu qu'il leur était impossible de forcer le nabab d'Arcate dans son poste ils campèrent à l'entrée des gorges, d'où ils firent tenter secrètement la fidélité du prince gentou, qui gardait un autre passage avec cinq ou six mille hommes, et que Daoust avait cru digne de sa confiance : ce prince fut bientôt corrompu par les promesses et par l'argent des Marattes. Les bramines levèrent ces difficultés en lui représentant que le succès de cette guerre pouvait ruiner le mahométisme et rétablir la religion de leurs pères : il consentit à livrer le passage. Les Marattes continuant d'amuser le nabab par de légères attaques y firent marcher leurs troupes et s'en saisirent le 19 mai ; de là ils trouvèrent si peu d'obstacles au dessein de le surprendre par derrière qu'ils s'approchèrent à deux portées de canon avant qu'il se défiât de son malheur. Lorsqu'on vint l'informer qu'il paraissait du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançait vers le camp il s'imagina que c'étaient les troupes de son gendre qui venaient le joindre ; mais il entendit aussitôt de furieuses décharges de mousqueterie, et la présence du danger lui fit ouvrir les yeux sur la trahison.

Aly-Khan, son second fils, et tous ses officiers généraux, montant aussitôt sur leurs éléphans, se défendirent avec autant d'habileté que de valeur ; mais ils furent accablés d'un si grand feu

et d'une si terrible décharge de frondes que tout ce qu'il y avait de gens autour d'eux périt à leurs pieds ou prit la fuite. Le nabab et son fils, blessés de plusieurs coups, tombèrent morts de leurs éléphans, et leur chute répandit tant de frayeur dans l'armée que la déroute devint générale. La plupart des officiers furent tués ou foulés aux pieds par les éléphans, qui enfonçaient dans la boue jusqu'à la moitié des jambes : il était tombé la nuit précédente une grande pluie qui avait détrempé la terre. Plusieurs guerriers qui étaient de ce combat assurèrent que jamais champ de bataille n'avait présenté un plus affreux spectacle de chevaux, de chameaux et d'éléphans blessés et furieux, mêlés, renversés avec les officiers et les soldats, jetant d'horribles cris, faisant de vains efforts pour se dégager des bourbiers sanglans où ils étaient enfoncés, achevant d'étouffer ou d'écraser les soldats qui n'avaient pas la force de se retirer.

Cityzor-Khan, général de l'armée mogole, qui avait rendu d'importans services à la Compagnie, fut blessé de cinq coups de fusil et d'un coup de fronde qui lui creva un œil, et le renversa de dessus son éléphant. On doit faire observer qu'une décharge de frondes par le bras des Marattes est aussi redoutable que la plus violente mousqueterie. Les domestiques de Cityzor l'ayant vu tomber l'emportèrent avant la fin du combat dans un bois voisin, et ne pensèrent qu'à

s'éloigner de l'ennemi : après dix ou douze jours de marche ils arrivèrent à Alamparvé, qui se nomme aussi Jorobandel, à sept ou huit lieues de Pondichéry. Les principales blessures de leur maître étaient un coup de fusil qui lui avait coupé la moitié de la langue et fracassé la moitié de la mâchoire, un autre qui pénétrait dans la poitrine, et trois coups dans le dos avec un œil crevé. On lui envoya le chirurgien-major de la Compagnie, qui passa près de lui vingt-cinq jours sans pouvoir le sauver.

La date de cette affreuse bataille est le 20 mai 1740. Les Marattes y firent un grand nombre de prisonniers, dont les principaux furent Taqua-Saheb, grand divan, un des gendres de Daoust, et le nabab Eras-Khan-Mirzoutohr, commandant général de la cavalerie. Dans le pillage du camp ils enlevèrent la caisse militaire, l'étendard de Mahomet et celui de l'empereur ; ils emmenèrent quarante éléphans avec un grand nombre de chevaux. Le corps de Daoust-Aly-Khan fut trouvé parmi les morts ; mais on ne put reconnaître celui de son fils, qui avait été sans doute écrasé comme un grand nombre d'autres sous les pieds des éléphans.

Le bruit de ce grand événement jeta dans toute la presqu'île de l'Inde une épouvante qui ne peut être représentée. On ne put se le persuader dans Pondichéry qu'à la vue d'une prodigieuse multitude de fugitifs, Maures et Gentous, qui vinrent

demander un asile avec des cris et des larmes comme dans le lieu de toute la côte où ils se flattaient de trouver plus de secours et d'humanité. Bientôt le nombre en devint si grand que la prudence obligea de fermer les portes de la ville : le gouverneur y était jour et nuit pour y donner ses ordres. Les maisons et les rues se trouvèrent remplies de grains et de bagages ; tous les marchands indiens de la ville et des lieux voisins qui avaient des effets considérables à Arcate et dans les terres s'empressaient de les mettre à couvert sous la protection des Français. Le 25 mai, qui était le cinquième jour après la bataille, la veuve du nabab Daoust-Aly-Khan avec toutes les femmes de sa famille et ses enfans se présentèrent à la porte de Valdaour avec des instances pour être reçues dans la ville, où elles apportaient tout ce qu'elles avaient ramassé d'or et d'argent, de pierreries et d'autres richesses.

Cette position était délicate pour les Français ; ils avaient à craindre que les Marattes, informés du lieu où toute la famille du nabab s'était retirée avec tous ses trésors, ne vinssent attaquer Pondichéry : d'un autre côté ils étaient perdus d'honneur dans les Indes s'ils avaient fermé leurs portes à cette famille fugitive, qui commandait depuis long-temps dans la province, et qui n'avait jamais cessé de les favoriser. Ajoutons que la moindre révolution pouvant changer la face des affaires, et faire reprendre aux Marattes le

chemin de leur pays, Sabder-Aly-Khan et toute sa race seraient devenus ennemis irréconciliables de ceux qui leur auraient tourné le dos avec la fortune, et n'auraient pensé qu'à la vengeance. Le gouverneur assembla son conseil : il n'y déguisa pas les raisons qui rendaient la générosité dangereuse ; mais il fit voir avec la même force que l'humanité, l'honneur, la reconnaissance et tous les sentimens qui distinguent la nation française ne permettaient pas de rejeter une famille si respectable et tant de malheureux qui venaient se jeter entre ses bras : l'avis qu'il proposa comme le sien fut de les recevoir et de leur accorder la protection de la France. Ce parti fut généralement approuvé du conseil, et confirmé par les applaudissemens de tout ce qu'il y avait de Français à Pondichéry.

On se hâta d'aller avec beaucoup de pompe au-devant de la veuve du nabab : toute la garnison fut mise sous les armes, et borda les remparts ; le gouverneur, accompagné de ses gardes à pied et à cheval, porté sur un superbe palanquin, se rendit à la porte de Valdaour, où la princesse attendait la décision de son sort : elle était avec ses filles et ses neveux sur vingt-deux palanquins, suivis d'un détachement de quinze cents cavaliers, de quatre-vingts éléphans, de trois cents chameaux et de plus de deux cents voitures traînées par des bœufs, dans lesquelles étaient les gens de leur suite ; enfin de deux mille

bêtes de charge. Après lui avoir fait connaître combien la nation s'estimait heureuse de pouvoir la servir on la salua par une décharge du canon de la citadelle. Elle fut menée avec les mêmes honneurs aux logemens qu'on avait déjà préparés pour elle et pour toute sa suite. Il ne manqua rien à la civilité des Français, et tous les officiers mogols en témoignèrent une extrême satisfaction : jamais la nation française ne s'était acquis plus de gloire aux Indes. Les apparences semblaient promettre plus de sûreté à la veuve du nabab dans les établissemens anglais, hollandais, danois, tels que Porto-Novo, Tranquebar ou Négapatan, qui étaient plus proches et plus puissans que le nôtre ; mais venir d'elle-même et sans aucune convention se jeter sous la protection des Français c'était déclarer hautement qu'elle avait pour eux plus d'estime et de confiance que pour toutes les autres nations de l'Europe.

Cependant Sabder-Aly-Khan, fils aîné du malheureux Daoust, arriva près d'Arcate deux jours après la bataille avec un corps de sept à huit cents chevaux ; mais à la première nouvelle de ce désastre il se vit abandonné de ses troupes, et réduit à se sauver avec quatre de ses gens dans la forteresse de Vélour. Sander-Saheb, son beau-frère, qui était sorti de Trichenapaly avec quatre cents chevaux, apprit aussi cette funeste nouvelle en chemin, et trouva tout le pays soulevé contre les Maures. Plusieurs petits princes qui portent le titre

de paliagaras se déclarèrent pour les Marates jusqu'à tenter de l'enlever pour le livrer entre leurs mains : il n'eut pas d'autre ressource que de retourner à Trichenapaly, et de s'y renfermer dans la forteresse. Le général des Marattes prit sa marche vers Arcate, dont il se rendit maître sans opposition : la ville fut abandonnée au pillage et consumée en partie par le feu. Divers détachemens qui furent envoyés pour mettre le pays à contribution firent éprouver de toutes parts l'avarice et la cruauté du vainqueur : c'est un ancien usage parmi ces barbares que la moitié du butin appartienne à leurs chefs. Ils exercèrent toutes sortes de violences non seulement contre les mahométans mais contre les gentous mêmes, qui avaient imploré leur secours et qui les regardaient comme les protecteurs de leur religion : ils portent avec eux des chaises de fer sur lesquelles ils attachent nus avec des chaînes ceux dont ils veulent découvrir les trésors, et mettant le feu dessous ils les brûlent jusqu'à ce qu'ils aient donné tout leur bien. On ne s'imaginerait point combien ils firent périr d'habitans par ce cruel supplice, ou par le poignard, qui les vengeait de ceux qui n'avaient rien à leur offrir! Tous les lieux qui essuyèrent leur fureur furent presque entièrement détruits, ce qui avait fait un tort extrême aux manufactures de toile dans un pays où la plupart des gentous exercent le métier de tisserand, dans lequel ils excellent.

Tandis qu'ils répandaient la désolation dans la province d'Arcate et dans les lieux voisins, Sabder-Ali-Khan, renfermé dans sa forteresse de Vélour, leur fit des propositions d'accommodement : après quelques négociations le traité fut conclu à des conditions fort humiliantes : Sabder devait succéder à son père dans la dignité de nabab d'Arcate; mais il s'obligeait de payer aux vainqueurs cent laques ou cinq millions de roupies, à restituer toutes les terres de Trichenapaly et de Tanjaour, à joindre ses troupes aux Marattes pour en chasser Sander-Saheb, qui était encore en possession de la ville, de la forteresse et de tout l'état de Trichenapaly, enfin à servir lui-même d'instrument pour rétablir tous les princes de la côte de Coromandel dans les domaines qu'ils possédaient avant la guerre. Quoique le général maratte n'eût rien de plus favorable à désirer, une autre raison l'avait fait consentir à ce traité. Le roi de Golconde commençait à s'alarmer des ravages qui s'étaient commis dans le Carnate; il avait résolu d'en arrêter les progrès. Nazerzingue, soubab de Golconde et fils de Nizam-Elmouk, premier ministre du Mogol, s'était mis en marche avec une armée de soixante mille chevaux et de cent cinquante mille hommes d'infanterie : en arrivant sur les bords du Quichena, qui n'est qu'à douze journées d'Arcate, il avait été arrêté par le débordement de ce fleuve; mais le général maratte,

informé de son approche et du dessein qu'il avait de continuer sa marche après la retraite des eaux, craignit de perdre tous ses avantages à l'arrivée d'un ennemi si redoutable, et cette réflexion le disposa plus facilement à conclure avec Sabder.

La résistance des Français acheva de le déterminer; avant cette incursion un Maure distingué par son rang en avait donné avis au gouverneur de Pondichéry, son ami particulier. On ignore comment il s'était procuré ces lumières dans un si grand éloignement; mais à la nouvelle du premier mouvement des Marattes le gouverneur français avait pris toutes les mesures de la prudence pour se mettre à couvert. L'enceinte de la ville n'étant point encore achevée du côté de la mer il avait fait élever une forte muraille pour fermer l'intervalle de quarante à cinquante toises qui sont entre les maisons et le rivage; il avait rétabli les anciennes fortifications; il en avait construit de nouvelles; la place avait été fournie de vivres et de munitions de guerre; enfin lorsque les Marattes étaient entrés dans la province il avait fait prendre les armes non seulement à la garnison mais encore à tous les habitans de la ville qui étaient en état de les porter. Les postes avaient été distribués; et ces préparatifs n'avaient pas peu contribué à attirer à lui tous les habitans des lieux voisins, qui l'avaient regardé comme leur défenseur après la bataille de Canamay.

L'événement justifia ces précautions; après

avoir pris possession d'Arcate le vainqueur menaça d'attaquer Pondichéry avec toutes ses forces si les Français ne se hâtaient de l'apaiser par des sommes considérables : il leur déclara ses intentions par une lettre du 20 janvier 1741, où l'adresse et la fierté étaient également employées. N'ayant reçu, disait-il, aucune réponse à plusieurs lettres qu'il avait écrites au gouverneur il était porté à le croire ingrat et du nombre de ses ennemis, ce qui le déterminait à faire marcher son armée contre la ville : les Français devaient se souvenir qu'il les avait anciennement placés dans le lieu où ils étaient, et qu'il leur avait donné la ville de Pondichéry; aussi se flattait-il encore que le gouverneur, ouvrant les yeux à la justice, lui enverrait des députés pour convenir du paiement d'une somme, et dans cette espérance il voulait bien suspendre les hostilités pendant quelques jours. Suivant l'usage des Marattes et de la plupart des gentous, qui n'écrivent jamais qu'en termes obscurs pour ne pas donner occasion de les prendre par leurs paroles, il ajoutait que le porteur de sa lettre avait ordre de s'expliquer plus nettement : en effet cet envoyé, qui était un homme du pays dont le gouverneur connaissait la perfidie par des lettres interceptées qu'il avait écrites à son père, demanda au nom des Marattes une somme de cinq cent mille roupies, et de plus le paiement d'un tribut annuel, dont le général prétendait sans aucune apparence

de vérité que les Français étaient redevables à sa nation depuis cinquante ans.

Le gouverneur crut devoir une réponse civile à cette lettre; mais il ne parla point des droits chimériques que les Marattes s'attribuaient sur Pondichéry, ni du tribut et de l'intérêt, ni des cinq cent mille roupies qu'ils demandaient avant toute espèce de traité, et qui seraient montées à plus de quinze millions de notre monnaie; le silence sur des prétentions si ridicules lui parut plus conforme aux maximes des Indiens. Peu de jours après le général insista sur ses demandes par une nouvelle lettre, qui paraît mériter, comme la seconde réponse du gouverneur français, d'obtenir place dans cette narration.

« *Au gouverneur de Pondichéry votre ami Ragodgi-Bonsolla-Sena-Saheb-Soubab : Ram Ram.*

« Je suis en bonne santé; il faut me mander l'état de la vôtre.

« Jusqu'à présent je n'avais pas reçu de vos nouvelles; mais Capal-Cassi et Atmarampantoulou viennent d'arriver ici, qui m'en ont dit, et j'en ai appris d'eux.

« Il y a présentement quarante ans que notre grand roi vous a accordé la permission de vous établir à Pondichéry; cependant quoique notre armée se soit approchée de vous nous n'avons pas reçu une seule lettre de votre part.

« Notre grand roi, persuadé que vous méritiez son amitié; que les Français étaient des gens de parole, et qui jamais n'auraient manqué envers lui, a remis en votre pouvoir une place considérable. Vous êtes convenu de lui payer annuellement un tribut que vous n'avez jamais acquitté : enfin après un si long temps l'armée des Marattes est venue dans ces cantons : les Maures étaient enflés d'orgueil; nous les avons châtiés; nous avons tiré de l'argent d'eux. Vous n'êtes pas à savoir cette nouvelle.

« Nous avons ordre de Maha-Radja, notre roi, de nous emparer des forteresses de Trichenapaly et de Gindgi, et d'y mettre garnison; nous avons ordre aussi de prendre les tributs qui nous sont dus depuis quarante ans par les villes européennes du bord de la mer : je suis obligé d'obéir à ces ordres. Quand nous considérons votre conduite et la manière dont le roi vous a fait la faveur de vous donner un établissement dans ses terres je ne puis m'empêcher de vous dire que vous vous êtes fait tort en ne lui payant pas ce tribut. Nous avions des égards pour vous, et vous avez agi contre nous; vous avez donné retraite aux Mogols dans votre ville. Avez-vous bien fait? De plus Sander-Khan a laissé sous votre protection les casenas de Trichenapaly et de Tanjaour, des pierreries, des éléphans, des chevaux et d'autres choses dont il s'est emparé dans ces royaumes ainsi que sa famille : cela est-il bien aussi? Si vous voulez que

nous soyons amis il faut que vous nous remettiez ces casenas, ces pierreries, ces éléphans, ces chevaux, la femme et le fils de Sander-Khan. J'enverrai de mes cavaliers, et vous leur remettrez tout : si vous différez de le faire nous serons obligés d'aller nous-mêmes pour vous y forcer, de même qu'au tribut que vous nous devez depuis quarante ans.

« Vous savez aussi ce qui est arrivé dans ce pays à la ville de Bassin. Mon armée est fort nombreuse ; il faut de l'argent pour ses dépenses : si vous ne vous conformez point à ce que je vous demande je saurai tirer de vous de quoi payer la solde de toute l'armée. Nos vaisseaux arriveront aussi dans peu de jours ; il faut donc que notre affaire soit terminée au plus tôt.

« Je compte que pour vous conformer à ma lettre vous m'enverrez la femme et le fils de Sander-Khan avec ses éléphans, ses chevaux, ses pierreries et ses casenas.

« Le 15 du mois de Randiam. Je n'ai point autre chose à vous mander. »

Loin d'être effrayé de ces menaces le gouverneur français y répondit en ces termes :

A Ragogdi-Bonsolla, etc.

« Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire j'en ai reçu une autre de

vous. Vos alcoras m'ont dit qu'ils avaient employé vingt-deux jours en chemin, et qu'avant de venir ici ils avaient été à Tanralour. Pendant que vous étiez près d'Arcate j'ai envoyé deux Français pour vous saluer de ma part; mais ils ont été arrêtés et dépouillés en chemin, ce qui ne leur a pas permis de continuer leur route; ensuite la nouvelle s'est répandue que vous étiez retourné dans votre pays.

« Vous me dites que nous devons un tribut à votre roi depuis quarante ans; jamais la nation française n'a été assujettie à aucun tribut : il m'en coûterait la tête si le roi de France, mon maître, était informé que j'y eusse consenti. Quand les princes du pays ont donné aux Français un terrain sur les sables du bord de la mer pour y bâtir une forteresse et une ville ils n'ont point exigé d'autres conditions que de laisser subsister les pagodes et la religion des gentous : quoique vos armées n'aient point paru de ce côté-ci nous avons toujours observé de bonne foi ces conditions.

« Votre seigneurie est sans doute informée de ce que nous venons faire dans ces contrées si éloignées de notre patrie. Nos vaisseaux après huit à neuf mois de navigation y apportent tous les ans de l'argent pour acheter des toiles de coton dont nous avons besoin dans notre pays; ils y restent quelques mois, et s'en retournent lorsqu'ils sont chargés : tout l'or et l'argent répan-

dus dans ces royaumes viennent des Français; sans eux vous n'auriez pas tiré un sou de toute la contrée que vous avez trouvée au contraire enrichie par notre commerce. Sur quel fondement votre seigneurie peut-elle donc nous demander de l'argent, et où le prendrions-nous? Nos vaisseaux n'en apportent que ce qu'il en faut pour les charger; nous sommes même obligés souvent après leur départ d'en emprunter pour nos dépenses.

« Votre seigneurie me dit que votre roi nous a donné une place considérable; mais elle devrait savoir que quand nous nous sommes établis à Pondichéry ce n'était qu'un emplacement de sable qui ne rendait aucun revenu : si d'un village qu'il était alors nous en avons fait une ville c'est par nos peines et nos travaux; c'est avec les sommes immenses que nous avons dépensées pour la bâtir et la fortifier dans la seule vue de nous défendre contre ceux qui viendraient injustement nous attaquer.

« Vous dites que vous avez ordre de vous emparer des forteresses de Trichenapaly et de Gindgy : à la bonne heure si cette proximité n'est pas pour vous une occasion de devenir notre ennemi. Tant que les Mogols ont été maîtres de ces contrées ils ont toujours traité les Français avec autant d'amitié que de distinction, et nous n'avons reçu d'eux que des faveurs; c'est en vertu de cette union que nous avons recueilli la veuve du nabab

Aly-Daoust-Khan avec toute sa famille, que la frayeur a conduite ici après la bataille où la fortune a secondé votre valeur. Devions-nous leur fermer nos portes, et les laisser exposés aux injures de l'air? Des gens d'honneur ne sont pas capables de cette lâcheté. La femme de Sander-Saheb, fille d'Aly-Daoust-Khan, et sœur de Sabder-Aly-Khan, y est aussi venue avec sa mère et son frère, et les autres ont repris le chemin d'Arcate. Elle voulait passer à Trichenapaly; mais ayant appris que vous en faisiez le siége avec votre armée elle est demeurée ici.

« Votre seigneurie m'écrit de remettre aux cavaliers que vous enverrez cette dame, son fils et les richesses qu'ils ont apportées dans cette ville : vous qui êtes rempli de bravoure et de générosité, que penseriez-vous de moi si j'étais capable de cette bassesse? La femme de Sander-Saheb est dans Pondichéry sous la protection du roi mon maître, et tout ce qu'il y a de Français aux Indes perdrait la vie plutôt que de vous la livrer. Vous me dites qu'elle a ici les trésors du Tanjaour et de Trichenapaly : je ne le crois pas, et je n'y vois aucune apparence puisque j'ai même été obligé de lui fournir de l'argent pour vivre et pour payer ses domestiques.

« Enfin vous me menacez si je ne me conforme pas à vos demandes d'envoyer votre armée contre nous, et d'y venir vous-même. Je me prépare de mon mieux à vous recevoir, et à mériter

votre estime en vous faisant connaître que j'ai l'honneur de commander à la plus brave de toutes les nations de la terre, et qui se défend avec le plus d'intrépidité contre une injuste attaque.

« Je mets au reste ma confiance dans le Dieu tout-puissant, devant lequel les plus formidables armées sont comme la paille légère que le vent emporte et dissipe de tout côté; j'espère qu'il favorisera la justice de notre cause. J'avais déjà entendu parler de ce qui était arrivé à Bassin; mais cette place n'était pas défendue par des Français. »

Cette réponse est un modèle de noblesse et de modération. Le dernier mot est sublime.

Les précautions que cette lettre annonçait au général des Marattes n'étaient pas une fausse menace; la ville était bien fournie de munitions de guerre et de bouche, et l'on n'y comptait pas moins de quatre à cinq cents pièces d'artillerie. Le gouverneur avait fait descendre tous les équipages des vaisseaux qui se trouvaient dans la rade; il avait armé les employés de la Compagnie et tous les habitans français, dont il avait formé un corps d'infanterie qu'on exerçait tous les jours au service du canon et de la mousqueterie; enfin il avait choisi parmi les Indiens ceux qui étaient en état de porter les armes, ce qui lui fit environ douze cents Européens; et quatre à cinq mille pions, malabares ou mahométans.

Quoique dans l'occasion il y ait peu de fond à faire sur ces troupes indiennes la garde qu'on leur faisait monter sur les bastions et sur les courtines soulageait beaucoup la garnison.

On demeura ainsi sous les armes jusqu'au mois d'avril 1741 : le général des Marattes employa ce temps à ravager ou à subjuguer tous les pays voisins, plus occupé néanmoins à faire du butin qu'à prendre des places pour les conserver. Trichenapaly fut celle qui lui opposa le plus de résistance : c'est une ville forte pour les Indes; elle est environnée d'un bon mur, qui est flanqué d'un grand nombre de tours, avec une fausse braie, ou double enceinte, et un large fossé plein d'eau. Les Marattes après l'avoir entièrement investie ouvrirent la tranchée le 15 décembre, et formèrent quatre attaques qu'ils poussaient vigoureusement en sapant les murailles sous des galeries fort bien construites. Sander-Sahed commençait à s'y trouver extrêmement pressé : Bara-Saheb, son frère, qui défendait le Maduré avec quelques troupes, partit à la tête de sept ou huit mille chevaux pour se jeter dans la ville, et ce secours aurait pu forcer les barbares de lever le siége; mais ayant appris sa marche ils envoyèrent au-devant de lui un corps de vingt mille cavaliers et dix mille pions, qni taillèrent en pièces sa petite armée; il périt lui-même après s'être glorieusement défendu. Son corps fut apporté au général des

Marattes, qui parut touché de la perte d'un homme extrêmement bien fait, et qui s'était signalé par une rare valeur : il l'envoya couvert de riches étoffes à Sander-Saheb son frère pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce triste événement découragea les assiégés : ils manquaient depuis long-temps d'argent, de vivres et de munitions ; Sander-Saheb, réduit à l'extrémité, prit le parti de se rendre, et le vainqueur, content de sa soumission, lui laissa la vie et la liberté ; mais ayant pris possession de la place le dernier jour d'avril 1741 il en abandonna le pillage à son armée.

Pendant le siége il avait fait marcher du côté de la mer un détachement de quinze ou seize mille hommes, qui attaquèrent Porto-Novo, à sept lieues au sud de Pondichéry, et qui se rendirent facilement maîtres d'une ville qui n'était pas fermée : ils y enlevèrent tout ce qui se trouvait de marchandises dans les magasins hollandais, anglais et français ; cependant, par le soin qu'on avait eu de faire transporter à Pondichéry la plus grande partie des effets de la compagnie de France elle ne perdit que trois ou quatre mille pagodes en toiles bleues, qui étaient encore entre les mains des tisserands et des teinturiers. De Porto-Novo les Marattes passèrent a Goudelour, établissement anglais à quatre lieues au sud de Pondichéry, qu'ils pillèrent malgré le canon du fort Saint-David. Ils vinrent camper

ensuite près d'Ankhionac, à une lieue et demie de Pondichéry; mais n'ayant osé s'approcher de la ville ils allèrent se jeter sur Condgymer et Sadras, deux établissemens des Hollandais dont ils pillèrent les magasins.

Enfin les chefs du détachement écrivirent au gouverneur français; ils lui envoyèrent même un officier de distinction pour lui renouveler les demandes de leur général, et lui déclarer que sur son refus ils avaient ordre d'arrêter tous les vivres qu'on transporterait à Pondichéry jusqu'au moment où le reste de leur armée après la prise de Trichenapaly, qui ne pouvait tenir plus de quinze jours, viendrait attaquer régulièrement la place. Le gouverneur reçut fort civilement cet envoyé: il lui fit voir l'état de la ville et de l'artillerie, la force de la citadelle qu'on pouvait faire sauter d'un moment à l'autre par les mines qu'on y avait disposées, et la quantité de vivres dont la place était munie. Il l'assura qu'il était dans la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il ne consentirait jamais à des demandes qu'il n'avait pas le pouvoir d'accorder. Il ajouta qu'il avait fait embarquer sur les vaisseaux qu'il avait dans la rade, les marchandises et les meilleurs effets de sa nation; et que si par une suite d'événemens fâcheux il voyait ses ressources épuisées il lui serait facile de monter lui-même à bord avec tout ce qui resterait de Français, et de retourner dans sa patrie, d'où

les Marattes devaient conclure qu'il y avait peu à gagner pour eux, et beaucoup à perdre. L'officier, qui n'avait jamais vu de ville si bien munie, ne put déguiser son admiration, et se retira fort satisfait des politesses qu'il avait reçues.

Mais une circonstance légère contribua plus que toutes les fortifications de Pondichéry à terminer cette guerre : comme c'est l'usage aux Indes de faire quelque présent aux étrangers de considération le gouverneur offrit à l'envoyé des Marattes dix bouteilles de différentes liqueurs de Nancy. Cet officier en fit goûter au général, qui les trouva excellentes. Le général en fit boire à sa femme, qui les trouvant encore meilleures, le pressa de lui en procurer à toutes sortes de prix. Ragodgi-Bonsolla, fort embarrassé par les instances continuelles d'une femme qu'il aimait uniquement ne s'adressa point directement au gouverneur dans la crainte de se commettre ou de lui avoir obligation ; il le fit tenter par des voies détournées, et les offres de ses agens montèrent jusqu'à cent roupies pour chaque bouteille. Le gouverneur, heureusement informé de la cause de cet empressement, feignit d'ignorer d'où venaient des propositions si singulières, et témoigna froidement qu'il ne pensait point à vendre des liqueurs qui n'étaient que pour son usage. Enfin Ragodgi-Bonsolla ne pouvant soutenir la mauvaise humeur de sa femme, les fit demander en son nom avec promesse de recon-

naître avantageusement un si grand service. On parut regretter à Pondichéry d'avoir ignoré jusqu'alors les désirs du prince des Marattes, et le gouverneur se hâtant de lui envoyer trente bouteilles de ses plus fines liqueurs, lui fit dire qu'il était charmé d'avoir quelque chose qui pût lui plaire. Ce présent fut accepté avec une vive joie; le gouverneur en reçut aussitôt des remercîmens accompagnés d'un passe-port, par lequel on le priait d'envoyer deux de ses officiers pour traiter d'accommodement. Cette passion que ce général avait de satisfaire sa femme l'avait déjà porté à défendre toutes sortes d'insultes contre la ville et les Français.

Deux bramines, gens d'esprit et solidement attachés à la nation française, furent députés sur-le-champ au camp des Marattes avec des instructions et le pouvoir de négocier la paix : ils y apportèrent tant d'adresse et d'habileté que Ragodgi-Bonsolla promit de se retirer au commencement du mois de mai, et loin de rien exiger des Français il envoya au gouverneur avant son départ un serpent, qui est dans les cours indiennes le témoignage le plus sûr d'une sincère amitié.

Bientôt une conduite si sage et si généreuse attira au gouverneur de Pondichéry des remercîmens et des distinctions fort honorables de la cour même du grand mogol : il reçut une lettre du premier ministre de ce grand empire avec un

serpent et des assurances d'une constante faveur pour la nation.

Sabder-Aly-Khan, instruit par la renommée autant que par les lettres de sa mère des caresses et des honneurs que toute sa famille ne cessait de recevoir à Pondichéry, se crut obligé de signaler sa reconnaissance; non seulement il se hâta d'écrire au gouverneur pour lui marquer ce sentiment par des expressions fort nobles et fort touchantes, mais il joignit à ces lettres un paravana, c'est à dire un acte formel par lequel il lui cédait personnellement, et non à la Compagnie, les aldées ou les terres d'Arkhionac, de Tedouvanatam, de Vilanour, avec trois autres villages qui bordent au sud le territoire des Français, et qui produisent un revenu annuel de vingt-cinq mille livres. Il se rendit ensuite à Pondichéry avec Sander-Saheb son beau-frère.

Sur l'avis qu'on y reçut le 2 septembre que ces deux princes y devaient arriver le soir le gouverneur fit dresser une tente à la porte de Valdaour : il envoya au-devant d'eux trois de ses principaux officiers à la tête d'une compagnie des pions de sa garde, avec des danseuses et des tamtams, qui font toujours l'ornement de ces fêtes. Le nabab étant arrivé à la tente y fut reçu par le gouverneur même, qui s'y était rendu avec toute la pompe de sa dignité. Il entra dans la ville pour se rendre d'abord au jardin de la Compagnie, où sa mère et sa sœur étaient logées : les deux

premiers jours furent donnés, suivant l'usage des Maures, aux pleurs et aux gémissemens. Dans la visite que le prince fit ensuite au gouverneur il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang, c'est à dire au bruit du canon, entre deux haies de la garnison, qui était en bataille sur la place. Après avoir passé quelques momens dans la salle d'assemblée il souhaita d'entretenir en particulier le gouverneur, qui le fit entrer dans une chambre avec quelques seigneurs de sa suite. Sabder employa les termes les plus vifs et les plus affectueux pour exprimer sa reconnaissance en protestant qu'il n'oublierait jamais l'important service qu'il avait reçu du gouverneur et des Français. Lorsqu'il fut rentré dans la salle commune on lui offrit le bétel, et suivant l'usage à l'égard de ceux qu'on veut honorer singulièrement on lui versa un peu d'eau rose sur la tête et sur ses habits. Mais de tous les présens qui lui furent offerts il ne voulut accepter que deux petits vases en filigrane de vermeil, et, partant fort satisfait des honneurs et des politesses qu'il avait reçus, il envoya dès le même jour au gouverneur un serpent avec le plus beau de ses éléphans.

L'année suivante lorsque le chevalier Dumas quitta les Indes pour retourner en France toute la reconnaissance du nabab parut s'accroître avec le chagrin de perdre son bienfaiteur et son ami : il lui envoya pour monument d'une éternelle amitié l'habillement et l'armure de son père

Daoust-Aly-Khan, présent également riche et honorable.

Enfin cette faveur fut couronnée par une autre; ce fut la dignité de nabab et le mansoupdar qui donnait au chevalier Dumas le commandement de quatre azaris et demi, c'est à dire de quatre mille cinq cents cavaliers mogols, dont il était libre de se conserver deux mille pour sa garde sans être chargé de leur entretien. Elle lui vint de la cour du Mogol, mais sans doute à la recommandation du nabab d'Arcate. Jamais aucun Européen n'avait obtenu cet honneur dans les Indes : outre l'éclat d'une distinction sans exemple il en revenait un extrême avantage à la Compagnie française, qui allait se trouver défendue par les troupes de l'Indoustan et par les généraux mogols, collègues du gouverneur de Pondichéry. Mais le chevalier Dumas, qui sollicitait depuis deux ans son retour en France, était presque à la veille de son départ; son zèle pour les intérêts de la Compagnie lui fit sentir de quelle importance il était de faire passer son titre et ses fonctions aux gouverneurs qui devaient lui succéder : il tourna tous ses soins à cette entreprise; et les mêmes raisons qui lui avaient fait obtenir la première grâce disposèrent les Mogols à lui accorder la seconde; il en reçut le firman, qui fut expédié au nom du grand vizir, généralissime des troupes de l'empire. En résignant le gouvernement de Pondichéry à son successeur dans

le cours du mois doctobre 1741 il le mit en possession du titre de nabab, et le fit reconnaître en qualité de mansoupdar par les quatre mille cinq cents cavaliers dont le commandement est attaché à cette dignité.

On sait généralement que le gouverneur Dupleix porta au plus haut degré l'honneur du nom français dans les Indes; qu'il rendit au nabab Mouzaferzingue des services encore plus essentiels que Dumas n'en avait rendus à Sabder-Aly-Khan; qu'il le rétablit dans ses états par la mort de Nazerzingue son concurrent, tué dans une bataille en 1750; que de nombreuses dépendances et de magnifiques présens furent la récompense de ce service. Dupleix reçut du mogol le titre de nabab et des appointemens très considérables : il étala dans les Indes un faste capable d'étonner ce peuple même, celui de l'univers à qui la pompe extérieure impose le plus. Il est mort à Paris dans l'indigence. Il y avait rapporté l'habitude des manières royales qu'il mêlait avec adresse à l'urbanité française qu'il ne blessait pas; mais toujours préoccupé du luxe asiatique, il affectait de mépriser le cortége simple et peu nombreux qui accompagne ordinairement nos rois. Il ne faisait pas réflexion que tout grand appareil est difficile à mouvoir, et que ce qui peut convenir au despote immobile et invisible qui se montre une fois l'an à un peuple d'esclaves pourrait embarrasser beau-

coup nos monarques, qui dans leurs palais toujours ouverts vivent sous les yeux de leurs sujets.

Il suffira de rappeler ici que Pondichéry, prise par les Anglais dans la dernière guerre, et rendue par la traité de paix de 1763, sort peu à peu de ses ruines, et reprend par degrés son ancien commerce quoiqu'elle n'ait plus la même puissance.

Nous trouvons dans la relation de Dellon, que nous avons déjà citée, l'histoire d'une fourberie très singulière et très hardie qui peut égayer nos lecteurs en finissant cet article.

Un Portugais, dont la fortune était fort dérangée, mais qui avait beaucoup d'esprit et de hardiesse, ayant eu l'occasion de s'assurer qu'il ressemblait parfaitement au comte de Sarjedo, un des plus grands seigneurs de Portugal, conçut le dessein d'une fort audacieuse entreprise. Le véritable comte de Sarjedo, qui était alors à Lisbonne, était fils d'un ancien vice-roi des Indes orientales, et qui s'y était fait aimer par la douceur de son gouvernement : il avait laissé à Goa un fils naturel qui avait enrichi par ses bienfaits et qui tenait un rang distingué parmi les Portugais des Indes.

C'était avec le fils légitime de ce vice-roi que l'aventurier avait une parfaite ressemblance : Louis de Mendoze Furtado gouvernait alors les Indes ; mais son terme étant expiré on attendait de jour en jour à Goa qu'il lui vînt un succes-

seur de Lisbonne, et le bruit s'était déjà répandu que don Pèdre, régent de Portugal, pensait à nommer pour cet emploi le jeune comte de Sarjedo, dont le père l'avait rempli avec tant de succès et d'approbation. L'aventurier portugais voulant profiter de cette circonstance, partit de Lisbonne, se rendit à Londres, y prit un équipage de peu d'éclat, et s'embarqua avec deux valets de chambre qui ne le connaissaient pas sur un vaisseau de la Compagnie d'Angleterre, qui avait ordre d'aborder à Madras : il était convenu de prix avec le capitaine pour son passage et pour celui de ses gens, et le paiement avait été fait d'avance; il avait fait provision des petites commodités qui sont nécessaires sur mer, et qui servent à gagner l'affection des matelots, telles que de l'eau-de-vie, du vin d'Espagne et du tabac. Pendant les premiers jours il garda beaucoup de réserve, et l'air de gravité qu'il affecta dans ses manières et dans son langage disposa tout le monde à le croire homme de qualité; ensuite il fit entendre aux Anglais, quoique par degrés et dans des termes ambigus, qu'il était le comte de Sarjedo; mais en approchant de Madras il prit ouvertement ce nom, et pour expliquer son déguisement il ajouta que le prince régent de Portugal, n'ayant pu équiper une flotte assez nombreuse pour le conduire aux Indes avec la pompe et la majesté convenables à son rang, lui avait ordonné de partir incognito, parce

que le terme de Mendoze était tout à fait expiré.

Les Anglais ajoutèrent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avaient déjà rendus, et le traitèrent avec les respects et les cérémonies qu'on observe à l'égard des vice-rois : ils s'applaudissaient du bonheur qu'ils avaient eu de le porter aux Indes, ne doutant point que sa reconnaissance pour les services qu'ils lui avaient rendus ne le disposât pendant le temps de son gouvernement à rendre service à la Compagnie, et particulièrement à ceux qui l'avaient obligé. Mais pour l'exciter encore plus à les favoriser dans l'occasion à peine fut-il descendu au rivage que tout le monde s'empressa de lui offrir tout l'argent dont il avait besoin, et c'était justement à quoi le faux comte s'était attendu : il en prit de toutes mains des caissiers de la Compagnie et de divers particuliers, qui s'estimaient trop heureux et trop honorés de la préférence qu'il leur accordait, et qui se repaissaient déjà des grandes espérances dont il avait soin de les flatter. Non seulement les Anglais lui ouvrirent leurs bourses, mais les Portugais qui étaient établis à Madras et ceux qui demeuraient dans les lieux voisins vinrent en foule auprès de lui pour lui composer une espèce de cour sans pouvoir déguiser leur jalousie de l'honneur que les Anglais avaient eu de le recevoir les premiers. Le comte reçut ses nouveaux sujets avec la gravité d'un véritable

souverain, et leur tint un langage qui prévint jusqu'aux moindres soupçons.

Les Portugais les plus riches lui offrirent aussi de l'argent, et le supplièrent de ne pas épargner leur bourse : à peine voulaient-ils recevoir les billets qu'il avait la bonté de leur faire. D'autres lui présentèrent des diamans et des bijoux : il ne refusait rien, mais il avait une manière de recevoir si agréable et si spirituelle qu'il ne semblait prendre que pour obliger ceux qui lui faisaient des présens. Il se donna des gardes avec un grand nombre de domestiques, et son train répondit bientôt à la grandeur de son rang : après s'être arrêté l'espace de quinze jours à Madras il en partit avec un équipage magnifique et une suite nombreuse, dont l'entretien lui coûtait peu parce que dans tous les lieux de son passage il n'y avait personne qui ne se crût fort honoré de le recevoir. En passant dans les comptoirs français et hollandais il eut soin de ne rien refuser de ce qui lui était offert dans la crainte de les offenser, dit-il, s'il en usait moins civilement avec eux qu'avec les Anglais. Les riches marchands et les personnes de qualité, mahométans ou gentous, suivirent l'exemple des Européens : chacun cherchait à mériter les bontés d'un nouveau vice-roi, qui devait jouir si tôt du pouvoir de nuire ou d'obliger. Il tirait d'ailleurs un extrême avantage de l'estime et de l'affection qu'on avait eues pour le sei-

gneur dont il s'attribuait le nom et la qualité; de tous les vice-rois des Indes c'était celui qui s'était fait le plus aimer. Il parcourut ainsi toute la côte de Coromandel et celle du Malabar sans cesser de recevoir de grosses sommes et des présens. Il avait l'adresse d'acheter aussi les pierreries et les raretés qu'il trouvait en chemin, remettant à les payer lorsqu'il serait à Goa.

Enfin il approcha de cette capitale de l'empire portugais, où le bruit de son arrivée aux Indes s'était répandu depuis long-temps; il y était attendu avec impatience; mais il se contenta d'y envoyer un de ses principaux domestiques pour faire quelques civilités de sa part à celui qu'il honorait du nom de son frère et qui était le fils naturel du vieux comte de Sarjedo. Ce seigneur se trouva incommodé lorsqu'il reçut la lettre du faux comte, et ne pouvant se rendre auprès de lui il y envoya son fils aîné, que Dellon avait vu à Goa, et dont il parle avec éloge. Le comte lui fit un accueil fort civil, mais en gardant néanmoins toute la fierté que les Portugais observent avec leurs parens naturels. Comme il était fort bien instruit des affaires publiques et de celles de la maison de Sarjedo il ne laissait rien échapper qui ne servît à confirmer l'opinion qu'on avait de lui : il fit entendre sans affectation à celui qu'il nommait son neveu, et à d'autres seigneurs portugais qui étaient venus

de Goa pour lui faire leur cour, qu'avant son entrée il était indispensablement obligé d'aller jusqu'à Surate pour traiter de quelques affaires secrètes avec les ministres du grand mogol, qui devaient s'y rendre dans la même vue. Cet artifice lui fit éviter de passer à Goa, dont il n'approcha que de dix lieues. Cependant son cortége et sa bourse grossissaient de jour en jour parce que la noblesse des villes portugaises qui se trouvaient près de son passage se rendait sans cesse auprès de lui, et que de tous côtés on lui apportait des présens que la civilité ne lui permettait pas de refuser.

Il s'avança vers Daman, où Dellon était depuis quelques mois, mais ce ne fut qu'après avoir fait avertir le gouverneur du jour auquel il y devait arriver. Il avait ordonné aussi qu'on lui préparât un logement hors de la ville par la seule raison qu'il voulait éviter les cérémonies et les remettre à son retour de Surate. On disposa pour le recevoir une maison que les jésuites ont à un quart de lieue de la ville : il y alla descendre de son palanquin. Le gouverneur et toute la noblesse du pays y étaient venus pour lui rendre leurs respects, et presque tous les Hollandais s'y rassemblèrent pour avoir l'honneur de le saluer. Un jésuite du collége de Daman, qui avait étudié à Coïmbre avec le véritable comte de Sarjedo, et croyait le connaître parfaitement, ne manqua point de se trouver avec le père recteur pour le

recevoir dans la maison qui lui était destinée ; il le vit, il lui parla, et fut si convaincu que c'était le comte de Sarjedo qu'il n'en conçut aucun doute. Le lendemain de son arrivée ce fourbe se trouva un peu incommodé d'une indigestion qui lui avait causé quelques douleurs d'entrailles : il demanda s'il n'y avait pas de médecin dans la ville ; on fit appeler Dellon, qui eut à son tour l'honneur de le voir et de lui rendre ses services. Il parut satisfait de ses remèdes. Cependant Dellon observa que ses airs de grandeur étaient affectés ; il fut même surpris que ce fier vice-roi le reprît en public de quelques termes trop peu respectueux dont il s'était servi en lui parlant sans considérer qu'un étranger ne pouvait pas savoir toute la délicatesse de la langue portugaise ; mais cette facilité à s'offenser ne l'empêcha point de marquer au médecin français beaucoup d'estime et de confiance, et de lui faire de magnifiques promesses, qui portèrent ses amis à le féliciter de l'occasion qu'il avait trouvée d'avancer sa fortune. Le comte fut guéri en peu de jours, et ne pensa qu'à continuer son voyage. Cependant il acheta dans la ville quantité de choses précieuses sans les payer : il reçut de l'argent de divers Portugais ; mais il se dispensa d'en donner à personne ; et Dellon ne reçut aucun salaire pour ses soins et ses remèdes. Il partit enfin avec sa nombreuse suite ; elle fut même grossie du fils du gouverneur de Daman, qu'il eut la bonté d'y ad-

mettre à la prière de son père. Avec ce brillant équipage il se rendit à Surate, où son premier soin fut de convertir tout son argent en pierreries; ensuite, laissant toute sa suite dans la ville, il en partit avec un seul homme sous le prétexte d'une conférence qu'il devait avoir à quelques lieues avec un ministre secret du Mogol. Mais son voyage fut beaucoup plus long qu'on ne se l'imaginait puisqu'on ne l'a pas revu depuis : il eut l'honnêteté de faire dire sept ou huit jours après à tous les gens de son cortége qu'ils pouvaient s'en retourner parce que ses affaires ne lui permettaient pas de revenir si tôt.

CHAPITRE VI.

Guzarate, Cambaye et Visapour.

Nous continuons de parcourir les dépendances du Mogol situées dans la partie occidentale, retournant sur nos pas de Coromandel à la côte du Malabar, et nous allons suivre le voyageur Mandelslo dans le Guzarate, à Cambaye et à Visapour, avant d'entrer dans l'intérieur de l'empire mogol, proprement nommé l'Indoustan.

On nous représente Mandelslo comme un de ces voyageurs extraordinaires dans qui le désir de parcourir le globe de la terre est une passion, et qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune ; il était né d'une famille distinguée dans le duché de Mecklembourg, et dès l'enfance il avait été page du duc de Holstein. Ce prince ayant pris la résolution d'envoyer une ambassade en Moscovie et en Perse, le jeune Mandelslo marqua tant d'empressement pour visiter des régions si peu connues dans sa patrie qu'il obtint la permission non seulement de faire ce voyage à la suite des ambassadeurs, en qualité de gentilhomme de la chambre du duc, mais encore de se détacher de l'ambassade aussitôt que la négociation serait terminée en Perse, et d'exé-

cuter le dessein qu'il avait de visiter le reste de l'Asie.

Il s'embarqua le 6 avril 1638 à Bender-Abassi sur un navire anglais de trois cents tonneaux et de vingt-quatre pièces de canon avec deux marchands anglais nommés Hall et Mandley, que le président du comptoir de Surate faisait venir d'Ispahan pour les affaires de leur compagnie. Nous passerons les détails de sa route pour le transporter tout de suite dans le Guzarate.

Amedabad, capitale de ce royaume, est située à 23° 32′ du nord, à dix-huit lieues de Cambaye et quarante-cinq de Surate, sur une petite rivière qui se perd dans l'Indus à peu de distance de ses murs. Cette ville est grande et bien peuplée; sa circonférence est d'environ sept lieues en y comprenant les faubourgs et quelques villages qui en font partie; ses murs sont fort larges, ses édifices ont un air étonnant de grandeur et de magnificence, surtout les mosquées et le palais du gouverneur de la province. On y fait une garde continuelle, et la garnison est considérable par la crainte où l'on est des Badoures, peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnaissent point l'autorité du mogol, et qui se font redouter de ses sujets par leurs incursions.

L'Asie n'a presque point de nation ni de marchandises qu'on ne trouve dans Amedabad : il s'y fait particulièrement une prodigieuse quantité d'étoffes de soie et de coton; à la vérité les ou-

vriers emploient rarement la soie du pays, et moins encore celle de Perse, qui est trop grosse et trop chère; mais ils se servent de soies chinoises, qui sont très fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocarts d'or et d'argent, mais ils y mêlent trop de clinquant, ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandelslo était arrivé à Surate ils avaient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soie et de coton à fleurs d'or, qu'on estimait beaucoup et qui se vendait cinq écus l'aune; mais l'usage en était défendu aux habitans du pays, et l'empereur se l'était réservé en permettant néanmoins aux étrangers d'en transporter hors de ses états. On faisait librement dans les manufactures d'Amedabad toutes sortes de satins et des velours de toutes couleurs; du taffetas, du satin à doubler, de fil et de soie; des alcatifs ou des tapis à fond d'or, de soie et de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, et toutes sortes de toiles de coton.

Les autres marchandises qui s'y vendent le plus sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, la gomme laque, l'opium, le borax, le gingembre sec et confit, les mirobolans et toutes sortes de confitures, le salpêtre, le sel ammoniac et l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'anil, et que la nature y produit en grande abondance. On y trouve aussi des diamans; mais

comme on les apporte de Golconde et de Visapour on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc et l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares quoique le pays n'en produise point.

Un commerce des plus considérables d'Amedabad est cueli du change : les Banians font des traites et des remises pour toutes les parties de l'Asie et jusqu'à Constantinople ; ils y trouvent d'autant plus d'avantages que malgré les dépenses continuelles du mogol pour l'entretien d'un grand nombre de soldats, dont l'unique office est de veiller à la sûreté publique, les rasbouts et d'autres brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'un autre côté les marchandises ne paient rien à l'entrée ni à la sortie d'Amedabad ; on est quitte pour un présent qui se fait au katoual d'environ quinze sous par charrette ; les seules marchandises de contrebande pour les habitans comme pour les étrangers sont la poudre à canon, le plomb et le salpêtre qui ne peuvent se transporter sans une permission du gouverneur; mais on l'obtient facilement avec une légère marque de reconnaissance.

Cette riche et grande ville renferme dans son territoire vingt-cinq gros bourgs et deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit villages; son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le gouverneur dispose avec la seule charge de

faire subsister les troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'état, et particulièrement contre les voleurs quoique souvent il les protége jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages.

Mandelslo employa plusieurs jours à visiter quelques tombeaux qui sont aux environs de la ville : on admire particulièrement celui qui est dans le village de Kirkéeis; c'est l'ouvrage d'un roi de Guzarate, qui l'a fait élever en l'honneur d'un juge qui avait été son précepteur, et dont on prétend que la sainteté s'est fait connaître par plusieurs miracles : tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cent quarante colonnes de trente pieds de hauteur, est de marbre comme le pavé, et sert aussi de tombeau à trois rois qui ont souhaité d'y être ensevelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument on voit une grande citerne remplie d'eau et fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. C'est dans le même village que se fait le meilleur indigo du pays.

Une lieue plus loin on trouve une belle maison accompagnée d'un grand jardin, ouvrage de Tchou-Tchimâ, empereur du Mogol, après la victoire qu'il remporta sur le sultan Mahomet Begheran, dernier roi de Guzarate, et qui lui fit unir ce royaume à ses états.

C'est à peu de distance d'Amedabad que com-

mencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, et plus de cent vers Oughen, domaine de Rana, prince qu'on croyait descendu en ligne directe du célèbre Porus : c'est là qu'est situé le château de Gourkhetto, que sa situation dans ces lieux inaccessibles a fait passer long-temps pour imprenable, et que le grand mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguer. La montagne qui est entre Amedabad et Trappé est le séjour d'un autre radja, que les bois et les déserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le radja d'Ider est vassal de l'empire; mais sa situation lui donnant les mêmes avantages il se dispense souvent d'obéir aux ordres du mogol.

Un des plus beaux jardins d'Amedabad est celui qui porte le nom de Schahbag ou jardin du roi : il est situé dans le faubourg de Begampour, et fermé d'une grande muraille; on n'en admire pas moins l'édifice, dont les fossés sont pleins d'eau et les appartemens très riches. De là Mandelslo se rendit par un pont de pierres d'environ quatre cents pas de long dans le jardin de Nikcinabag, c'est à dire joyau, et qui passe pour l'ouvrage d'une femme : il n'est pas remarquable par sa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne, mais la situation de l'un et de l'autre est si avantageuse qu'elle fait découvrir toute la campagne voisine, et qu'elle forme sur les avenues du pont une des

plus belles perspectives que Mandelslo eût jamais vues. Le milieu du jardin offre un grand réservoir d'eau, qui n'est composé que d'eau de pluie pendant l'hiver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le secours de plusieurs machines par lesquelles plusieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds qui ne tarissent jamais. L'usage en exclut les Indiens; mais la qualité d'étranger en fit obtenir l'entrée à Mandelslo. Tant de jardins dont la ville est environnée, et les arbres dont les rues sont remplies lui donnent de loin l'apparence d'une grande forêt. Le chemin qui se nomme Baschaban, et qui conduit dans un village éloigné de six lieues, est bordé de deux lignes de cocotiers qui donnent sans cesse de l'ombre aux voyageurs; mais il n'approche pas de celui qui mène d'Agra jusqu'à Brampour, et qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent et nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des lévriers et d'assez puissans pour attaquer un homme, ce qui n'arrive jamais néanmoins s'ils ne sont irrités : la plupart sont d'un vert brun; ils ont la barbe et les sourcils longs et blancs. Ces animaux, que les banians laissent multiplier à l'infini par un principe de religion, sont si familiers qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre et si librement

que les marchands de fruits et de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. « Mandelslo en compta un jour dans la maison des Anglais cinquante à la fois, qui semblaient s'y être rendus exprès pour l'amuser par leurs postures et leurs grimaces. Un autre jour qu'il leur avait jeté quelques amandes ils le suivirent jusqu'à sa chambre, où ils s'accoutumèrent à lui aller demander leur déjeuner tous les matins : comme ils ne faisaient plus difficulté de prendre du pain et du fruit de sa main il en retenait quelquefois un par la pate pour obliger les autres à lui faire la grimace jusqu'à ce qu'il les vît prêts à se jeter sur lui. »

Le gouverneur d'Amedabad entretient de son revenu pour le service du grand mogol douze mille chevaux et cinquante éléphans. Il porte le titre de radja ou de prince : c'était alors Arab-khan, homme de soixante ans, dont on faisait monter les richesses à plus de cinquante millions de piastres. Il avait marié depuis peu sa fille au second fils du grand mogol, et pour l'envoyer à la cour il l'avait fait accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux et de six cents charrettes chargées des plus riches étoffes et de tout ce qu'il avait pu rassembler de précieux. Sa cour était composée de plus de cinq cents personnes, dont quatre cents étaient ses esclaves : ils étaient nourris tous dans sa maison ; et l'on assura Mandelslo que sans compter ses écuries où il nour-

rissait quatre à cinq cents chevaux et cinquante éléphans, sa dépense domestique montait chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux officiers étaient vêtus magnifiquement; pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portait une veste de simple toile de coton excepté les jours qu'il se faisait voir dans la ville ou qu'il la traversait pour se rendre à la campagne; il paraissait alors dans l'équipage le plus fastueux, assez ordinairement sur une espèce de trône qui était porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse, escorté d'une garde de deux cents hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, et précédé de plusieurs étendards de diverses couleurs.

Mandelslo s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit avec le directeur anglais : «Il nous fit asseoir, dit-il, près de quelques seigneurs qui étaient avec lui; quoiqu'il traitât d'affaires il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, et je remarquai qu'il prenait plaisir à me voir en habit du pays : il faisait expédier divers ordres; il en écrivait lui-même; mais ces occupations ne l'empêchaient pas d'avoir à la bouche une pipe qu'un valet soutenait d'une main, et dont il allumait le tabac de l'autre. Il sortit bientôt pour aller faire la revue de quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie qui étaient rangées en bataille dans la cour : après avoir vi-

sité leurs armes il les fit tirer au blanc pour juger de leur adresse et pour augmenter la paie des plus habiles aux dépens de celle des autres qu'il diminuait d'autant. Nous pensions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il voulait que nous dînassions avec lui : dans l'intervalle on nous servit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au comptoir anglais par son ordre. A son retour il se fit apporter un petit cabinet d'or enrichi de pierreries, dont il tira deux layettes : dans l'une il prit de l'opium, et dans l'autre du bengh, espèce de poudre qui se fait des feuilles et de la graine de chénevis, et dont les Mogols prennent pour s'exciter aux voluptés des sens. Après en avoir pris une cuillerée il m'envoya le cabinet : « Il est impossible, me dit-il, que pendant votre « séjour d'Ispahan vous n'ayez pas appris l'usage « de cette drogue; vous me ferez plaisir d'en goû- « ter, et vous la trouverez aussi bonne que celle « de Perse. » J'eus la complaisance d'en prendre, et le directeur suivit mon exemple quoique ni l'un ni l'autre nous n'en eussions jamais pris, et que nous y trouvassions peu de goût. Dans la conversation qui suivit le gouverneur parla du roi de Perse et de sa cour en homme fort mécontent : « Schah-Séfi, me dit-il, a pris le sceptre « avec des mains sanglantes; le commencement « de son règne a coûté la vie à quantité de per- « sonnes de toute sorte de condition, d'âge et de « sexe. La cruauté est héréditaire dans sa maison;

« il la tient de Schah-Abbas son aïeul, et jamais il « ne faut espérer qu'il se défasse d'une qualité qui « lui est naturelle : c'est la seule raison qui porte « ses officiers à se jeter entre les bras du Mogol. « Je veux croire qu'il a de l'esprit; mais de ce « côté même il n'y a pas plus de comparaison « entre lui et le Mogol qu'entre la pauvreté de l'un « et les immenses richesses de l'autre; l'empe- « reur mon maître a de quoi faire la guerre à « trois rois de Perse. »

« Je me gardai bien d'entrer en contestation avec lui sur une matière si délicate; je lui dis qu'il était vrai que ce que j'avais vu des richesses de Perse n'était pas comparable avec ce que je commençais à voir dans les états du grand mogol; mais qu'il fallait avouer aussi que la Perse avait un avantage inestimable, qui consistait en un grand nombre de kisilbachs[1], avec lesquels le roi de Perse était en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenais ce langage à dessein parce que je savais qu'il était kisilbach, et qu'il serait flatté de l'opinion que je marquais de cette milice : en effet il me dit qu'il était forcé d'en demeurer d'accord; et se tournant vers un seigneur qui était persan comme lui il lui dit : « Je crois que ce jeune homme a du cœur puis- « qu'il parle avec tant d'estime de ceux qui en « ont. »

[1] Milice de Perse.

« Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un écuyer tranchant assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportait les viandes en mettait avec une cuiller dans de petits plats qu'on servait devant nous; le gouverneur même nous servit quelquefois pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle était remplie d'officiers de guerre, dont les uns se tenaient debout la pique à la main, et les autres étaient assis près d'un réservoir d'eau qui s'offrait dans le même lieu. Après le dîner le gouverneur en nous congédiant nous dit qu'il regrettait que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des danseuses du pays. »

Ce seigneur était homme d'esprit, mais fier et d'une sévérité dans son gouvernement qui tenait de la cruauté. Dans un autre dîner il déclara qu'il voulait donner le reste du jour à la joie : vingt danseuses vinrent aussitôt. Tous leurs mouvemens se faisaient en cadence au son d'une musique, qui était composée d'une timbale, d'un hautbois et de quelques petits tambours. Elles avaient dansé deux heures lorsque le gouverneur demanda une autre troupe de danseuses : on vint lui dire qu'elles étaient malades, et qu'elles ne pouvaient danser ce jour-là. Il renouvela le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étaient; et ses gens répétant la même excuse il tourna son ressenti-

ment contre eux. Ces malheureux, qui craignaient la bastonnade, se jetèrent à ses pieds, et lui avouèrent que les danseuses n'étaient pas malades; mais qu'étant employées dans un autre lieu elles refusaient de venir parce qu'elles savaient que le gouverneur ne les paierait point. Il en rit : cependant il les fit amener sur-le-champ par un détachement de ses gardes, et lorsqu'elles furent entrées dans la salle il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demandèrent la vie avec des pleurs et des cris épouvantables; mais il voulut être obéi, et l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée sans que les seigneurs osassent intercéder pour ces misérables, qui étaient au nombre de huit.

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux étrangers; le gouverneur s'en aperçut, se mit à rire et leur dit : « Pourquoi cette « surprise, messieurs? Si j'en usais autrement je « ne serais bientôt plus maître dans Amedabad : « il faut prévenir par la crainte le mépris qu'on « ferait de mon autorité. » Ainsi les despotes se rendent justice; ils avouent qu'ils ne peuvent échapper au mépris qu'en inspirant la crainte, et ils ne sentent pas que par là même ils sont très méprisables.

Mandelslo partit pour Cambaye avec un jeune facteur anglais, qui ne faisait ce voyage que pour l'obliger et par l'ordre du directeur. La crainte des rasbouts lui fit prendre une escorte

de huit pions, c'est à dire huit soldats à pied, armés de piques et de rondaches outre l'arc et les flèches. Cette milice est d'autant plus commode qu'elle ne dédaigne pas de servir de laquais, et qu'elle marche toujours à la tête des chevaux; elle se loue d'ailleurs à si bas prix qu'il n'en coûta que huit écus à Mandelslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Sergountra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vue de Cambaye. Il s'y logea chez un marchand maure dans l'absence du facteur anglais de cette ville.

Cambaye est située à seize lieues de Broïtschia dans un lieu fort sablonneux, au fond et sur le bord d'une grande baie, où la rivière du May se décharge après avoir lavé ses murs. Son port n'est pas commode; quoique la haute marée y amène plus de sept brasses d'eau les navires y demeurent à sec après le reflux dans le sable et dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierres de taille; elle a douze portes, de grandes maisons et des rues droites et larges, dont la plupart ont leurs barrières qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, et sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

On y compte trois bazars ou marchés; et

quatre belles citernes capables de fournir de l'eau à tous les habitans dans les plus grandes sécheresses. La plupart sont des païens, banians ou rasbouts, dont les uns sont adonnés au commerce et les autres à la profession des armes : leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem et à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes de soie et de coton pour en rapporter de l'or et de l'argent monnayé, c'est à dire des ducats, des sequins et des piastres avec diverses marchandises des mêmes lieux.

Après avoir employé quelques heures à visiter la ville Mandelslo se laissa conduire hors des murs dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchaient pas néanmoins d'un autre où son guide le fit monter par un escalier de pierre composé de plusieurs marches; il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens : au centre du jardin on voit sur un lieu fort élevé le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage; il n'y a point de situation dont la vue soit si belle non seulement vers la mer mais du côté de la terre, où l'on découvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens que le grand mogol étant un jour à Cambaye voulut y loger, et fit ôter les pierres du monument pour y faire dresser sa tente. Ce despote n'avait donc pas assez de toute l'étendue de son vaste empire? Il fallait pour un moment de plaisir troubler la demeure

paisible des morts et disperser les pierres des tombeaux.

Tandis que Mandelslo cherchait à satisfaire sa curiosité le facteur anglais, qui était revenu au comptoir de sa nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maison mahométane à la sienne, et s'offrant à l'accompagner dans ses observations, il lui promit pour le lendemain le spectacle d'une Indienne qui devait se brûler volontairement; en effet ils se rendirent ensemble hors de la ville sur le bord de la rivière, qui était le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne était veuve d'un rasbout, qui avait été tué à deux cents lieues de Cambaye; en apprenant la mort de son mari elle avait promis au ciel de ne pas lui survivre. Comme le grand mogol et ses officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare on avait résisté long-temps à ses désirs, et le gouverneur de Cambaye les avait combattus lui-même en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisaient haïr la vie étaient encore incertaines; mais ses instances redoublant de jour en jour on lui avait enfin permis de satisfaire aux lois de sa religion.

Elle n'avait pas plus de vingt ans. Mandelslo la vit arriver au lieu de son supplice avec tant de constance et de gaîté qu'il crut qu'on avait troublé sa raison par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les

Indes. Son cortége formait une longue procession, qui était précédée de la musique du pays, c'est à dire de hautbois et de timbales; quantité de filles et de femmes chantaient et dansaient autour de la victime; elle était parée de ses plus beaux habits; ses bras, ses doigts et ses jambes étaient chargés de bracelets, de bagues et de carcans; une troupe d'hommes et d'enfans fermait la marche.

Le bûcher qui l'attendait sur la rive était de bois d'abricotier, mêlé de sandal et de cannelle: aussitôt qu'elle put l'apercevoir elle s'arrêta quelques momens pour le regarder d'un œil où Mandelslo crut découvrir du mépris, et prenant congé de ses parens et de ses amis elle distribua parmi eux ses bracelets et ses bagues. Mandelslo se tenait à cheval auprès d'elle avec deux marchands anglais. « Je crois, dit-il, que mon air lui fit connaître qu'elle me faisait pitié, et ce fut apparemment par cette raison qu'elle me jeta un de ses bracelets que j'acceptai heureusement, et que je garde encore en mémoire d'un si triste événement. Lorsqu'elle fut montée sur le bûcher on y mit le feu; elle se versa sur la tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris aussitôt elle fut étouffée en un instant sans qu'on vît aucune altération sur son visage. Quelques assistans jetèrent dans le bûcher plusieurs cruches d'huile, qui, précipitant l'action des flammes, achevèrent de réduire le corps en cendres. Les

cris de l'assemblée auraient empêché d'entendre ceux de la veuve quand elle aurait eu le temps d'en pousser.»

Mandelslo ayant passé quelques jours à Cambaye partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des habitans. «On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes que parmi ceux qui croient la posséder seuls.»

En retournant vers Amedabad Mandelslo arriva si tard à Serquatra que les banians qui ne se servent point de chandelles de peur que les mouches et les papillons ne s'y viennent brûler, refusèrent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux il fait observer que dans l'Indoustan, comme on l'a déjà remarqué de plusieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue et l'herbe fort rare on nourrit les bêtes de selle et de somme d'une pâte composée de sucre de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au jardin de Tschiebag, le plus beau sans contredit de toutes les Indes : il doit son origine à la victoire du grand mogol sur le dernier roi de Guzarate, et de là lui vient son nom qui signifie jardin de conquête. Il est situé dans un des plus agréables lieux du

monde, sur le bord d'un grand étang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau et une muraille très haute vers Amedabad. Le corps-de-logis et le caravansérail dont il est accompagné sont dignes du monarque qui les a bâtis; le jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers et des citronniers de toutes les espèces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des mûriers, des tamariniers, des manguiers et des cocotiers : ces arbres y sont en si grand nombre et plantés à si peu de distance que faisant régner l'ombre de toutes parts on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur; les branches sont chargées de singes qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandelslo, qui était à cheval et qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisaient autour de lui, en tua deux à coups de pistolet, ce qui parut irriter si furieusement les autres qu'il les crut prêts à l'attaquer; cependant malgré leurs cris et leurs grimaces ils ne lui voyaient pas plus tôt tourner bride qu'ils se réfugiaient sur les arbres.

Un heureux hasard lui fit trouver dans le faubourg d'Amedabad une caravane d'environ deux cents marchands anglais et banians qui étaient en chemin pour Agra, l'une des capitales de l'empire mogol : il profita d'une occasion sans laquelle son départ aurait été retardé long-temps. Le directeur anglais leur avait accordé de puis-

santes recommandations ; il se mit en marche le 29 octobre dans le plus beau chemin du monde : on rencontre très peu de villages. Le sixième jour il arriva devant les murs de la ville d'Héribath après avoir fait cinquante lieues : cette place est de grandeur médiocre ; elle n'a ni portes ni murailles depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan. On voit encore les ruines de son château sur une montagne voisine.

Entre cette ville et celle de Dantighes, qui en est éloignée de cinquante lieues, on est continuellement exposé aux courses des rasbouts : les officiers de la caravane se disposèrent à recevoir ces brigands, en faisant filer leurs charrettes et les soldats de l'escorte dans un ordre qui les mettait en état de se secourir sans confusion. A cinquante lieues de Dantighes on arriva près du village de Siedek, qui est accompagné d'un fort beau château. Les rasbouts qui s'étaient présentés par intervalles causèrent moins de mal aux marchands que de crainte : on cessa de les voir entre Siedek et Agra, où l'on parvint heureusement.

Le grand Mogol, ou l'empereur de l'Indoustan, change souvent de demeure : l'empire n'a pas de ville un peu considérable où ce monarque n'ait un palais ; mais il n'y en a point qui lui plaise plus qu'Agra, et Mandelslo la regarde en effet comme la plus belle ville de ses états.

Il s'associa ensuite avec un Hollandais qui

faisait le voyage d'Agra jusqu'à Lahor : le chemin n'est qu'une allée tirée à la ligne et bordée de dattiers, de cocotiers et d'autres arbres qui défendent les voyageurs des ardeurs excessives du soleil. Les belles maisons qui se présentent de toute part amusaient continuellement les yeux de Mandelslo tandis que les singes, les perroquets, les paons lui offraient un autre spectacle, et donnaient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un léopard et un chevreuil qui se trouvèrent dans son chemin. Les banians de la caravane s'affligeaient de lui voir ôter à des animaux une vie qu'il ne pouvait leur donner, et que le ciel ne leur accordait que pour le glorifier : lorsqu'ils lui voyaient porter la main au pistolet ils paraissaient irrités qu'il prît plaisir à violer en leur présence les lois de leur religion; et s'il avait la complaisance de leur épargner ce chagrin il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour lui plaire.

La plupart des habitans de Lahor ayant embrassé le mahométisme on y voit un grand nombre de mosquées et de bains publics. Mandelslo eut la curiosité de voir un de ces bains et de s'y baigner à la mode du pays; il le trouva bâti à la persane, avec une voûte plate, et divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroit à l'entrée, large au fond, chacun ayant sa porte particulière, et deux cuves en pierre de taille, dans lesquelles on fait en-

trer l'eau par des robinets de cuivre au degré de chaleur qu'on désire. Après avoir pris le bain on le fit asseoir sur une pierre de sept à huit pieds de long, et large de quatre, où le baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il voulait aussi lui frotter la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il avait peine à supporter cette opération il lui demanda s'il était chrétien, et lorsqu'il eut appris qu'il l'était il lui donna le gantelet en le priant de se frotter lui-même les pieds quoiqu'il ne fît pas difficulté de lui frotter le reste du corps. Un homme de petite taille qui parut ensuite le fit coucher sur la même pierre, et s'étant mis à genoux sur ses reins il lui frotta le dos avec les mains depuis l'épine jusqu'au côté en l'assurant que le bain lui servirait peu s'il ne souffrait qu'on fît couler ainsi dans les autres membres le sang qui pourrait se corrompre dans cette partie du corps.

Mandelslo ne vit rien de plus curieux aux environs de Lahor qu'un des jardins de l'empereur, qui en est à deux jours de chemin; mais dans ce voyage qu'il fit par amusement il prit plaisir aux différentes voitures dont on le fit changer successivement : on lui donna d'abord un chameau, ensuite un éléphant, et puis un bœuf, qui, trottant furieusement et levant les pieds jusqu'aux étriers, lui faisait faire six bonnes lieues en quatre heures.

Le séjour de Lahor lui plaisait beaucoup ; mais il reçut des lettres d'Agra par lesquelles on le pressait de retourner à Surate s'il voulait profiter du départ de quelques vaisseaux anglais, sur lesquels le président, qui avait achevé le temps ordinaire de son emploi, devait s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la compagnie de quelques marchands mogols qui partaient pour Amedabad. En arrivant dans cette ville il y trouva des lettres du président qui l'invitaient à profiter d'une forte caravane que le gouverneur d'Amedabad avait ordre de former le plus promptement qu'il serait possible pour se rendre à Surate avant sa démission, et pour assister à la fête qui devait accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparait la caravane il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'indienne : toutes les fenêtres du méidan étaient bordées de lampes, devant lesquelles on avait placé des flacons de verre remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistait en fusées de différentes formes : quantité de lampes suspendues à des roues paraissaient immobiles quoique les roues tournassent incessamment avec beaucoup de violence.

Aussitôt que la caravane fut assemblée Mandelslo se mit en chemin avec le directeur d'Amedabad et trois autres Anglais qui devaient

assister aussi à la fête de Surate : ils prirent le devant sous l'escorte de vingt pions après avoir laissé ordre à la caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre : ils emmenaient quatre charrettes et quelques chevaux. Les pions, qui portaient leurs armes et leurs étendards, suivaient à pied le train des voitures. Mandelslo fait observer qu'aux Indes il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une espèce d'étendard, qui sert, dit-il, comme de bannière.

Le premier jour ils passèrent la rivière de Vasset, d'où ils allèrent passer la nuit dans le fort de Saselpour. Panfeld, facteur anglais de Broda, qui vint au devant d'eux jusqu'à ce fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence ; ils en partirent vers le soir pour se loger la nuit suivante dans un grand jardin, et le jour d'après, continuant heureusement leur voyage, ils allèrent camper proche d'une citerne nommée Sambor. Les habitans du pays, qui virent arriver en même temps une caravane hollandaise de deux cents charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consommée par un si grand nombre d'étrangers; ils en défendirent l'approche aux Anglais, qui étaient arrivés les premiers, ce qui obligea le directeur de faire avancer quinze pions avec ordre d'employer la force; mais en approchant de la citerne ils la trouvèrent gardée par trente paysans

bien armés qui se présentèrent avec beaucoup de résolution. Les pions couchèrent en joue et tirèrent l'épée : cette vigueur étonna les paysans, et leur fit prendre le parti de se retirer ; mais pendant que le directeur faisait puiser de l'eau ils tirèrent quelques flèches et trois coups de mousquet, qui blessèrent cinq de ses gens : alors les pions, faisant feu sans ménagement, tuèrent trois de leurs ennemis dont Mandelslo vit emporter les corps dans le village. Une action si vive aurait eu des suites plus sanglantes si l'arrivée de la caravane hollandaise n'avait achevé de contenir les Indiens.

Cependant ce n'était que le prélude d'une aventure plus dangereuse. Pendant que les Anglais étaient tranquillement à souper un marchand hollandais vint leur donner avis qu'on avait vu sur le chemin deux cents rasbouts qui avaient fait plusieurs vols depuis quelques jours, et que le jour précédent ils avaient tué six hommes à peu de distance de Sambor. La caravane hollandaise ne laissa pas de décamper à minuit : « Nous la suivîmes, raconte Mandelslo ; mais comme elle marchait plus lentement que nous nous ne fûmes pas long-temps à la passer. Le matin nous découvrîmes un *holacueur*, c'est à dire un de ces trompettes qui marchent ordinairement à la tête des caravanes en sonnant d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes : dès qu'il nous eut aperçus il se jeta dans une forêt

voisine, où il se mit à sonner de toute sa force, ce qui nous fit prévoir que nous aurions bientôt les rasbouts sur les bras; en effet nous vîmes sortir presque des deux côtés de la forêt un grand nombre de ces brigands armés de piques, de rondaches, d'arcs et de flèches, mais sans armes à feu. Nous avions eu la précaution de charger les nôtres, qui ne consistaient qu'en quatre fusils et trois paires de pistolets. Le directeur et moi nous montâmes à cheval et nous donnâmes les fusils aux marchands qui étaient dans les voitures avec ordre de ne tirer qu'à bout portant: nos armes étaient chargées à cartouches, et les rasbouts marchaient si serrés que de la première décharge nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirèrent quelques flèches, dont ils nous blessèrent un bœuf et deux pions; j'en reçus une dans le pommeau de ma selle, et le directeur eut un coup dans son turban. Aussitôt que la caravane hollandaise entendit tirer elle se hâta de nous envoyer dix de ses pions; mais avant qu'ils fussent en état de nous secourir le danger devint fort grand pour ma vie: je me vis attaqué de toutes parts, et je reçus deux coups de pique dans mon collet de buffle, qui me sauva heureusement la vie. Deux rasbouts prirent mon cheval par la bride, et se disposaient à m'emmener prisonnier; mais je mis l'un hors de combat d'un coup de pistolet que je lui donnai dans l'épaule, et le directeur anglais qui vint à mon secours me dé-

gagea de l'autre. Cependant les pions des Hollandais approchèrent, et toute la caravane étant arrivée presque en même temps les rasbouts se retirèrent dans la forêt, laissant six hommes morts sur le champ de bataille, et n'ayant pas peu de peine à traîner leurs blessés. Nous perdîmes deux pions, et nous en eûmes huit blessés sans compter le directeur anglais qui le fut légèrement. Cette leçon nous fit marcher en bon ordre avec la caravane; mais nos ennemis ne reparurent plus. »

Mandelslo fait observer que le grand Mogol qui régnait de son temps était Schah-Khoram, second fils de Djehan-Guir. Son âge était d'environ soixante ans. Les commencemens de son règne avaient été cruels et sanglans; il laissait voir encore des restes de férocité dans les exécutions des criminels qu'il faisait écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Mais voici qui montre une cruauté horrible.

Comme son principal amusement était de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des léopards et d'autres bêtes féroces; il faisait quelquefois entrer des hommes en lice contre ces animaux; mais il voulait que le combat fût volontaire, et ceux qui en sortaient heureusement étaient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandelslo fut témoin d'un spectacle de cette nature qu'il donna le jour de la naissance d'un de ses fils dans un

caravansérail voisin de la ville, où il faisait nourrir toutes sortes de bêtes : ce bâtiment était accompagné d'un grand jardin fermé de murs, pardessus lesquels il fut permis au peuple de se procurer la vue de cette lutte barbare.

« Premièrement, dit Mandelslo, on fit combattre un taureau sauvage contre un lion; ensuite un lion contre un tigre : le lion n'eut pas plus tôt aperçu le tigre qu'il alla droit à lui, et, le choquant de toutes ses forces, il le renversa; mais il parut comme étourdi du choc, et toute l'assemblée se figura que le tigre n'aurait pas de peine à le vaincre; cependant il se remit aussitôt, et prit le tigre à la gorge avec tant de fureur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se dégager, et le combat recommença plus furieusement encore jusqu'à ce que la lassitude les séparât : ils étaient tous deux fort blessés; mais leurs plaies n'étaient pas mortelles.

« Après cette ouverture Allamerdy-Khan, gouverneur de Chiseiner, s'avança vers le peuple, et déclara au nom de l'empereur que si parmi ses sujets il se trouvait quelqu'un qui eût assez de cœur pour affronter une des bêtes celui qui donnerait cette preuve de courage et d'adresse obtiendrait pour récompense la dignité de khan et les bonnes grâces de son maître. Trois Mogols s'étant offerts Allamerdy-Khan ajouta que l'intention de sa majesté était que le combat se fît

avec le cimeterre et la rondache seuls, et qu'il fallait même renoncer à la cotte de mailles parce que l'empereur voulait que les avantages fussent égaux.

« On lâcha aussitôt un lion furieux, qui voyant entrer son adversaire courut droit à lui. Le Mogol se défendit vaillamment; mais enfin ne pouvant plus soutenir le choc de l'animal qui pesait principalement sur son bras gauche pour lui arracher la rondache avec sa pate droite, tandis que de sa pate gauche il tâchait de se saisir du bras droit de son ennemi dans la vue apparemment de lui sauter à la gorge, ce brave combattant, baissant un peu sa rondache, tira de la main gauche un poignard qu'il avait caché dans sa ceinture, et l'enfonça si loin dans la gueule du lion, qu'il le força de lâcher prise : alors, se hâtant de le poursuivre, il l'abattit d'un coup de cimeterre qu'il lui donna sur le mufle, et bientôt il acheva de le tuer et de le couper en pièces.

« La victoire fut aussitôt célébrée par de grandes acclamations du peuple; mais le bruit ayant cessé il reçut ordre de s'approcher de l'empereur, qui lui dit avec un sourire amer : « J'avoue que tu es un homme de courage, et « que tu as vaillamment combattu; mais ne « t'avais-je pas défendu de combattre avec avan- « tage, et ne t'avais-je pas réglé les armes? Ce- « pendant tu as mis la ruse en œuvre, et tu n'as

« pas combattu mon lion en homme d'honneur ;
« tu l'as surpris avec des armes défendues, et
« tu l'as tué en assassin. » Là-dessus il ordonna à deux de ses gardes de descendre dans le jardin et de lui fendre le ventre. Cette courte sentence fut exécutée sur-le-champ, et le corps fut mis sur un éléphant pour être promené par la ville et pour servir d'exemple.

« Le second Mogol qui entra sur la scène marcha fièrement vers le tigre qu'on avait lâché contre lui : sa contenance aurait fait juger qu'il était sûr de la victoire ; mais le tigre lui sauta si légèrement à la gorge que l'ayant tué tout d'un coup il déchira son corps en pièces.

« Le troisième, loin de paraître effrayé du malheureux sort des deux autres, entra gaîment dans le jardin, et marcha droit au tigre : ce furieux animal, encore échauffé du premier combat, se précipita au-devant de lui ; mais il fut abattu d'un coup de sabre qui lui coupa les deux pates de devant, et dans cet état l'Indien n'eut pas de peine à le tuer.

« L'empereur fit demander aussitôt le nom d'un si brave homme, il se nommait Gheily. En même temps on vit arriver un gentilhomme qui lui présenta une veste de brocart, et qui lui dit : « Gheily, prends cette veste de mes mains « comme une marque de l'estime de ton em- « pereur, qui t'en fait assurer par ma bouche. » Gheily fit trois profondes révérences, porta la

veste à ses yeux et à son estomac, et la tenant en l'air, après avoir fait intérieurement une courte prière, il dit à voix haute : « Je prie « Dieu qu'il rende la gloire de Schah-Djehan « égale à celle de Tamerlan dont il est sorti ; « qu'il fasse prospérer ses armes ; qu'il augmente « ses richesses ; qu'il le fasse vivre sept cents « ans, et qu'il affermisse éternellement sa mai- « son. » Deux eunuques vinrent le prendre à la vue du peuple, et le conduisirent jusqu'au trône, où deux khans le reçurent de leurs mains pour le présenter à l'empereur. Ce prince lui dit : « Il faut avouer, Gheily-Khan, que ton « action est extrêmement glorieuse : je te donne « la qualité de khan, que tu posséderas à ja- « mais. Je veux être ton ami, et tu seras mon « serviteur. »

Mandelslo partit de Surate le 5 janvier sur *la Marie*, vaisseau de la flotte anglaise, qui portait Méthold et quelques autres marchands de considération que leurs affaires appelaient à Visapour.

On entre dans cet état après avoir passé la rivière de Madre de Dios, qui sépare l'île de Goa du continent : avant d'arriver à la capitale on passe par deux autres villes nommées Nouraspour et Sirrapour, qui lui servent comme de faubourgs, et dont la première était autrefois la résidence ordinaire des rois du Décan. Elle est tombée en ruine, et l'on achevait de la détruire

pour employer les matériaux du palais et des hôtels aux nouveaux édifices de Visapour.

La capitale du Décan est une des plus grandes villes de l'Asie; on lui donne plus de cinq lieues de tour : sa situation est dans la province de Concan sur la rivière de Mandova, à quarante lieues de Daboul et soixante de Goa; ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire et de belles pierres de taille; elles sont environnées d'un grand fossé et défendues par plusieurs batteries, où l'on compte plus de mille pièces de canon de toutes sortes de calibre, de fer et de fonte.

Le palais du roi forme le centre de la ville, dont il ne laisse pas d'être séparé par une double muraille et un double fossé : cette enceinte a plus de trois mille cinq cents pas de circuit. Le gouverneur était alors un Italien, natif de Rome, qui avait pris le turban avec le nom de Mahmoud-Rikhan : son commandement s'étendait aussi sur la ville et sur cinq mille hommes dont la garnison était composée, outre deux mille qui faisaient la garde du château.

La ville a cinq grands faubourgs qui sont habités par les principaux marchands, surtout celui de Champour, où la plupart des joailliers ont leurs maisons et leurs boutiques. La religion des habitans est partagée entre le mahométisme, le culte des banians et l'idolâtrie.

Après avoir terminé les affaires de la Compagnie à Visapour d'autres intérêts apparemment

conduisirent Méthold à Daboul, où Mandelslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner. Daboul est située sur la rivière d'Halevako; à 17° 45′ nord; c'est une des anciennes villes du Décan, mais aujourd'hui elle est sans portes et sans murailles.

Le principal commerce de Daboul est celui du sel qu'on y apporte d'Oranouhammara, et celui du poivre que les habitans transportaient autrefois dans le golfe Persique et dans la mer Rouge. Ils y envoyaient alors un grand nombre de vaisseaux; mais ils sont tombés de cet état florissant dans un état de décadence qui ne leur permet pas, suivant Mandelslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre bâtimens à Bender-Abassy. Les droits que les marchandises paient dans ce port sont de trois et demi pour cent.

En général les habitans du royaume, que l'auteur nomme les Décanins, ont beaucoup de ressemblance dans leurs manières, dans leurs mariages, dans leurs enterremens, leurs purifications et leurs autres usages avec les banians du royaume de Guzarate; Mandelslo néanmoins observa quelques différences. Les maisons des banians décanins sont composées de paille, et les portes en sont si basses et si étroites qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant: on y voit pour tout meuble une natte sur laquelle ils couchent, et une fosse dans la terre où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres banians;

mais leurs souliers, qu'ils nomment *alparcas*, sont de bois, et leur usage est de les attacher sur le coude-pied avec des courroies. Leurs enfans vont nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans; la plupart sont orfévres ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des médecins, des barbiers, des charpentiers et des maçons qui s'emploient au service du public sans distinguer les religions. Leurs armes sont à peu près les mêmes que celles des Mogols; et Mandelslo remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie et d'Europe.

Leur principal commerce est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate et même en Europe : l'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles qu'on transporte aussi par mer, ce qui n'empêche pas le commerce de terre avec les Mogols et les peuples de Golconde et de la côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton et des étoffes de soie.

On trouve à Visapour un grand nombre de joailliers et quantité de perles; mais ce n'est pas dans cette ville ni dans ce pays qu'il faut chercher le bon marché puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de laque dans les montagnes de Gâtes quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand commerce dans le Décan, surtout avec les marchands de Ditcauly et de Banda : ils achètent

d'eux le poivre à sept ou huit piastres le quintal, et leur donnent en paiement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue par le nom de vénésars une race de marchands décanins qui achètent le riz et le blé pour l'aller revendre dans l'Indoustan et dans les autres pays voisins, en caffilas ou caravanes de cinq, six et quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge : ils emmènent leurs familles entières, surtout leurs femmes qui, maniant l'arc et les flèches avec autant d'habileté que les hommes, se rendent si redoutables aux brigands que jamais ils n'ont osé les attaquer.

Le roi de Décan, ou de Concan, ou de Visapour (car il porte ces trois noms) est devenu tributaire du grand Mogol par des révolutions dont on a déjà rapporté l'origine; il conserve néanmoins assez de force pour mettre en campagne une armée de deux cent mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la cour d'Agen quoiqu'elle possède plusieurs villes dans les états de ce prince, telles que Chaul, Kerbi et Doltabad. On lit dans les historiens portugais qu'Adelkhan-Schah, bisaïeul d'Idal-Schah, qui régnait du temps de Mandelslo, prit deux fois en 1586 la ville de Goa sur leur nation; mais que se trouvant ruiné par cette guerre il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salsette avec soixante-sept villages, de celui de Bardes avec douze villages, et de celui de Ti-

souary avec trente villages, à condition d'un côté que les peuples de son royaume jouiraient de la liberté du commerce dans toutes les Indes, et que de l'autre ils seraient obligés de vendre tout leur poivre aux marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidèlement qu'il ne s'élevât quelquefois des différens considérables entre les deux nations : quelques années avant l'arrivée de Mandelslo aux Indes les Portugais, avertis que trois ou quatre vaisseaux du roi de Décan étaient partis chargés de poivre pour Moka et pour la Perse, mirent en mer quatre frégates qui ne firent pas difficulté de les attaquer; le combat fut sanglant, et les Portugais y perdirent un de leurs principaux officiers; cependant la victoire s'étant déclarée pour eux ils se saisirent des quatre vaisseaux et les menèrent à Goa, où de sang froid ils tuèrent tous les Indiens qui restaient à bord. Le roi de Décan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutait point à l'arrivée de Mandelslo que sous le voile de la dissimulation il ne prît du temps pour disposer ses forces, et qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

L'Inde n'a pas de prince qui soit plus riche en artillerie : on croira si l'on veut sur le témoignage de Mandelslo qu'entre plusieurs pièces extraordinaires « il en avait une de fonte qui tirait près de huit cents livres de balles avec cinq cent quarante livres de poudre fine; et qu'en ayant fait usage au siége du château de Salpour le pre-

mier coup qu'il fit tirer contre cette forteresse abattit quarante-cinq pieds de mur. Le fondeur était un Italien, natif de Rome et le plus méchant de tous les hommes, qui avait eu l'inhumanité de tuer son propre fils pour consacrer par son sang cette monstrueuse pièce; ensuite il fit jeter dans la fournaise de sa fonte un trésorier de la cour qui voulait lui faire rendre compte de la dépense. »

CHAPITRE VII.

Voyage de l'ambassadeur anglais Thomas Rhoé dans l'Indoustan.

Avant d'entrer dans la description générale de l'Indoustan nous trouverons, dans les voyages de l'Anglais Rhoé et dans ceux de Tavernier, dont nous parlerons après, quantité de détails très curieux mêlés à leurs aventures particulières.

Rhoé fut envoyé au Mogol en 1615 avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes orientales, dont le commerce était déjà florissant. La flotte anglaise qui portait Rhoé ayant jeté l'ancre au port de Surate le 26 septembre il ne s'arrêta dans la ville que pour donner le temps au capitaine Harris, qui fut nommé pour l'escorter, de rassembler cent mousquetaires dont l'escorte devait être composée. On se mit en marche; Rhoé fit peu d'observations dans une route de deux cent vingt-trois milles qu'il compte à l'est de Surate jusqu'à Brampour.

Sultan Pervis, troisième fils de l'empereur Djehan-Ghir, résidait à Serralia avec la qualité de lieutenant-général de son père : le 18 octobre Rhoé se fit conduire au palais du prince, non seulement pour observer les usages de la cour, mais dans la vue d'obtenir à la faveur de quel-

ques présens la liberté d'y établir un comptoir; en arrivant à l'audience il trouva cent cavaliers qui attendaient le prince, et qui formaient une haie des deux côtés de l'entrée du palais. Le prince était dans la seconde cour sous un dais avec un riche tapis sous ses pieds dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoé qui s'avançait vers lui au travers du peuple fut arrêté par un officier qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il répondit que sa condition le dispensait de cet hommage servile, et continua de marcher jusqu'à la balustrade, où il trouva les principaux seigneurs de la ville prosternés comme autant d'esclaves : son embarras était sur la place qu'il y devait prendre, et dans cette incertitude il se présenta droit devant le trône. Un secrétaire, qui était assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il désirait. « Je lui exposai, dit Rhoé, que le roi d'Angleterre m'envoyant pour ambassadeur auprès de l'empereur son père, et me trouvant dans une ville où le prince tenait sa cour, je m'étais cru obligé de lui faire la révérence. Alors le prince s'adressant lui-même à moi me dit qu'il était fort satisfait de me voir : il me fit diverses questions sur le roi mon maître, et mes réponses furent écoutées avec plaisir. Mais comme j'étais toujours au bas des degrés je demandai la permission de monter pour entretenir le prince de plus près : il me répondit lui-même que le roi

de Perse et le grand-turc n'obtiendraient pas ce que je désirais. Je répliquai que ma demande méritait quelque excuse parce que je m'étais figuré que pour de si grands monarques il aurait pris la peine d'aller jusqu'à la porte, et qu'enfin je ne prétendais pas d'autres traitemens que ceux qu'il faisait à leurs ambassadeurs. Il m'assura que j'étais traité sur le même pied, et que je le serais dans toutes les occasions. Je demandai du moins une chaise : on me répondit que jamais personne ne s'était assis dans ce lieu, et l'on m'offrit comme une grâce particulière la liberté de m'appuyer contre une colonne couverte de plaques d'argent, qui soutenait le dais. Je demandai la permission d'établir un magasin dans la ville et d'y laisser des facteurs : elle me fut accordée, et le prince donna ordre que les patentes fussent dressées sur-le-champ. »

En quittant la ville de Serralia il passa la nuit du 6 décembre dans un bois, qui n'est pas fort éloigné du fameux château de Mandoa : cette forteresse est située sur une montagne fort escarpée, et ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues ; elle est belle et d'une grandeur étonnante. Cinq cosses plus loin on lui fit observer sur une montagne l'ancienne ville de Chitor, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines : on y voit les restes de quantité de superbes temples, de plusieurs belles tours, d'un grand nombre de colonnes et d'une multitude

infinie de maisons sans qu'il s'y trouve un seul habitant. Rhoé fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on puisse y monter, encore n'est-ce qu'un précipice. On passe quatre portes sur le penchant de la montagne avant d'arriver à cette ville, qui est magnifique; le sommet de la montagne n'a pas moins de huit cosses de circuit, et vers le sud-ouest on y découvre un vieux château assez bien conservé. Cette ville est dans les états du prince Ranna, qui s'était soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt qui avait reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son tributaire : c'était Akbar, père du mogol régnant, qui avait fait cette conquête. Ranna descendait, dit-on, en ligne directe du fameux Porus, qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand. Rhoé est persuadé que la ville de Chitor était anciennement la résidence de Porus quoique Delhy, qui est beaucoup plus avancée vers le nord, ait été la capitale de ses états; Delhy même n'est maintenant fameuse que par ses ruines : on voit proche de la ville une colonne dressée par Alexandre avec une longue inscription. Le mogol régnant et ses ancêtres, descendus de Tamerlan, avaient ruiné toutes les villes anciennes avec défense de les rebâtir dans la vue apparemment d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avait eu de plus grand et de plus ancien que la puissance de leur maison.

Le 25 Rhoé arriva heureusement à Asmère, où l'on compte de Brampour deux cent neuf cosses,

qui font quatre cent dix-huit milles d'Angleterre, et le 10 janvier il entra dans les murs de cette ville impériale.

L'impatience d'exécuter les ordres de sa Compagnie le fit aller dès le jour suivant au dorbar, c'est à dire au lieu d'où le mogol donnait ses audiences et ses ordres pour le gouvernement de l'état : l'entrée des appartemens du palais n'était ouverte qu'aux eunuques, et sa garde intérieure était composée de femmes chargées de toutes sortes d'armes; chaque jour au matin ce monarque se présentait à une fenêtre tournée vers l'orient qui se nommait le djarnéo, et dont la vue donnait sur une grande place : c'était là que s'assemblait tout le peuple pour le voir. Il y retournait vers le midi, et quelquefois il y était retenu assez long-temps par le spectacle des combats d'éléphans et de diverses bêtes sauvages. Les seigneurs de sa cour étaient au dessous de lui sur un échafaud. Après cet amusement il se retirait dans l'appartement de ses femmes, mais c'était pour retourner encore au dorbar ou au djarnéo sur les huit heures du soir; il soupait ensuite : en sortant de table il descendait au gouzalkan, grande cour au milieu de laquelle il s'était fait élever un trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçait lorsqu'il n'aimait pas mieux s'asseoir sur une simple chaise qui était à côté du trône. On ne recevait dans cette cour que les premiers seigneurs de l'empire, qui ne doi-

vent pas même s'y présenter sans être appelés; on n'y parlait point d'affaires d'état parce qu'elles ne se traitaient qu'au dorbar ou au djarméo. Les résolutions les plus importantes se prenaient en public et s'enregistraient de même: pour un teston chacun avait la liberté de voir le registre; ainsi le peuple était aussi bien informé des affaires que les ministres, et jouissait du droit d'en porter son jugement. Cet ordre et cette méthode s'exécutaient si régulièrement que l'empereur ne manquait pas de se trouver aux mêmes heures dans les lieux où il devait paraître à moins qu'il ne fût ivre ou malade, et dans cette supposition il s'était assujetti à le faire savoir au public : ses sujets étaient ses esclaves; mais il s'était imposé si solennellement toutes ces lois que s'il avait manqué un jour à se faire voir sans rendre raison de ce changement le peuple se serait soulevé.

Rhoé fut conduit au dorbar: à l'entrée de la première balustrade deux officiers vinrent au-devant de lui pour le recevoir. Il avait demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premières soumissions à la manière de son pays, et cette faveur lui avait été promise: en entrant dans la première balustrade il fit une révérence; il en fit une autre dans la seconde, et une troisième lorsqu'il se trouva dans le lieu qui était au dessous de l'empereur. Ce prince était assis dans une espèce de petite galerie ou de balcon, élevé au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les ambassadeurs,

les grands du pays et les étrangers de quelque distinction étaient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui était au-dessous de lui, et dont le plan était un peu plus haut que le rez-de-chaussée : tout l'espace qu'elle renfermait était tendu de grandes pièces de velours, et le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de condition médiocre étaient dans la seconde balustrade : jamais le peuple n'entre dans cette cour ; il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de manière que tout le monde peut voir l'empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux seigneurs seraient placés comme les acteurs sur la scène, et le peuple plus bas comme dans le parterre.

L'empereur prévint l'interprète des Anglais; il félicita Rhoé du succès de son voyage, et dans toute la suite du discours il traita le roi d'Angleterre de frère et d'allié. Rhoé lui présenta ses lettres traduites dans la langue du pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présens, dont le monarque parut fort satisfait. Ce prince lui fit diverses questions : il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'était qu'imparfaitement rétablie; il lui offrit même ses médecins en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avait traité d'ambassadeur avec tant de marques d'affection sans excepter ceux de la Perse et de la Turquie.

Rhoé ne laissa pas d'essuyer beaucoup de difficultés dans les demandes qu'il faisait pour les intérêts du commerce de la Compagnie anglaise; il trouvait en son chemin la faction des Portugais soutenue par Asaph-Khan, l'un des principaux officiers de la cour, et il n'aurait rien obtenu sans une circonstance particulière qu'il faut rapporter dans ses propres termes.

« Le 6 août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au dorbar ou à la salle d'audience; quelques jours auparavant j'avais fait présent au mogol d'une peinture, et je l'avais assuré qu'il n'y avait personne aux Indes qui fût capable d'en faire une aussi belle; aussitôt que je parus : « Que donne-« riez-vous, dit-il, au peintre qui aurait fait une « copie de votre tableau, si ressemblante que « vous ne la pussiez pas distinguer de l'original? » Je lui repondis que je donnerais volontiers vingt pistoles. « Il est gentilhomme, répondit l'empe-« reur; vous lui promettez trop peu. » Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très rare, et je ne prétends pas faire de gageure, car si votre peintre a si bien réussi, et s'il n'est pas content de ce que je lui promets, votre majesté a de quoi le récompenser. Après quelques discours sur les arts qui s'exécutent aux Indes il m'ordonna de me rendre le soir au gouzalkan, où il me montrerait ses peintures.

« Vers le soir il me fit appeler par un nouvel ordre dans l'impatience de triompher de l'excel-

lence de son peintre. On me fit voir six tableaux entre lesquels était mon original ; ils étaient sur une table, et si semblables en effet qu'à la lumière des chandelles j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien : je confesse que j'avais été fort éloigné de m'y attendre : je ne laissai pas de montrer l'original et de faire remarquer les différences qui devaient frapper les connaisseurs. L'empereur ne fut pas moins satisfait de m'avoir vu quelques momens dans le doute : je lui donnai tout le plaisir de sa victoire en louant l'excellence de son peintre. « Hé bien ! qu'en « dites-vous ? » reprit-il. Je répondis que sa majesté n'avait pas besoin qu'on lui envoyât des peintres d'Angleterre. « Que donnerez-vous au « peintre ? » me demanda-t-il. Je lui répondis que puisque son peintre avait surpassé de si loin mon attente je lui donnerais le double de ce que j'avais promis, et que s'il venait chez moi je lui ferais présent de cent roupies pour acheter un cheval. L'empereur approuva ces offres ; mais après avoir ajouté que son peintre aimerait mieux toute autre chose que de l'argent il revint à me demander quel présent je lui ferais. Je lui dis que cela devait dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferais au peintre : je lui donnerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet et un tableau. « Enfin, « reprit le monarque, vous demeurez d'accord « que c'est un bon peintre : faites-le venir chez

« vous, montrez-lui vos curiosités, et laissez-le « choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une « de ses copies pour la faire voir en Angleterre, « et prouver à vos Européens que nous sommes « moins ignorans dans cet art qu'ils ne se l'ima- « ginent. » Il me pressa de choisir une des copies; je me hâtai d'obéir : il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, et la mit dans la boîte qui avait servi à l'original en marquant sa joie de la victoire qu'il attribuait à son peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avais de lui, mais dont la manière était fort au-dessous de celle du peintre qui avait fait les copies, et je lui dis que c'était la cause de mon erreur parce que sur le portrait qu'on m'avait donné pour l'ouvrage d'un des meilleurs peintres du pays j'avais jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avais eu : je lui dis que je l'avais acheté d'un marchand. « Eh! comment, répli- « qua-t-il, employez-vous de l'argent à ces « choses-là? Ne savez-vous pas que j'ai ce qu'il y a « de plus parfait en ce genre? et ne vous avais- « je pas dit que je vous donnerrais tout ce que « vous pourriez désirer? » Je lui répondis qu'il ne me convenait point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrais comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendrait de sa majesté. « Si vous voulez mon portrait, « me dit-il, je vous en donnerai un pour vous « et un pour votre roi. » Je l'assurai que s'il en

voulait envoyer un au roi mon maître je serais fort aise de le porter, et qu'il serait reçu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'était permis de prendre quelque hardiesse je prenais celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderais toute ma vie, et que je laisserais à ceux de ma maison comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accordait. « Je « vois bien, me dit-il, que votre roi s'en soucie « peu ; pour vous je suis persuadé que vous serez « bien aise d'en avoir un, et je vous promets que « vous l'aurez. » En effet il donna ordre sur-le-champ qu'on m'en fît un. »

L'empereur, qui était rentré dans son palais après le dorbar, envoya chez Rhoé vers dix heures du soir : on le trouva au lit. Le sujet de ce message était de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettait de n'avoir pas encore vue, et la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoé se leva et se rendit au palais avec sa peinture. Le monarque était assis, les jambes croisées, sur un petit trône tout couvert de diamans, de perles et de rubis ; il avait devant lui une table d'or massif, et sur cette table cinquante plaques d'or enrichies de pierreries, les unes très grandes et très riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines : les grands étaient autour de lui dans leur plus éclatante parure. Il ordonna qu'on bût sans se contraindre, et l'on voyait dans la salle quantité de

grands flacons remplis de diverses sortes de vins.

« Lorsque je me fus approché de lui, raconte Rhoé, il me demanda des nouvelles de la peinture : je lui montrai deux portraits dont il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il était : je lui dis que c'était le portrait d'une femme de mes amies qui était morte. « Me le « voulez-vous donner? » ajouta-t-il. Je répondis que je l'estimais plus que tout ce que je possédais au monde parce que c'était le portrait d'une personne que j'avais aimée tendrement; mais que si sa majesté voulait excuser ma passion et la liberté que je prenais je la prierais volontiers d'accepter l'autre, qui était le portrait d'une dame française et d'une excellente main. Il me remercia; mais il me dit qu'il n'avait de goût que pour celui qu'il me demandait, et qu'il l'aimait autant que je pouvais l'aimer; ainsi que si je lui en faisais présent il l'estimerait plus que le plus rare joyau de son trésor. Je lui répondis alors que je n'avais rien d'assez cher au monde pour le refuser à sa majesté lorsqn'elle paraissait le désirer avec tant d'ardeur et que je regrettais même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes il s'inclina un peu; et la preuve que j'en donnais, me dit-il, ne lui permettait pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne foi dans quel pays du monde était cette belle femme. Je répondis qu'elle était morte. Il ajouta

qu'il approuvait beaucoup la tendresse que j'avais pour elle; qu'il ne voulait pas m'ôter ce qui m'était si cher; mais qu'il ferait voir le portrait à ses femmes; qu'il en ferait tirer cinq copies par ses peintres, et que si je reconnaissais mon original entre ses copies il promettait de me le rendre. Je protestai que je l'avais donné de bon cœur, et que j'étais fort aise de l'honneur que sa majesté m'avait fait de l'accepter. Il répliqua qu'il ne le prendrait point; qu'il m'en aimait davantage, mais qu'il sentait bien l'injustice qu'il y aurait à m'en priver; qu'il ne l'avait pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me le rendrait, et que ses femmes en porteraient les copies sur elles : en effet pour une miniature on ne pouvait rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui était à l'huile, ne lui parut pas si belle.

« Il me dit ensuite que ce jour était celui de sa naissance, et que tout l'empire en célébrait la fête; sur quoi il me demanda si je ne voulais pas boire avec lui. Je lui répondis que je me soumettais à ses ordres, et je lui souhaitai de longues et heureuses années, et que la même cérémonie pût être renouvelée dans un siècle. Il voulut savoir quel vin était de mon goût; si je l'aimais naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers tel qu'il me le ferait donner dans l'espérance qu'il ne m'ordonnerait point d'en boire trop ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or pleine de vin mêlé,

moitié de vin de grappes, moitié de vin artificiel : il en but, et l'ayant fait remplir il me l'envoya par un de ses officiers avec cet obligeant message qu'il me priait d'en boire deux, trois, quatre et cinq fois à sa santé, et d'accepter la coupe comme un présent qu'il me faisait avec joie. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avais bu de si fort; il me fit éternuer. L'empereur se mit à rire, et me fit présenter des raisins, des amandes et des citrons coupés par tranches dans un plat d'or en me priant de boire et manger librement. Je lui fis une révérence européenne pour le remercier de tant de faveurs. Asaph-Khan me pressa de me mettre à genoux et de frapper la tête contre terre; mais sa majesté déclara qu'elle était contente de mes remercîmens. La coupe d'or était enrichie de petites turquoises et de rubis; le couvercle était de même; mais les émeraudes, les turquoises et les rubis en étaient plus beaux, et la soucoupe n'était pas moins riche : le poids me parut d'environ un marc et demi d'or.

« Le monarque devint alors de fort belle humeur : il me dit qu'il m'estimait plus qu'aucun Français qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avais trouvé bon un sanglier qu'il m'avait envoyé peu de jours auparavant; à quelle sauce je l'avois mangé; quelle boisson je m'étais fait servir à ce repas. Il m'assura que je ne manquerais de rien dans ses états. Ces témoignages de faveur

éclatèrent aux yeux de toute la cour. Ensuite, il jeta deux grands bassins pleins de rubis à ceux qui étaient assis au-dessous de lui, et vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or et d'argent mêlées ensemble, mais creuses et légères. Je ne jugeai point à propos de me jeter dessus à l'exemple des principaux seigneurs parce que je remarquai que le prince son fils n'en prit point. Il donna aux musiciens et à d'autres courtisans de riches pièces d'étoffes pour s'en faire des turbans et des ceintures, continuant de boire et prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux convives; aussi la joie parut-elle fort animée, et dans la variété de ses expressions elle forma un spectacle admirable. Le prince, le roi de Candahar, Asaph-Khan, deux vieillards et moi nous fûmes les seuls qui évitâmes de nous enivrer. L'empereur, qui ne pouvait plus se soutenir, pencha la tête et s'endormit. Tout le monde se retira. »

L'empereur avait plusieurs fils : Cosronroé, l'aîné, avait été sacrifié à une cabale qui gouvernait la cour, et à la jalousie qu'inspirait à l'empereur l'amour et l'admiration des peuples pour ce jeune prince. Quoiqu'il aimât son fils et qu'il l'eût même désigné pour son successeur il le tenait enfermé dans une prison. Un des malheurs d'un despote est d'avoir à craindre son propre sang, car un despote n'a point d'enfans, il n'a que des esclaves. Le mogol faisait alors la guerre

au roi de Décan; il avait donné le commandement de ses armées à sultan Coroné, le second de ses fils, qu'un parti puissant voulait porter au trône au préjudice de Cosronroé. Sultan Coroné venait de prendre congé, et était parti dans un carrosse fait à la mode de l'Europe, présent que les Anglais avaient offert au grand mogol. Ce monarque voulut visiter le camp où étaient rassemblées ses troupes.

Ses femmes montèrent sur les éléphans qui les attendaient à leur porte. Rhoé compta cinquante éléphans tous richement équipés, mais particulièrement trois, dont les petites tours étaient couvertes de plaques d'or; les grilles des fenêtres étaient de même métal : un dais de drap d'argent couvrait toute la tour. L'empereur descendit par les degrés de la tour avec tant d'acclamations qu'on n'aurait point entendu le bruit du tonnerre. Rhoé se pressa pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ses courtisans lui présenta dans un bassin une carpe monstrueuse; un autre lui offrit dans un plat une matière aussi blanche que de l'amidon : le monarque y mit le doigt, en toucha la carpe et s'en frotta le front, cérémonie qui passe dans l'Indoustan pour un présage de bonne fortune. Un autre seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier : l'épée et les boucles étaient couvertes de diamans et de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente

flèches et son arc, dans le même étui que l'ambassadeur de Perse lui avait présenté. Son turban était fort riche; on y voyait paraître des bouts de corne; d'un côté pendait un rubis hors d'œuvre de la grosseur d'une noix, et de l'autre un diamant de la même grosseur; le milieu offrait une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban était enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis et de grosses perles, qui faisait plusieurs tours. Son collier était une chaîne de perles trois fois plus grosses que les plus belles que Rhoé eût jamais vues. Au-dessous des coudes il avait un triple bracelet des mêmes perles. Il avait la main nue avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gants, qui venaient d'Angleterre, étaient passés dans sa ceinture. Son habit était de drap d'or sans manches, et ses brodequins brodés de perles. Il entra dans son carrosse : un Anglais servait de cocher, aussi richement vêtu que jamais comédien l'ait été, et menant quatre chevaux couverts d'or. C'était la première fois que l'empereur se servait de cette voiture, qui avait été faite à l'imitation du carrosse d'Angleterre et qui lui ressemblait si fort que Rhoé n'en reconnut la différence qu'à la housse, qui était d'un velours travaillé avec de l'or, qui se fabrique en Perse. Deux eunuques marchèrent aux deux côtés, portant de petites malles d'or enrichies de rubis, et une queue de cheval blanc pour écar-

ter les mouches. Le carrosse était précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours et d'autres instrumens mêlés parmi quantité d'officiers qui portaient des dais et des parasols, la plupart de drap d'or ou de broderie, éclatans de rubis, de perles et d'émeraudes. Derrière suivaient trois palaquins, dont les pieds étaient couverts de plaques d'or, et les bouts des cannes ornés de perles avec une crépine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguait un grand nombre de perles régulièrement enfilées Le bord du premier palaquin était revêtu de rubis et d'émeraudes : un officier portait un marche-pied d'or bordé de pierreries. Les deux autres palaquins étaient couverts de drap d'or; le carrosse que Rhoé avait présenté suivait immédiatement : on y avait fait une nouvelle impériale et de nouveaux ornemens, et l'empereur en avait fait présent à la princesse de Nohormal, qui était dedans. Ce carrosse était suivi d'un troisième à la manière du pays, dans lequel était le plus jeune des fils de l'empereur, prince d'environ quinze ans. Quatre-vingts éléphans venaient à la suite. Dans le récit de Rhoé on ne peut rien imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux ; ils brillaient de toutes parts des pierreries dont ils étaient couverts; chacun avait ses banderoles de drap d'argent. Les principaux seigneurs de la cour suivaient à pied.

L'empereur passant devant l'édifice où sultan

Cosronroé son fils était prisonnier fit arrêter son carrosse, et donna ordre qu'on lui amenât ce prince. Il parut bientôt avec une épée et un bouclier à la main : sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture, ce qui est une marque de disgrâce dans ces régions. L'empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans et de marcher à côté du carrosse. Il obéit avec de grands applaudissemens de toute la cour, à qui le retour d'un prince si cher à la nation fit concevoir de nouvelles espérances. L'empereur lui donna un millier de roupies pour faire des largesses au peuple. Asaph-Khan qui l'avait gardé et ses autres ennemis paraissaient humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoé ayant pris un cheval pour éviter la presse arriva aux tentes avant l'empereur : il trouva dans la route une longue haie d'éléphans qui portaient chacun une tour : aux quatre coins de chaque tour on voyait quatre banderoles de taffetas jaune, et devant la tour un fauconneau monté sur son affût : le canonnier était derrière. Rhoé compta trois cents de ces éléphans armés, et six cents de parade, qui étaient couverts de velours broché d'or, et dont les banderoles étaient dorées. Plusieurs personnes à pied couraient devant l'empereur pour arroser le chemin par lequel il devait passer. On ne permet point d'approcher du carrosse de l'empereur de plus près qu'un quart de mille, et ce fut cette raison qui fit

prendre le devant à Rhoé pour attendre la cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avaient pas moins de deux mille de circuit : elles étaient entourées d'une étoffe du pays, rouge en dehors, et peinte en dedans de diverses figures comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte était celle d'un fort avec ses boulevarts et ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminaient par un gros bouton de cuivre. Rhoé perçant la foule voulut entrer dans les tentes impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, et les grands mêmes du pays s'arrêtent à la porte; cependant quelques roupies qu'il donna secrètement à ceux qui la gardaient lui en firent obtenir l'entrée. L'ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le désagrement d'être refusé.

Au milieu de la cour de ce palais portatif on avait dressé un trône de nacre de perle, dont le dais, qui était de brocart d'or, ne paraissait soutenu que par deux piliers : les bouts ou les chapiteaux de ces piliers étaient d'or massif. Lorsque l'empereur approcha de la porte de sa tente quelques seigneurs entrèrent dans l'enceinte, et l'ambassadeur de Perse obtint la permission d'y pénétrer avec eux. L'empereur en entrant jeta les yeux sur Rhoé, et lui voyant faire la révérence il s'inclina un peu en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'ambassadeur de Perse. Rhoé demeura immédiatement derrière lui jusqu'à ce qu'il fût monté sur son trône. Aus-

sitôt que tout le monde eut pris sa place sa majesté demanda de l'eau, se lava les mains et se retira. Ses femmes entrèrent par une autre porte dans l'appartement qui leur était destiné. Rhoé ne vit point le prince Cosronroé dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composaient plus de trente appartemens, dans un desquels il pouvait être entré. Les seigneurs de la cour se retirèrent chacun à leurs tentes, qui étaient de différentes couleurs, les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre que les appartemens de nos plus belles maisons, ce qui forma pour Rhoé un des plus beaux spectacles qu'il eût jamais vus. Tout le camp paraissait une belle ville; le bagage et les autres embarras de l'armée n'en défiguraient pas la beauté ni la symétrie. Rhoé n'avait pas de chariot, et ressentait quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction; mais c'était un mal forcé, dit-il; cinq années de ses appointemens n'auraient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres seigneurs mogols.

Il admira le même faste dans la tente du prince Coroné, autre fils de l'empereur, protégé par la cabale ennemie de Cosronroé : son trône était couvert de plaques d'argent, et dans quelques endroits de fleurs en relief d'or massif; le dais était porté sur quatre piliers aussi couverts d'argent; son épée, son bouclier, ses arcs, ses flèches

et sa lance étaient devant lui sur une table. On montait la garde lorsque Rhoé arriva : il observa que le prince paraissait fort maître de lui-même, et qu'il composait ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres qu'il lut debout avant de monter sur son trône. Il ne laissait apercevoir ni le moindre sourire ni la moindre différence dans la réception qu'il faisait à ceux qui se présentaient à lui : son air paraissait plein d'une fierté rebutante et d'un mépris général pour tout ce qui tombait sous ses yeux.

Rhoé trouva une autre fois le même prince qui jouait aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite était pour obtenir des chariots et des chameaux, sans lesquels il ne pouvait suivre l'empereur en campagne ; il avait déjà renouvelé plusieurs fois la même demande : Coroné lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, et rejeta la faute sur ses officiers ; cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avait jamais fait; il l'appela même plusieurs fois pour lui demander son jeu, et souvent il lui adressa la parole. Rhoé s'était flatté qu'il lui proposerait de faire le voyage avec lui; mais ne recevant là-dessus aucune ouverture il prit le parti de se retirer sous prétexte qu'il était obligé de retourner à Asmère, et qu'il n'avait pas d'équipage pour passer la nuit au camp. Coroné lui promit d'expédier les ordres qu'il demandait, et le voyant sortir il le fit suivre par un eunuque et par plusieurs officiers qui lui

dirent en souriant que le prince voulait lui faire un riche présent, et que s'il appréhendait de se mettre en chemin pendant la nuit on lui donnerait une escorte de dix chevaux ; il consentit à demeurer. « Ils me firent, dit-il, une aussi grande fête de ce présent que si le prince eût voulu me donner la plus belle de ses chaînes de perles. Le présent vint enfin; c'était un manteau de drap d'or qu'il avait porté deux ou trois fois : on me le mit sur les épaules, et ce fut à contre-cœur que je lui en fis mes remercîmens. Cet habit aurait été propre à représenter sur un théâtre l'ancien rôle du grand Tamerlan; mais la plus haute faveur que puisse faire un prince dans toutes ces régions est celle de donner un habit après l'avoir quelquefois porté. »

Le 16 l'empereur donna ordre qu'on mit le feu à toutes les maisons voisines du camp pour obliger le peuple à le suivre : les flammes se communiquèrent jusqu'à la ville, qui fut aussi brûlée. Il en faut conclure que des villes qu'on brûle si facilement ne coûtent pas beaucoup à bâtir.

Dans l'intervalle on fut informé de quelques circonstances qui regardaient le prince Cosronroé; tout le monde continuait de prendre part à sa disgrâce, et gémissait de le voir remis en prison et retomber entre les mains de ses ennemis. L'empereur, qui n'y avait consenti que pour satisfaire l'ambition de son frère sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hau-

tement pour le mettre en sûreté, et pour apaiser en même temps le peuple, qui murmurait assez haut de sa prison : il prit occasion pour déclarer ses sentimens d'une incivilité qu'Asaph-Khan avait eue pour son prisonnier : ce seigneur, qui était comme le geolier du prince, était entré malgré lui dans sa chambre, et s'était même dispensé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugèrent qu'il avait cherché à lui faire une querelle dans l'espérance que le malheureux Cosronroé, qui n'était pas d'humeur à souffrir un affront, mettrait l'épée à la main, ou se porterait à quelque autre violence, qui servirait de prétexte aux soldats de la garde pour le tuer : mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'était promis; le prince se contenta de faire avertir l'empereur par un de ses amis de l'indigne hauteur avec laquelle il était traité. Asaph-Khan fut appelé au dorbar, et l'empereur lui demanda s'il y avait long-temps qu'il n'avait vu son fils : il répondit qu'il y avait deux jours. Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre? continua l'empereur. Asaph-Khan répliqua qu'il n'y était allé que pour lui rendre une visite. Le monarque insistant sur la manière dont elle avait été rendue Asaph-Khan jugea qu'il était informé de la vérité : il raconta qu'il était allé voir le prince pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chambre lui avait été refusée; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avait cru que son devoir l'obligeait de

visiter la chambre de son prisonnier, et qu'à la vérité il y était entré malgré lui. L'empereur reprit sans s'émouvoir : « Eh bien ! quand vous « fûtes entré, que lui dites-vous, et quel respect, « quelle soumission rendîtes-vous à mon fils ? » Ce barbare demeura fort confus, et se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avait fait aucune civilité. L'empereur lui dit d'un ton sévère qu'il lui ferait connaître que ses enfans étaient ses maîtres, et que s'il apprenait une seconde fois qu'il eût manqué de respect à sultan Cosronroé il commanderait à ce prince de lui mettre le pied sur la gorge et de l'étouffer. « J'aime sultan Coroné, « ajouta-t-il ; mais je veux que tout le monde « sache que je n'ai pas mis mon fils aîné et mon « successeur entre ses mains pour le perdre. »

L'armée mogole étant partie avant que Rhoé pût avoir fini ses préparatifs il ne se vit en état de suivre l'empereur que vers la fin de novembre : le premier jour du mois suivant il arriva le soir à Brampour après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs qui avaient souffert les derniers supplices. Le 4 ayant fait cinq cosses il rencontra un chameau chargé de trois cents têtes de rebelles, que le gouverneur de Candahar envoyait à l'empereur comme un présent. On fait souvent de pareilles rencontres dans les états despotiques, où de pareils messages sont très fréquens.

Le 6 il fit quatre cosses jusqu'à Goddah, où il

trouva l'empereur avec toute sa cour. Cette ville, qui est fermée de murailles et située dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus magnifiques et des mieux bâties qu'il eût vues dans les Indes : la plupart des maisons y sont à deux étages, ce qui est fort rare dans les autres villes ; on y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises ; les édifices publics y sont superbes ; on trouve dans les places des réservoirs d'eau environnés de galeries, dont les arcades sont de pierre de taille, et revêtues de la même pierre avec des degrés qui, régnant alentour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la ville : elle est dans une grande campagne où l'on découvre une infinité de beaux villages ; la terre y est extrêmement fertile en blé, en coton, en excellens pâturages. Rhoé y vit un jardin d'environ deux milles de long, et large d'un quart de mille, planté de manguiers, de tamariniers et d'autres arbres à fruit, et divisé régulièrement en allées ; de toutes parts on aperçoit des pagodes ou petits temples, des fontaines, des bains, des étangs, et des pavillons de pierre de taille bâtis en dômes : ce mélange forme un si beau spectacle qu'au jugement de Rhoé « il n'y a pas d'homme qui ne se « crût heureux de passer sa vie dans un si beau

« lieu. » Goddah était autrefois plus florissante lorsque avant les conquêtes d'Akbar elle était la demeure ordinaire d'un prince rasbout. Rhoé s'aperçut même en plusieurs endroits que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'empereur après leur mort.

Le 9 il vit le camp impérial, qu'il nomme une des plus admirables choses qu'il eût jamais vues. Cete grande ville portative avait été dressée dans l'espace de quatre heures; son circuit était d'environ vingt milles d'Angleterre; les rues et les tentes y étaient ordonnées à la ligne, et les boutiques si bien distribuées que chacun savait où trouver ce qui lui était nécessaire. Chaque personne de qualité et chaque marchand sait également à quelle distance de l'atasikanha, ou de la tente du roi, la sienne doit être placée; il sait à quelle autre tente elle doit faire face, et quelle quantité de terrain elle doit occuper; cependant toutes ces tentes ensemble contiennent un terrain plus spacieux que la plus grande ville de l'Europe. On ne peut approcher des pavillons de l'empereur qu'à la portée du mousquet, ce qui s'observe avec tant d'exactitude que les plus grands seigneurs n'y étaient point reçus s'ils n'y étaient mandés. Pendant que l'empereur était en campagne il ne tenait point de dorbar après midi; il employait ce temps à la

chasse ou à faire voler ses oiseaux sur les étangs; quelquefois il se mettait seul dans un batcau pour tirer; on en portait toujours à sa suite sur des chariots. Il se laissait voir le matin au djarnéo, mais il était défendu de lui parler d'affaires dans ce lieu; elles se traitent le soir au gouzalkan, du moins lorsque le temps qu'il y destinait au conseil n'était pas employé à boire avec excès.

Le 16 Rhoé s'étant rendu aux tentes de l'empereur trouva ce monarque au retour de la chasse avec une grande quantité de gibier et de poisson devant lui : aussitôt qu'il eut aperçu l'ambassadeur anglais il le pressa de choisir ce qui lui plairait le plus entre les fruits de sa chasse et de sa pêche; le reste fut distribué à sa noblesse. Il y avait au pied de son trône un vieillard fort sale et fort hideux : ce pays est rempli d'une sorte de mendians qui par la profession d'une vie pauvre et pénitente parviennent à se faire une grande réputation de sainteté : le vieillard qui était de ce nombre, occupait près de l'empereur une place que les princes ses enfans n'auraient osé prendre; il offrit à sa majesté un petit gâteau couvert de cendre, et cuit sur les charbons, qu'il se vantait d'avoir fait lui-même. L'empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, et ne fit pas difficulté de le porter à sa bouche quoiqu'une personne un peu délicate n'y eût pas touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus, et de ses

propres mains non seulement il les mit dans un pan de la robe du vieillard, mais il en ramassa quelques-uns qui étaient tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation il ne mangea rien dont il ne lui offrît une partie; et voyant que sa faiblesse ne lui permettait pas de se lever il le prit entre ses bras pour l'aider lui-même : il l'embrassa étroitement; il porta trois fois la main sur sa poitrine, et lui donna le nom de son père.

Le 6 février on arriva sous les murs de Calléade, petite ville nouvellement rebâtie, où les tentes impériales furent dressées dans un lieu fort agréable, sur la rivière de Seepte, à un cosse d'Oughen, principale ville de la province de Mouloua. Calléade était autrefois la résidence des rois de Mandoa. On raconte qu'un de ces princes étant tombé dans une rivière, d'où il fut retiré par un esclave qui s'était jeté à la nage, et qui l'avait pris heureusement par les cheveux, son premier soin en revenant à lui-même fut de demander à qui il était redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avait à l'esclave, dont on ne doutait pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service; mais il lui demanda comment il avait eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, et sur-le-champ il lui fit donner la mort. Quelque temps après, étant assis dans l'ivresse sur le bord d'un bateau près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau : cette femme pouvait

aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux elle le laissa périr en donnant pour excuse qu'elle se souvenait de l'histoire du malheureux esclave. Jamais il n'y eut de plus juste retour ni de meilleur raisonnement.

Le 11 tandis que l'empereur était allé dans la montagne d'Oughen pour y visiter un dervis âgé de cent trois ans Rhoé fut averti par une lettre que sultan Coroné malgré tous les ordres et les firmans de son père s'était saisi des présens de la Compagnie; on lui avait représenté inutilement qu'ils étaient pour l'empereur. Il s'était hâté de lui écrire qu'il avait fait arrêter quelques marchandises qui appartenaient aux Anglais, et sans parler des présens il lui avait demandé la permission d'ouvrir les caisses et d'acheter ce qui conviendrait à son usage; mais les facteurs qui étaient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de l'ambassadeur, il employait toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'était un droit qu'il s'attribuait de voir avant l'empereur son père tous les présens et toutes les marchandises pour se donner la liberté de choisir le premier.

Rhoé, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'empereur par la bouche d'Asaph-Khan parce que ce seigneur aurait pris pour une injure qu'il eût employé d'autres voies; cependant l'expérience

lui ayant appris à s'en défier il se réduisit à le supplier de lui procurer une audience au gouzalkan : ensuite les objections augmentant sa défiance il se détermina par le conseil de son interprète à prendre l'occasion du retour de l'empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce monarque devait passer, et l'ayant rencontré sur un éléphant il mit pied à terre pour se présenter à lui. L'empereur l'aperçut et prévint ses plaintes : « Je sais, lui « dit-il, que mon fils a pris vos marchandises : « soyez sans inquiétude ; il n'ouvrira point vos « caisses, et j'enverrai ce soir l'ordre de vous les « remettre. » Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoé de se rendre le soir au gouzalkan pour renouveler ses instances. L'empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avait envoyé l'ordre auquel il s'était engagé, mais qu'il fallait oublier tous les mécontentemens passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de fâcheux doutes aux Anglais la présence d'Asaph-Khan, dont ils craignaient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres temps, d'autant plus que l'empereur étant tombé sur les différens de religion se mit à parler de celles des juifs, des chrétiens et des mahométans. Le vin l'avait rendu de si bonne humeur que se tournant vers Rhoé il lui dit : « Je suis le maître ; vous serez tous heu- « reux dans mes états, maures, juifs et chrétiens.

« Je ne me mêle point de vos controverses : vivez « en paix dans mon empire ; vous y serez à cou- « vert de toutes sortes d'injures ; vous y vivrez en « sûreté, et j'empêcherai que personne ne vous « opprime. » Si c'était le vin qui le faisait parler ainsi il faut croire que ce prince n'avait jamais tant de raison que dans le vin.

Deux jours après sultan Coroné arriva de Brampour. Rhoé était désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, et l'arrivée du prince ne semblait propre qu'à reculer ses espérances : comme il croyait l'avoir aigri par ses plaintes, et que les ménagemens n'étaient plus de saison il résolut de faire un dernier effort auprès de l'empereur ; mais tandis qu'il en cherchait l'occasion quel fut son étonnement d'apprendre que l'empereur s'était fait apporter secrètement les caisses et les avait fait ouvrir ! C'est dans ses propres termes qu'il faut rapporter la conclusion de ce singulier démêlé, où l'on voit dans tout son jour la basse avidité qui forme un des caractères du despotisme.

« Je formai, dit-il, le dessein de m'en venger, et dans une audience que mes sollicitations me firent obtenir je lui en fis ouvertement mes plaintes : il les reçut avec des flatteries basses, et plus indignes encore de son rang que l'action même. Il me dit que je ne devais pas m'alarmer pour la sûreté de tout ce qui était à moi ; qu'il avait trouvé dans les caisses diverses choses qui lui plai-

saient extrêmement, surtout un verre travaillé à jour, et deux coussins en broderie; qu'il avait aussi retenu les dogues, mais que s'il y avait quelque rareté que je ne ne voulusse pas lui vendre ou lui donner il me la rendrait, et qu'il souhaitait que je fusse content de lui. Je lui répondis qu'il y en avait peu qui ne lui fussent destinées, mais que c'était un procédé fort incivil à l'égard du roi mon maître, et que je ne savais comment lui faire entendre que les présens qu'il envoyait avaient été saisis, au lieu d'être offerts par mes mains à ceux entre qui j'avais ordre de les distribuer; que plusieurs de ces présens étaient pour le prince Coroné et pour la princesse Nohormal; que d'autres devaient me demeurer entre les mains pour les faire servir dans l'occasion à me procurer la faveur de sa majesté contre les injures que ma nation recevait tous les jours; qu'il y en avait pour mes amis et pour mon usage particulier; que le reste appartenait aux marchands, et que je n'avais pas le droit de disposer du bien d'autrui.

« Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il se les eût fait apporter. Toutes les pièces, me dit-il, lui avaient paru si belles qu'il n'avait pas eu la patience d'attendre qu'elles lui fussent présentées de ma main : son empressement ne m'avait fait aucun tort puisqu'il était persuadé que dans ma distribution il aurait été servi le premier. A l'égard du roi d'Angleterre il se proposait de lui

faire des excuses ; je devais être sans embarras du côté du prince et de Nohormal, qui n'étaient qu'une même chose avec lui. Enfin quant aux présens que je destinais pour les occasions où je croirais avoir besoin de sa faveur c'était une cérémonie tout à fait inutile parce qu'il me donnerait audience lorsqu'il me plairait de la demander, et que n'ignorant pas qu'il ne me restait rien à lui offrir il ne me recevrait pas plus mal lorsque je me présenterais les mains vides. Ensuite prenant les intérêts de son fils il m'assura que ce prince me restituerait ce qu'il m'avait pris, et qu'il satisferait les facteurs pour les marchandises qu'il leur avait enlevées. Comme je demeurais en silence il me pressa de lui déclarer ce que je pensais de son discours : je lui répondis que j'étais charmé de voir sa majesté si contente. Il tourna ses yeux sur un ministre anglais nommé Terry, dont je m'étais fait accompagner. « Padre, « lui dit-il, cette maison est à vous; vous devez « vous fier à moi ; l'entrée vous sera libre lors- « que vous aurez quelque demande à me faire ; « et je vous accorderai toutes les grâces que vous « pouvez désirer. »

« Après ces flatteuses promesses il reprit avec moi le ton le plus familier, mais avec une adresse que je n'ai connue qu'en Asie. Il se mit à faire le dénombrement de tout ce qu'il m'avait fait enlever en commençant par les dogues, les coussins, le verre à jour et par un bel étui de chi-

rurgie. « Ces trois choses, me dit-il, vous ne « voulez pas que je vous les rende, car je suis « bien aise de les garder. Il faut obéir à votre « majesté, lui répondis-je. Pour les verres de ces « deux caisses, reprit-il, ils sont fort communs; « à qui les destinez-vous? » Je lui dis que l'une des deux caisses était pour sa majesté, et l'autre pour la princesse Nohormal. « Eh bien! me dit- « il, je n'en retiendrai qu'une. Et ces chapeaux, « ajouta-t-il, pour qui sont-ils? ils plaisent fort « à mes femmes. » Je répondis qu'il y en avait trois pour sa majesté et un pour mon usage. « Vous ne m'ôterez pas, continua-t-il, ceux qui « étaient pour moi, car je les trouve fort beaux. « Pour le vôtre je vous le rendrai si vous en avez « besoin; mais vous m'obligerez beaucoup de « me le donner aussi. » Il en fallut demeurer d'accord. « Et les peintures, reprit-il encore, à « qui sont-elles? Elles m'ont été envoyées, lui ré- « pondis-je, pour en disposer suivant l'occasion. » Il donna ordre qu'elles lui fussent apportées; et faisant ouvrir la caisse, il me fit diverses questions sur les femmes dont elles représentaient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les seigneurs de sa cour, il les pressa de lui donner l'explication d'un tableau qui contenait une Vénus et un satyre; mais il défendit en même temps à mon interprète de m'expliquer ce qu'il leur disait : ses observations regardaient principalement les cornes du satyre, sa peau qui était noire et quel-

ques autres particularités des deux figures. Chacun s'expliqua suivant ses idées; mais l'empereur sans déclarer les siennes leur dit qu'ils se trompaient et qu'ils en jugeaient mal. Là-dessus recommandant encore à l'interprète de ne me pas informer de ce qu'il avait dit il lui donna ordre de me demander mon sentiment sur le sujet de cette peinture. Je répondis de bonne foi que je la prenais pour une simple invention du peintre, et que l'usage de cet art était de chercher ses sujets dans les fictions des poètes. J'ajoutai d'ailleurs que voyant ce tableau pour la première fois il m'était impossible d'expliquer mieux le dessein de l'artiste. Il fit faire la même demande à Terry, qui reconnut aussi son ignorance. « Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une chose « dont vous ignorez l'explication? »

« Je m'arrête à cet incident pour l'instruction des directeurs de la Compagnie et de tous ceux qui me succèderont; c'est un avis qui doit leur faire apporter plus de choix à leurs présens, et leur faire supprimer tout ce qui est sujet à de mauvaises interprétations parce qu'il n'y a point de cour plus maligne et plus défiante que celle du mogol. Quoique l'empereur n'eût pas expliqué ses sentimens je crus reconnaître aux discours qu'il avait tenus que ce tableau passait dans son esprit pour une raillerie injurieuse des peuples de l'Asie, c'est à dire qu'il les y croyait représentés par le satyre, avec lequel on leur

supposait une ressemblance de complexion, tandis que la Vénus qui menait le satyre par le nez exprimait l'empire que les femmes du pays ont sur les hommes. Il ne me pressa pas davantage d'en porter mon jugement parce qu'étant persuadé avec raison que je n'avais jamais vu ce tableau, il ne le fut pas moins que l'ignorance dont je me faisais une excuse était sans artifice; cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conserva le soupçon que je lui attribuais, car il me dit d'un air froid qu'il recevait cette peinture comme un présent.

« Pour les autres bagatelles, ajouta-t-il, je veux qu'elles soient envoyées à mon fils; elles lui seront agréables; d'ailleurs je lui écrirai avec des ordres si formels que vous n'aurez plus besoin de solliciter auprès de lui. Il accompagna cette promesse de complimens, d'excuses et de protestations, qui ne pouvaient venir que d'une âme fort généreuse ou fort basse.

« Il y avait dans une grande caisse diverses figures de bêtes qui n'étaient au fond que des masses de bois : on m'avait averti qu'elles étaient fort mal faites, et que la peinture dont elles étaient revêtues s'était écaillée en divers endroits. Je n'aurais jamais pensé à les mettre au nombre des présens si j'avais eu la liberté du choix : aussi l'empereur me demanda-t-il ce qu'elles signifiaient, et si elles étaient envoyées pour lui. Je me hâtai de répondre qu'on n'avait pas eu l'in-

tention de lui faire un présent si peu digne de lui, mais que ces figures étaient envoyées pour faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. « Hé quoi! répliqua-t-il aussitôt, « pense-t-on en Angleterre que je n'aie jamais vu « de taureau ni de cheval? Cependant je veux les « garder. Mais ce que je vous demande c'est de « me procurer un grand cheval de votre pays « avec deux de vos lévriers d'Irlande, un mâle et « une femelle, et d'autres espèces de chiens dont « vous vous servez pour la chasse. Si vous m'ac- « cordez cette satisfaction je vous donne ma pa- « role de prince que vous en serez récompensé, « et que vous obtiendrez de moi plus de priviléges « que vous ne m'en donnerez. Ma réponse fut « que je ne manquerais pas d'en faire mettre sur « les vaisseaux de la première flotte; que je n'o- « sais répondre qu'ils pussent résister aux fatigues « d'un si long voyage; mais que s'ils venaient à « mourir je promettais, pour témoignage de « mon obéissance de lui en faire voir les os et la « peau. » Ce discours parut lui plaire. Il s'inclina plusieurs fois; il porta la main sur sa poitrine avec tant d'autres marques d'affection et de faveur que les seigneurs même qui se trouvaient présens m'assurèrent, qu'il n'avait jamais traité personne avec cette distinction; aussi ces caresses furent-elles ma récompense. Il ajouta qu'il voulait réparer toutes les injustices que j'avais essuyées, et me renvoyer dans ma patrie comblé

d'honneurs et de grâces; il donna même sur-le-champ quelques ordres qui devaient faire cesser mes plaintes. J'enverrai, me dit-il, un magnifique présent au roi d'Angleterre, et je l'accompagnerai d'une lettre où je lui rendrai témoignage de vos bons services; mais je souhaiterais de savoir quel présent lui sera le plus agréable. Je répondis qu'il me conviendrait mal de lui demander un présent; que ce n'était pas l'usage de mon pays, et que l'honneur du roi mon maître en serait blessé; mais que de quelque présent qu'il me fît l'honneur de me charger je l'assurais que de la part d'un monarque qui était également aimé et respecté en Angleterre il y serait reçu avec beaucoup de joie. Ces excuses ne purent le persuader; il s'imagina qne je prenais sa demande pour une raillerie, et jurant par sa tête qu'il me chargerait d'un présent il me pressa de lui nommer quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. Je me vis forcé de répondre qu'autant que j'étais capable d'en juger les grands tapis de Perse seraient un présent convenable parce que le roi mon maître n'en attendait pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en ferait préparer de diverses fabriques et de toutes sortes de grandeurs, et qu'il y joindrait ce qu'il y jugerait de plus propre à prouver son estime pour le roi d'Angleterre. On avait apporté devant lui plusieurs pièces de gibier, il me donna la moitié d'un daim en me disant qu'il

l'avait tué de sa propre main, et qu'il destinait l'autre moitié pour ses femmes : en effet cette autre moitié fut coupée sur-le-champ en plusieurs pièces de quatre livres chacune. Au même instant son troisième fils et deux femmes vinrent du sérail, et prenant ces morceaux de viande entre leurs mains les emportèrent eux-mêmes comme des mendians auxquels on aurait fait une aumône.

« Si des affronts pouvaient être réparés par des paroles je devais être satisfait de cette audience ; mais je crus devoir continuer de me plaindre dans la crainte qu'il n'eût fait toutes ces avances que pour mettre mon caractère à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet de mes peines : il me demanda si je n'étais pas content de lui, et lorsque j'eus répondu que sa faveur pouvait aisément remédier aux injustices qu'on m'avait faites dans ses états il promit encore que j'aurais à me louer de l'avenir. Cependant ce qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui déplaisait : « Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il; « quand je songe aux présens que vous m'avez en- « voyés depuis deux ans je me suis étonné plusieurs « fois que le roi votre maître vous ayant revêtu de « la qualité d'ambassadeur ils aient été fort infé- « rieurs en qualité comme en nombre à ceux d'un « simple marchand qui était ici avant vous, et qui « s'est heureusement servi des siens pour gagner « l'affection de tout le monde. Je vous reconnais

« pour ambassadeur; votre procédé sent l'homme « de condition; cependant je ne puis comprendre « qu'on vous entretienne à ma cour avec si peu « d'éclat. » Je voulais répondre à ce reproche; il m'interrompit : « Je sais, reprit-il, que ce n'est pas « votre faute ni celle de votre prince, et je veux « vous faire voir que je fais plus de cas de vous que « de ceux qui vous ont envoyé : lorsque vous re- « tournerez en Angleterre je vous accorderai des « honneurs et des récompenses, et sans égard pour « les présens que vous m'avez apportés je vous en « donnerai un pour votre maître. Mais je vous « charge d'une commission dont je ne veux pas me « fier aux marchands; c'est de me faire faire dans « votre pays un carquois pour des flèches, un étui « pour mon arc, dont je vous ferai donner le mo- « dèle, un coussin à ma manière pour dormir « dessus, une paire de brodequins de la plus « riche broderie d'Angleterre et une cotte de « mailles pour mon usage : je sais qu'on travaille « mieux chez vous qu'en aucun lieu du monde. « Si vous me faites ce présent vous savez que « je suis un puissant prince, et vous ne perdrez « rien à vous être chargé de cette commission. » Je l'assurai que j'exécuterais facilement ses ordres. Il chargea aussitôt Asaph-Khan de m'envoyer les modèles. Ensuite il me demanda s'il me restait du vin de raisin : je lui répondis que j'en avais encore une petite provision. « Hé « bien! me dit-il, envoyez-le-moi ce soir; j'en

« goûterai, et si je le trouve bon j'en boirai « beaucoup. »

Ainsi dans cette audience qui passa pour une faveur extraordinaire Rhoé se vit dépouillé de ses caisses et de son vin sans emporter d'autres fruits de ses libéralités que des promesses. Il faut convenir qu'il n'y a guère de spectacle plus vil et plus dégoûtant que celui d'un monarque des Indes faisant ainsi l'inventaire des caisses d'un étranger pour s'approprier sous divers prétextes ou pour demander bassement ce qu'elles contiennent : il semble que les princes d'Asie regardent comme une des marques de leur dignité le privilége de recevoir. Les princes d'Europe ont des idées plus justes de la grandeur; ils ne se croient faits que pour donner, et c'est une faveur très distinguée de leur part quand ils veulent bien recevoir.

Rhoé assure qu'avec beaucoup de recherches il ne trouva point dans le pays un seul prosélyte qui méritât le nom de chrétien, et qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables qui étaient entretenus par la charité des jésuites il y en avait même très peu qui fissent profession de christianisme. Il ajoute que les jésuites connaissant la mauvaise foi de cette nation se lassaient d'une dépense inutile. Tel était suivant son témoignage le véritable état du christianisme dans l'Indoustan.

« Il n'y avait pas long-temps que l'église et la

maison des jésuites avaient été brûlées : le crucifix était échappé aux flammes, et sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi qui aurais béni tout accident dont on aurait tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile je gardai le silence. Le P. Corsi me dit de bonne foi qu'il croyait cet événement fort naturel, mais que les mahométans même l'ayant fait passer sans sa participation pour un miracle il n'était pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion.

« L'empereur, fort ardent pour toutes les nouveautés, appela le missionnaire, et lui fit diverses questions. Enfin venant au sujet de sa curiosité; « Vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands mi- « racles que vous avez faits au nom de votre pro- « phète : si vous voulez jeter son image dans le « feu en ma présence, et qu'elle ne brûle pas je « me ferai chrétien. » Le P. Corsi répondit que cette expérience blessait la raison, et que le ciel n'était pas obligé de faire des miracles chaque fois que les hommes en demandaient; que c'était le tenter, et que le choix des occasions n'appartenait qu'à lui; mais qu'il offrait d'entrer lui-même dans le feu pour preuve de la vérité de la foi. L'empereur n'accepta point cette offre; cependant tous les courtisans firent beaucoup de bruit, et demandant que la vérité de notre religion fût éprouvée par cette voie ils ajoutèrent que si le crucifix brûlait le P. Corsi serait obligé d'embrasser le mahométisme. Sultan Coroné apporta

l'exemple de plusieurs miracles qui s'étaient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand monarque, et conclut que si les chrétiens refusaient cette expérience il ne se croyait pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. »

Un charlatan de Bengale offrit à l'empereur un grand singe qu'il donnait pour un animal divin : on a fait remarquer effectivement dans d'autres relations que plusieurs sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il était question de vérifier cette qualité par des preuves l'empereur tira d'un de ses doigts un anneau, et le fit cacher dans les vêtemens d'un de ses pages : le singe, qui ne l'avait pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il était. L'empereur ne s'en rapportant point à cette expérience fit écrire sur douze billets différens les noms de douze législateurs, tels que ceux de Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, Aly, etc., et les ayant mêlés dans un vase il demanda au singe quel était celui qui avait publié la véritable loi : le singe mit sa main dans le vase, et tira le nom du législateur des chrétiens. L'empereur, fort étonné, soupçonna le maître du singe de savoir lire les caractères persans, et d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction : il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main avec les chiffres qu'il employait pour donner des ordres secrets à ses ministres. Le singe ne s'y trompa point; il

prit une seconde fois le nom de Jésus-Christ et le baisa. Un des principaux officiers de la cour dit à l'empereur qu'il y avait nécessairement quelque supercherie, et lui demanda la permission de mêler les billets avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquait pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit que onze dans le vase, et retint l'autre dans sa main : le singe les toucha tous l'un après l'autre sans en vouloir prendre aucun. L'empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un; mais l'animal se mit en furie, et fit entendre par divers signes que le nom du vrai législateur n'était pas dans le vase. L'empereur lui demanda où il était donc : il courut vers l'officier, et lui prit la main dans laquelle était le nom qu'on lui demandait. Rhoé ajoute : quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie le fait est certain.

CHAPITRE VIII.

Voyage de Tavernier dans l'Indoustan.

Tavernier parcourut d'abord plusieurs contrées de l'Europe; mais ces courses n'appartenant point à notre plan nous le transporterons tout de suite dans l'Indoustan en partant de Surate pour Agra.

Des deux routes de Surate à Agra l'une est par Brampour et par Seronghe, l'autre par Amedabad : Tavernier, s'étant déterminé pour la première, passa par Balor et Kerkoa, et vint à Navapoura.

Navapoura est un gros bourg rempli de tisserands quoique le riz fasse le principal commerce du canton : il y passe une rivière qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, et devient en cuisant d'une blancheur admirable, ce qui le fait estimer particulièrement; on lui trouve aussi l'odeur du musc, et tous les grands de l'Inde n'en mangent point d'autre; en Perse même un sac de ce riz passe pour un présent fort agréable.

De Navapoura on compte quatre-vingt-quinze cosses jusqu'à Brampour; c'est une grande ville ruinée dont la plupart des maisons sont couvertes

de chaume : on voit encore au milieu de la place un grand château qui sert de logement au gouverneur. Le gouvernement de cette province est si considérable qu'il est toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'empereur : Aureng-Zeb, qui régnait alors, avait commandé long-temps à Brampour pendant le règne de son père. Le commerce est florissant à Brampour : il se fait dans la ville et la province une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au Grand-Caire et dans d'autres lieux; des unes qui sont teintes de diverses couleurs à fleurs courantes, on fait des voiles et des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit et des mouchoirs; d'autres sont toutes blanches avec une raie d'or et d'agent qui bordent la pièce et les deux bouts depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze : cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent et de soie avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce en est considérable, n'avaient aux deux bouts trois ou quatre pouces au moins d'or ou d'argent, ou si cet or ou cet argent devenaient noirs en passant les mers de Surate à Ormus, et de Trébizonde à Mangalia, ou dans d'autres ports de la mer Noire, on ne pourrait s'en défaire qu'avec beaucoup de peine. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié or et

argent, et cette espèce porte le nom d'ornis : il s'en trouve depuis quinze à vingt aunes, dont le prix et quelquefois de cent et de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour.

Tavernier avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par séra on doit se représenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante huttes couvertes de chaume : c'est une sorte d'hôtellerie fort inférieure aux caravansérails persans, où se trouvent quelques hommes et quelques femmes qui vendent de la farine, du riz, du beurre et des herbages, et qui prennent soin de faire cuire le pain et le riz des voyageurs. Ils nettoient les huttes que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque mahométan parmi les voyageurs il va chercher dans le bourg ou le village du mouton et des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Seronghe lui parut une grande ville, dont les habitans sont banians et la plupart artisans de père en fils, ce qui les porte à bâtir des maisons de pierre et de brique. Il s'y fait un grand

commerce de chites, sorte de toiles peintes, dont le bas peuple de Turquie et de Perse aime à se vêtir, et qui sert dans d'autres pays pour des couvertures de lit et des nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronghe, mais de couleurs moins vives et plus sujettes à se ternir dans l'eau, tandis que celles de Seronghe de viennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La rivière qui passe dans cette ville donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles suivant le modèle qu'ils reçoivent des marchands étrangers, et lorsque les pluies cessent ils se hâtent de laver les toiles dans la rivière parce que plus elle est trouble plus les couleurs sont vives et résistent au temps. On fait aussi à Seronghe une sorte de gazes ou de toiles si fines qu'étant sur le corps elles laissent voir la chair à nu : le transport n'en est pas permis aux marchands ; le gouverneur les prend toutes pour le sérail impérial et pour les principaux seigneurs de sa cour.

En passant à Baroche il accepta un logement chez les Anglais, qui ont un fort beau comptoir dans cette ville. Quelques charlatans indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession il eut la curiosité de les voir : pour premier spectacle ils firent allumer un grand feu dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nu sans en ressentir aucun

mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitait d'en voir sortir : on leur dit qu'on souhaitait des mangues. Alors un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui voulait le suivre dans cette opération, prit une place d'où ses regards pouvaient pénétrer par une ouverture du linceul, et ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

« J'aperçus, dit-il, que cet homme, se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, frottait de son sang le morceau de bois : chaque fois qu'il se relevait le bois croissait à vue d'œil, et la troisième il en sortit des branches avec des bourgeons; la quatrième fois l'arbre fut couvert de feuilles; la cinquième on y vit des fleurs. Un ministre anglais qui était présent avait protesté d'abord qu'il ne pouvait consentir que des chrétiens assistassent à ce spectacle; mais lorsque d'un morceau de bois sec il eut vu que ces gens-là faisaient venir en moins d'une demi-heure un arbre de quatre ou cinq pieds de haut avec des feuilles et des fleurs comme au printemps il se mit en devoir de l'aller rompre, il dit hautement qu'il ne donnerait jamais la communion à ceux qui demeureraient plus long-temps à voir de pareilles choses, ce qui obligea les Anglais de congédier les charlatans après leur avoir donné la

valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent fort satisfaits. »

A l'occasion de la rivière d'Amedabad, qui est sans pont, et que les paysans passent à la nage après s'être lié entre l'estomac et le ventre une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans ils les mettent dans des pots de terre dont l'embouchure est haute de quatre doigts, et qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il était dans cette ville un paysan et sa femme passaient un jour avec uu enfant de deux ans, qu'ils avaient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortait que la tête : vers le milieu de la rivière ils trouvèrent un petit banc de sable, sur lequel était un gros arbre que les flots y avaient jeté ; ils poussèrent le pot dans cet endroit pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchaient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevait un peu au-dessus de l'eau, un serpent qui sortit d'entre les racines sauta dans le pot : le père et la mère fort effrayés, abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas un banian et sa femme avec leur enfant se lavaient, suivant l'usage du pays, avant d'aller prendre leur nourriture : ils virent de loin ce pot sur l'eau, et la moitié d'une tête qui paraissait hors de l'embouchure; le banian se hâte d'aller au secours, et pousse le pot à la rive. Aussitôt la mère, suivie

de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir : alors le serpent, qui n'avait fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du banian, se lie autour de son corps par divers replis, le pique et lui jette son venin qui lui cause une prompte mort. Deux paysans superstitieux se persuadèrent facilement qu'une aventure si extraordinaire était arrivée par une secrète disposition du ciel, qui leur ôtait leur enfant pour leur en donner un autre; mais le bruit de cet événement s'étant répandu les parens du dernier, qui en furent informés, redemandèrent leur enfant, et leurs prétentions devinrent le sujet d'un différent fort vif. L'affaire fut portée devant l'empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père.

Tavernier confirme ce qu'on a lu dans Mandelslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, et du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglais, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux qui descendirent du sommet des arbres, et dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de valets. En passant à Chitpour, assez bonne ville, qui tire son nom du commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit dans une grande place quatre ou cinq lions qu'on amenait pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse : on attache les lions par les pieds de der-

rière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi; ils ont au cou une corde dont le maître tient le bout à la main; les pieux sont plantés sur une même ligne et sur une autre parallèle éloignée d'environ vingt pas on tend encore une corde de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle qui sert de rempart à des hommes qui sont placés au delà pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main : c'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement, et Tavernier fut témoin de cet exercice à Chitpour, sans sortir de son carrosse.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement dans la rencontre d'une bande de fakirs ou de dervis mahométans; il en compta cinquante-sept, dont le chef ou le supérieur avait été grand écuyer de l'empereur Djehan-Ghir, et s'était dégoûté de la cour, à l'occasion de la mort de son petit-fils, qui avait été étranglé par l'ordre de ce monarque. Quatre autres fakirs, qui tenaient le premier rang après le supérieur, avaient occupé des emplois considérables à la même cour. L'habillement de ces cinq chefs consistait en trois

ou quatre aunes de toile couleur orangée, dont ils se faisaient comme des ceintures avec le bout passé entre les jambes et relevé par derrière jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert, et sur les épaules une peau de tigre attachée sous le menton. Devant eux on menait en main huit beaux chevaux, dont trois avaient des brides d'or et des selles couvertes aussi de lames d'argent avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des dervis était une simple corde qui leur servait de ceinture sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau d'étoffe; leurs cheveux étaient liés en tresse autour de la tête, et formaient une espèce de turban; ils étaient tous armés la plupart d'arcs et de flèches, quelques-uns de mousquets, et d'autres de demi-piques avec une sorte d'arme inconnue en Europe, qui est, suivant la description de Tavernier, un cercle de fer tranchant de la forme d'un plat dont on aurait ôté le fond : ils s'en passent huit ou dix autour du cou comme une fraise, et, les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presque en deux par le milieu du corps. Chaque dervis avait aussi une espèce de cor de chasse dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu avec un autre instrument de fer à peu près de la forme d'une truelle : c'est avec cet instrument que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages qu'ils

râclent et nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, et qu'après avoir ramassé la poussière en monceau ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes dervis étaient armés de longues épées, qu'ils avaient achetées apparemment des Anglais ou des Portugais : leur bagage était composé de quatre coffres remplis de livres arabes ou persans, et de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisaient l'arrière-garde, servaient à porter ceux qui étaient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'était arrêté avec cinquante personnes de son escorte et de ses domestiques le supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui était cet aga, et le fit prier ensuite de lui céder son poste parce qu'il lui paraissait commode pour y camper avec les dervis. Tavernier, informé du rang des cinq chefs, se disposa de bonne grâce à leur faire cette civilité : aussitôt la place fut arrosée de quantité d'eau et soigneusement râclée. Comme on était en hiver, et que le froid était assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux dervis, qui se placèrent au milieu avec la facilité de pouvoir se chauffer devant et derrière. Dès le même soir ils reçurent dans leur camp la visite du gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz et d'autres rafraîchissemens. Leur usage pendant

leurs courses est d'envoyer quelques-uns d'entre eux à la quête dans les habitations voisines, et les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe : chacun fait cuire son riz ; ce qu'ils ont de trop est donné aux pauvres, et jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain.

Tavernier arrive enfin à la ville impériale d'Agra ; elle est à 27° 31′ de latitude nord dans un terroir sablonneux qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, et la résidence ordinaire des empereurs mogols : les maisons des grands y sont belles et bien bâties, mais celles des particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable; elles sont écartées les unes des autres, et cachées par la hauteur des murailles dans la crainte qu'on n'y puisse apercevoir les femmes, ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Du côté de la ville on trouve une autre place devant le palais : la première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'empereur de transporter sa cour à Delhy, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses omhras, qui ne s'éloigne pas nuit et jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du monarque que Tavernier obtint la per-

mission de voir le palais. Toute la cour étant partie pour Delhy le gouvernement du palais d'Agra fut confié à un seigneur qui aimait les Européens : Vélant, chef du comptoir hollandais, l'alla saluer, et lui offrit en épices, en cabinets du Japon et en beaux draps de Hollande un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui était présent, eut occasion d'admirer la générosité mogole. Ce seigneur reçut le compliment avec politesse ; mais se trouvant offensé du présent il obligea les Hollandais de le remporter en leur disant que par considération et par amitié pour les Franguis il prendrait seulement une petite canne de six qu'ils lui offraient ; encore fallut-il jeter l'or dont on l'avait enrichie. C'était une de ces cannes du Japon qui croisent par petits nœuds. Après les complimens il demanda au directeur hollandais ce qu'il pouvait faire pour l'obliger, et Vélant l'ayant prié de permettre que dans l'absence de la cour il pût voir avec Tavernier l'intérieur du palais cette grâce leur fut accordée : on leur donna six hommes pour les conduire.

La première porte, qui sert de logement au gouverneur, conduit à une voûte longue et obscure, après laquelle on entre dans une grande cour environnée de portiques comme la place Royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large et plus haute que les autres, elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles

qui règnent des trois autres côtés de la cour, et qui sont plus étroites et plus basses, on a ménagé plusieurs petites chambres pour les soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie on voit une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur se rend par un petit escalier dérobé, et lorsqu'il y est assis on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes autour de lui parce qu'il n'a rien à redouter, et que de tous les côtés cette place est inaccessible; dans les grandes chaleurs il a seulement près de sa personne un eunuque, ou même un de ses enfans pour l'éventer. Les grands de la cour se tiennent dans la galerie qui est au-dessous de cette niche.

Au fond de la cour à main gauche on trouve un second portail qui donne entrée dans une grande cour environnée de galeries comme la première, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques officiers du palais; de cette seconde cour on passe dans une troisième qui contient l'appartement impérial. Schah-Djehan avait entrepris de couvrir d'argent toute la voûte d'une grande galerie qui est à main droite; il avait choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise un Français de Bordeaux qui se nommait Augustin; mais ayant besoin d'un ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avait à Goa il y envoya cet artiste; et les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver

redoutable, l'empoisonnèrent à Cochin. La galerie est demeurée peinte de feuillage d'or et d'azur; tout le bas est revêtu de tapis : on y voit des portes qui donnent entrée dans plusieurs chambres carrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressemblaient. Les autres côtés de la cour sont ouverts, et n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui : du côté qui regarde la rivière on trouve un divan ou un belvédère en saillie, où l'empereur vient s'asseoir pour se donner le plaisir de voir ses brigantins ou le combat des bêtes farouches; une galerie lui sert de vestibule, et le dessein de Schah-Djehan était de la revêtir d'une treille de rubis et d'émeraudes, qui devaient représenter au naturel les raisins verts et ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, et qui demandait plus de richesses que l'Indoustan n'en peut fournir, est demeuré imparfait; on ne voit que deux ou trois ceps d'or avec leurs feuilles, qui comme tout le reste devaient être émaillés de leurs couleurs naturelles et chargés d'émeraudes, de rubis et de grenats qui font les grappes. Au milieu de la cour on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diamètre, avec des degrés dedans et dehors, pratiqués dans la même pierre pour monter et descendre.

Il paraît que la curiosité de Tavernier ne put

pas aller plus loin, ce qui s'accorde avec le témoignage des autres voyageurs, qui parlent des appartemens de l'empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra et des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les ennuques du palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique tombeau : lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens la plupart souhaiteraient d'aller à la Mecque pour y porter de riches présens; mais le grand mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses états, leur accorde rarement cette permission; et leurs richesses leur devenant inutiles ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices pour laisser quelque mémoire de leur nom. Entre tous les tombeaux d'Agra on distingue particulièrement celui de l'impératrice, femme de Schah-Djehan. Ce monarque le fit élever près du Tasimakan, grand bazar où se rassemblent tous les étrangers dans la seule vue de lui attirer plus d'admirateurs : ce bazar ou ce marché est entouré de six grandes cours, bordées de portiques sous lesquels on voit des boutiques et des chambres, où il se fait un prodigieux commerce de toiles. Le tombeau de l'impératrice est au levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand espace fermé de murailles sur lesquelles on fait régner une petite galerie; cet espace est une sorte de jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres, avec cette différence qu'au lieu de sable c'est du

marbre blanc et noir : on y entre par un grand portail. A gauche on découvre une belle galerie qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti se rend à des heures réglées pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace on voit trois grandes plate-formes, d'où l'on annonce ces heures : au-dessus s'élève un dôme qui n'a guère moins d'éclat que celui du Val-de-Grâce; le dedans et le dehors sont également revêtus de marbre blanc : c'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau quoique le corps de l'impératrice ait été déposé sous une voûte qui est au-dessous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies qui se font dans ce lieu souterrain s'observent sous le dôme autour du tombeau; c'est à dire que de temps en temps on y change les tapis, les chandeliers et les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques mollahs en prière. Tavernier vit commencer et finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, et le travail continuel de vingt mille hommes. On prétend, dit-il, que les seuls échafaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier parce que manquant de bois on était contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voûtes, ce qui demandait un travail et des frais immenses. Schah-Djehan avait commencé à se faire un tombeau de l'autre côté de la rivière; mais la guerre qu'il eut avec ses enfans interrompit ce dessein, et l'heureux Au-

reng-Zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes sous le commandement d'un eunuque veillent sans cesse à la garde du mausolée de l'impératrice et du tasimakan.

Les tombeaux des eunuques n'ont qu'une seule plate-forme avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra on visite la sépulture de l'empereur Akbar. En arrivant du côté de Delhy on rencontre près d'un grand bazar un jardin, qui est celui de Djehan-Ghir, près de Schah-Djehan : le dessus du portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, et la figure de deux jésuites aux deux bouts. On est étonné que Schah-Djehan, contre l'usage des mahométans qui défend les images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de reconnaissance pour quelques leçons de mathématiques que ce prince et son père avaient reçues des jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion Schah-Djehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il était allé voir un Arménien nommé Corgia, qu'il aimait beaucoup, et qui était tombé malade, les jésuites, dont la maison était voisine, firent malheureusement sonner leur cloche : ce bruit, qui pouvait incommoder l'Arménien, irrita tellement l'empereur que dans sa colère il ordonna que la cloche fût enlevée et pendue au cou de son élé-

phant. Quelques jours après revoyant cet animal avec un fardeau qui était capable de lui nuire il fit porter cette cloche à la place du katoual, où elle est demeurée depuis. Corgia passait pour excellent poète. Il avait été élevé avec Schah-Djehan, qui prit du goût pour son esprit, et qui le comblait de richesses et d'honneurs; mais ni les promesses, ni les menaces n'avaient pu lui faire embrasser la religion de Mahomet.

Tavernier décrit la route d'Agra à Delhy sans expliquer à quelle occasion ni dans quel temps il fit ce voyage : il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes. Delhy est une grande ville, située sur le Djemna, qui coule du nord au sud, et qui, prenant ensuite son cours du couchant au levant après avoir passé par Agra et Kadiove, va se perdre dans le Gange. Schah-Djehan, rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Delhy une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Djehanabad, qui signifie ville de Djehan : le climat y est plus tempéré. Mais depuis cette fondation Delhy est tombée presque en ruine, et n'a que des pauvres pour habitans, à l'exception de trois ou quatre seigneurs qui, lorsque la cour est à Djehanabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un jésuite qui suivait la cour d'Aureng-Zeb prenait aussi son logement à Delhy.

Djehanabad, que le peuple par corruption nomme aujourd'hui Djenabab, est devenue une

fort grande ville, et n'est séparée de l'autre que par une simple muraille : toutes ses maisons sont bâties au milieu de grands enclos; on entre du côté de Delhy par une longue et large rue, bordée de voûtes, dont le dessus est une plate-forme, et qui sert de retraite aux marchands; cette rue se termine à la grande place, où est le palais de l'empereur. Dans une autre, fort droite et fort large, qui vient se rendre à la même place vers une autre porte du palais, on ne trouve que de gros marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit; les murailles sont de belles pierres de taille avec des créneaux et des tours; les fossés sont pleins d'eau, et revêtus de la même pierre; le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans; mais après cette cour on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres : ils sont élevés d'environ deux pieds, et les chevaux, qui sont attachés au dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits on voit de grandes portes qui conduisent à divers appartemens. Ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux

côtés et qui forme de petits bassins à d'égales distances; il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour où les omhras font la garde en personne: cette cour est environnée de logemens assez bas, et les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'empereur honore ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes et les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'empereur se montre au public et lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour on découvre le divan ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, et tout à fait ouverte de trois côtés; trente-deux colonnes de marbre, d'environ quatre pieds en carré, avec leurs piédestaux et leurs moulures soutiennent la voûte. Schah-Djehan s'était proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages mosaïques dans le goût de la chapelle de Florence; mais après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes il désespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein, et, n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

C'est au milieu de cette salle, et près du bord

qui regarde la cour en forme de théâtre, qu'on dresse le trône où l'empereur donne audience et dispense la justice : c'est un petit lit de la grandeur de nos lits de camp avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin et la courtepointe : toutes ces pièces sont couvertes de diamans; mais lorsque l'empereur s'y vient asseoir on étend sur le lit une couverture de brocart d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de long : à l'un des côtés on élève un parasol sur un bâton de la longueur d'une demi-pique, et l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'empereur, c'est à dire sa rondache, son sabre, son arc, son carquois et ses flèches.

Dans la cour, au-dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds en carré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, et tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des secréteires d'état, qui font aussi la fonction d'avocats dans les causes civiles et criminelles; le tour de la balustrade est occupé par les seigneurs et par les musiciens, car pendant le divan même on ne cesse pas d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers seigneurs ou ses seuls enfans. Entre onze heures et midi le premier ministre d'état vient

lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour, et lorsque son rapport est fini l'empereur se lève; mais pendant que ce monarque est sur le trône il n'est permis à personne de sortir du palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi.

Vers le milieu de la cour on trouve un petit canal large d'environ six pouces, où pendant que le roi est sur son trône tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter; il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appelés, et les ambassadeurs mêmes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un ambassadeur est venu jusqu'au canal l'introducteur crie vers le divan où l'empereur est assis que le ministre de telle puissance souhaite de parler à sa majesté : alors un secrétaire d'état en avertit l'empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre; mais quelques momens après il lève les yeux, et les jetant sur l'ambassadeur il donne ordre au même secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

De la salle du divan on passe à gauche sur une terrasse d'où l'on découvre la rivière, et sur laquelle donne la porte d'une petite chambre d'où l'empereur passe au sérail. A la gauche de cette même cour on voit une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré qu'on le croirait d'or massif; c'est

dans cette chapelle que l'empereur fait chaque jour sa prière excepté le vendredi, qu'il doit se rendre à la grande mosquée : on tend ce jour-là autour des degrés un gros rets de cinq ou six pieds de haut dans la crainte que les éléphans n'en approchent et par respect pour la mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très beau, est assis sur une grande plate-forme plus élevée que les maisons de la ville, et l'on y monte par divers escaliers.

Le côté droit de la cour du trône est occupé par des portiques qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied et demi au-dessus du rez-de-chaussée : plusieurs portes qui règnent le long de ces portiques donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de très beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, et que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte on suspend une natte de bambou qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même celles du bambou sont liées avec de la soie torse qui représente des fleurs, et ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience : l'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches; chacun a d'ailleurs deux palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques comme devant les portes des écuries on met

aussi des nattes qui se lèvent et qui se baissent suivant le besoin, et le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis qu'on retire le soir pour faire dans le même lieu la litière des chevaux : elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu après l'avoir fait sécher au soleil. Les chevaux qui passent aux Indes de Perse ou d'Arabie, ou du pays des Ousbecks, trouvent un grand changement dans la nourriture : dans l'Indoustan comme dans le reste des Indes on ne connaît ni le foin ni l'avoine; chaque cheval reçoit le matin pour sa portion deux ou trois pelotes composées de farine de froment et de beurre de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, et souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût : le palefrenier leur tient la langue d'une main, et de l'autre il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes à sucre ou de millet on leur en donne à midi; le soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres et trempés dans l'eau.

Tavernier partit d'Agra le 26 novembre 1665 pour visiter quelques villes de l'empire avec Bernier, auquel il donne le titre de médecin de l'empereur. Le 1er décembre ils rencontrèrent cent quarante charrettes, tirées chacune par six bœufs et chacune portant cinquante mille roupies : c'était le revenu de la province de Bengale,

qui, toutes charges payées et la bourse du gouverneur remplie, montait à cinq millions cinq cent mille roupies. Près de la petite ville de Djianabad ils virent un rhinocéros qui mangeait des cannes de millet; il les recevait de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans, et Tavernier en ayant pris quelques-unes cet animal s'approcha de lui pour les recevoir aussi de la sienne.

Les deux voyageurs arrivèrent à Alemkhand. A deux cosses de ce bourg on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fût pas plus large que la Seine devant le Louvre; il y a même si peu d'eau depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin ou de juillet, c'est à dire jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords les deux Français burent un verre de vin, dans lequel ils mirent de l'eau de ce fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs valets, qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés; aussi les Hollandais, qni ont des comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les habitans du pays que l'empereur même et toute la cour n'en boivent point d'autre: on voit continuellement un grand nombre de chameaux sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

Allahabad, où l'on arrive à neuf cosses d'Alem-

khand, est une grande ville bâtie sur une pointe de terre où se joignent le Gange et la Djemna. Le château, qui est de pierre de taille et ceint d'un double fossé, sert de palais au gouverneur : c'était alors un des plus grands seigneurs de l'empire : sa mauvaise santé l'obligeait d'entretenir plusieurs médecins indiens et persans, entre lesquels était Claude Maillé, Français, né à Bourges, et qui exerçait tout à la fois la médecine et la chirurgie. Le premier de ses médecins persans jeta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas dans un transport de jalousie; elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes : ses parens demandèrent justice au gouverneur, qui fit venir le médecin, et qui le congédia. Il n'était qu'à deux ou trois journées de la ville lorsque le gouverneur se trouvant plus mal l'envoya rappeler : alors ce furieux poignarda sa femme et quatre enfans qu'il avait d'elle, avec treize filles esclaves; après quoi il revint trouver le gouverneur, qui, feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Sous le grand portail de la pagode de Banaron un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune; tous les banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux et sur le bout du nez,

puis sur les bras et devant l'estomac : c'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange, car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits dans leurs maisons ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque tribu a son onction de différentes couleurs, mais l'onction jaune est celle de la tribu la plus nombreuse, et passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la pagode, du côté qui regarde l'ouest, Djesseing, le plus puissant des radjas idolâtres, avait fait bâtir un collége pour l'éducation de la jeunesse. Tavernier y vit deux enfans de ce prince, dont les précepteurs étaient des bramines, qui leur enseignaient à lire et à écrire dans un langage fort différent de celui du peuple. La cour de ce collége est environnée d'une double galerie, et c'était dans la plus basse que les deux princes recevaient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes seigneurs et d'un grand nombre de bramines, qui traçaient sur la terre avec de la craie diverses figures de mathématiques. Aussitôt que Tavernier fut entré ils envoyèrent demander qui il était, et sachant qu'il était Français ils le firent approcher pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, et particulièrement sur la France. Un bramine apporta deux globes, dont les Hollandais lui avaient fait présent : Tavernier leur en fit distinguer les parties, et leur montra la France. Après quelques

autres discours on lui servit le bétel. Mais il ne se retira point sans avoir demandé à quelle heure il pouvait voir la pagode du collége : on lui dit de revenir le lendemain un peu avant le lever du soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette pagode, qui est aussi l'ouvrage de Djesseing, et qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était déjà remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours et de quantité d'autres instrumens : deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique; le peuple suivit, et les instrumens accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment où la pagode devait s'ouvrir. Cette musique et l'exercice des éventails durèrent plus d'une demi-heure. Enfin les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes qu'ils prirent d'une main, et de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte : elle fut ouverte aussitôt par six bramines qui étaient dans la pagode. Tavernier découvrit alors sur un autel, à sept ou huit pas de la porte, la grande idole de Ram-Khan, qui passe pour la sœur de Morli-ram : à sa droite il vit un enfant de la forme d'un Cupidon, que les banians nom-

ment Lokemin, et sur son bras gauche une petite fille, qu'ils appellent Sita. Aussitôt que la porte fut ouverte et qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'idole tous les assistans se jetèrent à terre en mettant leurs mains sur leur tête, et se prosternèrent trois fois; ensuite s'étant relevés ils jetèrent quantité de bouquets et de chaînes en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole, et rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine qui était devant l'autel tenait à la main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalles une sorte d'encens en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, et la pagode fut fermée. On avait présenté à Ram-Khan quanté de riz, de farine, de beurre, d'huile et de laitage, dont les bramines n'avaient laissé rien perdre. Comme l'idole représente une femme elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patrone. Djessing pour la tirer de la grande pagode et lui donner un autel dans la sienne avait employé, tant en présens pour les bramines qu'en aumônes pour les pauvres, plus de cinq laks de roupies, qui font sept cent cinquante mille livres de notre monnaie.

A cinq cents pas de Banaron, au nord-ouest, Tavernier et Bernier visitèrent une mosquée où l'on montre plusieurs tombeaux mahométans,

dont quelques-uns sont d'une fort belle architecture ; les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des jours par où ils peuvent être vus des passans ; on en distingue un qui compose une grande masse carrée, dont chaque face est d'environ quinze pas. Au milieu de cette plate-forme s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, et que trois hommes pourraient à peine embrasser ; elle est d'une pierre grisâtre, si dure que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide avec une grosse boule sur la pointe et un cercle de gros grains au-dessous de la boule ; toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards qui gardaient le jardin assurèrent Tavernier que ce beau monument avait été beaucoup plus élevé, et que depuis cinquante ans il s'était enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'était la sépulture d'un roi de Boutan, qui était mort dans le pays après être sorti du sien pour en faire la conquête.

Patna, une des plus grandes villes de l'Inde, est située sur la rive occidentale du Gange ; Tavernier ne lui donne guère moins de deux cosses de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres villes indiennes, c'est à dire qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie hollandaise s'y est fait un comptoir pour le commerce du salpêtre,

qu'elle fait raffiner à Tchoupar, gros village situé aussi sur la rive droite du Gange, dix cosses au-dessus de Patna. La liberté règne dans cette ville, au point que Tavernier et Bernier, ayant rencontré en arrivant les Hollandais de Tchoupar qui retournaient chez eux dans leurs voitures, s'arrêtèrent pour vider avec eux quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue.

A Patna les deux voyageurs prirent un bateau sur le Gange pour descendre à Daca : après quelques jours de navigation Tavernier eut le chagrin de se séparer du compagnon de son voyage, qui, devant se rendre à Casambazar et passer de là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre; un grand banc de sable qui se trouve devant la ville de Soutiqui ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la rivière est basse. Ainsi pendant que Bernier prit son chemin par terre Tavernier continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Raghi-Mehalé. Ce fut dans ce lieu qu'il commença le lendemain au lever du soleil à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable; pendant tout le jour jusqu'au bourg d'Acerat, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité qu'il lui prit envie d'en tirer un pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur fait rien. Le coup lui donna dans la mâchoire, et lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins

dans la rivière. Le lendemain on n'en aperçut pas un moindre nombre qui étaenit couchés sur le bord de la rivière, et l'auteur en tira deux de trois balles à chaque coup : au même instant ils se renversèrent sur le dos en ouvrant la gueule, et tous deux moururent dans le même lieu.

Daca est une grande ville qui ne s'étend qu'en longueur parce que les habitans ne veulent pas être éloignés du Gange : elle a plus de deux cosses, sans compter que depuis le dernier pont de brique on ne rencontre qu'une suite de maisons écartées l'une de l'autre, et la plupart habitées par des charpentiers qui construisent des galéasses et d'autres bâtimens. Toutes ces maisons, dont Tavernier n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes composées de terre grasse et de bambou; le palais même du gouverneur est de bois; mais il loge ordinairement sous des tentes qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandais et les Anglais ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca se sont fait bâtir d'assez beaux comptoirs. On y voit aussi une fort belle église de brique, dont les pères Augustins sont en possession. Tavernier fait observer à l'occasion des galéasses qui se font à Daca qu'on est étonné de leur vitesse; il s'en fait de si longues qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame :

quelques-unes sont fort ornées; l'or et l'azur y sont prodigués.

On lit dans une autre partie de sa relation qu'étant allé au palais pour prendre congé de l'empereur avant de quitter sa cour ce monarque lui fit dire qu'il ne voulait pas le laisser partir sans lui montrer ses joyaux. Le lendemain de grand matin cinq ou six officiers vinrent l'avertir que l'empereur le demandait : il se rendit au palais, où les courtiers des joyaux le présentèrent à sa majesté, et le menèrent ensuite dans une petite chambre qui est au bout de la salle où l'empereur était sur son trône, et d'où il pouvait les voir.

Akel-Khan, chef du trésor des joyaux, était déjà dans cette chambre : il donna ordre à quatre eunuques de la cour d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois lacrés avec des feuilles d'or, et couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderies. On les découvrit : on compta trois fois toutes les pièces; trois écrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités avec autant de patience que de circonspection, et s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche ils le regardent sans rien dire en riant de sa chaleur comme d'une extravagance.

La première pièce qu'Akel-Khan mit entre les mains de Tavernier fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté : à l'ar-

rête d'en bas on voit un petit cran dans lequel on découvre une petite glace; l'eau en est belle : il pèse trois cent dix-neuf ratis et demi, qui font deux cent quatre-vingts de nos carats. C'est un présent que Mirghimola fit à l'empereur Schah-Djehan lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa cour après avoir trahi le roi de Golconde son maître. Cette pierre était brute, et pesait alors neuf cents ratis, qui font sept cent quatre-vingts carats et demi; elle avait plusieurs glaces. En Europe on l'aurait gouvernée fort différemment, c'est à dire qu'on en aurait tiré de bons morceaux, et qu'elle serait demeurée plus pesante. Schah-Djehan la fit tailler par un Vénitien nommé Hortensio Borgis, mauvais lapidaire qui se trouvait à la cour : aussi fut-il mal récompensé : on lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qu'on aurait pu conserver dans un plus grand poids, et dont Tavernier ajoute qu'il aurait pu tirer quelque bon morceau sans en faire tort à l'empereur; il ne reçut pour prix de son travail que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, et l'avoir remis entre les mains d'Akel-Khan Tavernier en vit un autre en poire, de fort bonne forme et de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets et l'autre qui a des petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis, et la poire soixante-deux et demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze diamans, cha-

que pierre de quinze à seize ratis, et toutes roses : celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces, et cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis, à la réserve de celui du milieu qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme et les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau et de bonne forme; un bouton de perle de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme et de belle eau; une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté et de cinquante-six ratis, c'est un présent au grand mogol, de Schah-Abas II, roi de Perse; trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune; une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis et demi, d'une eau vive, blanche et de la plus haute perfection; c'était le seul joyau qu'Aureng-Zeb eût acheté par admiration pour sa beauté; tout le reste lui venait en grande partie de Daracha, son frère aîné, dont il avait eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des présens qu'il avait reçus depuis qu'il était monté sur le trône. Ce prince avait moins d'in-

clination pour les pierreries que pour l'or et l'argent. Tels sont les bijoux que l'on mit entre les mains de Tavernier en lui laissant tout le temps de satisfaire sa curiosité. Il vit encore deux autres perles parfaitement rondes et égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis et un quart : l'une est un peu jaune, mais l'autre est d'une eau très vive, et la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le prince arabe qui a pris Mascate sur les Portugais en a une qui passe pour la première en beauté, mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde et d'une blancheur si vive qu'elle en est comme transparente elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de monarques qui n'aient sollicité ce prince de leur vendre une perle si rare.

Tavernier admira deux chaînes, l'une de perles et de rubis de diverses formes, percés comme les perles ; l'autre de perles et d'émerandes rondes et percées : toutes les perles sont de plusieurs eaux, et chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au cadran et fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces; elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes on admire une améthyste orientale à table longue, d'un poids d'environ quarante ratis, et belle en perfection.

Un rubis balais cabochon, de belle couleur et percé par le haut, qui pèse dix mescals, dont six

font une once; un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé et percé par le haut, du poids de douze mescals; une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc, tels étaient les plus précieux joyaux du grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir et de les tenir tous dans sa main comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avait jamais obtenue.

Tavernier entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres voyageurs, remarque particulièrement que le port de Goa, celui de Constantinople et celui de Toulon sont les trois plus beaux du grand continent de notre ancien monde. « Avant que les Hollandais, dit-il, eussent abattu la puissance des Portugais dans les Indes on ne voyait à Goa que de la richesse et de la magnificence; mais depuis que les sources d'or et d'argent ont changé de maîtres l'ancienne splendeur de cette ville a disparu. A mon second voyage, ajoute Tavernier, je vis des gens que j'avais connus riches de deux mille écus de rente venir le soir en cachette me demander l'aumône sans rien rabattre néanmoins de leur orgueil, surtout les femmes, qui viennent en palekis, et qui demeurent à la porte tandis qu'un valet qui les accompagne vient vous faire un compliment de leur part. On leur envoie ce qu'on veut ou bien

on le porte soi-même quand on a la curiosité de voir leur visage, ce qui arrive rarement parce qu'elles se couvrent la tête d'un voile; mais elles présentent ordinairement un billet de quelque religieux qui les recommande, et qui rend témoignage de leurs richesses passées en exposant leur misère présente. Il est constant, ajoute encore Tauernier, que si les Hollandais n'étaient pas venus aux Indes on ne trouverait pas aujourd'hui chez la plupart des Portugais de Goa un morceau de fer parce que tout y serait d'or ou d'argent. »

Le vice-roi, l'archevêque et le grand inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité que ses visites étaient toujours accompagnées de quelque présent. C'était don Philippe de Mascarenhas qui gouvernait alors les Indes portugaises; il n'admettait personne à sa table, pas même ses enfans: mais dans la salle où il mangeait on avait ménagé un petit retranchement où l'on mettait un couvert pour les principaux officiers et pour ceux qu'il invitait, ancien usage d'un temps dont il ne restait que la fierté. Le grand inquisiteur, chez lequel Tavernier s'était présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, et lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendrait dans la maison de l'inquisition quoiqu'il eût son palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvait lui causer quelque défiance parce qu'il était protes-

tant. Cependant il ne fit aucune difficulté d'entrer dans l'inquisition à l'heure marquée : un page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul l'espace d'un quart d'heure; enfin un officier qui vint le prendre le fit passer par deux grandes galeries et par quelques appartemens pour arriver dans une petite chambre où l'inquisiteur l'attendait assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement comme la table était couvert de drap vert d'Angleterre. Après le premier compliment l'inquisiteur lui demanda de quelle religion il était : il répondit qu'il faisait profession de la religion protestante. La seconde question regarda son père et sa mère, dont on voulut savoir aussi la religion : et lorsqu'il eut répondu qu'ils étaient protestans comme lui l'inquisiteur l'assura qu'il était le bien venu. Alors celui-ci cria qu'on pouvait entrer : un bout de tapisserie qui fut levé au coin de la chambre fit paraître aussitôt dix ou douze personnes qui étaient dans la chambre voisine; c'étaient deux religieux augustins, deux dominicains, deux carmes et d'autres ecclésiastiques, à qui l'inquisiteur apprit d'abord que Tavernier était né protestant, mais qu'il n'avait avec lui aucun livre défendu, et que sachant les ordres du tribunal il avait laissé sa bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, et roula sur les voyages de Tavernier, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après l'inquisi-

Digitized by Google

teur le fit prier à dîner avec lui dans une fort belle maison qui est à une demi-lieue de la ville, et qui appartient aux carmes déchaussés; c'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un gentilhomme portugais, dont le père et l'aïeul s'étaient enrichis par le commerce, avait fait bâtir cette maison, qui peut passer pour un beau palais : il vécut sans goût pour le mariage, et s'étant livré à la dévotion il passait la plus grande partie de sa vie chez les augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection qu'il fit un testament par lequel il leur donnait tout son bien à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un tombeau au côté droit du grand autel. Quelques-uns de ces religieux lui ayant représenté que cette place ne convenait qu'à un vice-roi, et l'ayant prié d'en choisir une autre il fut si piqué de cette proposition qu'il cessa de voir les augustins; et sa dévotion s'étant tournée vers les carmes, il leur laissa son héritage à la même condition.

Tavernier voulant visiter l'île de Java, résolut de porter des pierreries au roi de Bantam. Il trouva ce prince assis à la manière des Orientaux avec trois des principaux seigneurs de la cour : ils avaient devant eux cinq grands plats de riz de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie et plusieurs espèces de sorbets. Aussitôt que Tavernier eut salué le roi en lui faisant présent d'un anneau de diamant et d'un petit bracelet de diamans, de rubis et de saphirs bleus,

ce prince lui commanda de s'asseoir, et lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenait pas moins d'un demi-setier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur, et lui ayant fait servir du vin d'Espagne il ne tarda guère à se lever dans l'impatience de voir les joyaux : il alla s'asseoir dans un fauteuil, dont le bois était doré comme les bordures de nos tableaux, et qui était placé sur un petit tapis de Perse d'or et de soie ; son habit était une pièce de toile, dont une partie lui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et le reste était rejeté derrière son dos en manière d'écharpe; il avait les pieds et les jambes nus; autour de sa tête une sorte de mouchoir à trois pointes formait un bandeau ; ses cheveux, qui paraissaient fort longs, étaient liés par-dessus. On voyait à côté du fauteuil une paire de sandales, dont les courroies étaient brodées d'or et parsemées de petites perles. Deux de ses officiers se placèrent derrière lui avec de gros éventails, dont les bâtons étaient longs de cinq à six pieds; terminés par un faisceau de plumes de paon de la grosseur d'un tonneau. A la droite une vieille femme noire tenait dans ses mains un petit mortier et un pilon d'or, où elle pilait des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêlait des noix d'arek avec de la semence de perles qu'on y avait fait dissoudre : lorsqu'elle en voyait quelque partie bien préparée elle frappait de la main sur le dos du roi, qui ouvrait

aussitôt la bouche, et qui recevait ce qu'elle y mettait avec le doigt, comme on donne de la bouilie aux enfans. Il avait mâché tant de bétel et bu tant de tabac qu'il avait perdu toutes ses dents.

Son palais ne faisait pas honneur à l'habileté de l'architecte ; c'était un espace carré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différens vernis et d'environ deux pieds de haut ; quatre piliers plus gros faisaient les quatre coins, à quarante pieds de distance ; le plancher était couvert d'une natte tissue de l'écorce d'un certain arbre dont aucune sorte de vermine n'approche jamais, et le toit était de simples branches de cocotier. Assez proche sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voyait seize éléphans. La garde royale qui était d'environ deux mille hommes, était assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes; la porte en paraissait fort mauvaise, et l'enceinte n'était qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre et de fiente de vache : deux vieilles femmes noires en sortirent successivement pour venir prendre de la main du roi les joyaux de Tavernier qu'elles allaient montrer apparemment aux dames ; il observa qu'elles ne rapportaient rien, d'où il conclut qu'il devait tenir ferme pour le prix, aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui était entré au sérail avec la satisfaction d'être payé sur-le-champ.

Digitized by Google

Dans un autre voyage qu'il fit à la même cour il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avait porté pour le roi ; mais sa vie fut exposée au dernier danger par la fureur d'un Indien mahométan qui revenait de la Mecque : il passait avec son frère et un chirurgien hollandais dans un chemin où d'un côté on a la rivière et de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts ; l'assassin, qui était armé d'une pique et caché derrière les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois étrangers : il fut trop prompt, et la pointe leur passa devant le ventre à tous trois, ou du moins elle ne toucha qu'au vaste haut-de-chausses du chirurgien hollandais, qui saisit aussitôt le bois de la pique. Tavernier le prit aussi de ses deux mains tandis que son frère, plus jeune et plus dispos, sauta par-dessus la palissade, et donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur-le-champ. Aussitôt quantité de Chinois et d'Indiens idolâtres, qui se trouvaient aux environs, vinrent baiser les mains au capitaine Tavernier en applaudissant à son action ; le roi même, qui en fut bientôt informé, lui fit présent d'une ceinture comme d'un témoignage de sa reconnaissance. Tavernier jette plus de jour sur une aventure si singulière. Les pélerins javanais de l'ordre du peuple, surtout les fakirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour de leur cric,

Digitized by Google

espèce de poignard dont la moitié de la lame est empoisonnée, et quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'infidèles, c'est à dire de gens opposés à la loi de Mahomet. Ces fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes; alors ils sont regardés comme saints de toute la populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, et qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Un dervis se construit une hutte auprès du monument, et se consacre pour toute sa vie à le tenir propre avec un soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes parce que plus la sépulture est belle plus la dévotion augmente avec l'opinion de sa sainteté.

Tavernier raconte une autre aventure du même genre qui fait frémir : « Je me souviens, dit-il, qu'en 1642 il arriva au port de Surate un vaisseau du grand mogol, revenant de la Mecque, où il y avait quantité de ces fakirs, car tous les ans ce monarque envoie deux grands vaisseaux à la Mecque pour y porter gratuitement les pélerins : ces bâtimens sont chargés d'ailleurs de bonnes marchandises qui se vendent, et dont le profit est pour eux; on ne rapporte que le principal, qui sert pour l'année suivante, et qui est au moins de six cent mille roupies. Un des fakirs qui revenait alors ne fut pas plus tôt descendu à terre qu'il donna des marques d'une furie diabo-

lique : après avoir fait sa prière il prit son poignard, et courut se jeter au milieu de plusieurs matelots hollandais qui faisaient décharger les marchandises de quatre vaisseaux qu'ils avaient au port ; cet enragé sans leur laisser le temps de se reconnaître en frappa dix-sept, dont treize moururent : il était armé d'un cangiar, sorte de poignard dont la lame a trois doigts de large par le haut. Enfin le soldat hollandais qui était en sentinelle à l'entrée de la tente des marchands lui donna au milieu de l'estomac un coup de fusil dont il tomba mort. Aussitôt tous les autres fakirs qui se trouvèrent dans le même lieu, accompagnés de quantité d'autres mahométans, prirent le corps et l'enterrèrent ; dans l'espace de quinze jours il eut une belle sépulture : elle est renversée tous les ans par les matelots anglais et hollandais pendant que leurs vaisseaux sont au port parce qu'ils sont les plus forts ; mais à peine sont-ils partis que les mahométans la font rétablir et qu'ils y plantent des enseignes. »

Tavernier s'était proposé de passer à Batavia les trois mois qui restaient jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe ; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène sans autre amusement, dit-il, que de jouer et de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce temps à visiter la cour du roi de Japara, qu'on nomme aussi l'empereur de la Jave. L'île entière était autrefois réunie sous sa domination avant que le roi

de Bantam, celui de Jacatra et d'autres princes qui n'étaient que ses gouverneurs eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandais ne s'étaient d'abord maintenus dans le pays que par la division de toutes ces puissances. Lorsque le roi de Japara s'était d'abord disposé à les attaquer le roi de Bantam les avait secourus, et le premier au contraire s'était empressé de les aider lorsqu'ils avaient été menacés de l'autre; aussi quand la guerre s'élevait entre ces deux princes les Hollandais prenaient toujours parti pour le plus faible.

Le roi de Japara fait sa résidence dans une ville dont son état porte le nom : éloignée de Batavia d'environ trente lieues on n'y va que par mer le long de la côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres par une belle rivière qui remonte jusqu'à la ville. Le port, qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la ville, et serait la résidence ordinaire du roi s'il s'y croyait en sûreté; mais ayant conçu depuis l'établissement de Batavia une haine mortelle pour les Hollandais il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent tel qu'il l'avait appris d'un conseiller de Batavia. Le roi, père de celui qui régnait alors, n'avait jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie; il s'était saisi de quelques Hollandais : la Compagnie, qui par représailles lui avait en-

levé un beaucoup plus grand nombre de ses sujets, lui fit offrir inutilement de lui rendre dix prisonniers pour un; l'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine, et se voyant au lit de mort il avait recommandé à son fils de ne jamais rendre la liberté aux Hollandais qu'il tenait captifs, ni à ceux qui tomberaient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher au grand général de Batavia quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage après la mort d'un roi mahométan que celui qui lui succède envoie quelques seigneurs de sa cour à la Mecque avec des présens pour le prophète : ce devoir fut embarrassant pour le nouveau roi, qui n'avait que de petits vaisseaux, et qui n'ignorait pas que les Hollandais cherchaient sans cesse l'occasion de les enlever; il prit la résolution de s'adresser aux Anglais Bantam dans l'espérance que les Hollandais respecteraient un vaisseau de cette nation. Le président anglais lui en promit un des plus grands et des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyés dans ces mers à condition qu'elle ne paierait désormais que la moitié des droits ordinaires du commerce sur les terres de Japara. Ce traité fut signé solennellement, et les Anglais équipèrent en effet un fort beau vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde et d'artillerie. Le roi, charmé de le voir entrer dans son port, ne douta pas que ses envoyés ne fissent le voyage de la Mecque en sûreté : neuf des princi-

paux seigneurs de sa cour, dont la plupart lui touchaient de près par le sang, s'embarquèrent avec un cortége d'environ cent personnes sans y comprendre quantité de particuliers, qui saisirent une occasion si favorable pour faire le plus saint pélerinage de leur religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandais; comme il faut passer nécessairement devant Bantam pour sortir du détroit les officiers de la Compagnie avaient eu le temps de faire préparer trois gros vaisseaux de guerre, qui rencontrèrent le navire anglais vers Bantam, et qui lui envoyèrent d'abord une volée de canon pour l'obliger d'amener; ensuite, paraissant irrités de sa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglais, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baissèrent leurs voiles et voulurent se rendre; mais les seigneurs japarais et tous les Javans qui étaient à bord les traitèrent de perfides, et leur reprochèrent de n'avoir fait un traité avec le roi leur maître que pour les livrer à leurs ennemis; enfin perdant l'espérance d'échapper aux Hollandais qu'ils voyaient prêts à les aborder, ils tirèrent leurs poignards et se jetèrent sur les Anglais, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auraient pu être massacrés jusqu'au dernier si les Hollandais n'étaient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier, et fondant au nombre de vingt ou

trente sur ceux qui leur offraient la vie ils vengèrent leur mort par celle de sept ou huit Hollandais. Le vaisseau fut mené à Batavia, où le général fit beaucoup de civilités aux Anglais, et se hâta de les renvoyer à leur président; ensuite il fit offrir au roi de Japara l'échange de ses gens pour les Hollandais qu'il avait dans ses fers; mais ce prince, plus irréconciliable que jamais, rejeta cette proposition avec mépris. Ainsi les esclaves hollandais perdirent l'espérance de la liberté, et les Javans moururent de misère à Batavia.

La mort du capitaine Tavernier, frère de celui que nous suivons ici, mort qui fut attribuée aux débauches qu'il avait la complaisance de faire avec le roi de Bantam, donne occasion à notre voyageur de se plaindre des usages de Batavia: Il lui en coûta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frère qu'il en devint plus attentif à sa propre santé pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers. La première dépense se fait pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre; plus on en prend plus l'enterrement est honorable: si l'on n'en emploie qu'un on lui donne deux écus; mais si l'on en prend deux il faut quatre écus à chacun, et si l'on en prend trois chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions quand on en prendrait une douzaine. Tavernier, qui voulait faire honneur à la mémoire de son

frère, et qui n'était pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le poêle qui se met sur la bière lui en coûta vingt, et peut aller jusqu'à trente; on l'emprunte de l'hôpital; le moindre est de drap, et les trois autres sont de velours, l'un sans frange, l'autre avec des franges, le troisième avec des franges et des houppes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bu à l'enterrement, lui revint à deux cents piastres; il en paya vingt-six pour des jambons et des langues de bœufs; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre, et seize pour le lieu de la sépulture : on en demandait cent pour l'enterrer dans l'église. Ces coutumes parurent étranges à Tavernier, plaisantes, inventées, dit-il, pour tirer de l'argent des héritiers d'un mort.

Trois jours qu'il eut encore à passer dans la rade de Batavia lui firent connaître toutes les précautions que les Hollandais apportent à leurs embarquemens : le premier jour un officier qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent soit pour la Hollande ou d'autres lieux vint à bord pour y lire le mémoire de tout ce qu'on avait embarqué, et pour le faire signer non seulement au capitaine, mais encore à tous les marchands qui partaient avec lui. Ce mémoire fut enfermé dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, et le rôle de tout ce

qui s'est passé dans les comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour le major de la ville, l'avocat fiscal et le premier chirurgien vinrent visiter à bord tous ceux qui s'étaient embarqués pour la Hollande : le major pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé; l'avocat fiscal pour voir si quelque écrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme; le chirurgien pour examiner tous les malades qu'on fait partir, et pour décider avec serment que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisième jour est donné aux adieux des habitans de la ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs amis, et qui joignent la musique à la bonne chère.

Cinquante-six jours d'une heureuse navigation firent arriver la flotte hollandaise au cap de Bonne-Espérance : elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations : on ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec les autres voyageurs. Il est persuadé, dit-il que ce n'est pas l'air ni la chaleur qui causent la noirceur des Cafres. Une jeune fille, qui avait été prise à sa mère dès le moment de sa naissance, et nourrie ensuite parmi les Hollandais, était aussi blanche que les femmes de l'Europe. Cette même fille dit à Tavernier que les Cafres ne sont noirs que

parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples, et que s'ils ne s'en frottaient souvent ils deviendraient hydropiques. Il confirme par le témoignage de ses yeux que les Cafres ont une connaissance fort particulière des simples, et qu'ils en savent parfaitement l'application : de dix-neuf malades qui se trouvaient sur son vaisseau, la plupart affligés d'ulcères aux jambes ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains, et se virent guéris en peu de jours quoique le chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque malade avait deux Cafres qui le venaient panser, c'est à dire qui apportant des simples suivant l'état des ulcères ou de la plaie les appliquaient sur le mal après les avoir broyés entre deux cailloux. Pendant le séjour de Tavernier quelques soldats ayant été commandés pour une expédition, et s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu moins pour se chauffer que pour écarter les lions, ce qui n'empêcha point que, pendant qu'ils se reposaient un lion ne vint prendre l'un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussitôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine pour en tirer le bras du soldat qui était percé de part en part : les Cafres le guérirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit dans le fort hollandais

quantité de peaux de lions et de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage tué par les Cafres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard et sans queue. A deux ou trois lieues du fort quelques Hollandais trouvèrent un lion mort avec quatre pointes de porc-épic dans le corps, dont les trois quarts entraient dans la chair, ce qui fit juger que le porc-épic avait tué le lion. Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux les Hollandais ont une assez bonne invention pour s'en garantir : ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté avec un morceau de viande retenu par une corde attachée à la détente : lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente et fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches : après avoir observé leurs nids ils attendent qu'elles aient sept ou huit jours; alors plantant un pieu en terre ils les lient par un pied dans le nid afin qu'elles ne puissent fuir, et les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils désirent; ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger.

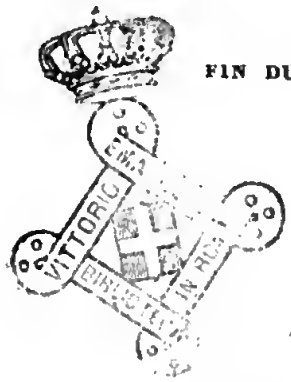
Lorsqu'on aperçut les côtes de Hollande tous les matelots de la flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumèrent tant de feux autour de la poupe et de la proue des vaisseaux qu'on les aurait crus près d'être consumés par

les flammes. Tavernier compta sur son seul vaisseau plus de dix-sept cents cierges; il explique d'où venait cette abondance : une partie des matelots de sa flotte avaient servi dans celle que les Hollandais avaient envoyée contre les Manilles, et quoique cette expédition eût été sans succès ils avaient pillé quelques couvens, d'où ils avaient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avaient pas moins trouvé dans Pointe-de-Galle après avoir enlevé cette place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes chaque maison religieuse a toujours une prodigieuse quantité de cierges; le moindre Hollandais en eut pour sa part trente ou quarante.

Le vice-amiral qui avait apporté Tavernier devait relâcher en Zélande suivant les distributions établies : il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue parce que les sables avaient changé de place; mais aussitôt qu'il eut jeté l'ancre il se vit environné d'une multitude de petites barques malgré le soin qu'on prenait de les écarter. On entendait mille voix s'élever de toutes parts pour demander les noms des parens et des amis que chacun attendait. Le lendemain deux officiers de la Compagnie vinrent à bord et firent assembler tout le monde entre la poupe et le grand mât; ils prirent le capitaine à leur côté : « Messieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons au nom

de toute la Compagnie de nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. » L'impatience de tant de gens qui se voyaient attendus sur le rivage par leurs pères, leurs mères, ou leurs plus chers amis les fit crier tous d'une voix que le capitaine était honnête homme : à l'instant chacun eut la liberté de sauter dans les chaloupes et de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux officiers, qui lui demandèrent à son tour s'il n'avait aucune plainte à faire des commandans du vaisseau.

Il n'avait pas d'autre motif pour s'arrêter en Hollande que le paiement des sommes qu'on lui avait retenues à Batavia; mais ses longues et pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. « S'il ne m'était rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? et si je ne demandais que mon bien pourquoi m'en retenir une partie? » Il prend occasion de cette injustice pour relever sans ménagement les abus qui se commettaient dans l'administration des affaires de la Compagnie.



FIN DU SECOND VOLUME.

504,004

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

Pages.

Suite du chap. XI. Voyages et Aventures de Mendez-Pinto, Portugais..... 1

Chap. XII. Naufrage de Guillaume Bontekoé, capitaine hollandais..... 120

LIVRE SECOND.

Chap. Ier. Côte de Malabar..... 157

Chap. II. Surate..... 203

Chap. III. Goa..... 214

Chap. IV. Golconde..... 223

Chap. V. Etablissemens français de la côte de Coromandel..... 267

Chap. VI. Guzarate, Cambaye et Visapour..... 317

Chap. VII. Voyage de l'ambassadeur anglais Thomas Rhoé dans l'Indoustan..... 354

Chap. VIII. Voyage de Tavernier dans l'Indoustan..... 399

FIN DE LA TABLE.

HAB 2016

Ulderico Donnini & C.
LEGATORI DI LIBRI
ROMA
Via del Corso N. 34